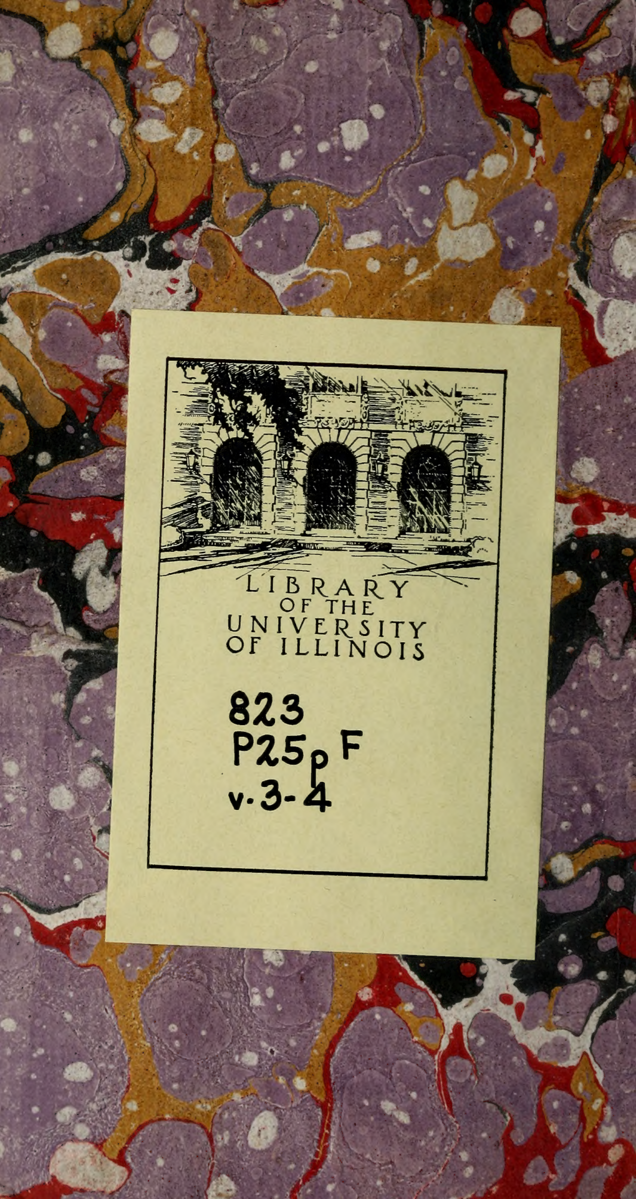
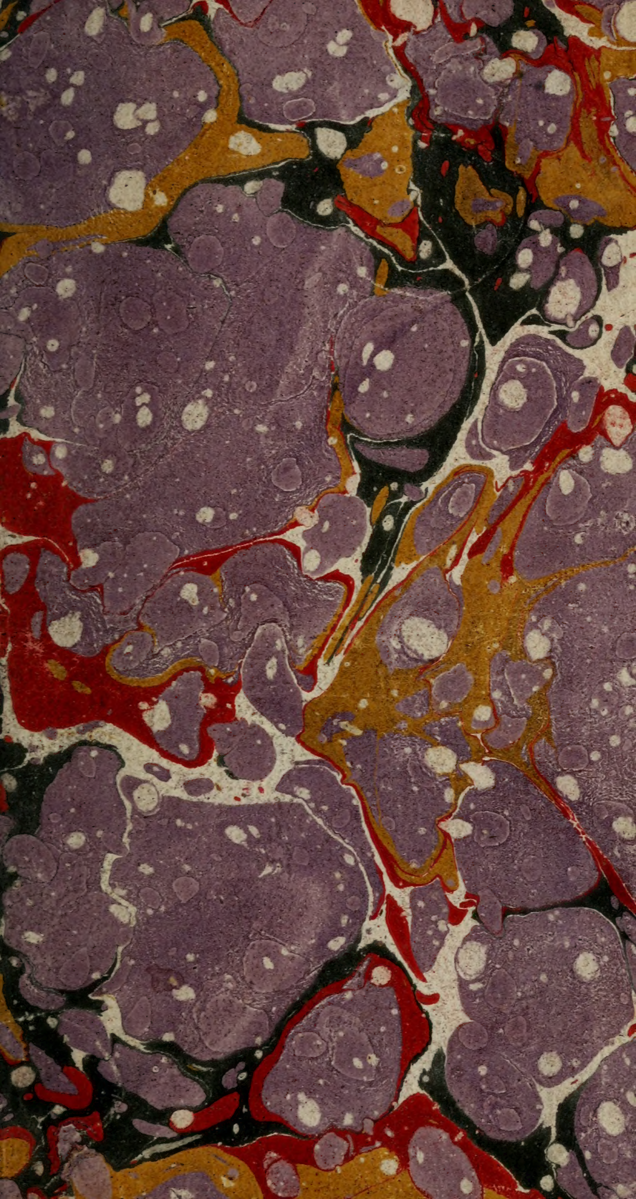
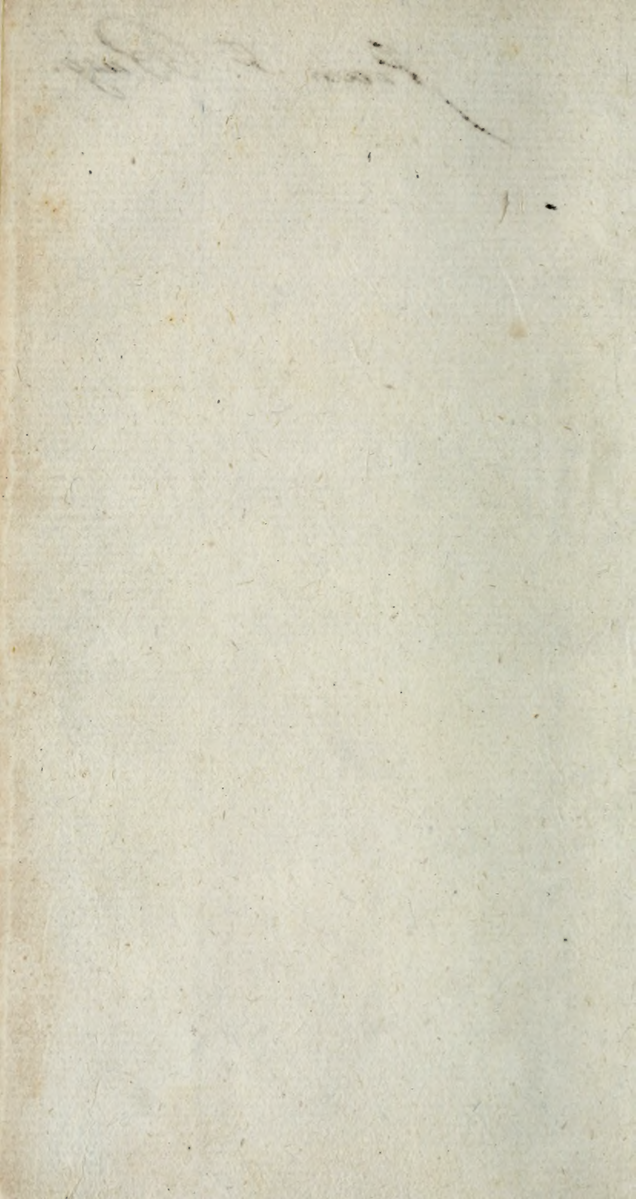

823
P25pF
v.3-4


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
823
P25p F
v.3-4



Jean J. Burg.



LE PAYSAN
DE LA FORÊT
DES ARDENNES.

Tom. 3.



C'est ma Sœur; c'est Hermine!

LE PAYSAN

DE LA FORET

DES ARDENNES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DE MRS. PARSOUS,

Auteur des Anecdotes de deux familles bien connues, et autres Ouvrages.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

A L'IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES,
Rue des Saints-Pères, nos. 61 et 65.

1803.

LE PAYSAN DE LA FORÊT DES ARDENNES.

CHAPITRE XVII.

Douglas avait été instruit par son medecin, des soins affectionnés que Louis lui avait prodigués pendant sa maladie : ce jeune homme, malgré sa légèreté, et son extrême dissipation, avait le cœur sensible ; il éprouva une véritable reconnaissance, en pensant à ces marques de bonté, que sa conduite envers Louis, lui avait si peu méritées : il apprit en même-tems, que son confident de Preux et ses autres amis l'avaient absolument négligé : une chambre de malade n'était pas faite pour les attirer ! Ils avaient surpris de Douglas tout ce qu'ils pouvaient en espérer ; ils l'auraient vu guérir, ou mourir, avec la même indifférence ; il n'avait plus rien à leur offrir. L'héritage de son oncle

était une espérance très éloignée, et l'arrivée de quelques nouveaux étrangers leur donneraient un espoir bien plus rapproché.

Quant à de Preux, les avantages qu'il avait tirés de Douglas, soit ouvertement, soit en secret, et sa liaison avec les deux Italiens, lui faisaient attacher peu d'intérêt à la manière dont finirait son engagement avec son jeune compagnon : il haïssait et craignait Louis, dont l'intégrité était un reproche continuel pour lui ; il avait cherché à le rendre coupable et malheureux, et l'innocente Caroline était devenue la victime de ses artifices ; il veillait sur tous leurs mouvemens, préparait leurs entrevues ; et sous le sceau du secret, il avait communiqué ses soupçons à Frosini, le frère de cette pauvre fille, jeune homme fier, impétueux et vindicatif.

Il était venu chez sa mère dans le dessein de voir Louis, il rencontra par hasard de Preux, qui le conduisit dans le jardin, sous prétexte de lui donner d'autres éclaircissemens, lorsque distinguant deux voix, dont l'une semblait accompagnée de larmes ; poussés par la curiosité, ils arrivèrent dans le bosquet où était Louis

et sa malheureuse amie. Cet événement servit la haine de de Preux, mieux qu'il n'avait osé l'espérer. La conversation qui suivit, et la promesse donnée par Louis, achevèrent de satisfaire sa vengeance. Un pareil mariage mettait un terme à toutes les espérances de ce jeune homme, et sa carrière était à jamais bornée par cet obstacle.

La dépravation de cet homme qui avait froidement conçu le projet de perdre pour toujours deux créatures innocentes qui ne l'avaient jamais offensé, est une triste preuve que la naissance ne préserve pas de la bassesse, et que la seule barrière à opposer aux vices, est celle des principes et de la véritable noblesse d'ame.

De Preux avait abjuré tout sentiment de sa dignité, lorsqu'il cessa de se respecter lui-même. Les titres sont conférés par les rois : on peut descendre d'une suite d'ancêtres nobles et illustres ; mais si on se conduit d'une manière abjecte et vile, celui qui pouvait s'élever au-dessus des autres, se place bien au-dessous de l'être né dans les dernières classes de la societé, et qui a conservé l'honneur et la véritable dignité de l'homme. La même réflexion peut s'é-

tendre aux associés de de Preux qui, courant de désordre en désordre, se couvrirent enfin de honte et d'infamie.

Douglas ayant appris tout ce qu'il devait à Louis, fut frappé et affecté de l'état de sa santé, qu'il attribua à la fatigue et à sa retraite absolue; il réfléchit ensuite sur la dissipation, l'extravagance et la ruine, dans laquelle il avait été entrainé par ceux qui avaient fui, dès qu'ils l'avaient vu malade, et par une méprisable femme, qui après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il possédait, l'avait si cruellement trompé. Quand sa mémoire lui rappella tous ses événemens, et qu'il considéra froidement sa conduite passée, l'intégrité et le courage de Louis, et sur-tout sa bonté, il fut fort affecté de se sentir si coupable, et il éprouva la plus vive reconnaissance pour son jeune ami.

Louis jouissait de ces sentimens que Douglas exprimait avec force; mais quand il joignit à ses remercîmens l'éloge de son ami, qu'il parla de sa raison, de la régularité de sa conduite, Louis fut embarrassé d'une louange qu'il ne méritait plus. Rien n'est plus pénible, pour une ame élevée, que de recevoir des

éloges que sa conscience rejette. Épargnez-moi, M. Douglas, épargnez-moi, s'écriait le malheureux Louis, que le poids de ses remords accablait, je ne mérite en aucune manière les louanges que vous me prodiguez. Je voudrais que mes erreurs pussent vous être à jamais cachées. Mais hélas ! elles sont connues de de Preux, et sans doute de ses amis. Je ne sais que trop ce que je dois attendre. Entendez mon aveu, vous allez me mépriser ; je vous demande seulement de ne pas étendre votre blâme sur une fille malheureuse et innocente.

Il instruisit alors Douglas du cruel événement que j'ai raconté, condamnant sa faiblesse et son indigne conduite ; mais excusant et plaignant la tendre Caroline, étant bien fermement persuadé qu'elle était aussi éloignée de la fausseté que du crime, et que sa passion seule l'avait égaré. Il annonça sa détermination de l'épouser, quoique ce mariage dût le faire renoncer à toutes les espérances qu'un généreux bienfaiteur avait élevées dans son ame, et à la bonne opinion qu'il ne pouvait plus réclamer.

Douglas écouta ce récit avec différentes

émotions ; la légèreté de ses principes lui faisait regarder comme une faute pardonnable ce que Louis appelait un crime irrémissible, puisqu'il n'avait à se reprocher ni séduction ni dessein prémédité. A l'en croire, la folie de cette fille passionnée et imprudente, devait retomber sur elle-même ; mais après un moment de réflexion, il rougit en pensant que cet événement était la suite des artifices imaginés par de Preux, qu'il en avait eu connaissance, et qu'il avait encouragé, par son silence, un projet qui avait perdu deux créatures innocentes. Il commença à considérer le sacrifice de Louis sous un nouveau point de vue ; il le regarda comme la victime du plus lâche dessein conçu pour le rendre malheureux et coupable, sans autre crime de sa part, qu'une vertu rigide qui condamnait sa mauvaise conduite. Douglas, affaibli par la maladie et le chagrin, ne put supporter le reproche de sa conscience ; des larmes coulèrent abondamment de ses yeux ; il pressa la main de Louis, en s'écriant : Je suis plus coupable que vous ; un projet infernal vous a conduit dans le précipice. Je l'ai connu ce projet, je ne l'ai pas

encouragé, mais je devais en empêcher l'exécution ; je devais vous mettre en garde contre leur perfidie. Ma conduite a été infâme, et j'ai mérité ce que je souffre ; vous ne deviez pas être sacrifié à l'envie, à la noirceur et à la plus vile duplicité. Je ne doute plus que de Preux n'ait été l'instrument de votre perte ; c'est lui, j'en suis sûr, qui a conduit le frère de cette pauvre fille, lorsqu'il est venu vous surprendre.

Cet aveu de Douglas, qui fut suivi d'une extrême faiblesse, étonna et irrita Louis contre de Preux et ses indignes amis ; il fut aussi affligé du manque d'amitié et d'égards de son ami ; mais il ne se permit ni reproches, ni remontrances dans un instant où le pauvre Frédéric était si cruellement puni de sa confiance dans de pareils amis, et de sa passion pour une femme abandonnée. Tout son ressentiment s'alluma contre les hommes sans principes qui s'étaient fait un plaisir de le perdre, et il s'accusa lui seul de la faiblesse impardonnable qui l'avait rendu la dupe de leurs artifices.

Quand vous condamnez votre faiblesse, lui

répondit Douglas, vous devez être bien éloigné de me pardonner la mienne. Cependant je veux savoir ce qu'est devenue cette ingrate, cette cruelle Éléonore ? Ne vous occupez plus d'elle, reprit Louis, c'est la plus infâme des femmes, et il lui raconta avec quelle impudence et quelle hardiesse elle avait paru en public comme la maîtresse du noble allemand ; comment elle avait quitté Florence avec lui, dans l'équipage et avec la suite d'une impératrice.

Douglas ne put entendre ce récit, sans soupirer profondément ; ses idées étaient changées, ses principes différens, et cependant sa passion pour cette femme, n'était pas entièrement subjuguée. Son départ l'affligea, il tâcha de combattre ses sentimens, et changea le sujet de la conversation. Lorsque de Preux vint le soir remplir sa formalité ordinaire, en demandant des nouvelles du malade, la froideur de la réponse qu'il reçut, et les progrès surprenans de la convalescence de Douglas, durent le convaincre que la crise qui devait amener la fin de leur liaison, n'était pas éloignée ; que lui et ses compagnons commençaient à être connus, et qu'il serait plus prudent de

mettre fin, d'eux-mêmes, à leur liaison avec le jeune Anglais, que d'attendre une rupture plus éclatante.

Il dit, en se tournant d'un air d'indifférence et de mépris, je crois que je ne vous verrai point d'ici à quelque tems ; nous avons, mes amis et moi, un engagement de plusieurs jours ; mais je ne puis vous laisser en de meilleures mains qu'en celles du très-prudent monsieur Bertier, et bientôt une aimable personne de ses amies rendra la société plus agréable.

Louis se leva avec colère, Douglas s'écria : arrêtez, arrêtez, il obéit, réprima sa violence ; et se tournant vers son ami, il s'apperçut qu'il avait perdu la respiration. Il était prêt à s'évanouir, et fut quelque tems avant de revenir à lui ; mais quand il eût repris ses esprits, l'indignation et le ressentiment lui donnèrent la force de se réjouir d'être débarrassé d'une société semblable.

Le lendemain, on remit deux lettres à Louis ; l'une était de Frosini, qui le sommait de remplir son engagement, l'autre de Caroline : nous allons transcrire cette dernière,

pour rendre justice à la pureté de son cœur, et à l'innocence de son affection.

« Mon frère avec l'intention de me traiter
» cruellement, m'a rendu service; il m'a
» placée dans un couvent, où l'on m'a fait con-
» naître toute l'étendue d'un crime, que je ne
» croyais pas commettre, et la folie de mes es-
» pérances, si j'osais attendre mon bonheur
» de celui qui connaît si bien l'étendue de ma
» faiblesse, qu'il ne pourra jamais m'estimer.
» Louis, mon cher Louis, ne me haïssez pas,
» ne me méprisez pas. Je ne veux point être
» votre femme. Il y a peu de tems, cependant,
» que j'aurais souffert tous les maux imagi-
» nables pour obtenir votre main. Croyez-
» moi, je ne suis point une créature mépri-
» sable et vicieuse; vous n'êtes coupable ni
» de séduction ni de crime; je fus trop faible,
» et vous trop sensible. Nous fumes tous deux
» coupables, et cependant nos intentions
» étaient innocentes; aussi, mon cher Louis,
» je vous pardonne de tout mon cœur. Vous
» aurez pitié de moi, je vous connais; et vous
» ne m'en voudrez pas, de ce que je ne puis
» être à vous.

» J'aime ce couvent, et je suis résolue à y
» rester. Ma mère qui n'a jamais pris aucun
» soin de moi, m'oubliera bientôt ; mon frère
» est violent, je vais lui écrire pour l'appaiser.
« Je pourrais mourir et vous voir encore une
» fois ; mais non, je ne le veux pas. Je serai
» bientôt habituée ici, j'y trouverai le bon-
» heur, je le crois. J'ai deux cousines reli-
» gieuses ; elles se trouvent heureuses, pour-
» quoi ne le serai-je pas. Si je devenais votre
» femme, je ne pourrais jamais vous regarder
» sans rougir ; ayez pitié de la trop tendre
» Caroline, accordez-lui un soupir. Elle vous
» dit adieu pour toujours. Personne ne me
» verra plus, n'essayez pas de venir ici, ne
» troublez mon repos sous aucun prétexte
» possible ; que la Sainte Vierge vous protège ?
» Adieu. »

CAROLINE.

Cette lettre naïve attendrit profondément le cœur de Louis, et affermit sa résolution de l'épouser, plus que n'aurait pu faire toute la colère de son frère. Il se présenta aussitôt chez la mère, lui montra la lettre, et la pria d'em-

ployer son autorité, pour tirer sa fille du couvent. Cette femme, après un torrent d'injures, refusa de se mêler en rien de cette affaire. Dans la vérité, elle prenait très-peu d'intérêt à cette enfant; elle la considérait comme une charge, non seulement par un motif d'avarice, mais parce qu'il lui paraissait désagréable d'avoir près d'elle, une fille si grande.

Si Louis avait eu quelque fortune, sa demande aurait été très-bien accueillie. Ce mariage ne présentait aucun avantage, et la faute la plus impardonnable aux yeux de cette mère, était de s'être laissée séduire par un pauvre paysan, dans la dépendance; pour cette seule raison, elle ne lui pardonnerait jamais, elle l'abhorrait, elle la renonçait pour sa fille. Elle aurait jetté un voile sur la perte de son innocence, si son amant eût pu lui offrir, pour réparer son crime, une fortune magnifique; mais avoir été la victime de la faiblesse de son cœur, sans aucune vue d'intérêt, lui paraissait une faute abominable, qu'elle ne pouvait jamais oublier.

Louis écouta patiemment des injures qu'il savait mériter, défendit l'infortunée Caroline

avec la vivacité d'un cœur honnête, et exprima le plus sincère desir d'en faire son épouse, et de l'arracher à la tristesse de la vie monastique; je ne possède rien, répondait-il, lorsque cette mère insensible lui reprochait sa pauvreté; mais je ferai tous mes efforts, je travaillerai sans cesse pour soutenir cette pauvre fille et lui rendre le bonheur.

Ce fut en vain qu'il insista et promit tout ce qui était en son pouvoir; sa pauvreté était un obstacle insurmontable, et la mère répétait toujours que le crime de sa fille exigeait qu'elle fût à jamais sequestrée du monde; que pour elle, ayant toujours montré une vertu à toute épreuve, elle ne pourrait supporter la vue d'une telle fille. Après avoir long-tems écouté les plus cruelles injures et les reproches les plus sanglans qui s'adressaient à Caroline et à lui-même, il se retira pour aller écrire au frère de cette malheureuse enfant.

Elle s'était déjà adressée à lui pour lui expliquer ses desirs, les raisons de sa conduite, la situation de Louis, et l'impossibilité de leur union. Elle s'accusait généreusement de tous les torts, et justifiait son amant de toute séduc-

tion. Cette lettre avait affaibli le ressentiment de Frosini ; et lorsqu'il reçut celle de Louis, il fut obligé d'avouer que ce jeune homme, en insistant pour obtenir sa sœur, agissait avec bonté et suivant les règles de l'honneur. Après quelques momens de réflexion, il crut devoir approuver l'intention de Caroline, et répondit à Louis qu'il laissait à sa sœur et à lui le pouvoir de s'unir ou de renoncer l'un à l'autre ; que pour lui, il ne prendrait plus aucune part à cette affaire.

Après plusieurs lettres très-instantes, après les efforts les plus répétés pour être admis en sa présence, Louis ne put rien obtenir de Caroline, qui persista dans sa résolution, et il fut contraint de la laisser satisfaire son ardent desir de vivre pour toujours dans la retraite et l'oubli. Elle lui fit dire qu'elle le priait de ne plus la troubler par ses instances, et elle le prévint que toutes ses lettres resteraient sans réponse ; mais elle le fit en même tems assurer qu'elle ne cesserait d'implorer le ciel pour son bonheur.

Ainsi cette malheureuse fille, dont le cœur était vertueux, et dont la conduite aurait sans

doute été respectable , fut la victime des artifices d'un homme qui trompa son innocence, et enflamma son amour en lui faisant croire qu'il était partagé. Le seul but de tant d'efforts était de satisfaire sa haine contre un honnête et digne jeune homme, à qui il n'avait rien à reprocher que sa vertu. Il fixa dans son cœur le sentiment pénible du remord, qui s'y fit sentir jusqu'au dernier moment de son existence.

Cette négociation entre Louis et la famille de son hôtesse, dura quelques jours , pendant lesquels la santé de Douglas parut se rétablir ; mais sa constitution avait été fortement ébranlée. Sa mauvaise conduite, au sortir de l'enfance , l'avait tellement affaibli , qu'il eût beaucoup de peine à supporter la maladie qui le saisit, et qui fut occasionnée par l'excès de sa violence et de sa passion. Sa fièvre avait été si violente , qu'on avait craint qu'il n'y succombât. Depuis qu'elle l'avait quitté, sa langueur était extrême , mais on n'en craignait pas encore d'effets fâcheux. On n'avait point fait part de sa maladie à son père. Dans les premiers momens d'une crise, dont on

voulait attendre la décision, Louis s'était abstenu d'écrire sur ce sujet; et comme Douglas n'était pas très-exact dans sa correspondance, on ne craignait pas que ce retard des lettres causât de l'inquiétude à ses parens.

Ce fut alors que Louis apprit que les lettres du père François et les siennes avaient été interceptées. Douglas avoua, avec confusion, qu'il avait permis à de Preux cette impardonnable action. Mais Louis était lui-même si convaincu de ses torts et de sa faiblesse, qu'il n'éprouva qu'un sentiment d'indulgence pour son ami; tandis que le ressentiment que méritaient de Preux et les siens, ne faisait qu'accroître à chaque instant.

Son premier soin fut d'écrire à son respectable bienfaiteur. Ce fut alors qu'il sentit d'une manière plus cruelle que jamais, toute l'étendue de sa faute; il était accoutumé à ouvrir son cœur au bon père François, à lui raconter tout ce qui lui arrivait, et à le laisser lire dans son ame innocente. Cette confiance ne pouvait plus exister; il n'était plus le même Louis, dont l'innocence et la vertu méritaient la protection et la confiance que le digne père

mettait dans son honneur. Combien hélas ! il lui avait fallu peu d'instans pour oublier ses leçons de sagesse et de prudence ! avec quelle facilité il avait succombé à la première tentation qui lui avait été offerte ! Il devait actuellement ménager ses expressions, et cacher ce qui déchirait son cœur, il détestait toute dissimulation : il lui semblait qu'il agissait avec la plus grande ingratitude, en n'accordant pas à son protecteur une confiance sans bornes. Sa lettre fut courte, confuse et sans aucun détail ; il fut obligé de parler de la conduite de de Preux, il savait que le père François en serait affecté. Il fallait parler aussi de la maladie de Douglas : tout cela fut raconté d'un style si contraint, que mécontent de la lettre, et craignant que le digne ecclésiastique ne le fût aussi, il aurait voulu ne pas l'envoyer ; il fallut pourtant vaincre sa répugnance, et elle partit.

Quelques jours se passèrent dans l'attente d'une réponse. Un soir où Louis paraissait plus accablé encore qu'à l'ordinaire sous le poids de sa mélancolie, Douglas l'engagea à sortir un instant, pour respirer l'air de la campagne :

il céda à ce desir ; et montant sur une des riantes collines qui environnent la ville de Florence, il découvrit la vue la plus étendue et la plus délicieuse ; il s'assit dans ce lieu, et malgré ses douloureuses réflexions, il ne put pas s'empêcher d'éprouver une vive jouissance, en contemplant la perspective qui l'environnait. A quelque distance de lui, sur un des côtés de la montagne, était une jolie maison, entourée de terres bien cultivées, mais qui offrait un aspect très-différent de celui des autres maisons toutes bâties à l'italienne, et qui se distinguait entre les autres, par la simplicité de son architecture.

Il l'admirait depuis quelques momens, lorsqu'il vit la porte s'ouvrir : il en sortit deux Dames qui s'avancèrent vers le lieu où il était. L'une des deux paraissait avoir cinquante ans : sa figure était noble, sa taille élégante, et son visage semblait annoncer une douce et aimable mélancolie : sa compagne était plus jeune, sa taille n'avait ni la même élévation, ni la même élégance, mais elle était agréable ; elle paraissait parler avec vivacité à la première qui, marchant d'un pas lent, ne semblait

pas apporter une grande attention à ses paroles.

Louis était placé de manière qu'il pouvait parfaitement voir ces Dames ; mais des arbustes le dérobait à leur vue, lorsque tournant tout-à-coup sur la droite, elles furent près de lui, avant qu'il eût eu le tems de s'en appercevoir. Elles s'arrêtèrent ; il se leva précipitamment, et les salua, en s'excusant le mieux qu'il pût, en italien, de leur avoir causé une semblable surprise. Elles lui rendirent sa révérence, et poursuivirent leur chemin sans lui parler ; mais elles tournaient souvent la tête en le regardant. Quant à lui, il resta fixé à sa place, occupé de l'extrême ressemblance que la plus âgée de ces deux Dames lui paraissait avoir avec Hermine : l'âge et la fraicheur de cette dernière, lui semblaient être les seules différences.

La surprise, l'enchantement, le rendaient immobile ; il aurait donné tout au monde pour connaître quelle était cette Dame : une ressemblance si chère, si sacrée pour lui, le transportait de joie. Quel bonheur ! s'il pouvait connaître la Dame qu'il venait de voir ! il

craignait de paraître malhonnête en les suivant, et il ne pouvait se déterminer à rentrer chez lui sans avoir considéré encore une fois cette charmante ressemblance qni avait agité son cœur des plus vives émotions que le plaisir, la peine, et le regret, peuvent donner à la fois.

Il marchait doucement en descendant la montagne, et parcourait les plantations qui environnaient la maison d'où il les avait vues sortir, sans quitter des yeux la porte par laquelle elles devaient rentrer, lorsqu'il apperçut un domestique qui paraissait chercher ces Dames. Louis entraîné par la curiosité, s'approche de lui, en disant en mauvais italien : Si vous cherchez deux Dames sorties de cette maison, elles ont passé par ici, et se promènent dans ce chemin, sur la droite.

Le domestique secoua sa tête, comme s'il n'avait pas entendu ; alors il répéta les mêmes paroles en français, et cet homme le remerçia dans la même langue. Je présume que ces Dames ne sont pas Italiennes, dit Louis ; non, elles sont Anglaises ; Anglaises ! et elles demeurent à Florence ! je suppose, Monsieur,

dit le domestique d'un ton d'humeur, qu'il vous est indifférent de savoir d'où elles viennent.

Ne soyez pas offensé, j'avoue que ma curiosité est déplacée. La plus âgée de ces deux Dames ressemble à une charmante jeune personne, pour qui j'ai le plus grand respect; et je n'ai pas pu réprimer le desir que j'avais de connaître si la personne que je viens de voir, a des parens en France.

C'est ce que je ne puis vous dire, répondit poliment le domestique. Le nom de ma maîtresse est lady Sommerset : elle est veuve, et a eu le malheur de perdre, depuis trois ans, un fils et une fille; c'est pour cette raison qu'elle porte toujours le deuil, et que sa santé est si altérée. Il y a dix-huit mois qu'elle fut consulter, à Paris, et les médecins lui ordonnèrent de voyager en Italie. Elle a renvoyé en Angleterre tous les domestiques qui l'avaient suivie, excepté sa femme de chambre, et la jeune personne qui l'accompagne; et elle m'a pris avec un autre domestique pour la servir dans ses voyages. Il me semble avoir entendu dire qu'elle avait passé six mois en France;

mais je n'ai jamais su si elle y avait des parens : nous avons parcouru toute l'Italie. Depuis environ huit mois elle s'est fixée ici : cette maison s'étant trouvée à louer par un Anglais qui retournait dans son pays, Madame la prit, mais je ne sais pas combien de tems nous y resterons encore. Il me semble que sa santé est un peu rétablie, quoique sa tristesse soit toujours la même ; c'est tout ce que je puis vous dire, Monsieur, je me hâte de retourner auprès de ma maîtresse.

Ce Français qui, une fois en train de parler, ne pouvait plus s'arrêter, répara le tems qu'il avait perdu en courant de toutes ses forces après les deux Anglaises. Tout son bavardage avait appris peu de chose à Louis ; il avait cependant satisfait sa curiosité sur quelques points. Le profond mystère qui enveloppait l'état d'Hermine, l'extrême ressemblance qui existait entre elle et celle de lady Sommerset, celle même que, par souvenir, il trouvait entre cette Dame et le père de l'orpheline, rendaient très-possible qu'elle appartînt à la même famille, quoique cette Dame fût Anglaise. Il continuait à se promener, en repassant ses

idées dans sa tête, lorsqu'il vit reparaître les mêmes Dames. Honteux d'une curiosité qui pourrait paraître ridicule, il quitta le voisinage de la maison, et descendit la montagne en se retournant fréquemment, jusqu'à ce qu'il les vit entrer dans leur maison, et en fermer la porte.

Il était presque nuit, lorsqu'il fut descendu dans la vallée. Il suivait le chemin de la ville, lorsqu'il apperçut deux personnes qui venaient à lui; il ne put les reconnaître, que lorsqu'elles furent tout près. Elles l'abordèrent avec des grands éclats de rire, et en le prenant par les bras : c'était de Preux et le comte Benito. Bien, mon jeune philosophe, dit le premier; je vous souhaite beaucoup de plaisir, dit le comte. Ah! M. Louis le bûcheron, s'écria de Preux, comment se porte la tendre Caroline?

Laissez-moi, dit Louis, avec indignation; je ne veux désormais aucune société avec des personnes qui ont traité M. Douglas, avec une bassesse, une ingratitude...... Et vous, Monsieur, dit-il, en s'adressant à de Preux, comment osez-vous lever insolemment les yeux sur moi, après m'avoir offensé d'une manière

irréparable, après avoir perdu à jamais, par vos indignes artifices, une aimable et innocente créature : je n'ai pas d'armes sur moi, si j'en avais, vous n'échapperiez pas au châtiment que vous méritez.

Il avait à peine prononcé ces derniers mots, qu'il se sentit frappé par un coup de stilet ; un second l'aurait indubitablement privé de la vie, si un homme, courant avec force, en criant : Arrêtez, arrêtez, n'avait mis en fuite les lâches assassins : c'était le domestique des Dames qui demeuraient sur la montagne. Cet homme, tout occupé de secourir le blessé, négligea d'observer les coupables, et d'examiner quelle route ils avaient pris. Le malheureux Louis était évanoui, le sang sortait de sa blessure ; le Français l'arrêta de son mieux, et courut à la porte de la ville pour avoir du secours : il revint promptement avec deux personnes ; et ce fut avec beaucoup de difficultés qu'ils le portèrent à une des premières maisons, d'où on alla chercher un chirurgien.

Le domestique raconta ce qu'il avais vu, assurant que les assassins allaient achever leur

crime, sans ses cris et sa course précipitée. Je crains bien, dit le chirurgien en arrivant, qu'ils n'ayent exécuté leur projet. Laissez-moi le visiter : il lui fit respirer des sels et des odeurs fortes, et enfin il donna quelques signes de vie. En examinant la blessure, il trouva que l'arme était restée dans les chairs, et n'avait offensé aucune partie noble.

Louis reprit absolument sa connaissance, après le pansement de sa blessure, et regardant autour de lui, il demanda où il était; ses yeux se fixèrent sur le domestique qui l'avait secouru ; et le reconnaissant à l'instant, il lui demanda d'une voix faible, comment êtes-vous avec moi ? où suis-je donc? Cet homme lui raconta ce qui lui était arrivé, ajoutant que sa maîtresse l'avait envoyé après lui, parce qu'ayant appris ses questions et le motif de sa curiosité, elle desirait de lui parler; mais, hélas! ce ne peut être à présent. Non, dit Louis, en retombant en faiblesse: ma tête, ma tête est bien malade.

Le chirurgien occupé seulement de sa blessure, n'avait pas remarqué d'abord qu'il avait reçu un coup à la tête. Elle était extrêmement

meurtrie, et cet accident pouvait avoir des suites fâcheuses. Heureusement le chapeau avait brisé la violence du coup, et il n'y avait à craindre aucun dépôt dangereux.

Dès que Louis put parler avec quelque suite, il demanda qu'on avertît Douglas; il n'était encore sorti que deux fois depuis sa maladie, mais il voulut être conduit auprès de son ami; et il ressentit cruellement le coup dont il avait été frappé par ces scélérats.

On rechercha leur conduite; mais ils avaient prudemment quitté Florence, pour éviter les enquêtes. Ils savaient que depuis quelques jours on commençait à parler de leurs exploits envers un jeune Anglais, et qu'ils n'avaient pas beaucoup de gloire à retirer de cette publication. De Preux avant que de partir, avait eu soin de laisser le billet qu'il avait de Douglas, entre les mains d'un de ses amis, qui devait le faire payer avant tout,

Louis, peu de jours après cet accident, fut conduit chez Douglas, dans une litière. Ce dernier récompensa généreusement celui qui lui avait si heureusement sauvé la vie. Il continuait à venir tous les jours par l'ordre de sa

maîtresse, savoir des nouvelles du malade, auquel elle s'intéressait beaucoup, et qu'elle desirait extrêmement de voir, dès qu'il pourrait sortir. Caroline, la tendre Caroline, apprit aussi le danger qu'il avait couru, et s'informa souvent de sa santé. Elle exprima vivement sa joie et sa reconnaissance envers la Sainte Vierge, à qui elle attribuait le miracle de sa guérison.

Ces marques d'attachement donnaient à Louis une sorte de plaisir, parce qu'il voyait avec satisfaction que cette pauvre fille ne l'accusait point de ses maux, et ne le regardait point comme un séducteur bas et ingrat. Mais il sentait cependant une peine cruelle, en pensant qu'un cœur si tendre, si naïf, si innocent, était condamné à ne jamais connaître aucun attachement, à se dessécher dans les austérités d'un cloître, et à payer bien cher un moment d'erreur.

Il fallut très-peu de tems à Louis, pour se rétablir ; mais il éprouvait un grand chagrin, en voyant la santé de M. Douglas s'affaiblir tous les jours. Sa constitution paraissait être attaquée, et les progrès de son dépérissement étaient rapides. Il consulta les plus habiles mé-

decins, qui lui dirent qu'ils craignaient que sa poitrine ne fût vivement affectée, qu'il était possible qu'il vécût plusieurs mois, peut-être même un an ou deux, à force de ménagemens; mais qu'ils n'osaient espérer une guérison totale.

Louis très-affecté de cette triste conclusion, écrivit aussitôt à M. Douglas le père, pour lui apprendre la maladie qu'avait eue son fils, et lui parler en même tems de la lenteur de sa convalescence. L'un des médecins lui conseillait d'aller respirer l'air natal, pensant qu'un voyage à petites journées, et la dissipation que doit causer le changement de climat, d'aspects, de mœurs, pourraient faire une diversion utile à sa santé. Louis rendit compte des différens avis, et attendit impatiemment la réponse de M. Douglas.

Il reçut dans le même tems, une lettre vraiment paternelle du bon religieux qui, affligé d'abord de son long silence, lui pardonnait actuellement cette faute, dont il n'était pas coupable. Il ne pouvait concevoir la bassesse de la conduite de de Preux, et tirait de ce sujet, de pieuses et sages réflexions, pour montrer à

Louis le solide bonheur que procurent la vérité et la candeur, tandis que le crime, la bassesse et la fausseté, finissent toujours par attirer le mépris qu'ils méritent. Après de pieux avis, de prudens conseils, et l'assurance de ses ferventes prières pour ses succès dans le monde, et son bonheur dans l'autre, il finissait sa lettre, en parlant de la jeune et aimable orpheline, la charmante Hermine; il assurait Louis qu'elle était en bonne santé, satisfaite de sa situation, et qu'elle faisait des vœux sincères pour le bonheur et la paix de son jeune ami.

Le bon père ajoutait, avec chagrin, qu'elle avait reçu des lettres de sa chère Fidelia, qui l'affligeaient; elle craignait que cette jeune personne n'eût lieu de regretter dans le monde, le tranquille asile qu'on lui avait fait quitter pour une vie tumultueuse, qui ne semblait pas s'accorder avec ses inclinations.

Pendant que Louis attendait impatiemment des lettres d'Angleterre, et qu'il voyait la santé de Douglas dépérir chaque jour, il avançait rapidement vers sa parfaite convalescence, et il lui fut enfin permis de sortir; il le desirait

vivement pour aller chez lady Sommerset. Il engagea un de ses amis à tenir compagnie à Douglas pendant son absence, et partit pour la maison de campagne de cette respectable Dame. Son cœur était agité de différentes émotions; l'espoir, la crainte, la curiosité, suspendaient ses esprits; et il était heureux en pensant que, d'une manière ou d'une autre, il allait s'occuper d'Hermine.

En arrivant, Etienne, le domestique français qui lui avait rendu service, et qui avait été généreusement récompensé par Douglas et par lui-même, témoigna un grand plaisir; il le conduisit dans l'anti-chambre, et fut l'annoncer à sa maîtresse.

Il revint bientôt le chercher, et le conduisit dans une jolie bibliothèque, où il trouva les deux Dames. La plus jeune travaillait, l'autre tenait un livre. Elle le posa près d'elle, et se leva pour recevoir la visite de Louis qui tremblait et rougissait en se présentant.

CHAPITRE XVIII.

Louis, frappé de la dignité de sa figure, et plus encore par la ressemblance qu'il avait conservée dans son cœur, salua les deux Dames d'un air de respect et d'égard, qui attira leur attention. L'ayant prié de s'asseoir, lady Sommerset continua. — « Veuillez, Monsieur, excuser la liberté que j'ai prise en vous demandant cette visite ; mais les questions que vous avez faites à mon domestique, et la ressemblance que vous avez remarquée entre une jeune dame de votre connaissance et moi, ont excité aussi ma curiosité, et je vous serai très-obligé de m'apprendre qui elle est, son nom, et tout ce qui la concerne. »

« Je ne puis, Madame, répliqua-t-il, vous donner la moindre information sur ce que vous desirez. — La jeune Dame dont il est question, est maintenant dans un couvent de la province de Luxembourg, dans la forêt des Ardennes. Le seul nom qu'on lui connaisse est Hermine. » — « Hermine ! répéta

lady Sommerset très-agitée, je vous prie, Monsieur, continuez de m'instruire, j'y suis vivement intéressée. » — Comment est-il possible que son nom de famille soit inconnu ? » « Je l'ignore, répondit Louis avec l'expression de l'embarras ; je n'ai pas la liberté de révéler les circonstances qui m'ont procuré l'honneur de connaître Mlle. Hermine. » — « Oh ! je vous en conjure, Monsieur, n'hésitez point, pas un mot, je vous le jure, pas une des circonstances que vous souhaitez cacher, n'échappera de mes lèvres. — Ce n'est point une vaine curiosité qui me tourmente. — L'intérêt le plus cher, des raisons que personne ne peut connaître, m'inspirent en ce moment. »

La jeune Dame se leva. « Je vais aller dans le jardin, Madame. » — « Allez, ma chère Charlotte, dit lady Sommerset. » — La porte étant fermée, elle implora Louis de nouveau d'un air suppliant. — Il ne put résister à ce touchant langage. — « J'ose me fier à votre honneur, Madame, je vous répéterai tout ce que je sais sur cette jeune personne ; puis-je vous refuser cette satisfaction, puisque vos

regards ; vos paroles, me rappellent si fortement la charmante Mlle. Hermine ? » — Lady Sommerset sourit de la chaleur que le jeune homme avait mise dans son expression ; Louis ne s'en apperçut pas, et lui donna les détails les plus exacts qu'elle pût desirer. Elle parut de plus en plus agitée ; mais lorsqu'il nomma les lettres initiales qui étaient gravées sur le tombeau du père d'Hermine, « je n'ai plus de doute ! s'écria-t-elle, en levant les yeux et les mains au ciel. — Grand Dieu, quelle découverte ! — Continuez, Monsieur. — Hélas, pauvre comte ! la punition a suivi le crime ! » — Le mot de comte causa de l'altération dans la voix de Louis. — « Ah ! pensa-t-il, elle est donc la fille d'un comte ! » — Après avoir un peu hésité, il continua son récit qui finissait à la dernière lettre du père François ; mais il évita avec soin tout ce qui regardait Douglas, et lui-même, excepté cependant son humble naissance, ses occupations, que le bon père François lui avait fait quitter pour accompagner M. Douglas, dont le mauvais état de santé le rappelerait probablement bientôt dans sa patrie auprès de ses

amis. — « Hé bien, Monsieur, dit lady Sommerset, ce n'était pas une vaine curiosité qui m'animait; vous le croirez sans peine, lorsque vous saurez que votre charmante Hermine est probablement ma nièce. » — « Est-il possible, s'écria Louis dans un transport de joie »? — « Je le crois très-possible, même presque certain, répondit-elle; les services que vous et votre famille lui avez rendus, ainsi qu'à son malheureux père, vous donnent des droits à une confidence réciproque de ma part. » « Non, Madame, répondit Louis avec modestie, je n'y ai aucun droit: votre naissance, votre fortune, mettent trop de distance entre nous; je ne suis pas assez présomptueux pour chercher à rompre la barrière qui nous sépare. Permettez-moi seulement de vous assurer que l'extrême ressemblance entre vous et mademoiselle Hermine, qui me surprend toujours davantage, est la seule raison qui ait pu m'engager au récit que je vous ai fait. » — « Votre modestie, dit lady Sommerset, et la délicatesse de vos sentimens, m'engageraient à vous révéler cette histoire, quand vous n'auriez aucun droit à ma reconnaissance. » Louis la

remercia, et après un instant de silence, elle continua ainsi :

Histoire de lady Sommerset.

« Mon père, le marquis de Melian, perdit sa femme peu après la naissance de ma sœur cadette ; il l'aimait passionnément ; cette perte pensa lui coûter la vie, mais sa tendresse pour ses deux filles lui donna la force de supporter son malheur. — J'avais deux ans à la mort de ma mère ; mes caresses, et cette grâce touchante qui accompagne l'enfance, adoucissaient sa douleur.

» Le tems qui calme les peines, son attachement pour nous, lui rendirent un peu de tranquillité. — Son cœur était à nous sans réserve ; le meilleur, le plus tendre des pères nous donna tous ses soins ; il fut notre maître, notre guide, notre ami. Nous reçûmes l'éducation la plus brillante. — J'avais douze ans et ma sœur dix, lorsque mon père fut envoyé dans une cour étrangère ; il fallut nous séparer ; ce fut le premier nuage qui obscurcit les jours si rapides et si heureux de notre enfance. —

On nous mit dans un couvent. Notre vie, pendant cinq ans, fut douce et tranquille; l'avenir s'embellissait à nos yeux; riches d'espérances, nous n'imaginions pas que le malheur pût jamais nous atteindre.

» Mon père revint, nous quittâmes le couvent, plus heureuses encore de revoir ce père bien-aimé, que de toutes les jouissances que nous promettaient les plaisirs du monde. Cependant le choix d'une société aimable et vertueuse rendit notre vie plus agréable; lord Sommerset, seigneur anglais, dont les vertus ne pouvaient être assez louées, en faisait l'agrément. Mon père l'avait connu à Vienne, il l'aimait et l'estimait.

« Pour abréger ce récit, je vous dirai que je ne fus pas insensible à son mérite; la différence de religion était le seul obstacle qui s'opposait à notre bonheur; mais la confiance que nous inspirait son caractère, quoiqu'il n'eût que vingt-huit ans; l'assurance qu'il nous donnait de respecter mes opinions; son honneur, son intégrité, l'estime générale dont il jouissait, ne permirent à mon père aucun doute sur le bonheur de son enfant, en con-

fiant ce soin au meilleur des hommes. Cependant plusieurs de nos parens regardaient comme un crime, cette alliance avec un hérétique. — Ils y voyaient la perte de mon ame ; j'éprouvai beaucoup de persécutions de leur part, et les plus tendres sollicitudes de celle de mon père.

« Mylord Sommerset jura qu'il ne me parlerait jamais de religion, — que je verrais en Angleterre, le chapelain de l'ambassadeur de France, autant que je le souhaiterais. A la fin, mon père donna son consentement; il s'était apperçu que mon cœur était engagé.

« Nous fûmes mariés, et pendant plusieurs années, je fus la plus heureuse des femmes ;

« Nous restâmes en France quatre mois après notre mariage, nous desirions vivement que mon père et ma sœur nous accompagnassent en Angleterre; mais mon père fut retenu par les affaires qu'il avait à la cour, et jamais il ne voulut se séparer de sa chère Hermine. (Louis tressaillit à ce nom.) Nous nous quittâmes avec une véritable douleur, malgré l'espérance de nous réunir l'année suivante.

« Pauvres humains ! vous comptez sur l'avenir, vous croyez pouvoir exécuter vos projets, créatures faibles et malheureuses, vous êtes le jouet du sort ! Le tems s'approchait où nous devions nous réunir, le printems s'avançait ; j'étais grosse, et je souhaitais ardemment d'avoir ma sœur près de moi. Je croyais apperçevoir dans ses dernières lettres, un style contraint et triste ; nous avions une confiance si entière l'une pour l'autre, que je ne pouvais imaginer qu'elle voulût me cacher quelque chose : je me persuadai que notre père était malade ; cette pensée me rendit si malheureuse, que je la conjurai de soulager mon cœur, ou de ne me plus cacher la vérité.

« Elle me répondit. -- Elle avouait qu'elle était attachée pour la vie, à un jeune homme, pour qui notre père avait de l'aversion ; il s'imaginait qu'il était sans mœurs et sans principes. Elle était forcée de convenir qu'il avait été dissipé, extravagant, parce qu'il s'était trouvé maître de sa fortune, dans un âge où le besoin d'être guidé, est indispensable ; enfin, qu'entraîné par de mauvais conseils, il avait été coupable ; mais qu'il détestait ses erreurs,

qu'il avait abandonné ses amis, et totalement changé de conduite.

« L'amour est un puissant avocat ; il plaidait d'une manière irrésistible dans le cœur de ma sœur : elle trouvait qu'il était cruel de le punir des fautes que son repentir avait expiées. L'inflexibilité de son père, qui n'avait d'autre motif, disait-elle, que sa tendresse et ses craintes pour son bonheur, la rendait la plus malheureuse des créatures; elle ne pouvait soutenir plus long-tems l'affreux combat de l'amour et du devoir.

« Que pouvais-je répondre à cette lettre? J'avais aussi donné mon cœur, et j'étais heureuse ; je ne pouvais pas être donnée comme un exemple à ma sœur. Je consultai milord Sommerset; il écrivit sur le champ à des amis qu'il avait à Paris, dont le jugement et l'intégrité n'étaient pas douteux; leurs réponses augmentèrent nos craintes : on nous dépeignait le comte ...... (permettez-moi d'imiter la prudence d'Hermine, en ne le nommant pas.) comme un homme d'une figure agréable, adroit, insinuant, profondément vicieux, méprisé généralement. Sa fortune avait été

considérable, il s'était ruiné au jeu; aucune femme ne pouvait espérer de le ramener à la vertu, et mademoiselle de Melian, fût-elle belle comme un ange, il ne pensait sûrement à l'épouser que parce qu'elle était héritière d'une grande fortune.

« Ce terrible récit m'affecta vivement; milord Sommerset fut d'avis d'envoyer une copie de cette lettre, à notre Hermine; j'y ajoutai les plus tendres prières, je la suppliais, au nom de son bonheur et de notre vertueux père, de renoncer à une passion qui la précipiterait dans toutes les misères de la vie; je l'engageais à se rendre le plus promptement possible auprès de nous; j'adressai la même requête à mon père, en lui donnant pour toute raison, mes espérances prochaines d'être mère.

« Mon père fut long-tems sans me répondre, il m'écrivit enfin, mais pour m'apprendre, je ne puis répéter ses douloureuses expressions, que depuis une semaine, Hermine l'avait abandonné pour épouser le comte. Sa douleur était proportionnée aux craintes qu'il avait pour sa fille bien-aimée: son mariage n'étant

plus douteux, il lui avait écrit de revenir auprès de lui, espérant que sa présence et l'amour d'Hermine, rappeleraient ce malheureux jeune homme à la vertu, si son ame n'était pas entièrement dépravée.

« Il nous engageait à suivre son exemple, en écrivant à l'époux de sa fille une lettre fraternelle; nous nous empressâmes d'obéir aux desirs de ce bon père; milord Sommerset engagea les nouveaux mariés à venir nous voir, j'y joignis les instances les plus vives. Hélas! je fus cruellement blessée, en recevant pour toute réponse, une lettre froide, contrainte: elle était de l'écriture de ma sœur, mais son cœur ne l'avait pas dictée; elle refusait notre invitation. Pas un seul mot de tendresse, Hermine était perdue pour nous!

Mon père nous apprit qu'ils avaient refusé de vivre chez lui. Nous avions hérité toutes deux de la fortune de notre grand'mère; mon père était obligé de nous la donner au moment de notre mariage: il remit au comte la part de ma sœur, en y ajoutant une somme assez considérable, mais point proportionnée à celle qu'il m'avait donnée; car il voulait con-

naître si le comte méritait les dons qu'il aurait voulu lui faire.

« J'écrivis plusieurs fois à Hermine, la froideur de ses réponses, me fit cesser une correspondance aussi pénible ; je conçus les plus vives inquiétudes sur le sort de ma pauvre sœur, et le plus violent ressentiment contre son époux.

» Peu après la naissance de mon fils ; hélas ! le seul qui me reste, l'arrivée de mon père me causa la plus douce des jouissances ; elle fut promptement altérée, lorsque je remarquai la pâleur effrayante, le regard mélancolique de ce père bien-aimé ; je lui exprimai mes craintes sur sa santé. --- Je suis bien, très-bien, me dit-il ; mais le son de sa voix le trahissait : je parlai de ma sœur ; pauvre Hermine ! répliqua-t-il, les roses ne brillent plus sur son teint : elle n'embellit plus le monde par sa présence ; elle le fuit, elle veut nous persuader que c'est par choix, et non pour obéir aux ordres absolus de son mari ; mais elle ne trompe ni le monde ni son père.

» Je n'ose plus lui en parler. — Un torrent de larmes inonda ses joues vénérables.

» Une seule fois je l'ai questionnée ; elle m'assura qu'elle était maîtresse absolue de sa volonté, qu'il lui était douloureux de penser que je pusse en douter.

« Que pouvais-je lui dire ? — Elle espérait, ajouta-t-elle, que son père ne doutait pas de son bonheur, puisqu'elle lui en donnait l'assurance. Elle me serra la main ; des larmes involontaires s'échappèrent de ses yeux ; elle quitta la chambre, et revint bientôt, changea la conversation avec un sourire qui n'était que sur ses lèvres.

» Un proche parent du comte vient de passer quelque tems avec eux ; il est jeune et d'une belle figure, mais il ne plaît pas ; je ne prétends pas le juger sur une simple connaissance ; cependant, il a dans son regard une fausseté qui m'effraye et m'inspire du dégoût ; il a dans ses manières une douceur qui me paraît étudiée : il s'appelle le chevalier de Soissons. Si le comte n'était pas marié, il aurait hérité de son titre et de ses terres ; elles étaient fort grevées, j'ai eu beaucoup de peine à y remettre de l'ordre, et j'ai obtenu un contrat sur l'une d'elles pour mon Hermine.

» Tels furent les récits de mon père sur ma pauvre sœur ; je ne fus pas étonnée de son changement, je ne doutai plus qu'elle ne fût la victime d'un tyran ; je vis qu'il ne ménageait mon père que dans l'espérance de jouir de son immense fortune à sa mort. Je lui fis part de mes idées, et le suppliai de continuer ses tendres soins pour son Hermine.

» Je souhaite, me dit-il, consulter milord Sommerset sur ce point ; vous m'êtes toutes deux également chères, vous avez toutes deux le même droit à ma fortune ; cependant, je n'ai pas donné au comte ce que j'aurais fait, s'il ressemblait à lord Sommerset, l'objet de mon estime comme de votre choix ; mais je traiterai ce sujet dans un autre moment.

» Nous cherchâmes par tous les moyens que le cœur sait inspirer, à amuser, à distraire notre bon père, et nous eûmes le bonheur de réussir. Sa figure reprit son ancienne sérénité ; nous le menâmes à notre maison de Glouter-shire dont il fut enchanté ; les vues pittoresques de notre vallée, le pays sauvage et romantique lui plurent extrêmement.

» Pendant quatre mois, nous goûtâmes la

joie inexprimable de contribuer à la paix et aux plaisirs de ce père chéri ; notre bonheur intérieur tranquillisa son ame, et bientôt les vertus de milord Sommerset le rendirent aussi cher à mon père que je l'étais moi-même.

» Il reçut dans cet intervalle, deux lettres de ma sœur ; elles étaient aussi contraintes, aussi gênées que celles que j'avais reçues. Ah ! dit mon père en les lisant, — ce n'est pas-là le langage du cœur, ce n'est pas cet abandon de sentimens d'une ame pleine d'affection et de tendresse. — Je suis persuadé que le comte lui dicte tout ce qu'elle écrit. — Cher et malheureux enfant, quel lot tu reçus en partage !

» Nous ne pouvions rien dire pour adoucir cette pensée, tous nos efforts tendaient à le consoler ; mais comme il savait que le terme de sa grossesse approchait, il était impatient de retourner avant l'hiver, et il nous pria instamment de l'accompagner.

» Milord Sommerset résolut de le suivre jusqu'en France ; mais je ne pouvais me déterminer à abandonner mon enfant si jeune, aux soins de domestiques, et je ne pouvais non plus l'emmener avec moi ; je fus donc obligée

de différer ma visite jusqu'au printems suivant. Nous reçûmes, quelque tems après, l'heureuse nouvelle que ma sœur était accouchée d'une petite fille ; toutes deux se portaient bien. — La lettre suivante nous informa que l'enfant était nommée Hermine ; et qu'aussitôt que la comtesse avait pu quitter sa chambre, elle avait été emmenée avec son enfant, sous le prétexte de changer d'air, dans un château appartenant au chevalier de Soissons, sur les bords de la forêt d'Orléans.

» Mon père y fut pour la voir ; — la description qu'il nous fit de ma sœur, me rappelle cette touchante image d'un de nos poëtes Anglais :

« She fat like patience on a monument,
Smiling at grief. »

« On la voyait, semblable à la Patience, assise sur un monument, souriant à la Douleur. »

» Il nous écrivait qu'elle était plus aimable que jamais ; mais les fleurs de la santé ne brillaient plus sur ses joues ; ses beaux yeux avaient perdu leur éclat ; une douce langueur,

un aimable sourire, lui donnaient des charmes irrésistibles. — Il était évident qu'elle voulait cacher sa douleur pour ne pas accroître celle de son père. Ne pouvant résister au sentiment qui l'entraînait, il lui dit un jour : Ma fille, personne n'ignore plus que tu es traitée cruellement, que le comte t'abandonne pour se livrer aux excès les plus honteux, qu'il est dupe de l'homme chez qui il demeure! Ton père a le droit de réclamer son enfant; puisque tu vis séparée de ton mari, ma maison est la seule que tu puisse habiter; et si le comte refuse son consentement, j'aurai recours à Sa Majesté pour confirmer les vœux d'un père, et nous faire justice à tous deux.

» Autant que je puis m'en souvenir, dit lady Sommerset, car toutes ses paroles sont gravées dans mon cœur; elle lui répondit :

« Mon père, chacune de vos larmes sont autant de coups de poignard pour mon cœur; vous êtes malheureux, j'en suis la cause; ne jugez pas sur les apparences, n'écoutez pas ceux qui veulent troubler votre paix par des discours trompeurs. Une fois pour toutes, je vous en conjure; si vous mettez quelqu'intérêt

à ma tranquillité, ne me parlez plus sur ce sujet. — Je n'ai point à me plaindre ; mon propre choix, ma propre volonté, m'ont dirigée : moi seule, je puis juger de mon bonheur, et j'affirme que je suis heureuse : je préfère ce château solitaire à toute autre habitation ; quoique vieux, il me paraît agréable par sa solitude et son voisinage de la forêt, où j'aime à me promener : les soins délicieux de la maternité remplissent ma vie ; le comte vient me voir toutes les fois que son tems le lui permet ; et puisqu'il me laisse la liberté de vivre comme je le souhaite, sûrement il a les mêmes droits que moi ; je ne crois point les torts dont on l'accuse. Mon bon père, continua-t-elle, en l'embrassant, soyez content et heureux, je vous en conjure. — Si votre Hermine ne vit pas à la cour ; si elle ne vit pas d'une manière aussi brillante que sa sœur, souvenez-vous que les goûts sont différens, et qu'il faut se placer selon son choix, pour n'avoir rien à souhaiter.

« Voilà, je crois, les paroles exactes de ma sœur : mon père n'osa plus revenir sur ce sujet. »

« Bientôt après, il fut publiquement connu que le comte vivait avec une femme qui demeurait chez lui. Il déclara que c'était une de ses parentes, qui voulait bien prendre soin de sa maison, pendant que la comtesse était absente pour sa santé. Ma sœur le confirma à mon père, étonné à l'excès de sa conduite, et de son aveugle confiance.

» Le comte exprimait toujours le plus grand chagrin de la résistance que lui opposait la comtesse pour ne pas quitter sa solitude; il n'était pas difficile de découvrir l'art infernal de cet homme cruel. Mon père n'y fut pas trompé, sa présence lui était insupportable; cependant la crainte d'affliger sa fille, l'empêchait de rompre entièrement avec le comte.

» Pendant un an, il ne se passa rien de remarquable; ma sœur était toujours dans sa solitude, elle m'écrivait quelquefois; mais c'était uniquement pour me parler de sa fille, et des jouissances qu'elle lui procurait. — Elle lui devait, me disait-elle, le rétablissement de sa santé; mon père nous confirma cette bonne nouvelle; il nous dit qu'un jour qu'il caressait sa petite fille, Hermine lui dit, avec une voix

tremblante : Promettez-moi que vous servirez de père à ma petite Hermine. — Je puis mourir. — Le comte peut avoir une autre femme. — Laissez-moi espérer que mon enfant retrouvera en vous tout ce qu'elle peut perdre, qu'elle ne sera pas une orpheline abandonnée ! — Hé, pourquoi orpheline ? s'écria mon père, Dieu lui conservera sa mère ; et quant à sa fortune, j'ai déjà pris des précautions. » — « Vous l'avez fait, s'écria-t-elle, joignant ses mains avec transport, alors je suis satisfaite : mon cher enfant ne sera pas.... Elle s'arrêta, comme honteuse d'avoir laissé lire sa pensée. S'il plaît au ciel de m'appeler à lui, ajouta-t-elle, vous mon père, lord et lady Sommerset, serez ses protecteurs.

« Ne crains rien pour ton enfant, chère Hermine ! dit mon père, je me suis arrangé pour vous laisser à toutes deux une fortune indépendante.

« Cette assurance me suffit, dit-elle, je ne puis choisir de meilleur tuteur, que Lord et Lady Sommerset. — Mais laissons ce sujet. — Si vous le permettez, dit Lady Sommerset, je continuerai demain ce triste récit, si vous

souhaitez en connaître la fin; mais dans ce moment, je ne me sens pas assez de force pour l'achever. » Louis lui exprima toute sa reconnaissance, et l'extrême empressement qu'il aurait à se rendre chez elle le lendemain.

Je vous prie, dit-elle, de vouloir bien engager M. Douglas à venir diner demain chez moi : je connais parfaitement toute sa famille; et quoique je ne fusse pas de la societé de sa mère, je l'ai souvent rencontrée, lorsque j'allais dans le monde, et je m'en souviens comme d'une très-agréable personne : s'il se rend à mon invitation, nous pourrons trouver le moment de poursuivre le récit que j'ai commencé.

Louis exprima modestement sa reconnaissance pour tant de bontés et de confiance, et promit qu'à tout événement, il aurait l'honneur de revenir le lendemain. Ils se séparèrent ensuite, et Louis revint près de Douglas, qu'il trouva accablé de chagrin : il était assis devant une table, sur laquelle était une lettre ouverte, et sa tête était appuyée sur sa main.

Je suis bien aise de votre retour, mon chèr

Bertier, dit-il d'une voix triste, lisez cette lettre, et vous jugerez s'il ne faut pas que je parte aussitôt pour l'Angleterre. Louis fut très-surpris, en voyant que cette lettre était de Fidelia : elle lui apprenait qu'un nouvel accès de paralysie ayant subitement attaqué leur mère, elle y avait succombé en vingt-quatre heures ; que leur père était d'autant plus affecté de ce malheur, qu'il commençait à espérer son rétablissement. Il regrettait l'éloignement de son fils, et desirait qu'il abrégeât son voyage. Sa sœur ajoutait qu'elle n'était point autorisée à lui commander de revenir, mais qu'elle ne pouvait lui cacher que son retour ferait plaisir à son père.

Louis vit que cette lettre avait été écrite avant que M. Douglas eût reçu les siennes, et pensa, avec chagrin, que sa douleur allait être aggravée par les fâcheuses nouvelles du dépérissement de Frédéric. Eh ! bien, Monsieur, dit-il, après avoir lu cette lettre, quel est votre dessein ?

De quitter le continent aussitôt que l'état de faiblesse où je suis pourra me le permettre, répondit Douglas ; j'espère que le voyage me

rendra un peu de force et de santé. Sans cela, je donnerai à mon père une triste preuve d'affection et de devoir, en ajoutant par ma présence un nouveau chagrin à celui qu'il vient d'éprouver.

Il serait possible, dit Louis, qu'en attendant un ou deux couriers, vous receviez des nouvelles plus fraîches, et que vous fussiez plus en état de voyager.

Je n'attends rien de plus intéressant par les couriers prochains, et loin de gagner des forces en gagnant du tems, je m'affaiblirais tous les jours. Le voyage me fera peut-être du bien, et je suis vraiment impatient de revoir l'Angleterre.

Louis n'avait rien à opposer à ce desir; mais il parut un moment pensif. Douglas lui dit, j'espère qu'aucune affaire importante ne peut vous retenir. Je ne voudrais pas vous gêner, et si vous aviez quelque raison pour rester ici, je vous attendrais encore jusqu'à la semaine prochaine, quelque desir que j'aie de partir. Louis le remercia et lui parla de son engagement du lendemain, chez lady Sommerset.

Je suis fâché de ne pouvoir répondre à son

attention, dit le pauvre Frédéric; mais la mort de ma mère m'affecta vivement, et ne me permet pas de paraître dans le monde. Je vous prie d'y aller, et de faire agréer mes excuses. Si nous restions à Florence, je m'estimerais très-heureux d'être admis chez cette Dame. Je dois éviter de la connaître, afin de quitter sans regret un lieu que je voudrais n'avoir jamais habité. Louis soupira : ces mots retentirent dans son cœur, il pensa à la pauvre Caroline, pour s'accuser lui-même et détester les scélérats qui l'avaient entraîné dans ce crime.

Pendant qu'ils étaient occupés l'un et l'autre à réfléchir en silence, un étranger demanda M. Douglas, et entrant dans la chambre, lui montra le billet qu'il avait fait au comte Benito, et le contrat de rentes donné à de Preux, et lui en demanda le paiement sur le champ. Louis qui ignorait absolument toute cette affaire, fut frappé d'étonnement. Douglas le regarda avec un mélange de douleur et de honte; et se tournant vers le porteur du billet, il lui dit qu'il lui était impossible de s'acquitter en ce moment, mais qu'il le ferait, dès qu'il aurait rrçu des lettres de change qu'il

attendait de l'Angleterre. Des lettres de change, répondit le fidèle agent avec insolence : des personnes de votre rang et de votre fortune, ont, j'imagine, un crédit chez un banquier, dans les villes où elles résident.

Entraîné par ma folie et les infâmes artifices des personnes à qui j'ai fait ces billets, j'ai honteusement abusé de ce crédit, et je ne prendrai pas une pistole de plus, jusqu'à ce que j'aie reçu des lettres de l'Angleterre. Puisque c'est là votre réponse, je vais prendre des mesures pour que vous ne puissiez sortir de cette maison, jusqu'à ce que vous ayez payé ces billets ; ensuite voici un contrat de rentes, quelle sûreté pouvez-vous me donner pour en assurer le paiement ?

Douglas mortifié, affligé et confondu de tant d'insolence, ne pouvait parler. Louis indigné ne savait quel parti prendre, lorsque la Providence leur envoya un secours inattendu. Le père Saint-Pierre fut annoncé, et entra dans la chambre.

Ce bon père avait reçu une lettre de son frère, le vénérable père François ; il lui avait recommandé de ne pas perdre un moment

pour se rendre chez ses jeunes amis, les lettres qu'il leur avait données pour lui, ayant été égarées par quelqu'accident. Jamais Louis ne reçut une visite plus agréable que celle de l'ecclésiastique ; il lui serra affectueusement les mains. Douglas ne savait s'il devait rougir ou se trouver heureux de sa présence. Dans l'embarras affreux où il était, pendant que Louis demandait des nouvelles de son bienfaiteur, l'homme qui avait paru si insolent un moment auparavant, voulut se retirer, en disant d'un air humble, vous avez du monde, je ne vous presse pas, je reviendrai demain matin.

Il sortait de la chambre, lorsque le père en portant les yeux sur lui, s'écria : Messieurs, j'espère que vous n'avez aucune affaire à traiter avec cet homme. Aucune qui le concerne particulièrement, dit Louis, en se plaçant devant la porte ; mais il est employé par deux insignes frippons, dans l'affaire la plus malhonnête.

Laissez-le passer, répondit le prêtre, mais je vous avertis, malheureux, d'avoir à quitter cette ville, sans délai, ou bien, je donnerai

un avis important qui vous conduira aussi-tôt aux galères.

Louis, sans quitter sa position, dit au révérend père : Il est porteur de billets et de contrats obtenus par la fraude la plus infâme. Arrêtez-le, dit le père ; je te demande de me livrer dans l'instant tes papiers ; je vais les garder, et je répondrai, lorsqu'ils seront demandés légalement : donne-les moi dans l'instant-même, ou tu seras arrêté ; et tu peux t'attendre au sort qui t'est dû.

Ce malheureux si hardi, si insolent avec Douglas, fut soumis et bas vis-à-vis du prêtre qu'il connaissait ; il tira, en tremblant, tous les papiers de sa poche, et les lui remit sans proférer une parole. Le religieux ouvrit alors la porte ; sors, dit-il, de cette maison, et de cette ville, et dis à ceux qui t'ont envoyé, ajouta Douglas, que l'argent que je leur dois, sera laissé entre les mains de mon banquier ; mais pour les nouveaux engagemens, je prendrai les avis de personnes éclairées.

L'agent de de Preux ne fit qu'un saut de la chambre à la cour, et disparut dans l'instant. Remerciez la Providence, mes enfans, de ce

qu'elle m'a envoyé à votre secours, dans un moment aussi important pour vous. Quelque soit la nature des engagemens que vous avez pris, dès qu'un tel homme était l'agent de ceux qu'ils concernent, je suis convaincu que vous avez été trompé. Il est malheureux à votre âge de se trouver parmi les étrangers sans un guide prudent. Mon frère me mande qu'il est bien affligé, et bien coupable, d'avoir mis sa confiance dans un homme qui s'en est montré indigne, et qui vous a trompés cruellement.

Je n'ai le droit de blâmer personne, dit Douglas ; mes erreurs ont commencé avant l'âge où les autres en commettent ordinairement, et j'étais coupable avant de tomber entre les mains de cet homme vicieux : je fus élevé dans l'habitude du vice et du désordre, mais mon ami Bertier a été trompé d'une manière infâme.

En reconnaissant vos torts, mon fils, vous montrez le desir de vous corriger ; le repentir et le courage triomphent des plus mauvaises habitudes, et j'ai la confiance qu'une si bonne intention produira les plus heureux effets.

Je ne puis revenir de mon étonnement,

répétait Louis, j'étais à la fois surpris, désespéré, irrité par l'insolente demande de cet homme, et je suis frappé de respect et d'admiration, en pensant qu'il n'a fallu qu'un instant pour changer notre position d'une manière si inattendue.

Que cet événement vous apprenne à mettre votre confiance dans la Providence, et à ne jamais désespérer de rien. Il n'existe aucun malheur que l'homme aidé du secours de Dieu ne puisse supporter ; c'est à lui d'employer tous les moyens que la nature lui a donnés, pour mériter par sa vertu la protection du Ciel. Vous êtes trop jeunes l'un et l'autre pour avoir appris de l'adversité à connaître la sagesse.

Les erreurs dues à la jeunesse et à l'inexpérience peuvent être pardonnés ; ceux que l'âge endurcit dans le vice, sont véritablement méchans : il ne reste plus d'espoir de leur voir abandonner le chemin du crime, qu'ils ont suivi par choix et par habitude ; mais san nous étendre davantage sur ce sujet, dites-moi quelle est la nature des engagemens que vous avez pris.

Douglas, malgré la honte qu'il sentait en

faisant un tel aveu, raconta tout ce qui s'était passé, et les actes auxquels il avait consenti. Le vénérable ecclésiastique en fut indigné.

Je ne suis pas surpris, lui dit-il, qu'à votre âge, et ayant eu le malheur de tomber en de pareilles mains, vous ayez été trompé et dépouillé de tout ce que vous possédez, et les artifices d'une femme telle que Eléonore, rendent excusables toutes vos actions. Il est difficile à la jeunesse de résister à la séduction du vice, lorsqu'il est secondé par les charmes de la beauté. Mais il serait inexcusable de tomber dans les mêmes erreurs, lorsque vous avez été éprouvé par tant de chagrins et de souffrances. Que le passé vous prouve que le vice ne peut conduire au bonheur, et qu'on y arrive seulement par les sentiers de la vérité et de la vertu.

Il leur dit ensuite que l'homme dont il avait si heureusement déjoué les projets, était un scélérat nouvellement échappé de la mort à laquelle il devait être condamné pour vol et assassinat; que personne ne doutait qu'il ne fût coupable de ces crimes, étant connu pour en avoir commis beaucoup d'autres; que le seul

manque de témoins et de preuves suffisantes, l'avait sauvé du sort qu'il méritait.

Il fut très-surpris d'apprendre combien son frère avait été trompé par les personnes qui lui avaient recommandé de Preux, et il ne pouvait concevoir comment un hypocrite et un scélérat de cette espèce, avait pu obtenir de pareilles protections.

Mais, ajouta-t-il, quand il aurait rempli tout ce qu'on en pouvait attendre, c'était toujours un plan très-mauvais, que celui qui avait été formé de vous envoyer voyager, sans vous donner un compagnon prudent et expérimenté, dont l'âge et le mérite pussent vous introduire et vous guider par tout. Je vous ennuie avec mes sermons, aussi je finis; dites-moi seulement avec franchise en quoi je puis vous être utile.

Nous craignons que nos lecteurs n'ayent pensé de même, et que la fin de ce chapitre ne leur ait paru trop longue. Nous le terminerons donc avec la visite du prudent ecclésiastique.

CHAPITRE XIX.

Le père Saint-Pierre ayant entrepris d'arranger leurs affaires d'intérêt, ce qui avait échappé à Douglas, à la réception de la lettre de sa sœur, et dans son empressement de quitter Florence, Louis, pressé par son ami, retourna chez lady Sommerset, le lendemain matin. Les excuses qu'il apporta de la part de son ami, furent agréées; après une courte conversation, la jeune Dame se retira, et lady Sommerset continua son récit.

« Je crois que nous en étions restés au moment où ma sœur parut entièrement satisfaite des assurances que lui donna mon père, sur la fortune de son enfant. — Il ajoutait que le comte lui témoignait toujours les plus grands égards, et continuait à faire passer la pauvre Hermine pour la plus capricieuse des femmes; il exprimait sur son obstination à le fuir et à renoncer à la société, la douleur la plus vive; il n'y avait que le cœur paternel qui ne pouvait pas être trompé.

« Il n'arriva rien d'essentiel, jusqu'au moment où je devins mère une seconde fois. — A ces paroles, lady Sommerset s'arrêta comme suffoquée par la douleur, et reprenant avec effort, elle ajouta, — par la naissance d'une fille chérie, — Dieu l'a rappelée près de lui! — Nous reçumes une lettre du maître d'hôtel de mon père ; il nous écrivait que son cher maître avait eu, depuis quelque jours, une attaque d'apoplexie, qu'il paraissait dans le plus grand danger, et qu'il croyait de son devoir de nous en donner avis. Le comte ***, disait-il, ne quittait pas la maison, et ne laissait jamais sa femme seule avec son père. Elle lui avait demandé la permission de nous instruire de cette maladie ; il la lui refusa durement ; elle ne lui répondit rien, mais un regard qu'elle jetta sur moi, disait l'écrivain, m'instruisit de mon devoir.

» Il n'y avait pas quinze jours que j'étais accouchée ; j'étais faible et hors d'état de voyager, milord ne voulut jamais me le permettre ; il partit seul : pour la première fois, nous nous séparâmes. — Hélas ! dans quel moment ! — Il trouva mon père vivant, il avait encore toute sa connaissance, quoiqu'il pût difficile-

ment parler; ma sœur prononça le nom de milord, au moment où il entra. Sommerset, dit mon père, en ouvrant les yeux! — Il pressa sa main, et essaya de sourire. — Milord lui parla de l'impossibilité où j'avais été de l'accompagner, des regrets que j'éprouvais. — Elle a bien fait, dit-il, Dieu la bénisse! — Et moi aussi mon père, s'écria Hermine toute en larmes, en tombant à ses pieds. Oui, ma chère fille, répondit-il, que le Dieu tout puissant vous bénisse aussi! — Il ferma les yeux et garda le silence.

« Le comte était présent; il paraissait agité, il salua froidement milord. Dans ce moment, le médecin s'approchait du malade : après l'avoir examiné, il nous dit, son poulx s'affaiblit, bientôt, je le crains, il cessera de vivre. Considérez la mort touchante d'un homme vertueux et chrétien; à quoi peuvent lui servir maintenant la pompe, les richesses, et toutes les grandeurs fastueuses de la terre? Elles s'évanouissent au moment redoutable : la vertu seule conserve une majesté sublime, même dans la mort; elle seule peut adoucir ce passage redoutable. Cessez, dit le comte,

interdit des réflexions du médecin, il vous entend.

» Le père Lellaire, le confesseur de mon père, rappela le médecin près du malade. — Un soupir! — un dernier soupir! — et son ame était au séjour des bienheureux! — Ce souvenir douloureux ne peut s'effacer de mon cœur.

« Mon père partageait également sa fortune entre ses deux filles, et après nous, entre nos enfans, et nommait tuteurs d'Hermine et de sa petite fille, lord Sommerset et le marquis de Bressol, son respectable ami.

« La fille d'Hermine, si elle perdait sa mère, ne pourrait jouir de sa fortune, avant l'âge de vingt-un an, et jusqu'à cet âge, elle resterait dans un couvent, sous la protection de son oncle et de sa tante, lord et lady Sommerset.

« Mon père, pour ne pas rendre le comte furieux, et par conséquent, plus cruel envers sa malheureuse victime, lui donnait la jouissance d'une somme très-considérable; il voulut aussi que si Hermiue restait l'unique héritière de sa mère, elle ignorât, jusqu'à l'âge de vingt-un an, sa grande fortune, pour pré-

venir l'orgueil, et tous les malheurs qu'entraîne souvent, dans la jeunesse, la connaissance d'un brillant avenir. Si à cet âge, elle n'était pas mariée, elle aurait la disposition de sa fortune, qui, si elle mourait sans enfans, devait appartenir aux miens.

« Tel était le contenu du testament de mon père; mais rien ne peut exprimer la rage et les emportemens du comte, lorsqu'il se vit si loin de ses espérances, et sans aucun droit sur la fortune de sa fille, si elle venait à mourir.

Il insulta lord Sommerset, par les discours les plus outrageans.

« Milord respecta dans le comte le mari de ma sœur; il l'aimait trop tendrement pour vouloir l'affliger; la pauvre Hermine fut cruellement blessée de la fureur brutale de son mari, et bien reconnaissante des nobles procédés de milord Sommerset.

« Mon père était beaucoup plus riche que nous ne le croyons; simple dans ses goûts, les pauvres et Dieu seul, connaissaient l'étendue de ses bienfaits et de sa charité.

« Peu de jours après, le comte déguisa sa rage sous un froid mépris. Milord s'empressa

d'expédier les affaires, pour hâter son retour ; il évita soigneusement toute cause de mésintelligence avec le comte, sachant combien je desirais voir ma sœur, il les invita tous deux de la manière la plus pressante à l'accompagner.

« Mais le comte n'avait plus aucun intérêt pour déguiser son affreux caractère. Il refusa sèchement notre invitation, et ne permit pas même à ma sœur de répondre, lorsque milord lui demanda si elle n'avait pas de lettre à lui donner pour moi. — Non, dit le comte, je lui ai défendu d'écrire ; à chaque quartier de son revenu, elle enverra sa signature ; mais toute correspondance, excepté pour les affaires doit cesser pour toujours. »

Milord voulut commencer une vive explication. Arrêtez, mon cher frère, dit ma malheureuse sœur, épargnez-moi la douleur d'entendre une semblable contestation. Quand j'épousai le comte, il était le choix de mon cœur : j'ai désobéi au plus généreux, au plus tendre des pères ; je mérite de souffrir pour mon ingratitude, ma présomption, et ma désobéissance. Ce pére révéré n'a pas repoussé

son enfant coupable ; sa bonté rendit ma faute encore plus impardonnable : maintenant il reçoit la juste récompense de toutes ses vertus. — Avez-vous bientôt fini votre discours sentimental et tragique, dit le comte, avec un sourire méprisant?

« Non Monsieur, reprit-elle, j'ai encore quelques mots à dire : ce seront probablement les dernières paroles qu'il me sera permis d'adresser à milord Sommerset.

« Victime des plus cruelles perfidies, je me suis long-tems condamnée au silence ; avec un cœur brisé par la douleur, j'ai conservé l'extérieur d'une femme heureuse et satisfaite de son sort ; — j'atteste le Ciel que jamais par aucun mot, aucune lettre, je n'ai révélé les peines de ma vie ; j'ai toujours affirmé, au contraire, que la solitude où je vivais m'était parfaitement agréable, et entièrement de mon choix.

« Si les volontés de mon père ont trahi vos espérances, n'en accusez, Monsieur, que vos propres actions. Je voulais épargner à ce père bien-aimé la connaissance de mes chagrins ; ce fut là le seul motif de mon silence. Hélas !

mes efforts furent sans succès : j'ai troublé sa tranquillité, c'était un tourment de plus pour moi. Fille ingrate, indigne de lui, j'ai mérité d'être punie par l'homme en qui j'avais placé ma confiance ! — Très-bien, dit le comte, sur mon honneur, voilà un nouveau talent que je vous découvre ; — vous êtes admirable dans le genre tragique.

Milord ne pouvait plus contenir son indignation, il allait parler. Arrêtez, lui-dit-elle, arrêtez, je vous en supplie ; si ma paix vous est chère, si ma sœur, si vos enfans ont des droits sur votre cœur, au nom de nous tous, n'ayez aucun ressentiment de tout ce que vous pourrez entendre. — Puisse mon cher frère, puisse le Tout-Puissant vous accorder ainsi qu'à ma sœur et à ses chers enfans, ses plus heureuses bénédictions ! — De sinistres présages troublent mon ame, peut-être nous ne nous reverrons plus ; n'oubliez-pas que vous êtes le protecteur de mon enfant ; puisse-t-elle vivre auprès de vous, puisse ce Dieu de miséricorde la rendre moins coupable et moins infortunée que sa mère. — Maintenant Monsieur, la mort de mon père m'a permis

de rompre le silence ; je n'ai pas voulu dissimuler davantage ; mais je n'ai plus rien à dire ; vous êtes maître de ma destinée, faites de moi ce que vous voudrez. Adieu, mon bon frère, mon cher Sommerset, adieu pour toujours! Elle donna la main au comte, et sortit avec lui.

Milord Sommerset aurait voulu punir ce barbare ; mais les touchantes prières d'Hermine retinrent son bras : il la recommanda au digne ami de mon père, qui était chargé avec Milord de ses affaires, et qui lui promit de suivre avec le plus grand soin la conduite du comte, et de servir ma sœur autant qu'il serait en son pouvoir.

Un peu tranquillisé par cette assurance, et reconnaissant le mérite du marquis, Milord quitta Paris, impatient de revoir sa Léonore et ses enfans.

« La douleur qu'il me causa en m'apprenant l'excès de l'infortune d'Hermine, ne peut s'imaginer. — Je voulais avoir recours aux lois, arracher ma sœur des mains de son tyran : Milord me fit aisément comprendre qu'il n'y avait point d'espoir de réussir, et que ce serait aggraver ses malheurs.

« Je lui écrivis cependant, lui offrant ma maison, comme un asile, si la nécessité la forçait à prendre ce parti : sa réponse fut décisive et en peu de mots.

« Ma très-chere sœur, me disait-elle, jugez de mon cœur par le vôtre, jusqu'au dernier moment de ma vie : je vous aimerai vous et votre digne epoux, avec une tendresse inexprimable, vous serez toujours présente à mon cœur; mais la consolation de vous le dire m'est interdite, jamais je ne vous écrirai, jamais je ne recevrai vos lettres ; j'ai donné ma parole, je la tiendrai. — Ah ! ma sœur, je souffre trop cruellement, pour avoir désobéi : je ne veux pas mériter de nouveaux reproches ; j'ai juré au pied des autels une parfaite obéissance, je m'y conformerai. — Si j'ai manqué au premier des devoirs, je ne dois pas, pour cette raison, manquer aux autres. — Entraînée par une malheureuse fatalité, une seule fois je m'écartai de mon devoir ; et pour cette offense, je dois me soumettre à des ordres injustes et cruels. — Je ne vous écrirai plus, et je vous conjure de ne pas m'écrire, puisque je n'ai pas le pouvoir de lire vos lettres. —

Que Dieu vous bénisse, chers et respectables amis ! »

HERMINE.

« Pleurer en silence les malheurs de ma sœur, c'était donc là ma seule ressource. Que pouvais-je opposer aux injustices du comte, puisqu'elles étaient approuvées par sa femme ? Je cherchai à imiter sa patience, et sa soumission : nous apprîmes qu'elle était retournée dans ce même château qu'elle avait habité jusqu'à la mort de mon père ; elle vivait dans une retraite profonde, inaccessible au monde, et n'ayant pas même la permission d'en sortir. Comme mon cœur seignait pour elle ! oh ! combien je détestais cette vile créature, cet homme barbare !

« Quatre années se passèrent sans apporter aucun changement dans sa triste vie : le comte et le chevalier menaient la vie la plus scandaleuse ; le comte vivait publiquement avec une maîtresse établie chez lui ; le chevalier se livrait à tous les excès, — lui seul avait la permission de voir ma sœur.

Nous fumes bien surpris de recevoir une

lettre du comte qui nous demandait avec insolence de lui rendre notre sœur, et nous menaçait de sa vengeance si nous voulions la garder.

« Hélas ! nous ignorions entièrement sa destinée ; ma première pensée fut que cet homme l'avait assassinée, mais milord me fit sentir que son intérêt était de conserver sa femme, puisqu'à sa mort, la fortune de sa fille serait remise dans les mains de ses tuteurs ; d'ailleurs, que pouvait être devenu l'enfant, qu'il redemandoit aussi ?

» Nous étions embarrassés de lui répondre ; nous lui envoyâmes une attestation de nos gens qu'Hermine ni son enfant n'étaient point avec nous.

» J'étais désespérée, lorsque nous reçûmes une lettre du marquis de Bressol, qui nous en envoyait une d'Hermine, qui lui était adressée.

» Elle lui mandait qu'elle avait été forcée de fuir avec sa fille, pour qui elle supportait encore sa penible existence, et de chercher un asile parmi des étrangers. — Elle avait enduré des persécutions plus affreuses que la mort,

d'un monstre sans principes, dont les espérances s'étaient fondées sur la cruauté et la bassesse de son mari qui lui avait donné tout pouvoir sur elle. — Elle était maintenant sous la seule protection du ciel; elle s'y abandonnait avec une entière confiance; elle priait le marquis de ne payer son revenu que sur sa signature; elle le suppliait d'informer sa sœur, lady Sommerset, de sa position; elle était dans un lieu tranquille et inattaquable, avec sa fille bien aimée; le serment qu'elle avait fait, et qu'elle regardait comme sacré, l'empêchait d'écrire à sa sœur; mais elle fuyait dans ce moment, sa patrie et ses détestables persécuteurs.

» Telle était la lettre que le marquis m'envoya, et qui me navra le cœur; il ajoutait qu'il en avait pris une copie pour la montrer au comte. Au bout de trois mois d'inquiétudes, le chapelain de l'ambassadeur et le mien reçut une lettre de ma sœur; elle le chargeait de l'informer qu'elle avait enfin trouvé un asile parmi de bonnes gens; que sa santé et son courage commençaient à renaître; qu'elle ne craignait plus de nouvelles persécutions,

et qu'elle pensait, avec un extrême plaisir, qu'on ne pourrait plus lui arracher son enfant.

» Cette lettre fut envoyée sous couvert de l'ambassadeur, par quelqu'un qu'il ne lui était pas permis de nommer. Pendant cinq ans, nous reçûmes régulièrement de ses nouvelles de la même manière, sans connoître le lieu de sa résidence.

» Je ne vous parlerai pas de ce qui me concerne personnellement ; sans le malheur de ma sœur, j'aurais été parfaitement heureuse ; mais je devais aussi payer mon tribut à l'infortune, puisque le malheur est attaché à la destinée des hommes.

» J'osais espérer un avenir plus heureux pour ma pauvre Hermine ; le comte devait succomber à ses excès ; il était souvent malade, et je croyais voir approcher l'heureuse délivrance de ma sœur ; je croyais déjà la serrer dans mes bras. Vaine illusion qui me rendit sa perte plus amère !

» Un jour que nous avions été à Richmond, chez un de nos amis, je fus étonnée de trouver, en rentrant chez moi, le père la Case. Je lui demandai par quel hasard je recevais sa visite

si tard ? — Permettez-moi, Madame, me dit-il, de vous conduire dans votre appartement, et je vous instruirai du sujet de ma visite ; mon sang se glaça ; je vis qu'il allait m'annoncer quelque mauvaise nouvelle ; tremblante, respirant à peine, je courus sans l'écouter à la chambre de mes enfans ; je trouvai mes trois anges endormis profondément, et dans le premier transport de ma joie, je remerciai le ciel ; mais au même instant ma sœur s'offrit à ma pensée. J'allai à la bibliothèque, milord et le père la Case parlaient ensemble ; ils avaient l'air troublé ? Dites-moi, m'écriai-je : — Ma pauvre Hermine ? — Ai-je perdu ma sœur ?

» Le prêtre s'avança vers moi. — La volonté de Dieu est toujours juste, me dit-il. — Ce père miséricordieux délivre ceux qui souffrent ; il récompense, par un bonheur éternel, la vertu malheureuse.

» Elle est morte, m'écriai-je ! Ce martyre a succombé aux angoisses, aux misères de sa vie. — Oh, peut-être ! — Affreuse pensée ! — Peut-être est-elle assassinée. — « Non, ma chère Léonore, non pas assassinée en effet,

dit milord, mais certainement les traitemens barbares de son époux ont avancé ses jours.

» Dans l'excès de ma douleur, j'accablai le comte des reproches les plus amers ; je suppliai le ciel de le punir comme il le méritait. Le bon père me reprit sur ma violence ; milord, par les soins les plus tendres, chercha à calmer mon désespoir.

» Il me parla du bonheur dont ma sœur jouissait maintenant. Un torrent de larmes soulagea mon cœur oppressé, je voulus connaître les tristes causes de sa mort. — Tristes en vérité, dit milord Sommerset ; souvenez-vous que ses souffrances sont finies, qu'elle est heureuse, et supérieure à la pitié. — Elle est réunie à son père ; ils partagent ensemble la félicité suprême. — Lorsqu'il me vit plus calme, il me remit cette lettre : la voilà, dit lady Sommerset, je ne m'en suis jamais séparée. »

» Ma très-chère, ma sœur bien-aimée : »

» Le coup est frappé, j'ai tout perdu. — Ma retraite a été découverte ; ma fille, pour qui seule je vivais, a été arrachée de mes bras par l'ordre de son cruel père ; je ne puis plus combattre ma destinée, je me meurs ! — La

main de la mort s'est appesantie sur moi. — L'abbesse m'engage à écrire tous les détails de ce triste et dernier événement, qui me précipite dans la tombe; dans cette paisible retraite, votre pauvre Hermine connaîtra le repos : les méchans cesseront de la troubler. — Mais hélas ! mon enfant, cher objet de mes soins ! dans quelles mains est-tu tombée ? — Oh ! mon cher lord Sommerset ! Oh ma sœur ! écrivez, demandez, protégez mon Hermine ! — C'est dans votre sein que je voudrais la cacher, préservez mon enfant de l'exemple affreux du vice ! Cependant ne lui laissez pas oublier qu'elle a un père : qu'elle le respecte et lui obéisse dans tout ce qui ne blessera pas la vertu; qu'elle craigne le crime de la désobéissance filiale. Il y a sans doute de la différence entre une soumission implicite et celle qui s'accorde avec le devoir. Hélas ! qu'il est difficile à une jeune personne d'être bon juge dans sa propre cause ! Oh, ma sœur ! préservez ma fille de la séduction et des illusions qui m'ont perdue ! Puisse mon exemple la sauver, en lui prouvant comme on les paye ! Ma main appesantie ne peut plus tenir ma plume.

Puisse ce Dieu puissant bénir et préserver mon enfant ! puisse-t-il continuer de bénir mon heureuse sœur, son digne époux, ses chers enfans ! et puissions-nous, dans une heureuse éternité, nous retrouver pour ne plus nous séparer ! HERMINE. »

Je vois, dit lady Sommerset, observant l'émotion de Louis, votre sensibilité; le monde ne l'a point corrompue : pourquoi voulez-vous me la cacher? Elle annonce une ame vertueuse, jamais un bon cœur ne sera coupable; il serait trop malheureux, s'il se privait de sa propre estime.

Si lady Sommerset avait pu lire dans le cœur de Louis, elle aurait vu combien ses réflexions lui étaient pénibles; elles augmentèrent son émotion; car Louis ne pouvait plus s'estimer, sa paix était détruite.

Lady Sommerset ajouta : Je ne vous peindrai pas mes chagrins ni leur durée, je vois que vous comprenez mes sentimens, que vous appréciez l'étendue de ma perte. Voir une sœur adorée, précipitée dans la tombe par les outrages d'un homme cruel, cette idée m'ôtait

souvent toute la résignation dont j'avais besoin.

L'abbesse de Saint - Clair m'écrivit (ce fut le couvent où ma sœur mourut) que le chevalier de Soissons se présenta avec des ordres du roi, pour lui remettre sur le champ la jeune Hermine, qui était dorénavant confiée aux soins de son père et des personnes chargées par lui de la recevoir. Cet ordre était positif; l'Abbesse n'avait pas la liberté de s'y opposer. Ma malheureuse sœur s'évanouit plusieurs fois, elle implora à genoux le barbare qui s'était chargé de cette cruelle commission: elle demanda, pour dernière grâce, qu'on lui permît d'accompagner sa chère fille : Madame, lui répondit le chevalier avec un odieux sourire, il fut un tems où l'on implorait votre pitié; vous futes inexorable, votre exemple sera suivi, votre fuite fut pour vous un jour de triomphe. L'orgueil soutint votre courage, vous donna des forces; mais à présent votre cœur sera brisé, le sentiment subjuguera la vérité; car je vous jure que vous ne reverrez jamais votre enfant : sa vie sera épargnée, c'est la seule assurance que je veuille bien avoir la pitié de vous donner.

Elle perdit encore une fois sa connaissance; et le malheureux, le vil instrument de son barbare époux, arracha l'enfant des bras de sa mère mourante, dont le cœur était frappé pour toujours.

« Lorsque ma sœur revint à la vie, qu'elle ne vit plus sa fille, elle n'eut plus de force pour soutenir ses malheurs : elle languit pendant quelques jours, et la mort secourable vint enfin la délivrer. Le silence du tombeau cacha pour jamais les peines et les souffrances de sa vie. »

Le jour de sa mort, elle écrivit à son barbare meurtrier ainsi qu'à moi, et dit ensuite à l'Abbesse : L'ordre cruel qui m'a été imposé de ne pas écrire à ma sœur bien-aimée, ne doit plus exister, puisque, lorsqu'elle recevra cette lettre, la main qui l'écrit, et le cœur qui la dicte, seront glacés par la mort; ils ne pourront plus offenser cet injuste époux. Oh ! ma bonne mère, — bientôt j'implorerai la pitié d'un juge plus humain et plus équitable; j'ose espérer que mes souffrances auront expié le crime de ma désobéissance filiale.

« L'Abbesse ajoutait que sa vie et sa mort

avaient été également admirables. Un secret important fut enseveli dans sa tombe ; au dernier moment de sa vie, elle dit : Le tems et les remords peuvent découvrir un secret, que j'ai juré solennellement de ne jamais révéler. Que Dieu pardonne à mon mortel ennemi ! qu'il lui accorde le tems de se repentir ! Alors on rendra justice à la mémoire d'une victime innocente. »

« Je supprime plusieurs autres détails de l'Abbesse ; vous pensez que nous ne perdîmes pas de tems pour obéir aux dernières volontés de cette chère sœur ; nous écrivîmes immédiatement au comte ; ne recevant point de réponse, milord était sur le point de partir pour Paris, quand nous reçûmes une lettre du marquis de Bressol : il nous apprenait que ce cruel époux, ce père injuste, s'était procuré, par intérêt et par artifice, un ordre du roi, pour être le seul tuteur de la personne de sa fille et de ses propriétés, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de sa majorité. Le testament de son grand père était cassé, le comte avait le droit de reprendre la fortune de sa fille des mains du marquis et de lord Sommerset. Ce dernier étant

Anglais et protestant, ne pouvait pas être tuteur d'une française, dont le père était vivant. »

Le comte accompagné du chevalier, se rendit chez M. de Bressol; armés de leurs pouvoirs, ils exigèrent la restitution de la fortune d'Hermine. — Le marquis ignorait encore la mort de ma sœur. — Frappé jusqu'au fond de l'ame, de cette nouvelle inattendue, de la dureté et de la trahison de son époux, il ne put contenir son indignation, ni lui déguiser son profond mépris; mais il s'adressait à un homme entièrement insensible à tout sentiment d'honneur: le comte le pria de se hâter d'obéir aux ordres supérieurs qu'il avait apportés. Le marquis demanda à voir la pauvre petite Hermine. — Elle est déjà au couvent, dit le comte: vous voyez que la volonté de son grand-père est exécutée. Je vous assure que c'est une aimable enfant, j'en suis enchanté, et je hais sa mère plus que jamais, de m'avoir privé si long-tems de la voir; je l'aime infiniment, et me voilà déterminé à l'aimer toujours uniquement; mais tant qu'elle sera en mon pouvoir, je jure que vous ne la verrez pas, ni ce Sommerset, que je hais à la mort.

« Le marquis poussa la bonté pour cette pauvre petite fille, jusqu'à supplier ce misérable de la lui laisser voir ; mais ses refus ne laissant aucune espérance, M. de Bressol se hâta d'acquiescer à son injuste demande, pour se délivrer de l'odieuse présence de ce malheureux. »

Le comte avait obtenu l'ordre du roi, par les calomnies les plus odieuses ; il accusait l'innocente Hermine d'avoir trahi ses devoirs envers lui. — Le crime osa noircir la vertu, et le crime fut écouté : ce dernier outrage manquait à sa misère. — Il peignait lord Sommerset comme un intrigant qui avait desiré faire passer dans sa patrie, la fortune de deux riches héritières, en s'emparant adroitement de l'esprit du comte de Mélian, que lui seul avait été cause des refus du comte, lorsqu'il s'était présenté pour épouser sa fille, mais n'ayant pu réussir sur son esprit, comme sur celui de son père, il avait juré de s'en venger, et qu'il y avait complètement réussi, en dictant à son faible beau-père, un testament injurieux pour lui, et nuisible aux intérêts de sa fille qui perdrait une grande partie de sa fortune, si elle restait dans les mains de son tuteur.

« Vous imaginerez facilement notre colère et notre surprise ; le marquis nous mandait, qu'il avait présenté une requête au roi ; mais sa majesté ne voulut rien entendre contre les droits d'un père, ainsi le plan le plus infernal réussit complètement. Tout ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite du comte, fut rejetté sur ma malheureuse sœur, qui fut accusée, après l'avoir abandonné, de lui avoir ravi cruellement son enfant ; et pour justifier les mesures arbitraires qu'on avait prises contre nous, Hermine fut outragée, même après sa mort.

« Le roi voulut bien rassurer le marquis, et lui promettre de veiller sur le comte et sur sa fille qui recevrait l'éducation la plus distinguée. »

Un peu tranquillisés par cette assurance, nous attendîmes, non sans impatience, le moment où Hermine serait émancipée ; la longueur du tems nous affligeait. Que de changemens pouvaient arriver ! Hélas ! ils furent terribles pour moi ; ce que j'avais de plus cher, de plus précieux, sur qui reposaient mon bonheur et mes espérances. — Mais je ne veux

pas en dire davantage. — Avant de vous entretenir de mes malheurs, je n'oublierai pas de vous apprendre qu'étant en Angleterre, mon père consulta milord Sommerset sur les moyens de placer secrètement des fonds pour ma sœur et son enfant qui était alors au moment de naître ; — et à son retour, il lui remit quinze mille livres sterlings, qui furent employés par milord dans les fonds publics, au profit des deux Hermine, sous le nom de deux personnes.

« Quand mon père mourut, il ne me parla pas de cette somme, et milord jugea prudent d'imiter son exemple ; cependant il desirait en informer ma sœur. Le comte ne la quittait pas ; mais il saisit un moment favorable pour lui glisser dans la main un petit billet qui l'en instruisait. Le lendemain, il reçut une réponse de la même manière : elle contenait ce peu de mots : Que la mémoire de mon père soit bénie ! je remercie Dieu pour mon enfant, c'est le seul bien que je lui connaisse assuré. Ne me faites plus rien savoir, il y a trop de danger, nous avons sur nous les yeux d'un linx.

« D'après ce billet, il n'était pas douteux que

ma sœur n'eût une parfaite connaissance des intentions criminelles du comte. Je ne crois pas manquer à la charité, en disant que le misérable fit arracher l'enfant des bras de sa mère, dans l'espérance de causer sa mort. Ses projets ont réussi. — Mais il a cessé d'exister; puisse-t-il trouver dans le juge miséricordieux, plus de pitié qu'il n'en a eue pour les autres!

« Je ne m'appesantirai pas sur les peines qui ne regardent que moi ; Dieu voulut appeler à lui le meilleur des hommes, le plus tendre des époux et des pères ; ce que j'éprouvai ne peut pas s'exprimer ; dans l'espace d'une année, je fus privée de mon époux, de mes deux enfans ; mon fils mourut d'une fièvre inflammatoire, et ma douce Léonore, d'une maladie de langueur. Le tems, ce consolateur des malheureux, ne peut adoucir ma douleur. Il existe des peines qui ne cessent qu'avec la vie ; je pleurerai toujours, mais ce n'est pas sur eux ; j'ose croire à leur félicité, ils sont réunis tous ensemble, ils sont heureux dans la maison de leur père céleste ; et moi, je languis sur la terre!

« Deux ans après mes malheurs, je reçus

une lettre du vieux marquis de Bressol, qui m'apprenait que le chevalier de Soissons avait avait fait une chute de cheval très-dangereuse, la crainte de la mort avait enfin éveillé des remords trop tardifs; il avait fait appeler un confesseur, et en présence du comte, il avait avoué tous les crimes de sa vie. A peine le comte l'eût-il entendu, qu'il devint semblable à un forcené: il se déchirait de ses propres mains, et s'écriait : — Oh ! le vil trompeur, comme il s'est joué de moi ! — Comme il m'a plongé dans le crime! dans un crime impardonnable, pour satisfaire sa brutale passion ! — Je suis un fou, un monstre ! Oh ! la pauvre Hermine, je l'ai assassinée !

« Telles étaient ses exclamations, qui furent répétées au marquis par le médecin. Le chevalier, contre l'attente de ceux qui l'entouraient, revint à la vie; mais ce fut pour s'ensevelir dans un couvent d'un ordre très-sévère, et pour y traîner jusqu'à ce jour la plus pénible existence. Épouvanté de ses crimes, déchiré par ses remords, il craint et souhaite également la mort.

« Peu de jours après, le comte disparut

avec sa fille ; il fut impossible de découvrir le lieu de leur retraite ; ce fut pour moi un surcroît de chagrin : le marquis reçut une lettre qui me laissa encore quelque lueur d'espérance. — Quand Hermine, disait ce billet, atteindra l'âge de vingt-un ans, elle réclamera la protection de sa tante. — Hélas ! il lui reste de son immense fortune bien peu de chose ; des hommes vils, sans honneur, l'ont lâchement dissipée. Un père a trahi son enfant, il expie son crime par un bannissement volontaire : priez pour lui !

« Cette lettre m'occupait sans cesse ; le dépérissement de ma santé, causé par mes chagrins, devint tellement visible, que les médecins m'engagèrent à voyager. J'allai d'abord à Paris, chez le marquis de Bressol ; ce vertueux vieillard attend avec une douce sérénité son heureux passage dans une meilleure vie. — Mon fils, mon bien-aimé Sommerset, le seul enfant qui me reste, voyage depuis quelque tems ; je l'attends, et l'espérance que vous me faites concevoir, me donne de nouvelles forces. Serait-il possible, que je puisse presser dans mes bras, la fille de ma sœur !

« J'éprouvai une vive émotion, lorsque ma vue parut vous frapper ; et lorsque je vous vis questionner mon domestique, je me hâtai de demander ce que vous lui aviez dit. Il répéta vos paroles, et je fus saisie d'espérance et de crainte. Il y avait entre ma sœur et moi, une extrême ressemblance : j'osai concevoir d'heureux présages, j'aurais donné tout au monde pour vous parler, mais je craignais de vous troubler, et de paraître importune : enfin j'ai obtenu cette conversation si vivement desirée. Je ne doute plus, d'après la description que vous m'avez faite d'Hermine et de son père, d'après les lettres initiales de leurs noms, de la pensée que j'ai retrouvé ma chère Hermine, cet objet tant aimé que je voudrais, depuis bien des années presser contre mon cœur !

« J'ai déjà écrit à mon fils de me suivre à Bruxelles ; je ne l'attends pas avant un mois ; mais dans trois jours, je serai à la forêt des Ardennes ; j'irai réclamer ma nièce bien-aimée. Je vous prie de me donner une lettre de recommandation pour le bon père François ; j'ai besoin de son assistance : si vous voulez

aussi me charger de quelques lignes pour Hermine, vous me ferez plaisir : vous allez bientôt en Angleterre ; nous nous y rencontrerons ; regardez-vous comme un membre de ma famille. — Louis tressaillit. — Jamais je n'oublierai les obligations que nous vous avons, ainsi qu'à votre bonne mère ; quoique vous en ayez peu parlé, je vois combien je dois les apprécier. Louis voulait lui répondre. — Ne m'interrompez pas, dit lady Sommerset, je veux penser et agir comme il me plaît. Si vous arrivez en Angleterre avant nous, je vous donnerai une lettre pour mon intendant, il vous logera chez moi ; ne craignez rien pour votre fortune à l'avenir : j'admire cependant votre attachement pour ce pauvre jeune homme, et j'espère que vos soins et votre amitié ; réussiront à le rétablir autant que vous le souhaitez.

« Je finis mon long récit, et je ne pense plus qu'au bonheur de me réunir à ma nièce, et de la rendre heureuse. »

CHAPITRE XX.

Louis ayant fait ses adieux à lady Sommerset, retourna près de Douglas, en pensant tristement aux infortunes de la comtesse et de sa charmante fille. Les expressions du comte, son repentir, ne le surprirent plus, lorsqu'il considéra l'atrocité de sa conduite envers une épouse si horriblement traitée ; et il frissonnait d'effroi en pensant aux remords qui avaient dû empoisonner ses derniers jours, lorsqu'il n'y avait plus aucuns moyens de réparer ses torts envers une femme si justement offensée.

Ah ! s'écria Louis, quel malheur, que tourment peut être comparé à l'horreur des remords et des regrets superflus ? Que sont devenus ces heureux jours où je travaillais dans la forêt ? Mon cœur était tranquille, ma conscience sans reproches ; la fatigue et le travail étaient adoucis par l'espoir de contribuer au bonheur de mes vieux parens ; mes jours s'écoulaient dans une douce paix. Qui peut me

dédommager des biens que j'ai perdus, de cette heureuse médiocrité, de ce travail allégé par la gaîté des jours, le calme et la tranquillité des nuits ? Qu'ai-je gagné? Je suis assis à une table abondante, sans être excité par le même appétit. Je cours d'un plaisir à un autre, sans jouir d'aucuns, dès que l'attrait de la nouveauté est passé; je me trouve hors de ma sphère ; je sens l'infériorité de ma naissance ; mon esprit est fatigué, mon corps énervé, et par-dessus tout cela, un éternel remord, un amer regret m'accable. J'ai détruit le bonheur de la pauvre Caroline. Je l'ai forcée, par l'erreur de mes sens, à renoncer à jamais au monde, et à devenir la victime de son repentir.

Ah ! combien ma tendre mère, combien mon respectable ami, ont méconnu la faible créature qu'ils ont voulu exposer aux tentations du monde. Je n'étais pas vicieux, parce que j'ignorais le vice. Ils ont pris cette innocence pour de la vertu. Je suis devenu indigne de leur confiance; je suis devenu aussi méprisable que vil, en me laissant tromper par des hommes artificieux, et en servant leurs

cruels projets par ma folie et par ma présomption.

Telles étaient les réflexions de Louis en quittant la belle demeure de lady Sommerset pour regagner la ville. Il entra d'un air triste chez Douglas. Je suis bien aise de vous revoir, lui dit Frédéric aussitôt qu'il l'apperçut. J'ai reçu une lettre de mon père, il y en a aussi une pour vous ; mais parlons d'abord de ce qu'il me mande. Après s'être étendu quelque-tems sur le chagrin que lui a causé la mort subite de ma mère, il ajoute que la tendre et sensible Fidelia, après avoir été si long-tems éprouvée par l'adversité, avait montré, depuis son retour chez ses parens, une patience exemplaire, et qu'elle avait supporté, avec une résignation angélique, les caprices et les duretés de sa mère ; qu'il avait eu une peine extrême à l'engager à voir quelques personnes ; mais qu'enfin il l'avait forcée à aller passer quelques jours à Richmond, où elle avait rencontré, par hasard, un baron allemand avec sa femme. Cette dernière, en entendant nommer Fidelia, lui avait demandé vivement si elle avait un frère à Florence, et d'après sa

réponse, elle l'avait embrassée tendrement; en l'assurant que c'était un de ses meilleurs amis, et en la priant de vous faire mention de votre vieille amie Éléonore.

Éléonore! s'écria Louis. Oui, reprit Douglas, cette cruelle femme, non contente de m'avoir conduit sur le bord de la tombe par sa perfidie et son ingratitude; ose insulter à ma colère, et se rappelle à mon souvenir et à mon amitié. Si elle est mariée, elle doit fuir plutôt que de rechercher aucune intimité avec ma famille; et si elle ne l'est pas, quelle est son impudence d'oser prendre un nom et un titre qui ne lui appartiennent point, et d'insulter à la vertu des autres femmes, en se présentant dans leur société. Cruelle, perfide Eléonore! Je ne voudrais pas la revoir pour l'empire du monde. Mais que puis-je faire? en quels termes dois-je découvrir à mon père ce qu'elle est réellement, sans m'inculper moi-même dans cette accusation, sans l'exposer au mépris dans un pays étranger, et peut-être sans engager mon père à quelque discussion désagréable avec le gentilhomme qui lui a permis de porter son nom. Conseille-moi, cher Bertier, que

dois-je faire ? Il me semble impossible de laisser établir, par mon silence, une intimité entre elle et ma sœur.

Non, assurément, répondit Louis, ce silence serait criminel ; vous devez le rompre au plutôt ; mais avant que de décider ce que vous avez à faire, laissez-moi lire ma lettre. En brisant le cachet, Louis s'apperçut que c'était une réponse à une lettre qu'il avait écrite. M. Douglas l'avait reçue avant d'avoir envoyé à la poste celle qu'il écrivait à son fils ; et comme Louis l'avait prévu, il était extrêmement inquiet de la santé de Frédéric.

Il l'engageait à hâter son retour en Angleterre de la manière la plus douce et la plus convenable à un malade ; il exprimait une grande reconnaissance à Louis, et l'assurait qu'il serait bien reçu en Angleterre avec son ami : et quoiqu'il essayât de se flatter sur l'état de son fils, il engageait instamment son compagnon à lui en donner des nouvelles de chaque lieu où il séjournerait. Il concluait en lui envoyant une lettre-de-change sur son banquier, et une lettre de crédit illimité pour son fils.

Comme cette lettre ne contenait rien de secret pour son ami, Louis la lui remit d'un air satisfait. Votre digne père, Monsieur, lui dit-il, ne se flatte pas plus qu'il ne faut, lorsqu'il pense qu'un voyage à petites journées, les soins et la diversité des objets, pourront soulager vos souffrances, et égayer votre esprit. Je n'ai aucun doute que son espoir et le mien ne se réalisent.

Je n'en sais rien, dit tristement Douglas; je voudrais que le ciel n'eût pas conduit Éléonore à Londres; je suis extrêmement troublé d'avoir entendu parler d'elle. Je ne sais que faire, ni que dire? «Oserais-je vous offrir mes services? voulez-vous que j'écrive à M. votre père?» Oui, je desirerais, reprit Douglas, que vous pussiez l'informer que cette femme ne doit pas être admise dans la société de ma sœur; mais qu'il faut éviter de provoquer sa haine et sa vengeance, en l'insultant ouvertement; car sa colère est redoutable. Elle est capable de ne rien épargner pour punir un affront. Une Italienne, de son caractère, ne connaît point de bornes, lorsqu'il s'agit de se venger.

Je suis bien aise que vous la connaissiez aussi bien. Ah ! mon cher Bertier, je la hais, je la méprise et je l'adore ! Oui je confesse ma folie, je pense encore à elle avec transport, et je ne répondrais pas de mon courage, si j'étais encore une fois exposé à ses artifices. C'est une enchanteresse, elle est irrésistible ; j'espère ne la jamais rencontrer.

Je l'espère aussi, reprit Louis, tâchez de l'oublier ; sortez de cette faiblesse fatale, et vous retrouverez votre santé avec votre courage. Si vous nourrissez ce sentiment, qui n'est aujourd'hui qu'une folie d'enfant que vous devez mépriser, il deviendra une véritable passion ; si, au contraire, vous cessez de vous en occuper, à dix-huit ans, il s'éteindra bientôt de lui-même. Cela peut être, dit Douglas un peu piqué, l'avantage de deux années de plus, votre connaissance du cœur humain et du monde, acquise dans la forêt des Ardennes, doit, sans doute, vous rendre un juge très-habile de la force des passions. Vous avez si prudemment agi vous-même dans votre propre cause, que vous avez prouvé qu'un attachement de vingt ans peut être con-

quis, quoiqu'une folie de dix-huit soit invincible. Louis fut singulièrement mortifié.

Si ce langage est juste, est génereux ; si je le mérite, je dois, M. Douglas, vous demander pardon de vous avoir parlé avec trop de liberté ; vous avez bien fait de rabaisser ma présomption. Entraîné par mon zèle pour votre repos, pour votre santé, j'ai véritablement oublié, pour un moment, l'humilité que ma naissance, ma mauvaise éducation, et surtout ma faute, auraient dû m'inspirer. Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir appris à me mieux connaître. Il quitta la chambre en faisant une profonde révérence, et ne pouvant plus supporter le chagrin qu'un reproche aussi mérité lui causait.

Oh! pourquoi vous ai-je quitté, paisible forêt? Pourquoi ce respectable homme vînt-il m'arracher à mon modeste travail, pour agrandir mon esprit, augmenter mes connaissances, et m'inspirer des sentimens qui ne peuvent s'accorder avec mon obscure naissance et mes anciennes occupations? Il se laissa tomber sur un sopha, et il s'abandonnait à toute sa douleur, lorsque Douglas entra

dans sa chambre. Ce jeune homme n'eut pas plutôt exhalé son humeur et son orgueil, qu'il sentit sa cruauté. Le reproche doux et tendre de Louis le pénétra de honte et de regret; et après un petit combat de la vanité et du sentiment, ce dernier l'emporta et il suivit Louis.

« Mon cher Bertier, me pardonnerez-vous ma pétulence? Les esprits hauts et impatiens sont sujets à l'erreur, et provoquent le mépris qui révolte leur orgueil. Je suis affligé de ma dureté et de mon ingratitude envers vous; je sens toute l'étendue de ma faute, et je vous remercie à mon tour de votre avertissement. »

« Arrêtez, dit Louis en saisissant la main qu'il lui tendoit; rendez-moi seulement justice, et croyez qu'il m'est impossible d'avoir jamais l'intention de vous offenser. Si mon inquiétude pour votre santé et pour votre repos m'a jamais entraîné hors des bornes de la politesse et des égards que je vous dois, rappelez-vous ce que je suis, ce qu'a été mon éducation? Je n'ai pu recevoir de leçons que de parens étrangers au monde et à ses égards, et d'un vénérable religieux qui ne les connaît pas

davantage : condamnez ma rudesse, mais rendez justice à mon cœur. »

« C'est ce que je ferai toujours, répondit Douglas; j'avoue que vous me surpassez par l'esprit et le mérite beaucoup plus que par les années, et la comparaison doit m'humilier. Oublions ma folie, et convenez que j'ai été assez maltraité, pour que mon humeur puisse se ressentir de la disposition de ma santé. Ne parlons plus de tout cela : voulez-vous que j'écrive à M. Douglas? »

« Certainement : il me paroît affreux de laisser la pauvre Fidelia former une liaison avec...., » Il alloit poursuivre, lorsque le père Saint-Pierre fut annoncé. Douglas lui communiqua son projet de quitter Florence dans deux jours. Le bon père avoit eu l'obligeance de se charger de toutes les affaires pécuniaires, et il le pria d'acquitter la demande du comte Benito et de de Preux. « Ce sont d'infâmes voleurs; mais puisque j'ai eu la folie de me laisser prendre dans leurs piéges, j'ai mérité que mon imprudence, ma faiblesse et ma crédulité, reçussent cette punition. »

« Mais monsieur votre père, répondit le

digne prêtre, n'a point mérité de souffrir par votre faute, et il me semble que votre fortune n'est point indépendante. Votre conscience, ajouta-t-il, voyant Douglas étonné, peut être tranquille, lorsque vous penserez aux sommes considérables qu'ils vous ont dérobées. Laissez-moi satisfaire à leurs demandes; écrivez-leur de s'adresser à moi, et soyez tranquille; votre honneur ne sera point compromis lorsque vous le remettrez entre mes mains. »

Louis applaudit à cette idée. « Cet expédient ne peut vous exposer à rien de désagréable ou d'inquiétant. Si ce digne père veut bien entreprendre de payer tous les engagemens que vous avez pris d'une manière juste et honnête, donnez-lui un état de vos dettes, joignez-y celui de leurs demandes, et qu'il acquitte le tout suivant qu'il le jugera à propos. » L'orgueil de Douglas se révolta contre cet avis; quelque malhonnêtes que fussent ces hommes, il regardoit ses engagemens comme sacrés.

Ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il consentit à remettre au père Saint-Pierre l'intérêt de son honneur et la liquidation de ses

dettes. Douglas se retira dans une autre chambre pour prendre quelques momens de sommeil, et Louis saisit cette occasion pour consulter le révérend père sur la manière dont il pourrait approprier une petite somme d'argent à l'usage de Caroline.

« Elle n'est pas bien considérable, lui dit-il, mais elle pourra lui être utile; et quelque lieu que j'habite, quelle que soit ma situation, je partagerai toujours avec elle le fruit de mon travail : je veux la préserver de l'humiliation de devenir un fardeau pour sa famille, ou de la nécessité de prendre le voile. Mon plus ardent desir et mon premier devoir sont de faire pour elle tout ce qui sera en mon pouvoir. »

Le père fut content du sentiment et de la conduite de Louis, et il se chargea avec plaisir de la commission, en disant : « Je serai peut-être blâmé des personnes dont la piété est intolérante, si elles apprennent que je me mêle des affaires temporelles de deux jeunes gens qui ne se sont pas rendus très-recommandables par la régularité de leur conduite; mais je ne consulte que mon cœur, et je suis

heureux de penser que, sans violer aucun devoir, et sans offenser le ciel, je puis vous tirer des pièges de deux scélérats. Il me semble d'ailleurs qu'en obligeant un Anglais, je satisfais l'une des premières vertus de l'humanité, la reconnaissance.

« La reconnaissance, dit Louis, avec étonnement. » Oui, il y a déjà bien des années qu'une circonstance particulière m'appela en Angleterre : quelques malheureux événemens que je ne pouvais prévoir, me mirent dans un très-grand embarras : la mort du seul ami que j'eusse dans ce royaume, me réduisit à une détresse, contre laquelle je n'avais pas pris de précaution. Je logeais chez des personnes honnêtes, et généreuses ; mais comme étranger, je n'avais aucune raison pour réclamer leur bonté. Des motifs particuliers m'empêchaient de m'adresser à notre ambassadeur : j'écrivis en France ; mais en attendant la réponse, j'étais réduit à la dernière indigence, quand un matin, un homme d'une figure respectable, entra dans ma chambre : sa personne ne m'était pas inconnue. C'était un marchand qui demeurait dans mon voi-

sinage, et que j'avais souvent vu passer.

« Il s'excusa sur sa subite apparition, et il me dit qu'il avait appris que la mort d'un ami me mettait dans un embarras momentané, qu'il me demandait de le considérer comme mon banquier, laissa un billet de banque sur la table, et sortit précipitamment, sans me donner le tems de revenir de mon étonnement. Le billet était de vingt livres sterlings, et me tira de la position fâcheuse où j'étais, en attendant les lettres du continent.

Dès que j'eûs reçu de l'argent, je fus chez mon généreux bienfaiteur pour le payer. Excusez-moi, Monsieur, dit-il, je suis fort content que vous ne soyez plus dans le malheur; mais je vous prie de garder cette somme, comme un dépôt pour aider quelques-uns de mes pauvres compatriotes, lorsque vous serez retourné dans votre pays. Il est possible que vous en rencontriez un jour à qui cette bagatelle pourra être utile. »

« Cet homme était un véritable Samaritain. Depuis ce moment, j'honore et j'aime les Anglais : je regarde comme un devoir indis-

pensable de les assister, toutes les fois que l'occasion peut s'en offrir. Cette généreuse et bienfaisante nation s'est acquis un droit éternel à ma reconnaissance, par la noble charité d'un seul individu qui sera présent à ma mémoire autant que j'existerai. »

« Son action était véritablement noble, reprit Louis, dont le cœur était attendri, et je desire plus que jamais connaître une nation si admirée par ses travaux et sa générosité. »

« Je crois, reprit l'ecclésiastique, que cette réputation dont elle jouit par-tout, lui est justement méritée, et je suis bien aise de voir que vous ayez de la considération pour les Anglais ; mais ne vous abandonnez pas à une confiance sans bornes ; ayez égard à leur protestation d'amitié, sans vous en rapporter entièrement aux paroles, et ne vous laissez pas tromper par ces assurances précipitées d'estime et d'attachement. Ces sentimens ne naissent que lentement, et avec réflexion, chez les gens sensés ; les personnes jeunes et étourdies se répandent inconsidérément en louanges et en protestations ; ils vous donnent facilement le nom d'amis ; tandis que l'homme

sage et prudent observe avec soin l'étranger, avant de lui donner sa confiance. Jugez les hommes par leurs actions, voyez-les dans leur intérieur: c'est d'après leur conduite avec leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs domestiques, que vous apprendrez à connaître leur cœur. Ce n'est point dans le tourbillon du monde, où l'on peut discerner les caractères; la politesse et la contrainte, les voilent à vos yeux.

» Je parle des hommes en général, vous les trouverez semblables dans tous les pays. Les coutumes et l'éducation établissent de petites différences; mais la nature est par-tout à peu-près la même. Le soupçon est un sentiment bas et qui ne vous convient pas; mais la prudence et l'observation peuvent seules vous guider dans le choix de vos amis. La société dans laquelle vous avez été jetté à Florence, prouve ce que j'avance: ce malheur a été la suite de la confiance aveugle avec laquelle mon frère s'en est rapporté à ses amis, en choisissant de Preux: en un mot, bon jeune homme, examinez avec soin les manières et les actions des personnes que vous fréquen-

terez, le bonheur de votre vie est attaché à cette scrupuleuse attention. »

Un jeune homme élevé suivant les maximes du monde, aurait trouvé ce discours bien ennuyeux, et peut-être aurait envoyé au diable le donneur d'avis; mais le modeste Louis l'écouta avec attention, et résolut de profiter de ces sages conseils, qu'il grava dans son esprit avec un respect religieux.

Le père François lui avait enseigné les devoirs de la morale chrétienne; mais il n'était presque jamais sorti de la forêt, au lieu que son frère ayant eu plus d'occasions de se mêler dans la société, avait acquis la connaissance du monde par l'observation et l'expérience. Il se sentait un véritable intérêt pour Louis qui lui paraissait encore l'enfant de la nature, et il desirait le garantir contre les dangers du monde, où il allait entrer sans protecteur et sans guide. Ce jeune homme, heureusement, était capable de juger et d'observer par lui-même, et de régler sa conduite d'après les règles de la prudence.

Après que le père l'eût quitté, Louis écrivit une lettre au père François, et quelques lignes

à mademoiselle Hermine, dont lady Sommerset devait se charger. Cette dernière lettre lui parut bien difficile à faire; il voulait se renfermer dans les bornes du respect le plus profond. La charmante Hermine, l'adorable Hermine, était les expressions qui se présentaient à son esprit, et dont il ne devait plus se servir. Il ne pouvait plus douter qu'elle ne fût fort au-dessus de lui par sa naissance, sa fortune et le rang de ses parens. Mademoiselle Hermine était actuellement une personne à laquelle il ne pouvait penser, et que sa position mettait fort au-dessus de ses vœux. Il se sentait presque disposé à regretter l'éloignement de Caroline pour le mariage; quoique ses sentimens pour elle ne fussent que de la pitié: comme elle l'avait positivement rejetté, et qu'il n'était pas probable qu'elle changeât de volonté, il ne croyait pas devoir insister davantage sur cet objet. Il lui écrivit cependant pour lui dire un dernier adieu: ce fut un pénible effort. Les reproches qu'il se faisait à lui-même, et son amer repentir, étaient exprimés à chaque ligne.

Après avoir rempli ce triste devoir, il revint

dans l'appartement de Douglas, qu'il trouva absorbé dans de tristes pensées : à l'entrée de son ami, il parut sortir de sa mélancolie. « Avez-vous écrit à mon père, lui demanda-t-il ?» « Non, lui répondit Louis, je vais lui écrire devant vous. »

« Cela n'était pas nécessaire ; croyez-vous possible que je doute de votre amitié ?» « Non, mais dans une chose qui vous concerne absolument, je pourrais ne pas dire tout ce qui vous convient, et j'aime mieux ne rien faire qu'avec votre aveu. »

Douglas le regarda avec étonnement : « Où avez-vous pu acquérir une semblable délicatesse de sentiment, lui dit-il ; je suis toujours supris de vous voir agir avec tant de convenance. »

« Je ne vous comprends pas, répondit Louis ; je vous suis sûrement redevable du peu d'usage du monde que j'ai pu acquérir, mais la connaissance de ce qui est bien ou mal, le respect dû aux supérieurs, et les égards qu'il faut avoir pour l'opinion des autres, sont des sentimens naturels pour tout être capable de comprendre et de juger. Je ne sais pas ce qui peut vous

surprendre, à moins que vous ne me croyez privé de tout sens commun, parce que je suis un simple bûcheron. »

» Je ne puis penser, dit Douglas, que tous les ouvriers que j'ai vus dans la forêt, et qui paraissent grossiers et ignorans, vous égalent en intelligence. »

« Je crois que j'ai eu quelqu'avantage sur mes compagnons; orphelin dès mon enfance, je fus élevé parmon grand-père et ma grand'-mère, qui avaient reçu plus d'éducation que les autres villageois, quoiqu'ils ne leur fussent pas supérieurs par la naissance. Le premier avait été long-tems intendant d'un seigneur, et joignait une longue expérience à quelqu'instruction; il posa les fondemens de mon éducation, le père François l'acheva, et me rendit tel que vous me voyez. Tout ce que vous pouvez remarquer de bon en moi, me fut donné par la nature, et ne doit causer aucune surprise. »

« Je ne disputerai point avec vous sur ce point; mais mon opinion sera toujours la même. Puisque vous le voulez, écrivez ici cette désagréable lettre. Je souhaite que cette

tâche soit remplie, et n'avoir plus jamais à m'occuper de cette vile et ingrate Éléonore. »

Louis écrivit la lettre, il la montra à Douglas, qui en fut parfaitement content, et qui la fit partir. Cette journée parut accroître les souffrances de ce jeune homme ; son ami observa avec chagrin que le souvenir d'Éléonore avait contribué à le rendre plus malade, et que cet esprit, si léger sur les autres points, semblait attaché par une passion violente à l'objet le plus indigne de l'inspirer.

Le lendemain, Louis alla porter à lady Sommerset les lettres qu'il avait écrites ; elles en contenaient une du père Saint-Pierre à son frère. Il fut étonné de trouver à cette aimable Dame une contenance plus vive et plus gaie qu'à l'ordinaire. « Mon cher Bertier, lui dit-elle, vous voyez toute une autre personne ; j'aimais tendrement ma pauvre sœur, sa fille deviendra la mienne : elle remplacera ma chère Léonore, cette enfant que j'ai perdue, et qui jouit à présent du bonheur céleste. Elle partagera ma tendresse et ma fortune avec mon fils, lord Sommerset; c'est un jeune homme aussi vertueux qu'aimable ; il sera

aussi transporté que moi en apprenant que j'ai retrouvé ma chère Hermine. C'est à vous que je dois cet heureux événement, que le Tout-Puissant a dirigé. Acceptez ceci, continua-t-elle, en lui présentant un porte-feuille, comme une petite marque de mon estime et de ma reconnaissance ; vous ne me refuserez pas, lorsque vous vous rappelerez qu'il n'y a point de délicatesse qui puisse vous empêcher de l'accepter de la part d'une personne de mon sexe et de mon âge.

» Vous me pardonnerez, répondit Louis, en refusant respectueusement le présent. Vous ne me devez rien, c'est moi qui suis heureux et honoré d'être devenu l'instrument de votre bonheur. »

« Quoique je vous considère, reprit lady Sommerset, et en souriant, comme un merveilleux jeune homme, je vois que vous ne connaissez pas encore la différence qui existe entre un amour-propre raisonnable et un orgueil déplacé. C'est ce sentiment qui fait refuser une bagatelle offerte par l'amitié, tandis que la véritable délicatesse d'une ame noble et élevée, la fait recevoir avec plaisir, lorsque

5...

celui qui la présente est un ami, et que la reconnaissance est égale chez tous les deux. Mettez cette petite leçon au nombre de vos obligations, et j'espère que vous n'oserez plus refuser mon petit porte-feuille, ni me faire renoncer au plaisir de me regarder comme votre amie. »

« Je n'ose pas, Madame, refuser un présent, quand vous m'honorez d'un pareil sentiment. Mais. » --- « Mais quoi ? quelle nouvelle preuve voulez-vous me donner de votre fausse délicatesse ? » --- « Ah! Madame, si mademoiselle Hermine n'était pas votre nièce ?

» Je ne veux point me chagriner de cette cruelle idée, s'écria lady Sommerset, elle est, elle doit être ma nièce. Je n'ai pas l'ombre du doute. Chaque circonstance semble me confirmer. --- Ainsi ne parlez plus sur ce sujet. Vous serez informé de ce qui arrivera. Vous serez en Angleterre avant moi; vous avez mon adresse, et j'espère que vous viendrez m'y voir pour connaître mes découvertes et mes projets. Je vous écrirai, et j'enverrai les lettres chez moi; elle lui dit ensuite adieu. » Louis se leva et allait parler : elle le prévint, en

disant : « Je hais les cérémonies, les adieux sur-tout m'affligent. Que le ciel vous bénisse! tous les vœux sont compris dans ce mot. Portez-vous bien jusqu'à notre réunion en Angleterre. » Il lui baisa les mains, et la saluant respectueusement, il sortit.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre de Caroline; elle l'assurait qu'elle était parfaitement contente de sa situation; qu'elle jouissait du repos et du bonheur qui s'accordaient le mieux à son caractère; qu'elle ne manquerait jamais, dans ses prières à Dieu et à la Sainte Vierge, de prier pour sa postérité dans ce monde, et sa félicité éternelle dans l'autre; qu'elle apprendrait volontiers de ses nouvelles par le père Saint-Pierre, mais que toute correspondance cesserait de ce moment, entr'eux. Elle finissait par quelques pieux avis, des vœux affectionnés, et un tendre adieu pour cette vie. Tel était le contenu de cette lettre, qui affecta Louis, et fut toujours présente à son esprit.

Douglas finit ses affaires d'intérêt, et Preux et ses associés ne reparurent pas à Florence; mais ils lui envoyèrent un homme plus hon-

nête que le premier, pour lui demander le paiement de sa dette. Il fut renvoyé au père Saint-Pierre, qui était autorisé à payer les demandes justes.

Toutes les affaires de Douglas et de Louis étant terminées le même jour, ils partirent le lendemain, et prirent la route d'Angleterre. Leur voyage fut lent et peu intéressant; nous les laisserons traverser la France, pour nous occuper de lady Sommerset et de son arrivée à l'abbaye de Saint-Hubert, dans la forêt des Ardennes.

CHAPITRE XXI.

Lady Sommerset, animée par la tendresse, guidée par l'espérance, voyageait avec rapidité. Elle entra dans la forêt des Ardennes, et ne pouvait s'imaginer, en parcourant son immense étendue, qu'elle n'occupât plus qu'une petite partie de la place qu'elle couvrait autrefois.

Sa beauté, son obscurité, excitaient son admiration, et elle s'étonnait qu'une abbaye et un couvent pussent se trouver dans un lieu si éloigné, si triste et si peu fréquenté. Elle avait remarqué dans ses voyages, que ces maisons sont ordinairement placées dans des positions agréables, des pays fertiles, ou près des grandes villes.

« Pauvre comte! disait-elle en descendant la sombre allée qui conduit au couvent, pauvre comte! que vos idées étaient mélancoliques! que votre repentir était profond, lorsque vous avez choisi ce triste séjour, pour y cacher les restes de votre existence! Malgré mon horreur

pour lui, je ne puis m'empêcher de le plaindre, en pensant à sa pénitence, et d'espérer que ses crimes lui ont été pardonnés en faveur de son repentir.

Elle s'arrêta à l'abbaye, et demanda à parler au père François. C'était une chose si extraordinaire que de voir une femme qui paraissait distinguée, traverser cette forêt, et venir à l'abbaye, que cet événement causa une rumeur dans la communauté. Le bon père tout surpris, se hâta d'aller lui parler.

« Je suis venue sans me faire annoncer, dit lady Sommerset, pensant qu'il était inutile de perdre du tems, et d'envoyer un courier. Je viens de Florence, et j'ai des lettres pour vous. Je desire vous parler en particulier. »

Le père, que la surprise avait rendu muet, pensait, en l'écoutant, quelle pouvait être cette femme arrivant de Florence. Ce ne peut être celle qui a ruiné et désespéré M. Douglas. Si, dit-il d'abord.... Serait-ce mistriss Douglas elle-même ? Alors il craignit pour son pupille bien-aimé. En un mot, tant de pensées diverses l'agitèrent, qu'il fut très-long-tems sans pouvoir répondre.

« Je vois votre étonnement, lui dit-elle, mais n'ayez aucune inquiétude ; j'espère vous apporter de bonnes nouvelles : je vous prie de m'accompagner au couvent de Sainte-Ursule, je desire voir Hermine. Hermine, reprit vivement le père : venez-vous pour voir cette charmante personne ? Oui, oui, dit-elle impatiemment, venez dans mon carrosse, et dirigez-nous. Je crois, je suis sûre qu'elle est ma chère et digne parente. . . . Est-il vrai, dit le saint homme, en montant sans hésiter dans la voiture. Vous êtes sans doute Française ? Je suis née en France, mariée en Angleterre, et citoyenne du monde que je parcours depuis quelques années. Mais quand vous aurez indiqué le chemin au cocher, je vous raconterai qui je suis, et les raisons qui m'amènent. »

Le bon père fit ce qu'on lui demandait, et attendit avec impatieuce le récit qui lui était promis. La curiosité, comme nous l'avons observé dans le commencement de cette histoire, était sa seule faiblesse : où est le mortel qui en soit exempt ? Lady Sommerset lui dit son nom, et lui remit ses lettres d'introduction ; il se hâta de lire celle de Louis, et il

était à peine parvenu à la fin, lorsque la voiture s'arrêta à la porte du couvent : il entra le premier, pour annoncer lady Sommerset à l'Abbesse, en lui parlant du soupçon qu'elle avait, d'être la plus proche parente d'Hermine.

Cette information ne causa pas à la pieuse Abbesse autant de plaisir qu'à celui qui la lui donnait, mais elle ne pouvait éviter cette visite, ni refuser une entrevue avec Hermine ; elle prévit que si cette Dame était véritablement sa tante, il fallait renoncer à tous ses projets : Hermine la suivrait sûrement, et il n'était plus possible de conserver l'espoir de la retenir au couvent.

Après un peu de réflexion, elle se remit de son premier trouble, et attendit la visite annoncée. Hermine, pensait-elle, devait tout ignorer, jusqu'après cette première conversation. Le père retourna chercher lady Sommerset : pendant ce tems, l'Abbesse incertaine de ce qu'elle devait faire, fit venir Hermine, en lui disant qu'une Dame Anglaise, voulait la voir.

Elle vint donc dans l'idée que c'était une

amie de la famille Douglas, et s'assit au fond de la chambre, de manière que le père François et lady Sommerset, ne pouvaient la voir en entrant; mais quand l'Abbesse s'avança pour la recevoir, Hermine se leva précipitamment, et s'écria en l'appercevant : O mon Dieu! Lady Sommerset alors porta ses yeux sur elle, et s'écria à son tour, Hermine, c'est ma sœur, c'est Hermine; puis elle retomba dans sa chaise, dans l'impossibilité de prononcer un seul mot, quoiqu'elle n'eût pas perdu l'usage de ses sens. Hermine courut vers elle en joignant ses mains, et dans un étonnement qui ne lui permettait pas de parler. Leurs cris, leurs émotions réciproques, persuadèrent à tous ceux qui étaient présens, que leur parenté était véritable. Pendant que l'Abbesse et la sœur Marie secouraient l'étrangère, le père François prit les mains d'Hermine, en lui disant : Remettez-vous, ma chère fille, tout ceci finira heureusement : cette Dame, j'ai des raisons pour le croire, est votre proche parente.

« Ma parente, hélas! je ne sais que [illegible], que je n'ai pas de parens au monde; [illegible]

Dame est Anglaise, comment cela se pourrait-il ? Lady Sommerset ayant repris ses forces, se leva, et la serrant dans ses bras, lui dit, en l'embrassant tendrement : Oui, votre regard, mon cœur, votre son de voix, tout me dit que vous êtes ma nièce, la fille de ma sœur bien-aimée, la fille de ma chère Hermine. »

« Serais-je assez heureuse pour pouvoir me livrer à cet espoir, s'écria la pauvre orpheline avec une sorte de transport. Moi votre nièce, Madame, vous seriez en effet ma tante ! Oh ! oui, vous êtes parfaitement semblable à ma chère et malheureuse mère, dont l'image est dans mon cœur ; oui, je suis votre nièce. Cependant comment cela serait-il possible ? on ne m'a jamais dit que j'eusse une tante.

« Je vous raconterai, ma chère, une longue et triste histoire ; votre cœur souffrira beaucoup à l'entendre. Pour ce moment, qu'il vous suffise de savoir que votre mère et moi étions les filles du comte de Mélian. J'épousai un anglais, lord Sommerset. Un différend, élevé entre nos familles, interrompit toute correspondance après la mort de notre respectable père. Lord Sommerset, qu'il ins-

titua votre tuteur, a fait, en vain, les plus grands efforts pour vous découvrir : rien ne peut être comparé à l'inquiétude où l'incertitude de votre sort m'a jetée. J'avais presque perdu l'espérance de vous voir, lorsque votre père, le comte de ***, me fit parvenir ce billet, dans lequel il promettoit que vous réclameriez notre protection à l'âge de vingt-un ans. »

« Ah ! s'écria Hermine en l'interrompant, mon père m'a défendu d'ouvrir, avant cette époque, un papier cacheté qui doit m'instruire de ma destinée : il n'y a pas de doute que ce ne soit l'ordre de réclamer votre protection. Oh ! quel bonheur me fait rencontrer ma tante, la propre sœur de ma malheureuse mère. Je me suis cru long-tems un être abandonné, sans parens, sans amis : le ciel me récompense de la ferme confiance que j'ai mise en sa bonté. »

L'abbesse crut convenable de montrer quelque déférence à des personnes du rang de lady Sommerset et de sa jeune pensionnaire ; elle fit donc apporter des rafraîchissemens. Après ce petit repas, les deux dames se retirèrent dans l'appartement d'Hermine.

Cette dernière, sur la demande de sa tante,

fit le récit de ses malheurs; elle rappela le jour fatal où elle avait été arrachée des bras de sa mère. « Ah! combien de fois elle me serra contre son cœur, en demandant au ciel de sauver et de protéger son enfant; elle me disoit que mon père, trompé par le plus vil des hommes, nous abandonnait l'une et l'autre; qu'elle espérait qu'il viendrait un jour où l'innocence triompherait, et où le lâche machinateur qui l'avait perdu serait démasqué; que, jusqu'à cette heure, mon sort serait un mystère, et que je devais vivre ignorée de mon père.

« Je ne reçus jamais d'elle aucune autre information; mais ses paroles se gravèrent profondément dans mon cœur : elle m'était extrêmement chère, et me paraissait adorée dans la maison que nous habitions. J'ai un léger souvenir d'avoir été dans un vieux château, et d'y avoir vu un homme qui venait souvent et effrayait ma mère. J'avais oublié ses traits, mais je me les rappelai, lorsque le même homme vint au couvent m'arracher de ses bras; ce qui, je le crains bien, fut cause de sa mort.

» Oh! combien je souffris lorsqu'il me porta dans son carosse, et que je l'entendis se réjouir de ses succès et injurier ma pauvre mère, qu'il avait laissée privée de sentiment, et peut-être de la vie. Jamais cette scène ne s'effacera de ma mémoire. Lors même que je vis mon père, toute sa tendresse, ses caresses, ses présens, sa bonté, ne purent me consoler de la perte de ma mère. Je pleurais sans cesse, je lui demandais, à genoux, d'être remise dans les bras de maman. Mon père en fut offensé; il la maudit, en disant qu'elle était coupable, vile, qu'il la haïssait, qu'elle m'avait ruinée ainsi que lui; et, dans son horrible transport de colère, il ajouta qu'il se détesterait et se maudirait lui-même, s'il avait jamais la faiblesse de me permettre de la voir.

» Je fus effrayée; mais rien ne put diminuer le tendre attachement que je conservais pour une mère, dont tous les instans avaient été employés à me prouver son amour : mon cœur conserva sa première impression; mes larmes, mes prières, mes supplications, furent inutiles, et quelques jours après je fus placée dans un couvent, où je fus élevée avec soin : on m'y

montrait de très-grands égards, et on ne mit aucunes bornes à la dépense de mon éducation et de ma toilette.

« Peu de tems après, mon père vint lui-même m'apprendre la mort de ma mère. Cette nouvelle fit sur moi une impression qu'on ne devait pas attendre d'un enfant de mon âge. Je fus plusieurs jours malade, toute la maison me témoigna la plus vive tendresse ; et tant de soins, d'attentions, eurent un heureux effet sur mon cœur reconnaissant. L'Abbesse me représenta qu'il fallait se soumettre à la volonté du ciel, et que je devais à la tendresse de mon père, un respect et une affection sans bornes. Ce n'était pas à un enfant comme moi, à s'établir juge entre son père et sa mère : de quelque côté que fussent les torts, je devais honorer l'auteur de mes jours, le seul parent que le ciel m'eût conservé.

« Mais la douleur que me causait la mort de ma mère, ne pouvait être effacée ni par la raison, ni par les paroles : le tems et les témoignages de tendresse que je recevais continuellement de mon père, adoucirent l'excès de ma tristesse, et me portèrent enfin à considérer

ce que je devais à son affection et à mon devoir. Je lui demandai une seule chose avec une fermeté qui l'étonna. Ce fut de ne jamais revoir l'homme cruel qui m'avait arrachée des bras de ma mère, qui paraissait alors triompher de son malheur ; cet homme qu'il appelait son ami, un chevalier de Soissons. Ma résolution à cet égard, déplut à mon père ; mais voyant qu'elle était inébranlable, il ne me contraignit jamais à le voir, dans la crainte de m'affliger.

« Depuis ce moment, mon père me parut toujours de plus en plus attentif à me rendre heureuse, et à me montrer la plus indulgente tendresse. Je pleurais ma mère, mais j'avais pour lui le respect, l'amour, l'obéissance, dus à un père qui m'idolâtrait. Jamais je ne m'apperçus d'aucun des défauts de son caractère, jusqu'au jour où il parut au couvent dans un état de désordre, qui allait presque jusqu'à la frénésie.

« Il dit à l'Abbesse qu'il était un homme perdu, que sa fortune, sa réputation, son repos, lui étaient à jamais enlevés. Il paya ma pension, et me conduisit dans une voiture qui

nous mena occuper un petit appartement qu'il avait loué dans les faubourgs de Paris. J'étais dans l'effroi, la terreur et le silence. Quand je fus entrée, il ferma la porte. Hermine, me dit-il, avec un regard que je n'oublierai jamais, j'ai été le plus barbare des hommes, le plus cruel des assassins, j'ai tué votre mère! Je lui ai donné le coup mortel!

« Oh! mon Dieu, est-il possible? ma mère a-t-elle été assassinée!

« Je n'ai attenté à ses jours, ni par le fer, ni par le poison. Le chagrin, mon inhumanité, l'ont conduite à la mort. Oui, ajouta-t-il, en tordant ses bras : elle fut la victime d'une noirceur sans exemple, et le dernier coup qui a terminé sa vie, fut cet enlèvement cruel de la seule consolation qui lui fut restée sur la terre. Ma chère enfant, votre malheureuse mère n'a vécu que quatre jours après celui où le plus vil des hommes compléta son horrible ouvrage, en vous arrachant de ses bras. J'étais l'associé de ce monstre, qui par ses artifices, ses pièges, m'avait rendu le complice de la plus atroce inhumanité.

« Il frappait sa tête avec ses mains, et pa-

raissait dans un un état si violent, que mortellement effrayée, je me jettai à ses pieds; et avec un transport inspiré par la crainte et par l'attachement, je le suppliai de se calmer, et d'avoir pitié de lui-même et de moi. De vous, s'écria-t-il, de vous! je n'en ai eu aucune pitié. J'ai follement, honteusement dissipé tout mon bien, qui devait être un jour le vôtre. J'ai commis un plus grand crime : j'ai trahi toute loi, toute confiance; j'ai dissipé votre propre fortune confiée à mes soins; j'ai ruiné mon enfant! Ne me regardez pas d'une manière si douce, si angélique. Ces yeux sont ceux de votre pauvre mère; ils déchirent mon cœur. Cependant vous ne devez pas me haïr, ma chère Hermine; quoique je l'aïe mérité, ne me haïssez pas! Il aurait perdu l'usage de ses sens, si une grande abondance de larmes ne fut venue à son secours.

» Ayant repris un peu de calme et de raison, il m'informa, en peu de mots, de sa situation. Il s'était abandonné à la dissipation la plus coupable, et aux vices, à qui on a si faussement donné le nom de plaisirs; et après avoir perdu toute sa fortune, et vendu toutes

les terres qu'il avait le pouvoir d'aliéner, pour contenter la cupidité d'une femme artificieuse, et par les conseils de l'homme qu'il regardait comme son meilleur ami, et qui venait de confesser lui-même qu'il était le plus affreux des scélérats; il s'était laissé persuader qu'il pourrait s'aider de la fortune même de son enfant, et réduire la fille à la mendicité, après avoir fait mourir de chagrin la mère. Il ajouta que ce qui me restait de bien pourrait à peine me conduire jusqu'à l'âge où je devais cesser d'être sous la tutelle d'un père, qui en était indigne, mais qu'il était lié par des sermens horribles, qu'il n'oserait violer sans attirer sur sa tête les maux les plus affreux, à me laisser ignorer ma destinée future jusqu'à l'âge de vingt-un ans.

» Il retomba dans le plus terrible désespoir, dans lequel il resta plusieurs heures, et qui fut suivi d'une fièvre accompagnée de délire. Je ne puis exprimer ma douleur et mon effroi. J'étais seule parmi des étrangers; je ne connaissais pas un seul être à qui je pusse m'adresser; mais les efforts que le désespoir nécessite, nous donnent souvent une énergie

que nous étions loin de soupçonner. Je surmontai ma douleur, et je rassemblai toutes mes forces pour secourir mon malheureux père.

» Son danger dura quatre jours. Le ciel fut assez bon pour le rendre à mes prières ; et après ce terme, il se rétablit par degré. Il m'apprit alors qu'il fallait quitter la France ; qu'il avait immolé une victime sur l'autel de la vengeance ; qu'il avait encouru par-là les poursuites de la justice, et la malédiction du ciel ; que pour moi seule, pour me sauver du malheur d'avoir à rougir de son nom, il voulait se soustraire aux lois de son pays ; que le scélérat qui l'avait séduit et entraîné dans le crime, était mort ou mourant des suites d'un accident qui lui avait fait faire les plus affreuses découvertes ; que lui-même venait d'être aux portes de la mort, et qu'il remerciait le ciel de lui avoir accordé le tems de se repentir, et il me recommanda de ne plus prononcer son nom, et de l'appeler, à l'avenir, M. de Thémies. Comme il m'avait heureusement fait la même recommandation dans la voiture, j'eus assez de présence d'esprit, pen-

dant sa maladie, pour ne jamais prononcer ni son nom, ni son titre. Je ne m'étendrai pas sur des circonstances peu importantes ; mais trois jours après son rétablissement, nous quittâmes secrètement notre logement et la France. Il me dit, en partant, que des raisons particulières dirigeaient ses pas vers la forêt des Ardennes, et que son motif ne devait pas être connu. Je ne me permis donc de lui faire aucune question.

» Nous voyagions doucement, et loin de reprendre ses forces, il me paraissait tous les jours plus mélancolique, plus sombre ; et la faiblesse de son corps augmentait progressivement. Il s'accusait sans cesse, croyait revoir l'ombre de ma mère, et lui demandait pardon de son crime, de son assassinat. A Stenai il fut si malade, que nous nous y arrêtâmes trois semaines, ce qui nous coûta extrêmement cher. Je ne savais pas qu'elles étaient nos ressources, et mon pauvre père semblait mettre un grand soin à ménager ce qui lui restait.

» Il me remit un petit coffre de cuir rouge, en me recommandant de le garder dans ma

chambre et de ne le pas quitter. Le reste de nos effets était dans deux malles confiées à un homme que nous avions loué pour nous accompagner à la forêt. Le premier jour où mon père fut capable de s'occuper des préparatifs de son voyage, desirant donner quelques ordres à cet homme, je le demandai. Quelle fut notre surprise ! quand la maîtresse de la maison me dit, avec étonnement : Il est parti ce matin, Madame, comme vous l'avez ordonné. Je fis des questions sur la route qu'il avait prise par mon ordre, disait-elle. Elle me répondit qu'il était venu la trouver la veille au soir, en lui disant : Mon maître se trouve beaucoup mieux ; il m'a commandé de prendre un cheval de poste et d'aller à l'abbaye Saint-Hubert pour avertir les bons pères de son arrivée. J'ai fait avertir des hommes pour transporter les malles qui doivent y être conduites ; et avant de quitter la maison, il les a fait charger devant lui, à la pointe du jour, et ensuite il est parti.

» Tout ce qui nous restait nous fut enlevé par ce malheureux, excepté le petit coffre qui était dans ma chambre. On envoya des mes-

sagers sur toutes les routes ; mais toutes les perquisitions furent inutiles, et jamais on n'a pu découvrir les traces de cet homme. Mon père éprouva, par cette perte, un accroissement de douleur : ses maux en augmentèrent, mais il essaya de les combattre et de gagner l'abbaye, où il voulait se retirer. Son projet était de me placer au couvent de Sainte-Ursule, afin de me voir plus souvent. Nous n'avions plus de paquets à porter, et la nouvelle trahison qu'il venait d'essuyer, le détermina à ne se fier à personne, et à entreprendre de gagner à pied la forêt ; nous changeâmes nos habits contre des vêtemens plus simples, et nous entreprîmes notre voyage.

« Excédés de fatigue, nous gagnâmes enfin les ruines d'un vieux château, qui est situé au milieu de cette forêt. Mon père ne pouvant plus se soutenir, une vieille chapelle nous offrit un asile : nous y restâmes quelques jours, conservant toujours l'espérance qu'il pourrait continuer sa route. Je voyais cependant son état devenir à chaque instant plus affreux, et l'agitation de son ame épuisait absolument ses forces : nos provisions étaient finies, et ma

situation était désespérante, lorsque la Providence m'envoya le secours le plus inattendu dans le moment où j'allais succomber sous tant de maux. Après la plus affreuse des nuits, après une tempête qui nous faisait craindre à tout instant d'être ensevelis sous les ruines de ce vieux château, le ciel conduisit près de nous un jeune paysan qui » . . . A ces mots, lady Sommerset interrompit Hermine, en prenant tendrement sa main, et la portant à sa bouche : « Ma chère enfant, dit-elle, je sais tous les événemens qui suivirent cette heureuse rencontre, ils m'ont été racontés par M. Bertier, qui a été votre libérateur. Ne parlons plus du passé, les remords et la fin cruelle de votre père, ont désarmé mon ressentiment. Si les vertus humaines n'ont pas un assez grand empire pour nous faire pardonner au criminel tant qu'il existe encore, la colère doit finir avec sa vie, et la vengeance ne doit pas poursuivre dans la tombe le malheureux. Ses souffrances ont été grandes, lorsque sa conscience qui avait été si long-tems endormie, s'est enfin fait entendre à son ame. Oh! ma chère Hermine, rappelez-vous toujours, qu'il n'y a que

nos fautes qui puissent nous rendre véritablement infortunés : le besoin peut nous atteindre, le chagrin déchirer nos ames, les maladies peuvent, pendant quelques instans, abattre nos esprits, et altérer notre santé ; mais le tems adoucit tous ces maux, et la résignation les atténue ; pendant que les reproches de la conscience, les cris du remords ne peuvent recevoir de consolation, et nous suivent dans le tombeau. »

« Oh ! ma chère tante, s'écria Hermine, fondant en larmes, mon père par l'excès de son repentir, aura fléchi le ciel : j'ai l'humble confiance que Dieu lui aura fait miséricorde : le Tout-Puissant n'aura pas rejetté sa sincère pénitence. » « Conservons cette espérance, ma chère enfant ; remettez-vous : vous avez à présent une seconde mère, à qui vous êtes extrêmement chère, et avec qui vous allez toujours demeurer. Ah ! pourquoi le digne lord Sommerset n'a-t-il pas assez vécu pour vous voir ! quel aurait été son bonheur, lui qui aimait si tendrement votre mère ; mais ne nous abandonnons pas aux regrets, dit lady Sommerset, en essuyant ses larmes, celui

qui dirige tous les événemens de ce monde, connaît mieux que nous, ce qui nous convient. »

« Je suis une ingrate, dit Hermine, dans le transport de sa joie; j'ai oublié ce que je dois à mon ami, à mon protecteur, à ce bon Louis, qui m'a si charitablement secourue. Où est-il? et par quelle circonstance l'avez-vous connu, ma chère tante? » Lady Sommerset raconta sa rencontre accidentelle avec Louis, et ce qui s'en était suivi; elle s'étendit sur les louanges qu'il méritait, sur sa figure, ses manières, sa raison et sa modestie. Mais ne vous informe-t-il pas de toutes ces particularités dans la lettre que je vous ai remise. Non, reprit Hermine; c'est une lettre respectueuse de félicitation sur le bonheur que j'ai de trouver en vous une parente, une amie, une protectrice; il m'exprime aussi l'espoir de me rendre ses respects en Angleterre. Voilà tout ce que contient cette lettre. »

« Je suis réellement étonnée, reprit lady Sommerset, de l'esprit et du ton de ce jeune homme: la nature a plus fait pour lui que la haute naissance et la plus brillante édu-

cation ne peuvent faire sur beaucoup de nos plus agréables jeunes gens. Nous lui avons les plus grandes obligations; mais il y a en lui une modestie digne, qui repousse toute récompense pécuniaire; nous pourrons cependant trouver quelque manière de l'obliger, sans offenser sa délicatesse. » Le cœur d'Hermine répondit à ce desir par un vœu semblable; et elle remercia sa tante de sa généreuse attention. Elle lui dit qu'elle avait confié ce que contenait le petit coffre de cuir rouge à l'honnête père François.

« Tous nos préparatifs seront bientôt faits, lui dit sa tante; je suis impatiente de vous tirer d'ici, et de vous conduire avec moi à Bruxelles, où je dois retrouver mon fils. Là vous pourrez trouver ce qui est nécessaire pour vous habiller suivant votre rang; j'imagine que vous ne possédez pas beaucoup de vêtemens. « Hélas! dit Hermine en souriant, j'ai seulement deux robes noires très-mal faites, que la bonne vieille Agnès m'a procurées, et un habit de paysane avec lequel j'ai voyagé dans la forêt. »

« Je vais, ma chère amie, dit lady Som-

merset, finir toutes vos affaires avec l'Abbesse ; faites-en autant avec le père François. Nous devons lui témoigner notre reconnaissance en prenant des moyens qu'il ne peut refuser. Je sais très-bien ce qui pourra lui être agréable. »

Je ne m'étendrai pas sur les adieux d'Hermine à l'Abbesse et à la communauté, ni sur les charitables desirs de toutes les sœurs, qui auraient mieux aimé voir lady Sommerset en purgatoire qu'au couvent de Sainte-Ursule, à qui elle enlevait une précieuse pensionnaire. Je ne détaillerai pas davantage les sentimens tout contraires du père François qui, malgré le tendre regret qu'il éprouvait en quittant Hermine, sentait cependant une grande joie en voyant son sort à jamais heureux. L'aimable jeune personne versa quelques larmes en prenant sa vénérable main, et en recevant sa bénédiction. La sœur Thérèse fut la seule personne qu'elle quitta avec regret. Elle lui fit de ces jolis présens qu'elle savait qu'une religieuse peut accepter.

Je ne les suivrai pas dans leur voyage; elles gagnèrent bientôt Bruxelles, où elles restèrent

à attendre lord Sommerset. Hermine écrivit à sa chère Fidelia, pour lui faire part de l'heureux changement arrivé dans son sort, et de l'espoir prochain de l'embrasser en Angleterre.

CHAPITRE XXII.

M. Douglas et sa suite voyageaient très-lentement; la fatigue l'obligeait de s'arrêter souvent, et Louis observait avec un grand chagrin, que l'exercice de la route ne lui rendait ni ses forces ni sa gaîté. Il semblait que sa mélancolie augmentait, au contraire, à mesure qu'il approchait de l'Angleterre : tant le fardeau qui surchargeait son cœur, paraissait pesant. Les efforts de l'amitié étaient vains, et il était aussi insensible aux distractions que Louis s'efforçait de lui procurer, qu'au changement d'objets. Enfin, il arriva à Calais si fatigué, que Louis le pria de s'y arrêter quelques jours pour reprendre ses forces. Après un moment de réflexions, Douglas lui répondit avec courage :

« Non, je veux continuer ma route. A quoi me servira-t-il de m'arrêter? je veux arriver, je veux revoir mon père, et je crois que je n'ai pas de tems à perdre. Ma faiblesse s'accroît tous les jours ; mes déréglemens, mes

veilles, et sur-tout la violence de mes passions ont détruit ma santé. Oh Louis ! vous me mépriserez, vous m'en avez dit assez pour me le faire connaître. Je me méprise, je me déteste moi-même; mais ma raison est maîtrisée par mon cœur. Moi, que ma légèreté, ma folie, mon extrême jeunesse, auraient dû garantir d'une violente passion ; je rougis de vous l'avouer, je péris victime d'un amour insensé pour l'objet le plus indigne, et cet amour me conduit au tombeau. » « Cher Douglas, lui répondit Louis, vous augmentez vos maux en vous en occupant sans cesse; éloignez la cause de votre esprit, et ses effets cesseront à l'instant. »

« Cela n'est plus possible, j'ai épuisé vainement tous mes efforts pour y parvenir. Perfide, cruelle Eléonore, comment est-il possible que je n'existe que pour vous? Si dans ce moment même, elle voulait me répéter les sermens de sa fausse tendresse, je sens que j'oublierais ses torts ; et qu'en les lui pardonnant, je la presserais encore contre mon cœur; je lui offrirais jusqu'à ma main, si elle voulait l'accepter. Oh ! que ne l'ai-je épousée dans

les premiers momens de notre liaison, avant qu'elle eût vu ce malheureux baron! » «Vous m'étonnez et m'affligez, lui répondit Louis; et j'espère que lorsque vous serez au sein de votre famille, de plus dignes objets effaceront l'image de cette basse et indigne femme. » « Votre espérance sera trompée; et ce que vous desirez, est impossible. Hâtons-nous cependant d'arriver, je suis pressé de revoir mon père. Ce bon père, que la nature et l'habitude ont rendu si faible dans ses attachemens, aura le cœur déchiré en revoyant son fils. »

Louis s'efforça de changer le sujet de la conversation en parlant de leur voyage, et en plaisantant sur l'étrange figure qu'il allait faire en Angleterre dont il ignorait la langue, les coutumes et les mœurs. « Si vous voulez vous instruire bien vîte de toutes ces choses, reprit Douglas en souriant, il faut devenir amoureux. Je n'aurais jamais appris le peu d'italien que je sais, si cette langue n'avait été celle d'Eléonore. L'amour est le meilleur des maîtres; ses leçons ont plus de succès que les règles méthodiques de la grammaire, enseignées par un vieux pédant. Les unes pénètrent jusqu'à

l'ame, les autres n'entrent que par force dans la tête, et n'inspirent ni intérêt ni attention. »
« Oh! répondit Louis, du même ton, je crains que l'instituteur que vous me proposez, ne me donne une leçon infiniment plus cruelle, que celles que je pourrais prendre d'une autre manière, et qu'un mal certain ne contre-balance un bien incertain. J'aime encore mieux prendre un maître de langue, dont je n'ai rien à redouter : il pourra fatiguer ma patience, mais il ne blessera point mon cœur. »

« Tout cela est très-bien, reprit Douglas ; mais vous ne connaissez pas plus votre cœur que le pays où vous allez ; et un seul moment peut déranger toute votre prudence et vos beaux raisonnemens. Les Anglaises doivent vous plaire ; je ne sais pas si elles surpassent en vertus, en modestie, les femmes du continent ; mais il est certain que leur extérieur l'annonce. »

« La délicatesse et la pudeur étaient les traits caractéristiques de nos mères ; je crois que leurs filles ont un peu dégénéré, et plusieurs surpassent en coquetterie les Italiennes les plus légères. » « Et vous dites que ces femmes

doivent me plaire, interrompit Louis! » Je parle de quelques exemples particuliers, et je juge des manières de plusieurs personnes que j'ai vues. Je dois convenir que mes belles compatriotes sont plus attachantes que les Françaises et les Italiennes, quoiqu'elles soient moins séduisantes. Ma grande jeunesse, le genre de société dans lequel j'étais répandu, me donnèrent peu d'occasions de connaître les femmes véritablement estimables. Cependant, d'après l'idée que je me suis formée des Anglaises, je suis sûr qu'un homme à sentimens vertueux, comme mon cher Louis, doit les aimer. »

« Très-bien, répondit celui-ci, je suis déjà prévenu en leur faveur; mais j'aurai peu de tems et d'occasions pour étudier le caractère des femmes, et je n'ai rien d'assez séduisant pour attirer leur attention. Qu'est-ce qui pourra les intéresser dans un étranger obscur? Vous êtes dans l'erreur, reprit Douglas, l'orgueil de la naissance n'est pas porté assez loin dans ma patrie, pour aveugler les personnes sensées sur le vrai mérite, de quelque manière qu'il se présente. Les talens et l'agrément attireront

toujours l'attention et le respect, et les personnes du plus haut rang reconnaissent la supériorité du mérite. »

« Serait-il possible, repartit Louis, que de vrais talens commandassent le respect en dépit de tous les obstacles ? Mais je parle d'un mérite très-borné et d'un être qui a tout à apprendre des autres, et peu de chose à leur communiquer. « N'importe, dit Douglas, courez-en le hasard, vous n'avez rien à craindre. La modestie chez un étranger, par sa singularité même, sera seule une forte recommandation, n'eussiez-vous pas dailleurs d'autres prétentions fondées. »

On vint en ce moment avertir les voyageurs que le vent paraissait favorable, et que le paquebot allait partir; malgré l'avis de Louis, Douglas voulut s'embarquer à l'instant même.

Ils arrivèrent à Londres sans aucun accident; Douglas descendit à l'hôtel royal dans Pall-Mall, d'où il envoya un messager pour apprendre son arrivée à son père. Ne se sentant pas la force de supporter le moment de surprise que causerait son entrée dans la maison, il prit quelques nourritures, qui le

ranimèrent. Quand la voiture de M. Douglas arrêta, Louis courut pour le préparer à l'extrême changement de son fils, de peur que l'émotion que cela lui ferait éprouver, n'inquiétât et n'affectât le pauvre Frédéric. M. Douglas remercia vivement Louis de cette tendre précaution, et le suivit. Le jeune homme se leva pour recevoir son père, et ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Je remercie le ciel, s'écria le père, je revois mon cher Frédéric en Angleterre, et il me semble mieux que je ne l'espérais. » Cette observation fit plaisir au malade; après quelques momens de la plus vive joie, il demanda des nouvelles de sa sœur. « Elle se porte très-bien, et vous attend avec impatience. Je ne puis assez vous remercier de votre lettre, ajouta M. Douglas, en regardant Louis; elle est venue bien à propos pour m'empêcher de tomber dans le plus grand des malheurs. »

« Vous m'effrayez, s'écria Frédéric; vous allez me condamner sévèrement, dit son père; mais c'est une humiliation que j'ai méritée, et je dois vous avouer à tous deux que j'ai été sur le point d'épouser cette charmante, cette in-

digne baronne, dont vous m'avez en partie développé le caractère ; ce que vous m'avez donné à entendre, a été confirmé depuis de la manière la plus certaine. « Mon père marié... marié à Éléonore, cela aurait-il été possible ! aurait-elle osé ? Pourrait-elle avoir été assez impudente pour l'avoir pensé ? O ciel ! mon père épouser Éléonore ! »

« Vous êtes si agité, mon fils, que je ne veux point entrer, dans ce moment, dans le détail de cette impardonnable folie. Votre sœur vous racontera toutes les circonstances : ne nous occupons que du bonheur d'être réunis et de l'espoir de votre rétablissement. M. Bertier, ajouta-t-il, en prenant la main de Louis, je vous prie de considérer ma maison comme la vôtre ; disposez de moi pour tout ce qui pourra vous être utile ou agréable. »

Louis le remercia avec modestie, et ils partirent pour *Hanover Square*. Le jeune Douglas paraissait moins agité qu'on ne l'avait craint ; mais cette tranquillité apparente venait de son étonnement et de ses profondes réflexions. Toutes ses facultés étaient absorbées par une seule pensée. Il cherchait à s'expliquer

ce singulier mariage de son père. Comment était-il possible qu'Éléonore eût été assez impudente pour avoir osé penser à une pareille alliance? Elle était assurément la plus vile des créatures, et cependant il ne pouvait, il ne voulait même pas l'arracher de son cœur. Qu'était devenu ce baron? Comment, après avoir été présentée comme sa femme dans la société, avait-elle pû recevoir les propositions d'un autre homme? Pendant qu'il se perdait dans ses réflexions, la voiture s'arrêta, et il fut tendrement reçu par l'aimable et intéressante Fidelía.

L'esprit de Frédéric n'était plus emporté par cette légèreté et cette vivacité de la première jeunesse, qui l'entraînait à s'occuper de cent objets à la fois, sans se fixer sur aucuns. Attiré par la nouveauté que l'aspect d'un couvent lui offrait, il s'était à peine donné le tems de considérer sa sœur, lorsqu'il la vit pour la première fois, et s'était contenté de dire, ma foi, c'est une belle fille. Devenu plus capable d'attention, il la revit avec un plaisir qui suspendit pour un moment toute autre idée. Il fut frappé de l'élégance de sa taille, de la douceur de ses

manières, et Louis ne la vit pas avec l'inattention qu'il mettait ordinairement à regarder les femmes. Il ne l'avait vue qu'une seule fois au couvent ; il fut étonné du changement que quelques mois avaient apporté dans ses manières. Sa parure pouvait y contribuer ; mais il était aisé de juger qu'elle devait à la nature sa grâce et ses agrémens.

La vanité de Fidelia, car elle n'en était pas tout-à-fait exempte, ayant appris à estimer la beauté par le degré d'admiration qu'elle excitait; sa vanité, dis-je, n'éprouva en ce moment aucune satisfaction. Elle ne voyait que son frère, elle ne pensait qu'à lui, et elle ressentait une vive douleur, en contemplant les ravages que la maladie avait faits sur le beau visage de Frédéric. Comment aurait-elle pu, étant ainsi affectée, remarquer l'admiration qu'elle excitait.

Ce jeune homme ne put être insensible aux caresses, aux tendres soins de son père et de sa sœur; il s'efforça de paraître gai, et parla sur différens sujets. Louis commençait à nourrir l'espérance de le voir se rétablir; il pensait que la nécessité de paraître heureux, au mi-

lieu de parens si chers, lui ferait faire des efforts qui tourneraient en habitude, et détruiraient à la fin cette mélancolie qui minait sa constitution.

Ils se séparèrent de bonne heure, et le lendemain, Louis se trouva le premier dans la salle du déjeûner. Fidelia vint bientôt l'y joindre : elle lui fit plusieurs questions relatives à son frère et à son intimité avec Éléonore. Ce sujet lui paraissait très-délicat, et il l'engagea à s'en expliquer avec Frédéric, qui lui accorderait sans doute une confiance sans bornes. Il prit la liberté de lui demander si cette barone était veuve. Veuve, répondit-elle, je ne crois pas qu'elle ait jamais été mariée, quoiqu'elle nous ait raconté une étrange histoire d'une première femme du baron, qui est venue le poursuivre en Angleterre, et dont il n'a pu nier les droits, étant présenté par son ambassadeur. Cette arrivée fit aussitôt partir le baron qui abandonna la pauvre Éléonore qu'il avait cruellement trompée.

« En arrivant en Angleterre, continua Fidelia, il la présenta sous le nom de sa femme. Ce fut alors que je la rencontrai dans la maison

d'une amie ; je fus charmée de ses grâces ; c'est vraiment la plus séduisante des femmes. Nous nous liâmes davantage, et lorsqu'elle apprit que j'étais la sœur de Frédéric, elle ne négligea rien pour devenir mon amie et être reçue chez mon père, dont elle desirait vivement d'obtenir l'estime. Elle arriva un jour ici avec l'apparence du plus affreux désespoir ; elle nous dit qu'elle était la plus malheureuse, et la plus indignement traitée de toutes les femmes, et elle nous raconta alors l'histoire que je vous ai dite, avec toutes ses circonstances. Elle avait demeuré dans une belle mai son dans *Wimpole street*. La veille de son départ, le baron avait été chez tous les marchands, pour les avertir de venir reprendre tout ce qu'ils avaient fourni, comme meubles, porcelaines, vaisselle d'argent, etc. En un mot, il était parti, et les propriétaires avaient pris possession de la maison, les marchands de tous leurs effets ; et quoiqu'elle ne fût pas sans moyens, la prudence et l'honnêteté ne lui permettaient pas de continuer un établissement très-cher, et qui pouvait nuire à sa réputation. D'après cela, elle avait quitté

sa maison, avec deux domestiques qui lui étaient particulièrement attachés, et elle se trouvait abandonnée, trompée et malheureuse, dans un pays étranger, ayant perdu sa réputation, quoiqu'elle eût conservé son innocence. Elle ajouta qu'elle cherchait un asile où elle pût se cacher, en attendant le moment où elle pourrait retourner dans son pays, pour y ensevelir dans un cloître le peu de jours qui lui restaient à vivre, après un pareil affront.

« Cet adroit roman qui était accompagné d'un torrent de larmes, répandues par les plus beaux yeux que j'aie jamais vus, eut un effet prodigieux sur l'ame sensible de mon père. Il offrit à cette intéressante affligée, un asile dans sa maison, la suppliant de recevoir quelques consolations de ses amis, qui la regardaient comme la plus innocente et la plus outragée de toutes les femmes. Je ne puis vous exprimer les services, les consolations, qu'il s'empressa de lui offrir, ni la manière charmante dont elle témoigna sa reconnaissance : elle, et ses deux domestiques vinrent s'établir ici, tres-peu de tems après la lettre de mon père à Frédéric. Je ne puis rendre compte du senti-

ment qui m'empêchait de partager la joie et la confiance, qui rendaient mon père si satisfait de cette nouvelle liaison. Il me paraissait singulier qu'un homme de qualité pût introduire dans le monde une femme qui portait son nom, pendant qu'une autre femme avait les mêmes droits, sur-tout quand cet homme portait un nom qui devait lui attirer l'attention universelle, et dont le premier mariage ne pourrait être ignoré de ses compatriotes. J'ose dire que je ne suis ni soupçonneuse, ni méchante ; je ne connaissais ni le monde, ni les artifices des personnes intéressées ; il est cependant certain que mes égards et mon intérêt pour elle, diminuèrent du moment où elle devint habitante de la maison de mon père : je cherchai à me placer dans une situation aussi triste que la sienne, et cette idée me fit trembler : toute remplie de cette impression, j'examinai sa conduite, et je ne trouvai pas ses sentimens semblables à ceux qu'une position pareille m'aurait inspirés ; elle ne me parut pas réellement affligée. Un déluge de paroles et de déclamations annonçait la colère, plutôt que la douleur ; elle n'avait

point ce chagrin modeste qui eût attiré la commisération sur son sort malheureux : elle affectait au contraire une parure élégante, s'efforçait de montrer à mon père, en l'accablant de flatteries, toutes les grâces séduisantes de son esprit ; et lorsqu'elle le voyait charmé par son extrême beauté, et content de ses louanges, la scène changeait ; elle commençait à se plaindre de sa malheureuse destinée dans un pays étranger ; elle accusait le cruel séducteur qui avait trompé son innocent amour, se vantait des offres qu'elle avait refusés pour lui, tordait ses mains, et déplorait le malheur de retourner ignominieusement dans son pays.

« Pendant la première semaine, je fus témoin de ses lamentations ; mais après ce tems, elle ne souhaita plus ma société : elle me traitait froidement, et avec une politesse affectée. Mon père et elle avaient de longues conférences ; et malgré mon inexpérience dans le langage du cœur et des yeux, j'apperçus promptement leur intelligence mutuelle, et le mystère qu'ils mettaient à me cacher leurs sentimens : ils parlaient très-peu en ma présence, mais leurs regards se remontraient souvent. Je fus

extrêmement affligée ; je m'adressai à l'amie chez laquelle j'avais connue cette prétendue barone ; mais craignant d'en trop dire, mes questions vagues produisirent des réponses plus vagues encore. Elle connaissait fort peu le caractère réel de cette femme ; mais aimant infiniment les étrangers, elle l'avait accueillie, jugeant favorablement de sa personne, d'après son titre, et l'éclat de son équipage.

J'étais agitée et inquiète, lorsqu'un matin mon père entra dans mon cabinet de toilette, et me dit après une courte préparation : Ma chère Fidelia, vous n'avez point connu le bonheur d'avoir une mère ; celle que la nature vous avait donnée, a eu la cruauté de vous désavouer. Je veux réparer ce malheur, en vous en donnant une tendre, affectionnée, et qui soit votre plus sincère amie ; en un mot, je veux épouser l'adorable, la charmante personne qui nous honore de son amitié ; en la présentant dans le monde comme ma femme, j'imposerai silence à la méchanceté, et je détruirai la calomnie. Vous devinez mon étonnement et mon chagrin, à cette étrange déclaration. Quoi, mon père, m'écriai-je ! vous

pensez à vous marier, à épouser cette Italienne, lorsque la mort de ma mère est encore si récente!

« Depuis long-tems, répondit-il avec vivacité, elle avait cessé de me regarder comme son époux, et toute son étude avait été de me tourmenter et de me contredire. Je ne dois rien à sa mémoire, et quant à l'opinion du monde, c'est une sottise de sacrifier une heure de bonheur, pour obtenir son suffrage, ou détourner sa malice. L'histoire du jour est oubliée le lendemain. J'ai mis dans mon esprit, que dans la semaine prochaine, vous partagiez avec moi le suprême plaisir de rendre le bonheur et la réputation à une victime innocente; et les tendres expressions de mère et de fille, confirmeront seulement la véritable et sincère amitié qu'elle a déjà pour vous.

« Que pouvais-je opposer à une résolution aussi fermement exprimée; je vis toutes les espérances que j'avais fondées sur l'affection de mon père, renversées en un instant par une femme artificieuse. Cette considération personnelle ne fut pas la seule qui m'effraya. Quoique je connusse peu le monde, et encore

moins ces femmes sans principes, et livrées à l'intrigue ; j'avais discerné que, sous le voile d'un amour supposé, elle avait absolument séduit mon père.

« Mon opinion ne pouvait pas contre-balancer ses charmes, et je vis en silence, et sans pouvoir m'y opposer, les magnifiques préparatifs de leur mariage. J'osai parler une seule fois, des intérêts de mon frère ; et mon père m'interrompit en disant : Ma charmante Éléonore dédaigne toute vue d'intérêt ; ni Frédéric, ni Fidelia, ne pourront se plaindre de ce mariage. Je crois, d'après votre affection pour moi, et mon amitié pour elle, qu'il comblera vos desirs, en assurant votre bonheur.

« Je restai dans le silence, et la veille du jour où ils devaient être unis, votre lettre arriva.

« Nous étions à déjeûner ; oh ! une lettre de Florence, dit mon père ; je vis la future mariée changer de couleur. N'avez vous pas écrit, pour conseiller à monsieur votre fils d'aller à Spa, demanda-t-elle. Je le lui ai écrit ; mais cette lettre ne pouvait pas encore lui être parvenue, lorsque celle-ci est partie de Florence ;

elle est de M. Bertier ; j'espère que Frédéric n'est pas plus malade. Vous paraissez agité, voulez-vous me permettre de l'ouvrir. Finissons notre déjeûner, reprit-il, je la lirai dans la bibliothèque. Je fus troublée et confondue, en voyant mon père la mettre dans sa poche. Dans le moment, un domestique avertit Eléonore, qu'une marchande de modes et une couturière française attendaient ses ordres. Elle sortit, en disant, M. Douglas, je vous rejoindrai dans la bibliothèque dans dix minutes. Mon père, m'écriai-je, dès qu'elle fut sortie : de grâce, lisez cette lettre, elle est peut-être fort importante. Quoi! après avoir engagé Eléonore à venir la lire avec moi dans la bibliothèque? Fidelia, savez-vous ce que vous demandez ? Je ne sais que trop que la pauvre Fidelia n'a plus de droits de vous adresser aucune prière, elle a perdu la tendresse de son père ! Ma contenance et mon son de voix le touchèrent; il me tendit la main, en disant : Non ma chère fille, vous n'avez rien perdu, vous m'êtes aussi chère que vous me l'avez toujours été; et pour vous le prouver; je vais ouvrir cette lettre, j'en pren-

drai la faute sur moi, et en solliciterai le pardon.

« Il rompit le cachet, jetta les yeux sur le papier, comme s'il se préparait à lire, il s'arrêta et sa main tremblait. Etonnée de cette agitation, je m'écriai : Ah! mon pauvre frère! Il ne m'écouta point; mais il se leva de sa chaise, en disant, impossible, impossible, c'est une affreuse calomnie! Cela ne peut pas être. Tourmentée par une crainte dont la cause m'était inconnue, je m'avançais vers lui, lorsqu'Eléonore entra. Elle vit la lettre ouverte, et le trouble de mon père : elle parut pétrifiée. Il courut vers elle en joignant les mains, et disant d'une voix assurée, Madame, lisez, lisez vous-même, et justifiez-vous. Je veux bannir de mon cœur les indignes calomniateurs de votre innocence. Grands Dieux! si... mais cela ne peut pas être, cela est impossible. Pâle, tremblante, et gardant le silence, Eléonore prit la lettre; mais à peine eût-elle lu les quatre premières lignes, qu'elle déchira le papier et le jeta dans le feu, qu'elle avait fait allumer, étant extrêmement sensible au froid; j'étais près de la cheminée, et comme

elle se retournait avec violence du côté de mon père, je profitai de ce moment pour ramasser les morceaux, que je mis dans ma poche, avant qu'ils eussent eu le tems de brûler.

» La colère qui la possédait ne lui permit pas de l'observer; toute sa personne exprimait la fureur, et ses expressions ne peuvent pas être répétées. Mon père fut stupéfait; les grâces et les amours semblaient avoir pris la fuite : il comtemplait une femme plus violente, plus animée que ne l'avait jamais été ma mère. Elle perdit la respiration, après avoir débité un torrent de malédictions et d'injures contre les deux vils calomniateurs de Florence. Elle insistait pour que Frédéric et son compagnon, qui diffamaient une vertu qu'ils n'avaient pu séduire, fussent bannis à jamais de la maison paternelle et de sa présence; que, sans cette condition, elle allait rompre, et accepter la main d'un seigneur qui la lui avait offerte depuis quelques jours.

» Mon père, accablé par tant de violences, tomba sur un fauteuil, et s'abandonna aux sentimens les plus tumultueux. Lorsque l'excès

de la rage d'Eléonore ne lui permit plus de parler, elle versa un torrent de larmes. J'étais dans le plus grand étonnement, et je mourrais d'envie de lire la lettre. Mon père se leva en disant : Je n'ai plus de fils, et nous serons à jamais séparés l'un de l'autre, si Frédéric a été assez vil pour employer la main d'un autre, et le forcer à partager le noir projet de diffamer une femme innocente; il est indigne de moi, et mon cœur le rejette;.... mais si cette fatale lettre contient l'ombre de la vérité, pensez, Madame, au malheur, au déshonneur que vous attirez sur moi! Ce n'est pas vous, ce ne peut être vous que cette lettre dépeint. Oh! Madame, justifiez-vous, soyez sincère; dites-moi toute votre histoire. Je vais écrire à Florence; je veux différer mon mariage jusqu'au moment où votre réputation sera éclaircie, et où je pourrai, par des preuves convaincantes de votre innocence, couvrir ces malheureux de confusion et de remords; alors je les punirai, et vous serez parfaitement justifiée quand vous m'honorerez du don de votre main.

» Monsieur, dit-elle d'un air de hauteur,

apprenez que je vous la refuse à ces conditions; si vous doutez de mon honneur, si vous hésitez entre votre indigne fils et moi, et si vous ne mettez pas une confiance implicite dans mon honneur, en m'épousant demain matin, je sors ce soir de votre maison, et je vous traiterai avec le mépris que vous méritez. Prenez ensuite la vengeance qu'il vous plaira sur les deux scélérats de Florence.

» Je connaissais la faiblesse de mon père; elle me faisait trembler : je vis qu'il était au supplice. Enfin l'honneur l'emporta sur l'amour, et il commença à penser qu'on pouvait donner quelque confiance à la lettre qu'il avait reçue. Madame, ma charmante Eléonore, dit-il, ne me mettez pas dans cette cruelle alternative. Je ne doute pas de votre innocence; je ne puis pas, en vous regardant, imaginer que vous puissiez être criminelle; mais votre caractère et le mien exigent que votre réputation soit pure comme le jour. Il faut que des témoins irréprochables justifient mon choix, et la réprobation de mon fils suivra la conviction de votre innocence.

» Est-ce là, dit-elle les yeux en feu et d'un

ion de colère, est-ce là votre dernière résolution? Mon père, qui ne pouvait parler, l'en assura d'un signe de tête. Et votre fils est en route pour Londres? Je ne le recevrai pas s'il vous a calomniée. S'il m'a calomniée! En doutez-vous? Vous voulez attendre des preuves! Comme un homme attaché à son honneur, comme un bon père, je dois le faire; quoique mon cœur en soit déchiré, il le faut; je le dois.

» Faible et malheureux homme, je romps pour toujours avec vous! Je fuis ce seigneur si bon, si généreux, qui ne rougit pas de soupçonner la femme qu'il aime, parce qu'elle a été malheureuse! Oh! Eléonore, s'écria mon père, ne m'accusez pas, ne me quittez pas; dans quelque tems tout sera éclairci, la paix nous sera rendue. La mienne, reprit-elle avec mépris, n'est point troublée; la vengeance viendra à mon secours. Adieu, Monsieur, adieu. Je n'ai pas réussi dans mes efforts pour devenir votre épouse; mais que votre fils et cet impertinent bûcheron me redoutent: je puis, heureusement, me venger.

» Elle sortit, en nous lançant un regard

terrible. Mon père joignit ses mains, en disant : Je l'ai perdue. Ah ! si je découvre qu'elle ait été calomniée, je ferai payer durement leur fausseté aux diffamateurs de son honneur. Je lui remis la lettre arrachée des flammes ; et le suppliant de la lire tout du long, je lui dis qu'il était impossible qu'ils eussent voulu le tromper, puisqu'ils ignoraient absolument le projet du mariage, et n'avaient d'autre dessein que de me garantir d'une intimité déplacée. Cette remarque le frappa. Il poursuivit la lettre attentivement. Je crains, dit-il après, en soupirant, que ce récit n'ait quelqu'apparence de vérité. Vous le craignez, mon père ! Apprendriez-vous avec plaisir que mon frère et M. Bertier sont des calomniateurs? Ah ! Fidelia, me répondit-il, Éléonore a subjugué mon cœur. Une si grande beauté, un esprit si distingué, ne peuvent appartenir à la vile créature décrite dans cette lettre. La colère affreuse où vous l'avez vue, ne devrait pas appartenir à une personne aussi belle et aussi spirituelle ; et ses efforts pour déchirer la lettre, vous semblent-ils un effet de son innocence? Il est vrai, reprit-il, qu'elle a

déployé une violence, et qu'elle s'est permis un torrent d'injures, dont je ne la croyais pas capable ; mais où peut-elle être allé ? Sonnez, pour nous en informer.

» Je vis qu'il s'efforçait en vain de résister à l'excès de son chagrin. Je souffrais presqu'autant que lui. Le domestique nous dit que la barone, car elle avait gardé son titre dans la maison, avait envoyé chercher un carosse, et que sa femme-de-chambre faisait ses paquets et ses malles pour quitter au plutôt la maison. Mon père, irrésolu et troublé, traversa la chambre, en silence ; voulez-vous que j'aille la voir, lui dis-je? Oui, répondit-il vivement, allez, essayez d'employer en ma faveur votre influence sur son esprit ; dites-lui combien je suis malheureux ; engagez-la à rester ici et à se justifier.

» Je sortis, et j'envoyai pour lui demander de me recevoir. Le domestique me rapporta un billet tout ouvert, qui contenait ces mots: Je ne verrai plus personne de votre famille, que sous la condition qu'une confiance entière me sera accordée. Si votre père se repent et recherche ma main, je récompenserai sa con-

fiance en mon honneur, en la lui donnant demain matin; s'il doute, s'il hésite, avant une heure j'aurai quitté sa maison, et je ne le reverrai jamais. Il faut qu'il renonce à son fils ou à moi. »

« Je ne puis exprimer l'excès de mon indignation; mon père s'en apperçut, lorsque je lui remis le billet. Cruelle femme, dit-il! aussi orgueilleuse qu'injuste; non, je ne rejetterai pas mon fils; je ne le condamnerai pas sans l'entendre. Mon cœur peut tout souffrir, mais je n'oublierai pas que je suis père. Je fus si surprise d'une détermination que je n'avais pas osé espérer, que je fondis en larmes en pressant sa main contre mon cœur. Il m'embrassa, en disant: Ma chère Fidelia, je suis honteux de ma faiblesse; je vais me retirer un instant, et sois sûre, ma chère fille, que je me souviendrai que j'ai des enfans qui méritent mes premiers égards. Il me quitta; et peu d'instans après, cette insolente femme sortit de la maison.

» Mon père et moi, nous ne nous revîmes qu'au diner; il ne pouvait ni manger, ni parler; mais ses manières étaient extrêmement ten-

dres. Il me laissa bientôt à mes tristes réflexions, qui furent interrompues par l'arrivée de la femme de chambre d'Eléonore, qui demandait à me parler. Je tremblais que ce ne fût un message conciliatoire, qui pourrait avoir quelque effet sur l'esprit de mon père. Je lui fis dire d'entrer. Je ne répéterai point tout ce qu'elle me dit; elle avait eu une dispute avec sa maîtresse, et pour s'en venger, elle venait me découvrir tout ce qu'elle savait sur son caractère et sur ses actions. Les personnes criminelles ne doivent jamais compter sur leurs associés et sur leurs domestiques. Cette femme n'était chez elle que depuis son voyage à Paris, où elle l'avait prise, parce qu'elle parlait anglais. Elle me dit que le baron l'avait d'abord annoncée comme sa femme ; que sa dépense sans bornes, et sa honteuse intimité avec un domestique qu'elle avait amené de son pays, l'avaient si fort offensé, qu'ils étaient l'un et l'autre dans de continuelles disputes ; que bientôt après son arrivée en Angleterre, il avait formé de nouvelles liaisons, quoiqu'il continuât à vivre avec elle, jusqu'à la dernière querelle qui amena leur séparation : il déclara

alors qu'elle n'était pas sa femme, mais une maîtresse qu'il entretenait : il paya tous les mémoires, rendit la maison, et l'abandonna avec autant d'indifférence que de mépris. Après les plus violentes exclamations, elle avait dit à celle qui me le rapportait, qu'il lui restait une ressource; qu'elle était certaine que M. Douglas admirait sa beauté et ses charmes; que c'était un homme faible, et qu'elle ne doutait pas qu'avec quelqu'adresse, elle ne pût parvenir à l'épouser; que ce serait une entreprise bien glorieuse, et une manière charmante de triompher de Frédéric et de sa romanesque sœur.

« Telle fut la substance du discours de cette femme; elle ajouta que lord E*** avait souvent montré une grande attention à sa maîtresse, et qu'elle croyait qu'elle était allé se mettre sous sa protection. Je racontai à mon père tout ce que j'avais appris, afin de tâcher de le guérir d'une passion si déraisonnable : il fut étonné et affligé de découvrir dans cette femme un caractère aussi affreux, et mes efforts eurent un grand effet. Trois jours après, les papiers publics annoncèrent que la barone

autrichienne était devenue l'amie de lord E***, et qu'on l'avait vue paraître dans son phaëton aux promenades des environs de Londres. Les yeux de mon père furent absolument ouverts; il ne lui resta aucun doute sur l'infamie de cette malheureuse, et il remercia le ciel d'avoir pu échapper à cette alliance déshonorante. »

Ici, Fidelia termina son récit : elle n'avait pu le faire tout entier avant le déjeûner; mais après l'avoir interrompu, elle l'avait continué dans la bibliothèque. Elle était loin de supposer qu'Eléonore eût été la maîtresse de Frédéric. Louis en avait seulement parlé comme d'une personne d'une mauvaise réputation, dont les intrigues et l'immoralité étaient connues, et qui enfin était la maîtresse du baron; il avait ensuite ajouté que ce serait une tache pour miss Douglas, que d'être vue avec elle en public. Frédéric avait attesté ce rapport sur son honneur, et comme une vérité qui lui était connue.

Fidelia demanda à Louis par quel hasard les particularités de la vie de cette femme étaient venues à la connaissance de son frère,

« Excusez ma liberté, M. Bertier, lui dit-elle, mais l'estime et les égards que ma chère Hermine avait pour vous et pour votre digne mère, me portent à vous traiter comme une vieille connaissance. » « Vous m'honorez beaucoup, Madame, répondit Louis, mais permettez-moi de ne pas répondre à votre question. Interrogez sur cet article, Monsieur votre frère lui-même. Il est bien heureux pour votre famille que ce mariage ait été rompu. Je ne crois pas qu'il puisse exister une femme plus vile et plus abandonnée qu'Eléonore ; mais laissons ce sujet pour parler d'une personne aussi aimable qu'intéressante, votre charmante amie : pourriez-vous m'en donner des nouvelles ?» Louis éprouva un grand plaisir à raconter à Fidelia sa rencontre singulière avec lady Sommerset. Le bonheur inattendu que celle-ci avait ressenti en acquérant presque la certitude de retrouver une nièce qu'elle croyait à jamais perdue. Elles devaient être actuellement réunies, et prêtes à se mettre en route pour l'Angleterre. Fidelia fut transportée ; « Oh ! s'écria-t-elle, de combien d'instans heureux vous m'avez privée, en différant jusqu'à

présent de m'apprendre une nouvelle si douce à mon cœur. »

« J'espère, reprit Louis, que ce n'est pas moi que vous en accuserez ; le récit des aventures d'Éléonore que vous avez bien voulu me faire, a employé tous nos momens. »

« Je vois, dit-elle en souriant, que c'est une manière polie de me reprocher mon bavardage ; mais je vous le pardonne, en faveur de la joie que me donne l'espoir de voir mon amie en Angleterre. Oh ! comment ne m'a-t-elle pas écrit ? »

« Je ne doute pas que mademoiselle Hermine ne l'ait fait. » « Mademoiselle Hermine, répéta Fidelia : elle n'est donc plus une pauvre orpheline abandonnée. Oh ! M. Bertier, quel changement dans notre sort depuis le premier moment où je connus cette charmante personne jusqu'à présent ; j'ai tiré de sa société et de son exemple, des avantages inestimables. »

L'affection reconnaissante de Fidelia enchantait Louis. Cette belle et aimable personne, pensait-il en lui-même, doit avoir un excellent cœur, puisqu'elle s'attache d'une

manière si sincère, et qu'elle connaît si bien la reconnaissance. Qu'il m'est doux et glorieux d'être honoré de la confiance de deux amies aussi parfaites : l'entrée de M. Douglas et de son fils, interrompit ses réflexions ; Fidelia qui le regardait en silence, était touchée de l'expression de ses yeux.

« M. Bertier, dit M. Douglas, en entrant, j'ai appris par mon fils une partie de ce que votre amitié vous a fait faire pour lui ; comment pourrai-je jamais reconnaître ces soins, cette tendresse, auxquels je dois probablement sa vie : je vous dois plus encore, c'est l'exemple de votre mérite, et l'humiliation que votre supériorité lui a causée, qui l'ont porté à réfléchir, et à corriger son ton et ses manières. »

« Monsieur, répondit Louis plus embarrassé que satisfait, M. votre fils ne se rend pas justice, et exagère beaucoup mes faibles services.

— C'est ainsi que parle le mérite modeste, mais vous me permettrez de m'en tenir à mon opinion, et d'agir d'après ma reconnaissance. Nous remettrons à en parler dans un autre moment.

« Frédéric m'a glacé d'horreur, par le récit

qu'il m'a fait ; votre ami ne s'est point épargné, en me parlant des crimes de cette détestable créature, qui serait devenue ma femme sans le secours spécial de la Providence. Quelle ame criminelle, sous une forme angélique ? quel a été son motif dans une conduite si extraordinaire ? Il ne me paraît pas que Frédéric l'ait offensée, et que son projet infâme ait été la suite de sa colère, ou de sa vengeance. »

« Ne parlons plus d'Éléonore, dit M. Douglas; ne parlons jamais d'Eléonore, dit le jeune Douglas, je déteste jusqu'à son nom : c'est cependant à sa conduite abominable que je devrai ma guérison. Ma santé a été détruite par les peines de mon cœur, la paix qui lui est rendue, produira, je l'espère, l'effet contraire. »

Tous ceux qui étaient présens, joignirent leurs vœux à celui de Frédéric. Ils sortirent tous ensemble dans la voiture de M. Douglas, pour se promener, et ils s'arrêtèrent devant la maison de lady Sommerset, où Louis voulait remettre la lettre qu'il avait d'elle à son maître d'hôtel.

CHAPITRE XXIII.

L'INTENDANT de lady Sommerset avait déja reçu une lettre de sa maîtresse, qu'elle lui avait écrite avant de quitter Florence, par laquelle elle lui mandait de recevoir M. Bertier, et de lui préparer un logement chez elle, comme à un de ses meilleurs amis ; mais la famille Douglas ne voulut point lui permettre d'aller l'habiter. Louis pria seulement l'intendant, de lui donner des nouvelles de Milady, dès qu'il en aurait reçues du continent.

Ils allèrent ensuite à *Hyde-parc*, qui était très-brillant ce jour là : notre bûcheron fut aussi enchanté qu'étonné de la nouveauté de ce spectacle, et de la beauté des femmes Anglaises, dont la régularité des traits et l'éclat du teint lui plaisaient plus que la vivacité des Italiennes.

Après avoir fait trois tours de promenade, ils étaient prêts à la quitter, lorsque leur voiture fut arrêtée par un superbe phaëton trainé par quatre beaux chevaux qui semblaient vou-

loir tout renverser : malgré la violence de sa course, miss Douglas eut le tems de remarquer qu'il était conduit par l'indigne Eléonore elle-même; Frédéric et Louis, qui étaient à la portière, n'échappèrent pas à ses regards.

Louis ne put retenir une exclamation, et en se retournant, il vit son jeune ami extrêmement agité et pâle comme la mort. M. Douglas ne fut pas sans émotion; mais l'indignation fut le premier sentiment qu'il éprouva. Fidelia fut irritée de cet excès d'effronterie, et peinée du chagrin que cela causait à deux personnes si chères; et tous, pendant quelques momens, gardèrent le silence.

M. Douglas fut le premier qui le rompit. « Irons-nous, dit-il, jusqu'à *Kinsington?* » « Non, reprit Frédéric, je ne suis pas bien, et, si vous permettez, nous retournerons. » En descendant de voiture, il prit la main de son ami et le conduisit dans sa chambre, où, se jetant dans un fauteuil, il s'écria : « Oh! combien je me hais, et combien je me méprise moi-même. »

« Ne vous abandonnez pas à une idée aussi injuste, répondit Louis : je ne suis pas surpris

que vous ayez été troublé en revoyant une femme aussi méprisable, mais que vous avez aimée autrefois. »

« Autrefois aimée ! Oh ! mon cher Bertier, je ne suis encore occupé que d'elle ; elle a fixé à jamais mon cœur. J'espérais, vainement, que la conviction de son infamie déracinerait ce tendre sentiment ; mais un seul de ses regards m'a convaincu de l'inutilité de mes efforts. Qu'elle m'a paru belle ! et que n'ai-je assez de fortune pour satisfaire tous ses desirs et me rendre heureux ! »

Louis, également étonné et affligé de la conduite de ce jeune homme, dont la raison ne pouvait vaincre l'amour pour la plus indigne des femmes, le regardait en silence, et la plus sincère compassion remplissait son cœur. M. Douglas entra, en disant vivement : « Frédéric, ne me croyez pas insensible au plaisir qu'un père tendre doit sentir au moment du retour de son fils bien-aimé ; si j'oublie mon propre bonheur, pour m'occuper de ce qui peut être utile à votre santé, et si je vous engage à partir avec M. Bertier, pour aller chez votre oncle, lord Douglas, qui est

si souffrant de la goutte qu'il lui est impossible de voyager, et qui a droit d'espérer cette attention de votre part. »

« Je serais fâché de quitter cette ville, dit Frédéric languissamment; mais si vous me le commandez, Monsieur...? »

« Je ne vous le commande point, mon fils, je le desire seulement : si vous n'êtes pas encore remis des fatigues d'un long voyage, ce sera pour la semaine prochaine, et, en attendant, nous irons à *Richmond.* » « Non, non, dit le pauvre jeune homme, je ne veux pas quitter la ville; un tour dans le parc est la seule promenade qui me convienne. » M. Douglas répondit doucement : « Faites ce que vous voudrez, mon enfant. » Mais, en sortant, il tourna ses yeux vers Louis, avec une tristesse inexprimable qui peignait les angoisses de son ame.

Frédéric, regardant attentivement son ami, qui gardait le silence. « Je pourrais traduire toutes vos pensées, lui dit-il; car je sais comment je mérite d'être jugé. Les raisonnemens ne sont d'aucune utilité; en combattant contre ce fatal amour, j'ai détruit ma santé et mon

repos. Je sais tout ce que vous pensez, tout ce que vous devez me dire, et je me suis dit à moi-même tout ce que la raison, les principes d'honneur et l'orgueil peuvent suggérer contre cette honteuse et criminelle passion. Ayez pitié de la faiblesse de mon cœur, et de ce manque d'énergie, héréditaire dans ma famille, qui me rend l'esclave de mes passions comme mon père l'a été. » « Me pardonnerez-vous, interrompit Louis, de vous observer que cet exemple doit avoir un effet différent: j'ai entendu dire que madame votre mère avait une grande fermeté d'esprit; pourquoi ne l'imiteriez-vous pas? »

« Je vous ai déja dit que j'ai pris son obstination avec la faiblesse de mon père. En un mot, cette passion, à laquelle vous donnerez le nom qu'il vous plaira, doit faire ma destinée, et je n'en recueillerai que l'infortune et la mort. Je ne puis plus vivre sans Eléonore.» Il se leva après ces paroles, et entra dans un autre appartement.

Louis fut trouver Fidelia, qu'il vit agitée par des émotions bien contraires, le chagrin et la joie. Elle venait de recevoir une

longue lettre d'Hermine, écrite de Bruxelles, et qui contenait le récit de tous les événemens heureux qui avaient changé son sort, et l'espoir d'être bientòt près d'elle. Elle avait à peine fini cette intéressante lettre, lorsque son père vint lui exprimer ses craintes sur la vie de son fils bien-aimé. Il est certainement dans un grand danger, et l'air de Londres ne peut lui être favorable. La vue de cette malheureuse femme l'a troublé sensiblement. Que pouvons-nous faire ? Il ne veut pas quitter cette ville, et s'il y reste, il la rencontrera sans doute encore. J'avoue que j'ai été ému en la reconnaissant ; mais le pauvre Frédéric l'a été encore bien davantage : Fidelia, ma chère enfant, conseillez-moi. Que puis-je faire pour rendre à votre frère le bonheur qu'il a perdu? Je dois avoir aujourd'hui une consultation de savans médecins ; mais je crains que ses maux ne partent d'une source que les remèdes ne peuvent atteindre.

M. Douglas venait de quitter Fidelia, quand Louis entra. Après une longue et intéressante conversation, cette aimable personne sortit pour aller voir son frère. L'entretien

qu'elle eut avec lui, loin de lui donner quelqu'espoir, ou quelque consolation, ne servit qu'à la convaincre que toutes les forces de la raison étaient vaines sur un cœur plus profondément blessé : elle le trouva accablé sous le poids de ses maux. Les médecins furent consultés ; ils déclarèrent que le malade leur paraissait sans espérance, à moins qu'il n'eût assez de force et de courage pour se vaincre et se distraire. Ils lui conseillèrent de changer d'air, et de chercher la dissipation par la vue de nouveaux objets. M. Douglas était au désespoir ; Fidelia sentait une douleur profonde, et celle de Louis était presque aussi vive. Frédéric n'était pas insensible au chagrin dont il était la cause. Il tâchait de prendre sur lui, et affectait quelquefois une sorte de gaîté ; mais il ne voulut jamais quitter la ville, se contentant de se promener à *Kinsington* ou dans les environs ; quoique Londres devînt presque désert, tout le monde le quittant pour habiter la campagne.

Trois ou quatre jours s'écoulèrent ainsi sans qu'il eût apperçu Eléonore. Ses regards fixés sur chaque voiture, laissaient voir le de-

sir d'y rencontrer la femme qu'il aimait et haïssait tout ensemble. Le sixième jour après celui où il l'avait vue à *Hyde-parc*, il se trouva extrêmement malade. Sa nuit avait été mauvaise, et son père plus inquiet que jamais, le pressa de nouveau, pour qu'il se rendît à Bristol. « Je consens à y aller, dit-il, puisque vous le desirez si vivement, quoique je sois certain de ne retirer aucun avantage de ce voyage. je ne peux être ingrat à tant de bontés, et je suis prêt à vous accompagner où il vous plaira d'aller, pourvu que ce soit le plutôt possible. » M. Douglas, satisfait de cette réponse, sortit aussitôt pour donner les ordres nécessaires pour partir dès le lendemain.

Le soir assez tard, Louis reçut un billet écrit en français, et apporté par le domestique d'un café de *Boud street*; il portait, qu'un ami de M. Bertier desirait le voir dix minutes dans le café, pour une affaire de la plus grande importance aux intérêts de M. Frédéric Douglas, et qu'il le priait de ne point parler de cette entrevue à la famille jusqu'à son retour.

M. Douglas était sorti, son fils couché sur

un sopha, paraissait assoupi, et Fidelia travaillait près de lui. Louis se leva doucement et sortit sur l'escalier pour lire le billet à la lueur de la lampe. Il questionna le domestique du café, qui était connu de ceux de la maison, et il lui répondit que la personne qui l'avait envoyé, était un homme d'un certain âge, et d'une figure très-honnête.

Louis, sans hésiter, promit de le suivre; mais craignant d'interrompre Douglas, il ne rentra pas dans sa chambre, et dit seulement à son domestique que, si son maître ou Fidelia le demandaient, il répondît qu'il venait de sortir, et qu'il serait bientôt de retour.

Il quitta les *Quare* et tourna dans *little Brook Strect*; il connaissait le chemin, ayant accompagné, peu de jours avant, M. Douglas le père dans ce café. A peine avait-il tourné la rue, qu'il apperçût un carosse arrêté au coin du mur d'une écurie : et à l'instant où il s'avançait, il fut saisi par trois hommes qui, mettant leurs mains sur sa bouche pour l'empêcher de crier, le portèrent dans la voiture. Cet enlèvement se fit avec tant de promptitude, qu'il n'aurait pas pu parler, quand on lui en

aurait laissé la faculté. Une personne, qui passait dans ce moment, ayant paru vouloir s'arrêter, on lui répondit : C'est un Français qu'on arrête. Il continua sa route, et la voiture partit avec rapidité.

Louis parlait très-peu l'anglais, ceux qui l'accompagnaient n'entendaient point ses plaintes, et répondaient en riant aux questions qu'il leur faisait en français. Ils avaient tiré les jalousies, et tenaient ses mains avec force. Il s'était bientôt apperçu que ce billet était un piège employé pour le faire sortir. Il avait entendu parler, à Florence, de fréquens enlèvemens de la nature de celui-là ; ils n'étaient pas aussi communs en Angleterre. Mais comme il n'en connaissait pas encore bien les manières, il fut moins surpris qu'affligé de se trouver le héros d'une aventure qui pouvait finir d'une manière désagréable. Il avait quelqu'espérance d'avoir été pris pour un autre. L'inquiétude où devaient être ses amis, était le plus grand de ses tourmens.

La voiture alla très-vîte et assez long-tems ; lorsqu'elle s'arrêta, l'obscurité était absolue. On le fit descendre sur une promenade sablée

et aprés avoir fait quelques pas, un de ses conducteurs tira une sonnette, et une porte s'ouvrit. Il fut conduit dans une petite sale peu éclairée, assez seulement pour pouvoir distinguer les objets dont on était entouré. Bien convaincu que la résistance serait vaine, il se laissa conduire par celui qui avait ouvert la porte, et qui lui fit signe de monter l'escalier. Il suivit en silence, et arriva dans un très-joli appartement, où les lumières furent placées sur la table. Son conducteur lui approcha une chaise, le salua, sortit, et ferma la porte à double tour. Louis, très-inquiet, très-agité, se promena dans la chambre pendant quelques minutes ; il y avait une autre porte, il essaya de l'ouvrir; mais elle était fermée en dehors. Celui qui l'avait amené, revint et plaça sur la table, du vin, des gâteaux, des confitures. Il remarqua alors que ceux qui l'avaient accompagné dans la voiture, étaient rangés à sa porte, comme pour l'empêcher de tenter aucune évasion. Il n'eut pas l'air de s'en apperçevoir, et continua à se promener dans la chambre, jusqu'à ce que son géolier eût fait tous ses apprêts,

il sortit enfin, et referma la porte. Me voilà prisonnier, pensa Louis, et prisonnier très-bien traité ; il entendit qu'on mettait une clef dans la serrure de la porte intérieure de l'appartement ; elle s'ouvrit, et il vit paraître Éléonore.

La surprise le rendit immobile ; il la regardait sans pouvoir parler. Elle s'avança, lui prit la main en souriant ; « Mon cher ami, lui dit-elle, je suis enchantée de vous voir en Angleterre. Mais quel silence ! je me flattais d'exciter un agréable saisissement. Vous attendiez quelque tyran barbare, avec un poignard ou du poison, et vous voyez une jolie femme et un élégant souper. Ah ! quittez cette triste dignité, mon cher Bertier, et buvez à la santé de votre ancienne connaissance. »

« Je suis stupéfait d'étonnement, dit-il, et j'ai peine à savoir si je veille. Au nom du ciel, Madame, instruisez-moi du motif qui vous a engagée à me faire conduire ici ? Elle se mit à éclater de rire. Pour me donner le plaisir de vous initier dans la connaissance du vrai bonheur ; pour vous faire sortir de

l'obscurité à laquelle votre naissance vous a condamné en vous donnant un caractère dans le monde; en un mot, parce que je vous aime. Madame, s'écria Louis, vous m'aimez, moi, vous m'aimez ! vous avez eu le projet de vous divertir à mes dépens. »

« Vous est-il donc impossible de croire que l'on puisse vous aimer, répondit-elle ? Malgré votre modestie et le souvenir de la forêt, êtes-vous aveugle sur vos agrémens extérieurs ? Il y a long-tems que je me sens de l'attachement pour vous ; vous n'avez pas connu votre véritable intérêt, lorsque vous m'avez fuie. Que ce soit la jalousie de Frédéric, ou votre amour pour une autre, ou votre modeste opinion de vous-même qui vous y ait engagé, vous avez eu très-grand tort. » « Vous me le pardonnerez, Madame, répondit Louis, si je vous avoue que vous êtes trop au-dessus de mes vœux, et que je ne mérite en aucune façon les vôtres. Je n'ai jamais eu l'ambition de succéder à mon malheureux ami, qui, prêt à terminer ses jours, est la victime de votre indigne perfidie. Mais que pouvez-vous dire pour vous excuser de l'horrible dessein d'épouser son père.

Oh, Madame ! ne me parlez plus d'amour : ce mot est profané par vos lèvres. »

« En vérité, dit-elle en se levant, je m'apperçois que l'obscurité de votre naissance a beaucoup influé sur vos sentimens. Vous avez très-peu profité de votre séjour dans le monde, et je me réserve le plaisir de vous former, et d'élever votre esprit au-dessus de ces maximes vulgaires. En vérité, mon bon ami, ajouta-t-elle en souriant, j'ai beaucoup de choses à vous apprendre. Votre Caroline était une simple créature ; mais, comme je ne désespère pas de trouver en vous une étincelle de sentiment, ce sera votre faute, si votre destinée future n'est pas aussi heureuse que digne d'envie. »

S'efforçant de réprimer son humeur et d'affecter une gaîté qu'elle ne sentait pas, Eléonore se promenait à grands pas dans la chambre avec un air embarrassé, pendant que Louis, qui la voyait sous l'aspect le plus odieux, était absorbé par les réflexions que le nom de Caroline venait de renouveler. Après quelques minutes de silence, elle reprit sa place. « Vos réflexions me sont sans doute favora-

bles, mon cher Bertier : vous serez mon pupille, et je vous assure que vous aurez en moi une aimable et douce maîtresse. Mes instructions vous apprendront à connaître le monde et à jouir de la vie. »

« Je suis extrêmement content de mon ignorance, répondit Louis, je serais un écolier aussi triste qu'indocile ; ainsi, Madame, comme vous pouvez employer beaucoup mieux vos talens et votre tems, permettez-moi d'aller retrouver mes amis. »

« Me croyez-vous donc assez déraisonnable, pour me laisser jouer par un jeune homme insensible au plaisir que je lui propose? Non, non, M. Bertier, il y a trop long-tems que je vous aime ; le plan que j'exécute aujourd'hui était formé dès Florence. Le baron Allemand qui vint m'offrir ses vœux, flatta mon ambition et ma vanité ; ses passions prévalurent sur l'amour, et me conduisirent en Angleterre. L'admiration qui suivit tous mes pas, la manière dont je fus reçue sous son nom dans toutes les societés, me parurent si délicieuses que j'oubliai véritablement mon aimable bûcheron : je sortis de ces flatteuses illu-

sions, dès que le baron s'arrogeât le droit d'examiner ma conduite pour justifier la sienne ; nous eûmes mille disputes ensemble : il agit sans aucune délicatesse, et il quitta subitement l'Angleterre avec une fameuse cantatrice. J'étais désespérée et perdue : il ne me restait plus que mes diamans.

» C'est alors que je connus cette petite prude Fidelia Douglas, et que je fus reçue chez son père. J'avais appris, depuis long-tems, à m'élever au-dessus de ces scrupules ridicules, que vous appelez vertu. Je ne connais rien de condamnable que la pauvreté et le mépris qu'elle attire. Je n'avais jamais aimé Frédéric ; le seul desir d'avoir un Anglais à ma suite, me l'avait fait admettre quelques instans ; je haissais l'air de pruderie de sa sœur ; en épousant le père, je chagrinais les enfans, je rentrais honorablement dans la société, et j'avais l'espoir d'être un jour l'épouse d'un pair.

« Telles étaient mes espérances, c'est à vous, Monsieur, à me répondre de leur mauvais succès, qui ne vient que de vous ; vous m'avez couverte de confusion et de honte, devant ceux qui devaient être les victimes de

mon ambition ; avez-vous pu croire que je ne chercherais pas les moyens de me venger ! je jurai que ma colère tomberait sur toute la famille, et sur vous-même, si vous ne tâchiez pas d'éviter la malédiction que je leur ai vouée.

« Ecoutez-moi jusqu'au bout, dit-elle, en voyant Louis prêt à parler. Lorsque je quittai la maison de M. Douglas, je me mis sous la protection du lord E * * * qui avait pris quelques peines pour me prouver son amour, pendant le peu de tems que j'habitai Paris ; mais alors j'étais attachée au baron, et ce fut quelques jours avant ma disgrâce que j'appris son retour à Londres.

« Il me reçut avec empressement, m'offrit un superbe établissement, et parut disposé à contenter tous mes desirs : mais ne croyez pas que ma vengeance ait été pour cela assoupie ; je veillai de près sur tous les mouvemens de la famille Douglas ; l'argent est un moyen auquel rien ne résiste, et tant que j'en posséderai, aucun de mes plans ne demeurera sans effet : j'appris bientôt votre arrivée en Angleterre, je parvins à vous voir sans que vous

ayez pu le soupçonner, je vis que votre compagnon miné par la consomption n'était plus qu'une ombre. »

« Oui, s'écria Louis, mon malheureux ami est la victime de votre perfidie et de votre ingratitude. » « Ma perfidie et mon ingratitude, reprit-elle en riant! quels jolis mots à placer dans un roman! mais peu m'importe; comme je ne fais point profession de fidélité, je n'ai aucune obligation à l'homme qui s'attache à moi par une passion ridicule; je sens actuellement que mon premier amour pour vous s'est rallumé avec plus de force que jamais, et notre rencontre au parc m'a confirmée dans la résolution d'avoir une entrevue avec vous. Combien je me suis amusée du désordre que ma vue a causé à toute votre societé! Malgré la rapidité de ma course, je vis vos regards confus, et je m'en glorifiai. »

« Quelle horrible effronterie, s'écria Louis! et comment existe-t-il une femme assez abandonnée, pour pouvoir considérer les malheureux qu'elle a faits sans éprouver aucun sentiment de honte ou de remords? »

« Pauvre novice, répondit-elle avec mépris;

né dans une forêt, élevé par un prêtre, tu as été nourri dans d'étranges préjugés, et tes notions sur les hommes, les femmes et le monde en général, sont bien étroites; tu ne connais pas plus le monde que les sauvages de la forêt, tes premiers compagnons. Quel bonheur pour toi de recevoir mes leçons! »

Arrêtez, Madame, s'écria Louis, ne déshonorez pas votre sexe par des discours qui vous rendent méprisable à mes yeux. »

« Quoi, répondit-elle en fureur? vous osez malgré votre position, votre ignorance, vous osez oublier que vous êtes en mon pouvoir et m'insultez! gardez-vous de m'offenser! je vous aime, mais je puis haïr avec la même violence, et je jure par tous les Saints du calendrier, que je me vengerai sur vous tous, si vous provoquez encore ma haine; je vous laisse cette nuit pour y réfléchir, vous pouvez choisir dans le monde entier, l'habitation qui vous plaira le plus, et je m'empresserai de vous y prodiguer toutes les jouissances que donnent l'amour et les richesses; mais si toujours aveugle à votre intérêt, sourd et insensible à mes offres, vous préférez la dépen-

dance dans laquelle vous vivez, et la société d'une fille aussi simple, aussi violente que Caroline elle-même, au plaisir, au bonheur qui vous attendent près de moi, redoutez ma vengeance, et soyez assuré que je ne me contenterai pas d'une seule victime, et que la famille Douglas ne vous reverra jamais. »

Elle quitta la chambre avec les regards et les manières d'une princesse de tragédie, laissant Louis fixé à sa place, par l'étonnement, l'indignation, et même la terreur que lui causaient ses menaces. Il avait bien des raisons pour croire qu'elle était capable de les exécuter.

Il essaya d'enfoncer les portes et les fenêtres, elles étaient toutes fermées en dehors avec des verroux et des barres de fer. Il tira la sonnette jusqu'à l'arracher, il frappa des pieds, appela du secours ; enfin, il tenta tout pour se mettre en liberté, ou se faire entendre ; mais sa colère et ses cris furent sans aucun effet. Il resta convaincu qu'il fallait se déterminer à passer la nuit dans un fauteuil. Nous l'y abandonnerons à ses tristes conjectures, pour porter nos regards sur les amis à qui il avait été si soudainement enlevé.

Quand M. Douglas fut retourné chez lui, après avoir fait tous les arrangemens nécessaires au départ de son fils et de son compagnon, il entra dans l'appartement où il trouva Frédéric et sa sœur s'inquiétant de l'absence de Louis, et cherchant à deviner quelle était la personne qui lui avait envoyé ce billet.

Ils informèrent M. Douglas de cette circonstance; il s'en étonna comme eux, et ils attendirent tous trois fort impatiemment le retour de Louis. Après avoir retardé d'une heure, celle du souper, M. Douglas envoya un domestique au café, pour ramener son jeune ami, ou attendre qu'il eût fini ses affaires, pour revenir avec lui. Le domestique rentra, et rapporta que personne n'avait vu M. Bertier dans le café. Il avait parlé au porteur du billet, qui avait répondu que celui qui l'avait envoyé, attendait sa réponse à la porte du café; qu'aprés l'avoir remise, il ne l'avait plus vu, ayant été appelé pour son service dans l'intérieur de la maison. M. Douglas, extrêmement alarmé, se rendit lui-même au café; mais il ne put en apprendre davantage. On lui dit qu'un homme bien mis était venu prendre

une glace, qu'il avait envoyé un des garçons porter un billet dans *Hanover square*, et qu'ayant payé sa dépense, on ne l'avait plus revu. M. Douglas fut obligé de retourner chez lui avec cette information, et ce fut avec une peine extrême qu'il put engager Frédéric à se retirer dans sa chambre, en l'assurant qu'il avait envoyé de tous les côtés, afin de tâcher d'avoir quelques nouvelles par les porteurs de chaise et les cochers de fiacre. Il consentit enfin à aller se coucher; mais il ne put dormir, et lorsque le jour parut, il se fit habiller, et retourna près de son père et de Fidelia, qui avaient attendu toute la nuit, et qui furent très-alarmés, en le voyant debout si matin, et en lisant sur son visage fatigué, combien il souffrait. Son voyage fut suspendu. Cependant les domestiques revenaient sans apporter aucunes nouvelles; M. Douglas fit lui-même toutes les enquêtes possibles, et tout aussi inutilement; il rentra enfin pour écrire un avertissement, et l'envoyer à tous les journaux. Comme il arrivait chez lui, il reçut par la petite poste une lettre, qui contenait ces mots:

« M. Bertier qui desire soulager l'inquié-

» tude de ses amis, a prié une de leur connais-
» sance commune, d'informer M. Frédéric
» Douglas, qu'il est absolument hors de son
» pouvoir de l'accompagner plus long-tems,
» ayant formé un autre engagement; qu'il va
» goûter dans une autre contrée, tous les plai-
» sirs, toutes les jouissances que peuvent offrir
» l'amour et la beauté; qu'il est occupé d'une
» manière trop intéressante, pour écrire lui-
» même, et que, dans moins de six heures, il
» quittera l'Angleterre, peut-être pour ja-
» mais. »

«Quelle ingratitude! quelle insolence! s'écria M. Douglas; puis, s'accusant de jugement téméraire: non, dit-il, il n'est pas possible que Louis Bertier ait dicté un semblable billet. Je luis fais injure: mais, où est-il? Pourquoi s'est-il absenté? Il est évident qu'on l'a envoyé chercher. Comment peut-il avoir fait une liaison dans une ville qu'il habite depuis si peu de tems? Cela ne peut pas être; je ne le vis jamais s'absenter de nous un instant. Cependant, un homme aussi jeune, aussi brave, ne peut pas avoir été enlevé sans résistance. Qui d'ailleurs pourrait former un pareil dessein? et

dant quelle vue enlever un étranger? » Perdu dans ses réflexions, il entra dans le salon, en tenant le billet ouvert. « Une lettre, s'écria Fidelia ; serait-elle de Louis? » « Elle n'est pas de lui ; mais elle me donne sur lui une information très-singulière, » répondit M. Douglas ; en la lui remettant. Son fils jeta en même tems les yeux dessus ; mais à peine eût-il parcouru ce qu'elle contenait, qu'il tomba évanoui sur un sopha. Fidelia se leva précipitamment pour le secourir. Il n'avait pas entièrement perdu connaissance, et ses secours le ranimèrent bientôt. « C'est l'écriture d'Eléonore, dit-il faiblement ; rendez-moi ce billet, je vous en supplie. « Je ne puis croire, répondit Mr. Douglas, qu'il soit aussi coupable que ce billet nous l'annonce, s'il est écrit par Eléonore. » « Il n'y a point de doute qu'il ne soit de sa main, dit Frédéric ; de cette main que je connais trop bien. Je veux le lire. » « Oui, mon fils, lisez-le, et apprenez à connaître et à mépriser deux ingrats aussi faux et aussi criminels l'un que l'autre. »

Le jeune homme, après l'avoir lu, frappa ses mains l'une contre l'autre, en s'écriant : « J'ai donc été trompé par la tendresse affectée

du plus vil scélérat et par la plus infâme des créatures! Il y a long-tems qu'on m'avait éclairé sur son amour pour lui : voilà donc mes anciens soupçons confirmés. Oh ! que ne puis-je percer le cœur le plus faux qui ait jamais existé ! » Il s'anima tellement, en prononçant ces paroles, que sa colère ne pût être arrêtée que par l'épuisement de ses forces, et il tomba dans des évanouissemens qui donnèrent le plus grand effroi à sa famille. Les médecins qui furent appelés, pensèrent que cette vive et soudaine émotion pouvait avoir les plus funestes effets, si la nature ne faisait un grand effort pour le tirer de l'état d'anéantissement dans lequel il était tombé. M. Douglas, au désespoir, maudissait également l'ingratitude de Louis et la perfidie d'Éléonore; Fidelia, à genoux près du lit de son frère, présentait l'image touchante de la douleur la plus vive.

Tout-à-coup son père s'écria : « Je vais chez lord E***, je saurai de lui ce qu'est devenue cette femme, et quelle est sa demeure. Je veux la voir; je veux voir son complice, malgré leur indignité. Je veux voir les meurtriers de mon fils. » Il avait déjà franchi l'escalier, et

était sorti de la maison, avant que Fidelia eût eu le tems de le retenir, et d'employer tous ses efforts pour prévenir les conséquences qu'une pareille entrevue devait avoir ; elle resta tremblante de terreur et d'effroi.

Cet état de perplexité n'était point calmé lorsque M. Douglas rentra ; et ce malheureux père, en voyant sa pâleur et son changement, craignit de perdre à-la-fois ses deux enfans. Sa présence diminua les inquiétudes de la tendre Fidelia ; mais les nouvelles qu'il apportait ne lui offrirent aucune consolation. Lord E*** était à *New Market*, et devait y rester plusieurs jours. Le portier, ébranlé par l'argent qu'il avait reçu, avait consenti à donner l'adresse d'Éléonore. M. Douglas s'y était transporté, et avait appris des domestiques, que leur maîtresse était partie depuis quelques jours, avec un jeune français, de ses parens ; que personne ne savait où ils étaient allés, ni quand ils comptaient revenir ; et sur les questions réitérées qui leur furent faites, ils ajoutèrent qu'ils n'avaient jamais vu le jeune français ; qu'ils le croyaient depuis très-peu de tems en Angleterre ; et Sébastien, le domes-

tique italien d'Éléonore, dit que le soir précédent elle avait été le prendre dans *Boud Street*, d'après la convention faite avec lui; mais qu'il ignorait absolument où ils étaient allé; qu'il avait entendu dire que c'était chez une dame de leurs amies. Ce récit semblait confirmer la fausseté, l'ingratitude de Louis, la bassesse et la trahison de sa nouvelle maîtresse. Fidelia et son père en furent sensiblement affectés; ils convinrent de la laisser ignorer à Frédéric, jusqu'à ce que sa santé fût rétablie. M. Douglas ne pouvant plus résister à toutes les preuves qu'il avait de la trahison de Louis, ne doutait plus qu'il ne fût le plus hypocrite de tous les scélérats. Aucune excuse ne pouvait atténuer l'horreur que lui inspirait le destructeur du repos d'une famille qui l'avait traité avec tendresse et et confiance. Il ne lui pardonnait pas de s'être laissé tromper par les artifices de la plus belle et de la plus vile des femmes, et d'avoir sacrifié à une pareille passion, son honneur, ses principes et ses amis. Fidelia ne pouvait concilier sa conduite présente avec celle qu'il avait toujours eue avec son frère; et son jugement

restait suspendu , lorsqu'elle se rappelait l'horreur qu'il avait exprimée pour Éléonore, et le bien qu'Hermine et le père François lui avaient dit de ce jeune homme. Elle doutait, elle espérait que Louis pourrait, un jour, se justifier du crime dont il paraissait coupable; et cependant elle tremblait que la beauté et les artifices d'Éléonore n'eussent triomphé de la raison et des principes d'un jeune homme sans expérience.

En vain son père et sa sœur unirent leurs efforts pour consoler le pauvre Frédéric , et l'engager à mépriser et à oublier des êtres si vils, qu'ils ne méritaient pas même sa colère. Cette fatale passion avait pris de trop fortes racines dans son cœur , pour pouvoir être combattue par un caractère que de longues souffrances avaient affaibli. Malgré l'état affreux de sa santé, il s'était efforcé, pendant quelque tems, de cacher les tourmens de son ame. Il espérait toujours que les crimes d'Éléonore, ses projets sur son père, et les outrages qu'il en avait reçus, détruiraient cet amour déraisonnable; mais depuis qu'il l'avait revue, il s'était convaincu que sa faiblesse était sans

remèdes, et le pouvoir de cette enchanteresse sans bornes.

La dernière offense qu'il avait éprouvée, lui paraissait plus cruelle que toutes les autres. Il était accablé de douleur en relisant cette lettre insultante, et en pensant que Louis avait toujours été préféré par Éléonore; que ce jeune homme, aussi ingrat que hypocrite, avait abusé de sa crédulité, et que ces deux complices avaient sacrifié son existence et le bonheur de sa famille à leurs mutuelles passions. Ces pénibles réflexions sur leurs torts et sur leur bassesse, étaient trop déchirantes pour qu'il pût les supporter long-tems. Son père, au désespoir, le voyait descendre dans le tombeau, et devenir la victime d'une mauvaise éducation, de sa coupable indulgence, et de la fatale contagion du vice.

M. Douglas fut convaincu trop tard de l'erreur coupable dans laquelle il était tombé, en confiant l'éducation de son fils à une personne dont il n'avait pas pris soin de connaître le caractère, d'examiner les principes, s'en étant aveuglément rapporté au jugement d'une épouse uniquement occupée de ses plaisirs,

et ayant remis entre ses mains ce dépôt sacré. Il sentait quels avaient été ses torts, et regrettait la négligence répréhensible qu'il avait apportée dans l'exercice de ses devoirs de père et d'époux. Combien ses remords étaient déchirans ; combien son chagrin était vif, en voyant périr son fils à la fleur de son âge. Mais hélas ! il n'était plus tems de réparer ses fautes, et ses regrets étaient vains. Sans nous étendre davantage sur ce triste sujet, nous ajouterons seulement que huit jours après le départ de Louis, le pauvre Frédéric fut enlevé à la tendresse de ses parens, et qu'il abandonna la vie sans témoigner le plus léger regret de la perdre dans l'âge où elle semble n'offrir que des jouissances. Il mourut avec un courage qui étonna ceux qui l'entouraient. « Je te pardonne, dit-il, malheureuse Éléonore, je te pardonne malgré tes crimes ; et sur ce lit de mort, ma plus douce espérance est que tu te repentiras un jour. Si Louis est coupable, comme les apparences peuvent le faire croire, que le ciel lui pardonne ses erreurs, comme je lui pardonne son ingratitude. Si dans la suite son innocence est

reconnue, ou qu'un seul moment de faiblesse l'ait rendu la victime de la plus artificieuse des femmes, dites-lui qu'il a possédé, jusqu'à mon dernier moment, mon estime et mon amitié, et que j'ai demandé au ciel de le rendre éternellement heureux. »

Ses adieux à son père et à sa sœur, furent tendres et courageux : il prouva dans ces derniers momens, que si son éducation avait été conduite par une personne sage et vertueuse, et qu'il eût reçu de bons exemples, il aurait pu faire l'ornement de la société, et le bonheur de sa famille. Son père et sa sœur passèrent plusieurs jours dans la plus profonde affliction; et après que les derniers devoirs eurent été rendus au malheureux Frédéric, ils quittèrent la ville, pour aller passer quinze jours chez lord Douglas. Fidelia espérait trouver, à son retour à Londres, une grande consolation dans la présence de sa chère Hermine. Les dernières nouvelles annonçaient l'arrivée très-prochaine de lady Sommerset.

Il est tems de nous occuper du pauvre Louis, que nous avons laissé prisonnier dans un joli appartement, ayant devant lui un souper très-

élégamment servi, auquel ni lui, ni Eléonore n'avaient touché ; leur dispute avait été trop vive pour le leur permettre. Lorsqu'elle fut partie, et qu'il vit qu'il fallait absolument consentir à passer la nuit dans ce lieu, il se contraignit, en pensant que la colère et la douleur seraient également inutiles, et qu'il ne pouvait trouver que dans son courage et sa résignation, les forces nécessaires pour résister à la séduction du vice, et mépriser les menaces de cette femme audacieuse, de quelque nature qu'elles pussent être. Il mangea quelques fruits, but deux verres de vin, et essaya de s'endormir; mais ce fut en vain qu'il appela le sommeil à son secours : il sentait une douleur profonde, en pensant aux conjectures défavorables que son absence devait faire naître dans la famille Douglas, et au chagrin de Frédéric, qui devait encore nuire à sa santé.

Le jour qui parut après cette longue nuit, semblait aussi triste que la situation de Louis. Il était sombre, chargé de brouillards, et paraissait annoncer un orage. Sa montre sonnait huit heures, lorsqu'il entendit tirer les verroux de sa porte, et qu'il vit entrer Eléonore dans le

négligé le plus élégant. Ses yeux, sa voix annonçaient la tendresse. Elle commença par accuser de cruauté et de manque d'égards celui qui repoussait une passion aussi vive, aussi tendre, et qui ne pouvait pas être regardée comme le caprice d'un jour, puisqu'elle durait depuis si long-tems. Elle l'assura qu'elle abandonnerait volontiers lord E***. et tout l'univers, pour vivre avec lui, et lui offrit la moitié de la fortune que la prodigalité de ses autres amans lui avait fait acquérir. Elle le pressa de choisir le lieu de la terre qui lui conviendrait le mieux, et lui jura de l'accompagner par-tout, et de vivre sous la puissance de l'amour, sans rechercher d'autre société, que celle de l'homme qu'elle adorait. « Enfin, ajouta-t-elle, en prenant une apparence de modestie qu'elle était éloignée d'avoir, et baissant alternativement les yeux sur la terre, puis les portant sur Louis. Enfin, mon cher Bertier, je vous avouerai avec franchise, que vous êtes le seul homme qui ait jamais touché véritablement mon cœur, et que lorsque je vous offre de vous sacrifier tous les autres, j'obéis à l'impulsion de ce cœur qui vous appartient tout entier. »

Que dirons-nous de l'émotion de Bertier, en entendant prononcer cette belle harangue, à laquelle il ne manquait pour séduire, que le naturel et la modestie. Rappelons-nous sa jeunesse, sa simplicité, la sensibilité de son cœur; le sommeil appesantissait ses sens; celle qui se présentait à lui, joignait une beauté céleste aux grâces les plus séduisantes; elle ne cherchait qu'à conquérir, et son sourire aurait ajouté un nouveau prix à une couronne. En considérant toutes ces choses, on doit trembler pour un simple villageois, élevé dans les bois, et ignorant l'art de tromper. Il avait d'abord détourné ses yeux de ceux de l'enchanteresse; ne pouvant plus éviter son regard, il sentit son cœur s'affaiblir. La douce flatterie s'y insinuait insensiblement, lorsque l'honneur, le mépris, le souvenir de Frédéric, de Fidelia, et sur-tout celui d'Hermine, vinrent à son secours. Hermine qui comptait à jamais sur sa vertu; Hermine, dont il avait déjà trahi la confiance et mérité de perdre l'estime, en cédant à sa faiblesse pour Caroline; mais Caroline était simple et naïve, et la femme qui s'offrait à son amour était une dangereuse sirène qui

préparait tous ses artifices pour l'entraîner dans le piège, afin de lui faire oublier à jamais tout principe d'honneur et le précipiter dans l'abîme du crime, et le perdre pour toujours.

« Votre silence m'est sans doute favorable, mon cher Bertier, dit-elle, en observant le combat de son ame; que des idées ridicules et des préjugés qui doivent être inconnus dans l'âge des jouissances, ne viennent point empoisonner votre bonheur, et fermer vos yeux à tous les avantages que l'amour et l'indépendance viennent vous offrir. Le plaisir, l'abondance, la tendresse, veulent vous prodiguer tous leurs charmes; pouvez-vous hésiter un instant, pouvez-vous refuser ce que tous les hommes souhaitent vainement, et qui vient se présenter à vous. » Louis tremblant et ému ne pouvait plus soutenir un effort si pénible; il rappela tout son courage, encore un moment il eût été trop tard. « Arrêtez, Madame, et s'il est possible, respectez-vous davantage; je n'accepte aucun des dons que vous m'offrez; le mépris le plus profond pour vos principes et pour votre puissance, sont les seuls senti-

mens qui puissent remplir mon cœur, et malgré votre beauté, je rejette et je refuse l'offre de votre tendresse. »

« Ah ! la plus cruelle, la plus insensible des créatures, s'écria-t-elle avec fureur, toute sa douceur affectée s'évanouissant alors pour faire place à la violence naturelle de son caractère : vous sentirez ce pouvoir que vous méprisez ; jusqu'à ce que je vous voye, humilié et soumis, venir le reconnaître à mes pieds ; vous verrez le cas que je fais d'un homme assez vil pour oser insulter une femme qui a eu la condescendance d'oublier un instant sa propre dignité, pour rechercher la tendresse d'un cœur aussi sauvage que les arbres de la forêt où il s'est formé. » Agitée par la rage, elle parcourut la chambre en marchant à grands pas, puis revenant à elle-même, elle essayait de prendre l'air de la plus douce mélancolie, qui eût été fatal à Louis, s'il avait précédé sa colère ; mais il n'était plus tems. La violence, la ruse, avaient paru d'une manière trop odieuse, dans ses traits et dans ses discours, pour n'avoir pas inspiré l'horreur de sa personne et de son caractère d'une manière si

profonde, que tout son artifice ne pouvait en effacer l'impression.

La contenance de Louis annonçait les sentimens de son cœur ; ses regards exprimaient l'aversion et le mépris, plus que ses paroles n'auraient pu le faire : elle devina tout ce qu'il éprouvait ; et sa rage redoublant, elle se répandit en imprécations, en injures, jusqu'à ce qu'épuisée par tant d'efforts, elle tombât sur un fauteuil, suffoquée par l'excès de sa colère.

« Cette violence, Madame, vous fait absolument sortir du caractère de votre sexe : je vous engage a réfléchir, et à changer de résolution. Laissez-moi sortir de ces lieux, je vous jure sur mon honneur, si cela peut vous être agréable, que je ne parlerai jamais de cet enlèvement, et que votre nom ne sera point prononcé dans le récit que je ferai de cette subite disparition. »

« Sur votre honneur, reprit-elle avec dédain, l'honneur d'un bûcheron, d'un simple paysan, vous parlez de votre honneur ! Et pourquoi n'en parlerais-je pas, Madame pourqoi refusez-vous à un simple villageois les sentimens que Dieu et la nature plaçent dans

tous les êtres, et dont l'habitant des forêts est aussi susceptible que l'homme né au sein des grandeurs ? Je ne veux plus, répondit-elle, de votre triste morale ; elle aurait pu vous être utile dans un cloître, mais elle est très-déplacée dans le monde.

« C'est pour la dernière fois que vous allez prononcer sur votre sort, rappelez-vous qu'il ne vous reste qu'un instant pour en décider à jamais ; attachez-vous volontairement à moi ; acceptez la fortune, la liberté, le bonheur, et tous les biens qui font l'objet des vœux de ceux qui sont capables de sentir et d'aimer, et dont la basse naissance n'a pas avili l'ame, qui. . . . . »

« Epargnez-vous, Madame, de nouveaux refus, de nouvelles humiliations, dit Louis, en l'interrompant ; je souffre en vous voyant dégrader votre caractère par un langage et des sentimens indignes de votre sexe : en un mot, c'est cet amour d'indépendance et de liberté, et l'idée de ne point me mettre par ma conduite au-dessous de l'état où la nature m'a placé, qui me force à vous assurer que je ne m'attacherai jamais à une femme que je méprise.

L'excès de la colère d'Eléonore l'empêcha de répondre ; mais ce silence ne fit qu'accroître la violence de la tempête qui le suivit ; elle lui déclara avec un torrent d'injures qu'elle le haïssait plus qu'elle ne l'avait jamais aimé ; mais qu'elle se vengerait d'uue manière capable de la satisfaire, et qu'il apprendrait à se repentir de son ingratitude et de son insolence. Elle le quitta après ces mots, et le premier effet de ses menaces fut d'écrire le billet dont nous avons parlé, dans le double dessein de priver Louis de tous ses amis, en persuadant à la famille Douglas, qu'il était aussi hypocrite qu'ingrat, et d'exciter la jalousie de Frédéric, dont elle connaissait trop bien la violente passion pour elle. Elle s'était convaincue, en le rencontrant, que le tems n'en avait point diminué la force. Eléonore connaissait le pouvoir que l'argent donne dans tous les pays, et joignait à la dépravation de ses mœurs et à ses autres vices, une avarice extrême, qui la portait à ruiner ses amans sans miséricorde. Plusieurs lui avaient sacrifié leur fortune entière, avant qu'elle eût connu Douglas. Ses infâmes associés Bénito et Massini

étaient les instrumens qu'elle employait à la recherche des nouvelles victimes qui devaient tomber dans les pièges tendus par ses charmes séduisans.

Douglas n'avait pas les moyens de satifaire son avarice sans bornes, malgré ses sacrifices pour la contenter; elle avait desiré de compter un Anglais parmi ses amans; mais dès le premier moment de leur liaison, elle lui avait préféré son jeune compagnon. Ses plans pour le séduire étaient déjà formés, lorsque le baron Allemand se présenta, et fit pencher la balance en sa faveur, en offrant à son ambition et à son avarice, des jouissances qu'elle s'empressa d'accepter. Dégoûté par son insatiable cupidité, sa mauvaise conduite, ses infidélités, il l'avait quittée soudainement, pour mettre en sûreté les débris de sa fortune. Tout ce qu'Eléonore avait raconté à M. Douglas de son abandon et de son indigence, était une fable imaginée pour s'introduire dans sa maison, dans l'espoir de l'amener à l'épouser. La mort de lord Douglas qui paraissait proche, lui faisait déjà penser qu'elle pourrait devenir la femme d'un des pairs du royaume, et elle

se promettait un bonheur infini dans la mortification de Frédéric et de sa sœur, qui par son innocence et sa candeur, lui avait inspiré la plus forte aversion. Elle lui enviait l'admiration générale, que sa modestie, sa vertu, lui attiraient. Elle semblait croire que la conduite de Fidelia était un reproche pour la sienne, et elle s'était d'ailleurs apperçue de la froideur avec laquelle cette jeune personne l'observait, et elle en avait été vivement offensée.

L'extrême licence de ses principes lui avait fait rejetter depuis long-tems toute considération de religion, de devoir et de conscience. En voyant ses plans renversés, ses artifices découverts, la vengeance et un reste de prédilection pour Louis, l'entraînèrent dans les plus grands crimes.

Elle avait par-tout des émissaires, que ses dons engageaient à servir ses passions. La maison dans laquelle elle tenait Louis enfermé, était louée depuis long-tems comme une retraite où elle pourrait dans l'occasion, se soustraire à tous les yeux. Elle était éloignée de la grande route, un peu isolée d'un petit village; entourée d'un vaste jardin, et malgré sa pro-

preté intérieure, sa vue n'excitait ni l'attention, ni la curiosité.

Elle n'avait dans cette maison que des domestiques Italiens, excepté une vieille femme de charge, qui ne se mêlait en rien de ce qui s'y passait. Un des domestiques allait tous les jours à Londres, pour en apporter toutes les choses nécessaires, et Louis pouvait être retenu dans cette maison comme dans une véritable prison. Lorsqu'il fut enlevé et conduit dans la voiture; on avait pris tout ce qu'il avait sur lui. Eléonore savait qu'il n'avait plus aucun moyen pour corrompre la fidélité de ses gens. Connaissant que la famille Douglas était la seule qui pût s'intéresser à lui, elle avait eu soin d'y pourvoir, et en quittant Londres, elle avait dit aux domestiques qu'elle y laissait, sans leur recommander le secret, qu'elle allait en campagne avec un jeune Français, ne doutant pas qu'à la lecture de son billet, les premières informations de M. Douglas ne fussent prises à sa demeure.

Lorsque son plan eût été exécuté suivant ses desirs, elle profita du voyage que lord E*** avait fait à *New market*, au moment des

courses de chevaux, pour garder elle-même son prisonnier, espérant toujours que le tems changerait ses sentimens. Elle ne voulut point lui faire donner de lit, et diminua l'abondance de ses repas. Après les deux premières nuits passées sans sommeil, Louis s'accoutuma à dormir dans nn fauteuil; et l'habitude de la sobriété, l'empêcha d'être mécontent de la médiocrité de la table; il ne desirait que l'air et la liberté, et il pensait qu'il était impossible qu'elle persévérât long-tems à le retenir confiné dans deux petites chambres, dont les portes étaient fermées avec soin, et quand elles s'ouvraient, gardées par trois hommes armés de pistolets.

Cette plaisanterie, disait-il, ne peut durer long-tems; elle se terminera lorsqu'elle sera bien convaincue de son inutilité. Sa haine pour cette violente italienne croissait chaque jour; elle donnait dans toutes les visites qu'elle lui faisait, de nouvelles preuves de sa rage et de son mécontentement. Louis observait avec étonnement son caractère et sa conduite: il n'avait jamais cru possible qu'une femme pût être aussi abandonnée, et qu'elle pût être

capable d'afficher avec tant d'impudence, le mépris de toute vertu et de tout principe. Il ne connaissait point jusqu'à quel point ce sexe pouvait devenir vicieux, lorsque la religion et l'honneur ont perdu leur empire sur lui. Aucune femme ne s'est plongée en un jour dans l'excès du crime ; mais lorsqu'elle a franchi les limites de la vertu, si un heureux et prompt repentir ne vient à son secours, le vice devient pour elle une affreuse habitude, et tout principe d'honneur est anéanti pour jamais.

Eléonore tourmentée par l'amour, désespérée de voir tous ses plans inutiles, et sur-tout agitée par la rage et la vengeance, se détermina à achever son ouvrage, en privant Louis pour toujours de la protection de M. Douglas. Elle vint à Londres, dans le dessein de mettre à la poste une seconde lettre plus insolente encore que la première. Elle s'arrêta chez elle, en attendant le retour d'un domestique qu'elle avait envoyé en commission, et s'occupa à lire les journaux qu'on venait d'apporter. Le premier article sur lequel elle jetta les yeux, contenait le récit de la mort du pauvre Frédéric,

et l'expression du regret général qu'elle excitait. Elle sentit un moment de regret : l'état où elle l'avait vu, ce qu'elle entendait dire de sa santé, pouvait faire croire qu'il ne vivrait pas long-tems ; mais l'idée d'une mort si soudaine la frappa, et elle ne put s'empêcher de se reprocher un instant d'avoir accéléré sa perte. Il ne l'avait jamais offensée ; elle n'avait jamais eu que de l'indifférence pour lui, et sa cruelle haine n'avait eu d'autre cause que la lettre qu'il avait engagé M. Bertier à écrire à Monsieur Douglas, et qui avait empêché son mariage. Malgré son insensibilité, elle ne put se défendre d'un véritable chagrin ; il fut bientôt effacé par l'espoir de triompher de l'aversion de Louis.

Elle se préparait à exécuter le charitable dessein qui l'avait amenée à Londres, lorsqu'elle fut surprise par la soudaine arrivée de lord E***, qu'elle croyait à la campagne. Il avait vu sa voiture à la porte, et pensant qu'elle allait sortir pour se promener de boutique en boutique, et fatiguer la patience des marchands, il était entré chez elle. Ma chère barone, dit-il, en la saluant affectueusement (car elle avait

voulu retenir ce titre), ma charmante Eléonore, vous me paraissez plus belle qu'un ange. Comment ai-je pu oublier mon bonheur, en restant si long-tems dans ce maudit lieu où j'ai perdu tout mon argent, et même ce que j'avais de disponible chez mon banquier ? J'ai absolument besoin de six cents livres sterlings, dans ce moment même. Je vous les rendrai dans quelques jours, et avec un bon intérêt ; ma très-chère, ne me les refusez pas ; mon honneur en dépend. Il me les faut sans délai. Six cents livres, s'écria-t-elle, aussi mécontente de cette demande que de son retour ; où imaginez-vous que je puisse trouver une pareille somme, pour vous la prêter ?

Comment ma chère Eléonore ? sûrement vous n'êtes pas en peine pour trouver une pareille bagatelle ; avez-vous oublié que quand vous vintes réclamer ma protection, je vous présentai deux billets de mille livres chacun, qu'il n'y a pas encore quinze jours, je vous en donnai mille autres ; et que, lorsque je gagnai quinze cents livres au Duc de. . . . C'est très-bien, dit-elle en l'interrompant, je sais tout cela ; mais croyez-vous que je garde mon

argent pour avoir le plaisir de le regarder ? Quelle folie vous avez faite ! vos billets ont déjà parcouru la moitié de la ville, et aujourd'hui même étant bien éloignée de vous attendre, j'allais vous écrire pour vous demander de l'argent.

Mon Eléonore, ne me trompez pas, je suis vraiment dans une position fâcheuse : il me faut de l'argent, et je ne puis m'en passer.

Je n'en ai pas, je vous l'ai déjà dit : s'il n'y en a plus chez votre banquier, écrivez à votre intendant, qu'il abatte quelques-uns de vos vieux chênes, qu'il les mette en vente et qu'il vous envoye dix mille livres. Sur mon honneur, Madame, je n'ai pas envie de plaisanter ; je sais que vous pouvez disposer d'une somme plus considérable que celle que je vous demande. Pour moi, Monsieur, je puis avoir ce que vous demandez, mais je ne suis pas assez riche pour fournir à vos extravagances : je vous supplie de vous adresser à votre intendant, si vous n'avez pas d'autres moyens de vous en procurer.

Je n'ai point le tems, répondit-il, et puisque vous êtes assez injuste pour refuser de

m'obliger, je vais aller à l'instant chez quelque coquin d'usurier. Je vous aurais donné volontiers l'intérêt que je vais payer à ce fripon.

Il sortait de la chambre avec colère, lorsqu'elle lui cria, revenez, revenez, Milord ; si pour vous faire plaisir je me gêne beaucoup, en retardant le payement d'un marchand que je dois acquitter aujourd'hui même, quel intérêt me donnerez-vous ?

Ma très-aimable Eléonore, dit-il d'une voix douce, malgré l'étonnement que lui causait son avarice : si vous me donnez les six cents livres dont j'ai besoin, je vais vous faire un billet de mille payables dans un mois ; d'ici là, mon intendant doit toucher mes rentes.

A la bonne heure, envoyez chercher du papier timbré pour faire le billet. Je suis sûre que je vais être maudite par le pauvre homme à qui j'ai promis son payement, et que vous me ruinerez par de pareilles dépenses ; mais je ne puis supporter de vous voir dans le chagrin.

Lord E *** pensa ce qu'il voulut de ce

beau discours, et sut sans doute apprécier tant d'amour et de générosité. Mais tout en méprisant sa bassesse et ses artifices, son amour propre était satisfait de passer dans le monde pour l'amant favorisé de la plus belle des femmes, et dont les charmes étaient assez grands à ses yeux pour compenser la dépravation de son cœur.

Cette affaire terminée de la manière la plus agréable ; lord E*** était prêt à sortir lorsqu'elle lui demanda s'il retournait à *New-Markat*. Non assurément, les courses sont finies ; le duc de Belfort a voulu m'engager à aller passer quelques semaines avec lui ; mais je languissais de votre absence, et j'ai refusé son invitation.

Vous devez l'accepter, répondit l'artificieuse italienne, je ne veux point être un obstacle à vos plaisirs : non, Milord, votre Eléonore ne deviendra pas un objet de haine pour tous vos amis, en les privant de votre societé. Je préfère votre bonheur au mien. J'insiste pour que vous partiez aujourd'hui même, et lorsque vous aurez joui pendant quelques semaines, avec vos amis, des charmes

de la campagne, vous reviendrez près de moi avec un nouveau plaisir.

Mais je ne puis me déterminer ainsi seule ; et je n'ai aucun desir de me rendre à cette invitation.

Je profiterai de cette solitude, reprit-elle, pour lire, étudier l'anglais, et perfectionner mon langage. J'ai une amie à *Richmond*, qui brûle du desir de me voir ; je passerai près d'elle le tems de votre absence, et je ne pourrai pas être malheureuse, en pensant que mon sacrifice procurera quelqu'amusement à mon cher et bien-aimé lord E***.

Que les hommes ne s'énorgueillissent point de leur sagesse et de leur force supérieure ; l'artifice d'une femme peut facilement les renverser. S'ils triomphent aisément de l'esprit doux, aimable et timide, qui ne leur oppose aucune résistance, vous les voyez plus souvent encore devenir de vils esclaves sous les loix d'une maîtresse aussi abandonnée que vaine de son pouvoir. Ils se soumettent au joug le plus dur, au traitement le plus injurieux ; et combien n'en a-t-on pas vus qui, de retour dans leur maison, se vengent sur une aimable et

innocente épouse, des injures d'une prostituée.

Lord E*** qui, dix minutes auparavant, avait intérieurement maudit l'impudence et l'avarice d'Eléonore, qui avait même pensé que sa dépravation était sans bornes, et soupçonné un mauvais dessein dans le desir qu'elle témoignait de le voir s'éloigner, fut cependant séduit par son affection prétendue, et la douce flatterie qui régnait dans ses discours. Les paroles qui sortaient de ses lèvres, étaient tellement irrésistibles, qu'après les plus tendres caresses, malgré la conviction de son cœur, il consentît enfin à s'arracher le lendemain à l'amour de sa charmante barone, afin de ne point l'exposer aux reproches de ses amis et aux réflexions de ceux qui ne connaissaient pas son mérite et sa générosité.

La charmante barone eut bien voulu le déterminer à la quitter à l'instant même, mais elle n'osa pas le presser; elle l'engagea seulement à terminer au plutót l'affaire d'honneur qui l'avait appelé à la ville, et saisit ce moment d'absence pour écrire à son domestique de confiance, et lui recommander d'avoir soin de Louis.

Le lendemain lord E*** dit un triste adieu à sa trompeuse maîtresse, et partit en s'engageant à n'être absent que dix jours. Dix minutes après, la tendre et fidèle Eléonore était déjà en voiture, volant vers son prisonnier. Le soir qui avait précédé son retour, le pauvre Louis avait été attaqué d'un violent accès de fièvre occasionné par le chagrin et la privation d'air, d'exercice et de sommeil. Cette fièvre s'était accrue, et le désordre de son esprit pouvait faire craindre qu'elle ne fût dangereuse. Ses gardiens le trouvèrent fort malade le lendemain; mais comme ils attendaient leur maîtresse à tout moment, ils ne jugèrent pas à propos de la faire avertir; et lorsqu'elle entra dans la maison, ils lui annoncèrent cette triste nouvelle d'une manière qui l'alarma vivement. Elle courut à l'appartement de sa victime. En voyant le pauvre Louis immobile, sur sa chaise, et en proie à la souffrance, son cœur fut véritablement ému. Pour la première fois de sa vie, elle sentit l'aiguillon du remord, et fondit en larmes.

Il leva sa tête décolorée, lorsqu'elle s'écria: Mon cher Bertier, vous êtes malade. Oui ré-

pondit-il faiblement, ma tête m'a beaucoup fait souffrir, et la soif me dévore. Elle sonna et demanda de la limonade ; elle ordonna en même-tems que l'on préparât un lit sans aucun délai. Elle était vivement agitée, et maudissait le lord E*** qui l'avait retenue un jour entier à la ville, et disait mille extravagances. Louis un peu ranimé après avoir bu, la pria de se calmer, l'assurant que l'état où il la voyait, l'agitait encore davantage, et qu'il serait mieux dès qu'il pourrait se coucher. Oh ! Bertier, s'ecriait-elle avec violence, que vous devez haïr ma cruauté ! Pourquoi l'avez-vous provoquée ? Pourquoi m'avez-vous contrainte à vous traiter d'une manière si étrangère à mon cœur ? Combien je me déteste ! Si le ciel ne m'accorde pas votre guérison, que pourrai-je devenir ? Il fut bientôt conduit dans une autre chambre, et placé dans un lit ; elle tomba à genoux à côté de lui, en disant : Que je suis malheureuse ! Je sens que je ne puis vivre sans vous ; sans médecin, sans assistance, vous allez périr, et si j'appelle du secours, je vous perds à jamais. Vous me trahirez, vous réclamerez les bons offices de ceux que je ferai

venir, vous m'exposerez à la vengeance des Douglas. Cela ne me paraîtrait pas à craindre; mais vous me quitterez, vous me hairez, vous renoncerez à moi pour toujours. Que puis-je faire, grand Dieu!

Ne vous inquiétez pas de mon sort, répondit-il; ignorez-vous, Madame, que mon sort n'intéresse personne. Je n'ai ni amis, ni connaissance, ni asile sur la terre. Ma mort n'excitera peut-être qu'un seul soupir. Il sortira d'un cœur sensible et généreux, si toutefois il ne m'en croit pas indigne. Oh! Hermine!

« Hermine! répéta Eléonore en se relevant; Hermine! Quelle est-elle? »

« C'est un ange, » répondit faiblement le malade; puis il ajouta, d'une voix haute, après avoir recueilli toutes ses forces : « Ah! rendez-moi, rendez-moi justice; dites-lui que je n'étais pas indigne de sa confiance; je me suis arrêté sur le bord du précipice. Dites-lui qu'elle était au-dessus de mes espérances, mais que je l'adore, que je meurs pour elle. Allez, allez le lui dire bien vîte; sans cela elle me haïra! »

Rien ne peut exprimer l'étonnement et le

désespoir d'Eléonore : elle avait craint les charmes de Fidelia ; mais ce secret était nouveau pour elle. Elle découvrait une rivale dangereuse et tendrement aimée; elle ne pouvait plus douter que sa fatale influence ne fût la cause de la froideur et de l'insensibilité de son amant, et que ce sentiment ne l'eût seul rendu indifférent à ses charmes et à ses promesses.

Elle fut quelque tems immobile, jusqu'à ce qu'elle l'entendit, dans son délire, parler d'Hermine, de Douglas, de lady Sommerset ; elle ne pouvait arrêter ses exclamations incohérentes, et elle hésitait entre le desir et la crainte que lui inspirait la présence d'un médecin, dont il avait cependant un si grand besoin. Le laisserait-elle mourir, ou bien appellerait-elle du secours, pour lui rendre une vie consacrée à une autre amante? Le laisser périr dans la fleur de sa jeunesse, et le sacrifier à son amour dédaigné, lui paraissait bien cruel. Partagée entre la vengeance et la passion, effrayée par le délire, qui semblait s'accroître à chaque instant, elle tomba sur un fauteuil, en proie aux plus tristes ré-

flexions, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit, et lord E*** entra dans la chambre, l'étonnement peint sur le visage, et portant ses regards alternativement sur Eléonore et sur Louis.

Fin du Tome troisième.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome troisième.

CHAPITRE XVII.

qui allait à leur devant. --- Réponse de ce dernier. --- Louis reprenant le chemin de Florence, se trouve arrêté par le comte Benito et de Preux, et se sent frappé par un coup de stilet. --- Acte généreux du domestique de ces Dames, qui vient à son secours, par ses cris met en fuite les lâches assassins, et court à la ville chercher un chirurgien. -- Louis redevable de la vie à ce digne homme, veut lui payer sa générosité. -- Evasion de Florence du comte Benito et de Preux après leur indigne action. -- Desir de Louis, après sa guérison, de se faire emmener dans la maison de cette respectable Dame, qui avait excité sa curiosité.

CHAPITRE XVIII.

Entretien de Louis avec cette Dame, nommée lady Sommerset. --- Histoire de cette dernière. --- Louis, promettant de la revoir le lendemain, la quitte pour retourner auprès de Frédéric, dont la santé diminuait chaque jour. -- Ce dernier instruit son ami de la mort de sa mère, et de la nécessité où il se trouve de partir le plus promptement pour Londres, malgré la maladie qui le retient à Florence. --- Agent envoyé à Frédéric par de Preux pour se faire acquitter sur-le-champ de billets et de contrats obtenus par la fraude la plus infâme.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

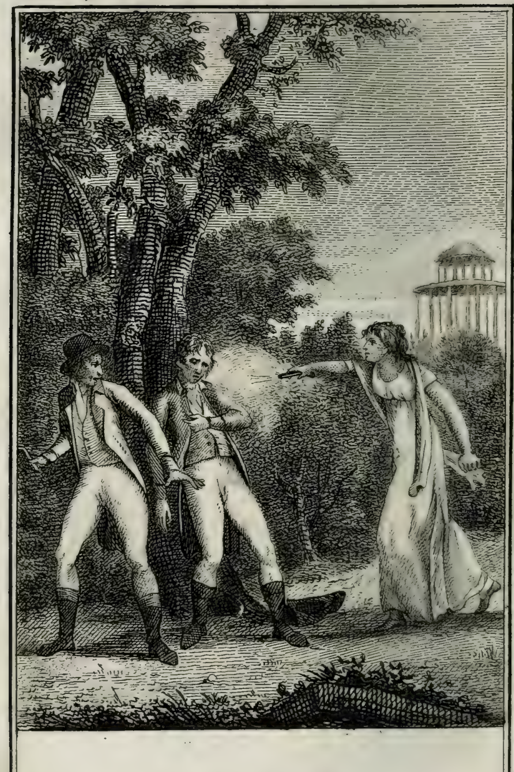
Fin de la Table du Tome troisième.

LE PAYSAN

DE LA FORÊT

DES ARDENNES.

Tom. 4.



meurs ingrat!

LE PAYSAN
DE LA FORET
DES ARDENNES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DE MRS. PARSOUS,

Auteur des Anecdotes de deux familles bien connues, et autres Ouvrages.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

A L'IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES, Rue des Saints-Pères, nos. 61 et 65.

1803.

LE PAYSAN DE LA FORÊT DES ARDENNES.

CHAPITRE XXIV.

Nous devons expliquer à nos lecteurs l'arrivée imprévue de lord E***. A peine était-il sorti de chez lui, qu'il fut surpris par la rencontre du duc de Belfort qui arrivait à Londres dans ce même moment. Pendant qu'il était arrêté pour lui parler de l'affaire qu'il allait terminer, et du voyage qu'il comptait faire chez lui, il vit passer la voiture d'Eléonore. Elle lui parut remplie de paquets, et une petite malle était attachée derrière. «Elle part déjà pour Richmond, dit-il en lui-même, et cependant elle suit une direction toute contraire.» Il se rappela sur-le-champ le desir qu'elle avait exprimé de le voir partir, et combien elle avait insisté pour qu'il allât faire un voyage, auquel il n'atta-

chait aucun prix. N'ayant point de confiance dans ses principes, ni dans sa fidélité, il suivit l'impulsion du moment; et prenant congé de son ami, il retourna à la maison qu'elle venait de quitter pour interroger les domestiques.

La retraite qu'Eléonore avoit choisie pour se soustraire à tous les regards, leur était parfaitement inconnue. Les Italiens seuls qui l'avaient suivie, avaient part à ses secrets; et lord E*** ne devait trouver dans cette information, ni de quoi justifier, ni de quoi guérir ses soupçons. Malheureusement pour Eléonore, son valet de chambre favori voyant qu'il avait beaucoup perdu de son influence, depuis que son cœur était occupé, animé par la vengeance, et peut-être par l'amour, Sébastien avait jeté les yeux sur une des femmes de chambre; et quoiqu'il fût bien payé pour garder les secrets de sa maîtresse, il n'avait pu les cacher à la Dame.

Il avait donc raconté, la veille, à Anna, l'histoire de la petite maison, à laquelle il était obligé d'accompagner sa maîtresse, et toutes les circonstances de l'enlèvement de Louis, qu'il détestait d'autant plus, que l'obli-

gation de le garder, l'éloignait de sa chère Anna. Quoiqu'il parlât très-mal anglais, l'amour se fait toujours entendre, et il fut assez éloquent pour se faire comprendre de sa maîtresse, qui lui demanda pourquoi il ne laissait pas échapper le prisonnier, puisqu'il pourrait alors revenir à elle? Il lui répondit qu'Elénore avait la vigilance d'un démon; qu'elle payait bien ses services, tandis que le pauvre Louis ne pourrait pas le récompenser, n'appartenant à personne, étant sans fortune, et sans aucun ami; qu'il fallait, pour le moment, sacrifier l'amour à l'intérêt, et qu'il voulait tirer de sa maîtresse, une somme capable de le mettre à jamais à l'abri du besoin, avant que de laisser échapper le prisonnier.

Anna était moins résignée que son amant à attendre sa fortune des circonstances: elle savait qu'il était déjà assez à son aise, et que même en quittant sa maîtresse, la connaissance de ses secrets serait toujours pour lui une source de richesses. Elle vit son départ avec beaucoup de chagrin, et elle n'avait pas encore surmonté son mécontentement, lorsque lord E*** arriva précipitamment, et fit

aux domestiques toutes les questions que son inquiétude lui suggéra. Elle se détermina à servir son amour sans nuire à son amant; et faisant à lord E***, un signal que ses camarades n'apperçurent pas, elle entra dans le cabinet de sa maîtresse, où il la suivit aussitôt. Après lui avoir promis un secret inviolable, et lui avoir donné quelques guinées, il en apprit plus qu'il ne l'aurait desiré. Il retourna aussitôt chez lui, monta à cheval; et animé par la rage, la jalousie et l'indignation, il arriva à la maison d'Eléonore deux heures après elle.

Il est impossible de se faire une idée de la confusion et de l'étonnement de cette femme en le voyant entrer. Elle resta immobile d'effroi, sans pouvoir proférer une parole. Je viens, Madame, dit-il en s'efforçant de réprimer sa colère, pour partager vos soins et vos fatigues pour un objet bien-aimé qui a l'impolitesse de souffrir que vous restiez près de son lit.

« Oh! pauvre Douglas, s'écria Louis, vous êtes venu à mon secours, vous m'avez cru ingrat et cruel; mais j'ai été emmené par

force : Hermine elle-même n'eût pu me sauver. Non, non, elle doit me haïr, me mépriser : mais sauvez-vous, cette femme perfide vous percera le cœur. Allez, allez, fuyez, sauvez-vous, cria-t-il avec force. »

Qu'est ce que ceci, dit lord E***, en s'avançant vers le lit ; ce jeune homme est-il fou ? A l'instant, Eléonore qui ne pouvait plus supporter la violence des émotions contraires qui l'agitaient, tomba évanouie sur le plancher. Lord E*** sonna et appela du secours. Deux domestiques accoururent pour la relever, tandis qu'il était occupé de Louis, qui dans cet instant paraissait silencieux et tranquille. Lorsqu'Eléonore fut revenue à la vie, il la fit conduire dans l'autre appartement, et envoya son *groom* chercher un médecin. Cette scène lui paraissait une suite de mystères ; mais la situation et les cris de Louis intéressaient à la fois sa curiosité et son humanité.

Lord E***, quoiqu'abandonné aux plaisirs du grand monde, n'était point privé des vertus du cœur, qui rendent bon et sensible. Jeune, indépendant et léger, il suivait avec avidité la route que l'on appelle celle du bonheur ;

et pour ne pas se donner la peine de réfléchir, il perdait son tems et sa fortune au milieu des plus trompeuses jouissances. Si quelquefois sa raison lui reprochait sa conduite, il n'avait pas assez de courage pour se résoudre à devenir un objet de ridicule pour les jeunes gens de son âge. Il chérissait cette agréable existence, jouant, pariant, et ayant la réputation du plus élégant de tous les jeunes gens : il avait cru ajouter beaucoup à son importance, en devenant publiquement le protecteur de la belle barone italienne.

Malgré toutes ses folies, il avait de véritables vertus qui étaient étouffées par sa dissipation et son goût pour l'élégance. Son cœur était rempli de générosité, d'humanité et de bienfaisance ; mais il n'avait ni le tems, ni l'occasion de les développer dans le cercle d'amis qu'il s'était choisis. Quand il entra dans la chambre où étaient Eléonore et Louis, la jalousie, la rage et le ressentiment, avaient fait disparaître la raison et la prudence : la vue et les paroles du jeune homme le frappèrent ; le désordre d'Eléonore l'étonna : mais il prit tant d'intérêt à la situation de

Louis, dont il voulait développer les mystérieuses circonstances, qu'il resta près de lui au lieu de la suivre. Il apprit bientôt qu'elle avait repris ses sens, et lui demandait une demi-heure d'entretien, qu'elle avait de son côté envoyé chercher un médecin. Louis était assez tranquille ; mais dès qu'il parlait, il suivait sa première idée, et prenant lord E*** pour M. Douglas, il le conjurait de fuir l'artificieuse Eléonore. Lord E*** était assis près de son lit, tâchant de calmer son esprit, en lui parlant avec douceur, lorsque le médecin qu'il avait fait appeler, et celui qu'Eléonore avait aussi demandé, entrèrent en même tems. Il pria le premier d'examiner le malade et de ne le pas quitter jusqu'à son retour ; puis il passa dans l'autre chambre.

Éléonore venait de quitter son lit ; elle était assise dans un fauteuil, et paraissait absorbée dans ses pensées. Il l'aborda avec un regard de mépris et de colère ; mais sans attendre ses reproches, elle lui dit : « Je vois votre ressentiment, mais épargnez-vous les remontrances. Je n'avais pas l'intention de vous tromper long-tems. Quant au jeune homme

que vous avez vu dans l'autre appartement, ce n'est pas d'aujourd'hui que je l'aime ; lui seul a trouvé le chemin de mon cœur. Des circonstances particulières l'ont empêché de connaître mon attachement pour lui. Il est depuis peu de jours en Angleterre, et des raisons que je connais trop bien, hélas ! l'ont malheureusement prévenu contre moi. Je me suis servie de la ruse pour le conduire ici ; mais par une suite de mon infortune, le chagrin a causé cette fièvre violente et ce délire, qui me font craindre de le voir succomber. Si la santé ne lui est pas rendue, je renonce pour toujours au bonheur ; mais si je le vois revenir à la vie, pour la consacrer à une rivale que j'abhorre, qu'il tremble de m'avoir offensée ! ma vengeance sera terrible. »

« Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ? Madame, demanda lord E***. » « Non, répondit-elle ; je veux vous assurer avec franchise, que, puisque mon secret est découvert, toute liaison doit cesser entre nous, et que mon cœur appartient absolument à ce jeune homme que vous avez vu. Il sera à moi, ou il périra, quoique je sois sûre de ne pas lui survivre.

Pour vous, Milord, vous êtes libre ; je redeviens maîtresse de mes actions. Vos reproches et vos regrets seraient aussi inutiles pour vous, qu'indifférens et fatigans pour moi. »

« Je ne vous en ennuierai point, Madame, votre caractère m'inspire trop de mépris, pour que je puisse vous regretter un instant, et je n'adresserai aucun reproche à une femme que je dédaigne. » — « Quittez donc à l'instant même cette maison ; elle m'appartient, et je desire ne vous y revoir jamais. » — « Non, Madame, je ne la quitterai point ; mais je passe dans l'autre appartement, où un médecin, appelé par mon ordre, attend mon retour. » — « Par votre ordre ! s'écria-t-elle en se levant avec colère. » Il sortit précipitamment, en refermant la porte sur elle, et après avoir tourné deux fois la clef, il la prit sur lui. Ses cris et ses violences firent monter trois hommes, à qui elle ordonna de briser la porte, et de l'ouvrir à quelque prix que ce fût. Ils n'osèrent agir contre la défense de lord E***, qui leur dit : « Prenez garde à ce que vous allez faire. Vous avez encouru les peines les plus graves pour avoir enlevé et

conduit ici ce jeune homme. Le dérangement de sa tête, et peut-être sa mort, vous seront imputés. Je conseille à ceux qui ont participé à cette violence, de quitter au plutôt cette maison, qui sera bientôt remplie des officiers de justice que j'ai fait avertir; ceux qui voudront s'en remettre à mes bontés, et réclamer ma protection, peuvent aller chez moi, et ils seront remplacés ici par mes propres domestiques. »

Les trois italiens acceptèrent promptement cette proposition. Ils voyaient que le règne de leur maîtresse était fini. Ils craignaient le crédit d'un lord, et les lois anglaises les faisaient trembler. Ils remercièrent humblement Milord, et abandonnèrent sans scrupule leur maîtresse au triste sort qu'elle avait mérité. Lorsque tout fut parti, lord E*** remit la clef aux femmes, et les envoya au secours d'Éléonore. Elles la trouvèrent dans de violentes convulsions, occasionnées par l'excès de sa colère; et lorsqu'elles furent calmées, elle était si épuisée et si faible, qu'elle ne pouvait opposer aucune résistance, ni faire entendre aucune injure.

Les médecins qui étaient près de Louis ; assurèrent son généreux protecteur que leurs remèdes et des soins assidus pourraient calmer la violence de sa fièvre et de son délire. « Peut-il être transporté , demanda Milord. » « Nous pensons , répondirent-ils , qu'il n'y a aucun inconvénient à le placer sur un lit dans une voiture. » — « Je desire que cela soit exécuté sans délai. Quoique ce jeune homme me soit absolument inconnu , je sens un véritable intérêt pour lui , et je veux le faire conduire chez moi. »

En peu de tems on se procura une voiture , dans laquelle le pauvre malade fut placé. Louis se trouva dans la maison de lord E***, *Cavendish - Square* , avant qu'Eléonore fût en état d'apprendre ce qui se passait dans sa maison ; mais lorsque , revenue à elle , on lui raconta tous ses malheurs, la désertion de ses domestiques , le départ de Louis ; on ne peut se faire une idée de sa fureur et de son désespoir. Elle jura la perte de lord E*** et de Louis , quelque malheur qui dût suivre ce crime.

La colère lui rendit ses forces ; elle envoya sa femme-de-chambre chercher une chaise de

poste, se jeta dedans; et, presque mourante de fatigue et de désespoir, elle arriva à sa maison de Londres, où on était loin de l'attendre. Les premières personnes qu'elle apperçut, lorsque la voiture s'arrêta, furent Sébastien et Anna, assis près de la fenêtre de l'antichambre. Elle sentit renouveler sa fureur, en voyant que son domestique favori avait été le premier à l'abandonner au pouvoir de lord E***, et qu'il s'en consolait en adressant ses vœux à l'une de ses dernières servantes. L'apparition d'un spectre les aurait moins effrayés que celle de leur maîtresse, lorsqu'elle les regarda, avec fureur, au travers de la glace de sa voiture : elle la brisa, en voulant la baisser au moment où la chaise de poste s'arrêta. Etonnés, et ne sachant que faire, ils laissaient le postillon redoubler les coups de marteau sans aller lui ouvrir. Sébastien se détermina cependant à aller au-devant d'elle avec l'air de l'empressement. Cette attention affaiblit un peu son ressentiment, et son extrême faiblesse rendit ce secours nécessaire pour la faire descendre de voiture.

« Poltron! ingrat! » s'écria-t-elle; mais

elle n'eût pas la force de continuer, et se plaçant sur un sopha, elle s'évanouit de nouveau. L'agitation de son esprit, l'extrême fatigue de cette journée, lui causèrent de violens spasmes, accompagnés d'une douleur au côté qui semblait annoncer une maladie dangereuse. Sébastien crut devoir avertir lord E*** de sa situation. Celui-ci, après avoir établi Louis dans un appartement, et lui avoir promis tous les secours nécessaires, était sorti pour mettre ordre à ses affaires : il ne doutait pas que l'avarice et la cupidité d'Eléonore ne l'eussent accablé de dettes, et il était résolu de les payer au plutôt.

L'attachement de lord E*** pour Eléonore, n'avait eu d'abord d'autre fondement que l'admiration que lui inspirait sa rare beauté, et la vanité d'être regardé comme son amant. Mais, en la voyant chaque jour, un sentiment plus tendre commençait à prendre un véritable empire sur son ame, et serait devenu une passion insurmontable sans la découverte qu'il venait de faire. Ce ne fut pas sans un grand chagrin qu'il se vit contraint de renoncer pour jamais à cette séduisante maîtresse. La curio-

sité et l'intérêt que lui inspirait le jeune inconnu, pouvaient seuls le distraire et l'empêcher de s'abandonner aux regrets qui naissaient involontairement dans son cœur.

En rentrant chez lui, il fut informé de l'arrivée d'Eléonore et de sa maladie. Il ne put apprendre cette dernière nouvelle sans une vive émotion, et il envoya aussitôt prier son médecin de passer chez elle. Louis était alors dans un profond sommeil, dont on attendait les effets les plus salutaires.

Lord E*** assembla tous les domestiques d'Eléonore qu'il avait envoyés chez lui; Sébastien seul manquait : on dit qu'il était allé voir Anna. Ses camarades ne se firent aucun scrupule de dévoiler tout ce qu'ils savaient de la conduite de leur maîtresse; ils étaient trop intéressés pour s'attacher à son sort, lorsqu'elle ne pouvait plus leur rien offrir. Ils s'étaient habitués à craindre et à respecter lord E***, et ils redoutaient les lois anglaises dont ils n'avaient aucune connaissance. Ils répondirent donc à toutes les questions qui leur furent faites, et ils s'étendirent sur l'intimité qui avait régné entre Eléonore et Sébastien. Ce dernier

récit surprit, indigna lord E***, et acheva d'arracher de son cœur un reste d'affection qui lui parlait encore en faveur de cette vile créature.

Il vérifia le vieux proverbe, qui dit, qu'en profitant de la trahison, nous méprisons les traîtres, et ne voulut point retenir à son service les domestiques intéressés et ingrats, qui venaient de trahir leur maîtresse. Il leur donna à chacun de quoi subsister trois mois en Angleterre, et leur promit de payer leur voyage, s'ils voulaient retourner à Florence

Ils acceptèrent son offre, en demandant la permission d'aller chercher leurs effets chez Éléonore. Il leur en laissa la liberté. Pour lui, il était résolu de ne les revoir jamais, et il les chargea d'un billet pour elle. Ils tremblèrent, et le prièrent humblement de ne pas l'instruire de ce qu'ils lui avaient raconté. « Non, répondit-il, je puis à peine justifier à mes propres yeux l'action que j'ai commise en interrogeant des domestiques sur le compte de leur maîtresse. J'aurais méprisé ce moyen, si l'intérêt de Louis ne m'avait porté à l'employer. »

« Vous n'avez rien à craindre de ma part : je lui écris seulement que tout ce qui compose l'ameublement, la vaisselle, le mobilier de la maison qu'elle occupe, lui appartient ; que je payerai le billet qu'elle a entre les mains, et que je regarde cette perte comme la juste punition que j'aie méritée en plaçant aussi mal ma tendresse et ma confiance. » Il ne parlait point de Louis, dans ce billet, et il le fit remettre au médecin, afin qu'il choisît le moment favorable pour le donner à Éléonore.

Lord E*** apprit, le soir même, que Louis était beaucoup mieux ; que le sommeil avait diminué la force de sa fièvre ; et que, depuis son réveil, il était infiniment plus calme. Le lendemain, le médecin vint aussi lui annoncer qu'Éléonore paraissant moins dangereusement malade qu'il ne l'avait pensé, il lui avait remis sa lettre ; qu'après l'avoir lue, elle l'avait rendue avec un sourire de mépris, et en lui disant : « Apprenez à lord E*** qu'il ne me donne rien qui ne m'appartienne déjà : je ne lui ai aucune obligation, et ses sentimens me sont très-indifférens. Mais conseillez-lui de redouter la vengeance qu'il ose provoquer. Il m'a enlevé

celui qui m'était plus cher que ma vie; s'il prend quelque intérêt à sa propre existence, qu'il me rende le bien qu'il m'a ravi, ou qu'il tremble des conséquences. J'ai été trop loin pour m'arrêter : rien ne peut changer mes projets à cet égard. Ma vie ou ma mort en dépendent, et je ne périrai pas seule. »

« Que peut-on faire d'une femme aussi violente? demanda lord E***. » « Je n'en sais rien, répondit le médecin ; elle m'a prié de ne point revenir, dès qu'elle a su que j'étais envoyé par vos ordres. Ses passions sont tellement animées, qu'elle est toujours en danger de retomber dans des spasmes et dans des convulsions excitées par sa colère. »

« Je la crois capable des plus terribles excès, quand elle est poussée par l'amour et la vengeance. Je ne puis abandonner ce jeune homme, tant que je serai dans cette incertitude sur son sort. Sébastien, le seul confident de sa maîtresse, connaît son nom et son histoire; je lui ai fait dire de venir me parler, mais il n'y a pas encore obéi. »

Sébastien, comme nous l'avons vu, au lieu d'attendre lord E*** à son hôtel, avait été

trouver Anna, pour lui raconter comment milord les avait surpris à *Nord-End*, et les suites de sa jalouse colère. Anna lui laissa croire que lord E*** avait suivi de loin la voiture de sa maîtresse, sans lui découvrir qu'elle lui avait dévoilé toute cette aventure, et reçu cinq guinées qu'elle ne voulait pas partager. Ils consultèrent ensemble sur le parti qui serait le plus avantageux pour eux, ou de servir le seigneur anglais, ou de rester attachés à leur maîtresse. Sébastien se sentait de l'amitié pour elle, et il savait avec quelle générosité elle récompensait ses services. Il n'aimait pas du tout les Anglais. La peur de la justice, la surprise, et les menaces de lord E*** l'avaient forcé, dans le premier moment, de se soumettre à ses ordres; mais en y réfléchissant, il avait peu de choses à attendre de lui, et savait fort bien qu'il n'aimait pas le service des italiens. Il tenait conseil avec Anna, et faisait pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, lorsqu'Éléonore arriva inopinément.

Sa présence, sa maladie, la crainte qu'elle leur inspirait encore, déterminèrent en sa fa-

veur, ce couple honnête. Si elle guérissait, leur fidélité serait généreusement récompensée ; si elle mourait, Sébastien seul connaissait sa fortune, et de quelle manière elle était placée. Ils résolurent de risquer l'événement. Lord E***, qui ne pouvait deviner toutes ces circonstances, crut que la peur d'être découvert, ou un reste d'attachement pour sa maîtresse, le retenaient dans ses intérêts. Etant beaucoup plus éclairé qu'il ne le desirait sur le compte d'Éléonore, il résolut de ne plus s'embarrasser de ce coquin, et d'attendre la convalescence de Louis, pour obtenir plus d'éclaircissemens sur ce jeune homme.

Cependant, la fureur qui s'étoit allumée dans le cœur de la plus violente des femmes était à son comble, et la conduisait à la frénésie. Pour la première fois de sa vie, elle avait véritablement aimé ; pouvait-elle douter que l'offre de sa fortune, les charmes d'une beauté à qui rien n'avait jusqu'alors résisté, ne dussent éveiller l'ambition et l'amour d'un jeune homme sans fortune et sans naissance. Se voir rejettée par lui, et même dédaignée ne lui paraissait pas supportable. La vengeance

qu'elle avait juré de tirer de lord E***, allumait encore ses passions, que la jalousie et la curiosité excitaient à tout moment. Quelle était cette Hermine que Louis appelait si tendrement à son secours? Cette Hermine, seule cause de la froideur et de la cruauté de son amant, ne pourrait-elle donc pas se découvrir? Elle succomba enfin sous l'effort de tant de passions qui s'entre-choquaient dans son ame. Sa douleur de côté redoubla; son oppression s'accrut; une fièvre violente la saisit; et au bout de quatre jours, elle fut réduite à la dernière extrémité.

Une des femmes qui la servait, et qui avait conservé des liaisons avec les servantes de l'hôtel de lord E***, y porta la nouvelle du danger où elle était, et parla du desir qu'elle témoignait de revoir Louis avant de mourir. Cette femme était restée, par hasard, quelques minutes près de sa maîtresse; elle était toujours gardée avec un soin extrême par Sébastien et par Anna, qui ne laissaient approcher personne de son lit. Une affaire particulière les avait éloignés l'un et l'autre, et la malheureuse Eléonore profita de ce moment pour

exprimer l'ardent desir de voir Louis, ou du moins lord E***, s'il n'était pas en état de sortir. La servante l'assura qu'elle pouvait avoir accès dans l'hôtel de lord E***, et y courut aussitôt. Le jeune Bertier était hors de danger; mais il était impossible qu'il supportât le moindre trouble ou la plus légère fatigue, son esprit et son corps étant dans une extrême faiblesse. Lord E***, très-étonné de ce qu'il apprenait, résolut de se rendre au dernier desir d'une femme prête à mourir. Sa visite était si inattendue, que Sébastien n'avait pris aucune précaution pour l'empêcher, et qu'il fut admis aussitôt qu'il se fut présenté. La servante qui avait été l'avertir, le conduisit dans un cabinet près de la chambre de la malade.

Elle y entra précipitamment, en annonçant l'arrivée de lord E***. L'étonnement et l'effroi des deux fidèles gardiens ne peuvent être exprimés. Lord E***, s'écrièrent-ils l'un et l'autre. Oh! laissez-le entrer, dit Eléonore d'une voix faible; et Sébastien avait eu à peine le tems de se lever, que milord était dans la chambre. Il s'avança vers le lit, en jettant sur les gardiens un regard sévère, et en tendant

la main à la malade. Ce ne fut pas sans une extrême émotion qu'il put considérer l'extrême changement de celle qu'il avait aimée. Elle ne voulut point lui laisser prendre sa main, et ne put dans le premier moment, qu'articuler ces mots : « Asseyez-vous, milord; il obéit, et regardant les deux domestiques, vous pouvez sortir, leur dit-il; non mylord, répondit Sébastien, en tâchant de prendre un air assuré; notre devoir nous ordonne de rester. Sortez, reprit Éléonore, et attendez pour rentrer que je vous fasse avertir. La rage dans le cœur, le dépit dans les yeux, ils sortirent l'un et l'autre; mais ils s'arrêtèrent pour écouter à la porte de la chambre.

« Bertier est-il toujours malade? demanda Eléonore, ou refuse-t-il absolument de me voir? » « Il n'est pas assez bien pour supporter la fatigue d'un déplacement, répondit lord E***, quoique son état soit infiniment meilleur. Il m'a chargé de vous assurer de ses vœux les plus sincères pour votre guérison et votre bonheur. » « Ne me trompez-vous pas? dit-elle avec vivacité? Vous a-t-il réellement chargé de cette commission? » « Sur mon honneur,

ce sont ses propres paroles, je crois ce jeune homme incapable de ressentiment. » « Un paysan, un homme né dans les forêts, un simple bûcheron, montrer un cœur si parfait, un caractère aussi aimable! Quelle affreuse destinée! dit-elle en soupirant, m'a condamnée à devenir la victime d'un obscur villageois! J'ai combattu ma passion; je la croyais subjuguée, jusqu'à son arrivée à Londres; mais il a triomphé de l'orgueil, de l'intérêt, de l'ambition. C'est vous que je hais, c'est vous qui m'avez perdue: mes soins, les témoignages de ma tendresse, pendant le cours de sa maladie, auraient touché son cœur; mais votre apparition a tout renversé, vous m'avez perdue pour toujours, et tout espoir est évanoui pour moi. » Après ces mots, elle tourna la tête, les sanglots la suffoquaient.

Lord E*** fut extrêmement ému. « Ne m'accusez pas, répondit-il; je crois que ce jeune homme devra la vie et le retour de sa raison aux secours que je lui ai prodigués; quant à vous, Madame, je vous conseille d'employer votre courage et la force de votre esprit à calmer votre ame: alors vous recou-

vrerez la santé. » « Revenir à la vie ; et pourquoi? Pour être méprisée par un être que mon cœur dédaigne, quoique je consentisse à souffrir mille maux pour posséder son amour. Revenir à la vie! pour être sacrifiée à une rivale, la voir triompher! Oh! que ne puis-je la connaître! que n'ai-je en ma puissance cet objet de ma jalousie, pour le faire servir à ma vengeance et rassasier ma haine. »

« Je vais vous quitter, dit lord E*** en se levant, puisque vous n'avez desiré ma présence que pour me rendre témoin de votre violence, et me faire entendre des exclamations indignes de votre sexe; je sors, Madame. » « Arrêtez! arrêtez! s'écria-t-elle, pardonnez à la faiblesse d'une femme dont la passion a été méprisée, qui, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, s'est vue dédaignée, et par qui? Par un paysan. Arrêtez encore un instant, et écoutez-moi pendant que je suis encore capable de dicter mes volontés, et que le désespoir me donne des forces. Je veux faire mon testament; je veux forcer ce cœur de marbre à éprouver pour moi un sentiment de reconnaissance, afin que, si je péris, il puisse,

en dépit de lui-même, regretter la femme dont il aura causé la mort. Envoyez, je vous prie, chercher un homme de loi, pour que je dicte mon testament pendant que je conserve l'usage de mes sens. »

Lord E*** fut obligé d'obéir à une demande si positive. Son domestique, qui l'attendait, eut ordre d'aller chercher son homme d'affaires.

Pendant ce message, elle parut dans un grand état de souffrance et de faiblesse. Lorsque l'avocat fut arrivé, lord E*** voyant sa langueur, demanda que cette triste occupation fût différée : mais elle s'y opposa absolument, et fit appeler tous ses gens. Elle leur laissa à chacun une année de leurs gages; et légua à Sébastien deux mille liv. sterlings, et trois cents livres pour payer son voyage jusqu'à Florence.

La même somme, destinée au même usage, fut laissée à chacun de ses domestiques italiens, indépendamment de l'année de gages. La maison qu'elle avait à *Nord-End*, avec son ameublement, fut donnée à Sébastien, pour en disposer suivant ses desirs. Le reste de sa

fortune, soit en Italie, soit dans les fonds anglais, qu'elle croyait monter à plus de quinze mille livres sterlings, ainsi que ses billets, argenterie, bijoux, diamans, furent laissés à Louis Bertier. Rien ne peut rendre le mécontentement d'Anna et de Sébastien, en entendant ces mots; ils s'étaient promis la totalité de sa fortune.

Sébastien osa avancer que l'état de sa maîtresse ne lui laissait pas assez de liberté d'esprit pour dicter un testament. Lord E*** lui imposa silence, avec un air d'autorité qui l'effraya, et Eléonore lui dit : « Gardez-vous de parler, Sébastien; vous n'avez aucune raison d'être mécontent. Je sais que vous ne vous êtes pas oublié. A présent, ajouta-t-elle faiblement, je crois que l'orgueilleux bûcheron doit être amplement dédommagé de quelques jours de prison, et croire à un attachement dont les preuves survivent à la mort. »

Elle demanda deux copies du testament; l'une pour lord E***, l'autre pour elle, pendant que l'original resterait chez l'avocat.

Lord E*** sortit peu d'instans après de la maison d'Eléonore, mais sans emporter le

même sentiment de pitié qu'elle lui avoit d'abord inspiré. Elle avait montré tant de présence d'esprit, de force et d'assurance dans toute cette scène, qu'il ne la croyait pas bien dangereusement malade, et qu'il était disposé à penser qu'elle avait eu quelque vue secrète, en montrant cette singulière affection pour Louis. Dans cette pensée, il hésita quelque tems avant de se décider à lui faire part du testament qu'elle venait de faire en sa faveur. Il n'avait point encore eu de conversation particulière avec lui, par égard pour la faiblesse de sa santé, et pour éviter toute apparence de curiosité, qui lui paraissait blesser les devoirs de l'hospitalité et de la bienveillance. Eléonore lui avait répété, avec affectation, que sa naissance était obscure, et son premier état, celui de bûcheron; mais il ignorait absolument quelles avaient été ses liaisons avec M. Douglas, qu'il invoquait sans cesse dans son délire. Il desirait l'apprendre, et attendait le moment où il pourrait faire quelques questions.

Cependant Louis reprenait tous les jours de la force et de la santé; le médecin l'avait

instruit des obligations qu'il avait à lord E***; et chaque fois que ce généreux jeune homme venait le voir, il s'attendait à quelque question sur son nom et sur sa position. L'extrême discrétion de son hôte l'étonnait; il semblait éviter tout ce qui aurait pu amener un éclaircissement. En sortant de chez Eléonore, il entra chez Louis, le trouva debout, habillé, et paraissant mieux qu'il n'avait osé s'en flatter. Comme il le félicitait sur sa convalescence, Bertier saisit cet instant pour lui exprimer sa reconnaissance pour tant de soins et d'humanité.

« Je ne sais pas, Milord, comment vous devez me regarder, ni quelle opinion vous avez dû vous former de mon caractère et de mon existence dans le monde, d'après la position dans laquelle vous m'avez trouvé? Je crois pouvoir rendre à mon caractère la justice que tous les hommes se doivent à eux-mêmes, et pouvoir assurer que mon intégrité et mon honneur n'ont jamais eu à souffrir le moindre reproche. Ma naissance est obscure; mes premières occupations étaient encore au-dessous de ma naissance. La partialité, l'amitié du

plus digne des hommes, m'arracha à l'humilité de ma situation, pour me lancer dans un monde inconnu où je me trouvai seul, sans amis, sans guide, et sur-tout sans expérience. Une aimable et généreuse famille a daigné me recevoir et me protéger, mais elle ne put pas me faire connaître le bonheur. Les plaisirs et la dépendance ne peuvent convenir ni à ma position ni à mon caractère : je crains que cette famille que je révère, ne m'ait rejeté comme indigne de sa tendresse. Les apparences et les artifices de la plus cruelle des femmes, ont dû me faire paraître bien coupable, si ce qu'elle-même m'a raconté, est véritable. »

« Oserais-je vous demander le nom de la respectable famille dont vous me parlez? Si vous avez le desir de le cacher, je ne vous le demande plus; je ne voudrais pas vous chagriner par une curiosité déplacée. » « Milord est aussi délicat que généreux, répondit Louis, et je serais impardonnable d'avoir un secret pour lui. Je n'ai d'ailleurs aucun motif pour cacher ce qu'il demande; et si vous avez la bonté de m'entendre, je vais vous raconter en peu de

mots l'histoire de ma vie ; je me crois en état de l'entreprendre. »

« Prenez le moment qui vous sera le plus agréable, répondit lord E*** : je vous entendrai avec grand plaisir ; et lorsque vous serez fatigué, arrêtez-vous sans cérémonie, et ayez égard à votre extrême faiblesse. » Louis remercia Milord, et commença l'histoire simple de sa vie : mais comme le lecteur en connaît toutes les particularités, nous le laisserons avec son bienfaiteur, pour nous occuper de nouveaux événemens.

CHAPITRE XXV.

Nous avons laissé M. Douglas et Fidelia se rendant chez lord Douglas, chacun d'eux cherchant à cacher sa propre douleur, pour adoucir celle qu'il lisait dans les yeux de l'autre. Cet effort mutuel leur était utile, parce qu'il les empêchait de se livrer au désespoir. Ils arrivèrent à Roseval dans un état plus calme qu'on n'aurait dû l'espérer : c'était une jolie petite maison, où lord Douglas s'était fait transporter. Sa situation et la salubrité de l'air qu'on y respirait, et sur-tout son voisinage de *Southampton* et de l'isle de *Weight*, lui en rendait l'habitation plus agréable que celle de ses terres.

Dans les premières années de leur vie, ces deux frères avaient été étrangers l'un à l'autre ; l'absurde partialité de leurs parens, la division qui existait entre eux, avaient rempli leur esprit de prévention et de petites haines. Lord Douglas, à la mort de son père, avait refusé de secourir, et même de voir son frère : il

trouva heureusement dans un ancien ami, les ressources que sa famille lui refusait. Son aîné s'abandonna au monde, à la dissipation, et détruisit en peu d'années sa fortune et sa santé. Il avait épousé une femme extrêmement riche, qui mourut peu d'années après, sans laisser d'héritier à son époux. Celui-ci se répandit de nouveau dans le monde, et devint le héros de tous les paris, le chef de tous les agréables, et passa sa vie dans les plaisirs, jusqu'à ce que sa santé, succombant à tant d'excès, il fût obligé de les modérer. De fréquens accès de goutte se joignirent à ses autres souffrances, et le réduisirent à l'état le plus triste. Incapable de marcher, on le passait d'un appartement dans l'autre sur une chaise roulante.

Etant obligé de renoncer aux plaisirs, il commença à penser à son frère, dont l'heureuse situation dans le monde, répondait au rang de sa famille. Il commença à lui faire des propositions de réconciliation, peu après que M. Douglas eût commencé à être attaqué de paralysie. Ce frère si long-tems délaissé, était d'un caractère si doux et si peu vindicatif, qu'il oublia facilement les raisons de ressenti-

ment qu'il aurait pu conserver, pour aller lui-même au devant de son frère, comme s'il avait à se reprocher les torts qui les avaient séparés. Il fut le premier à aller le voir, et il lui fit part de tous ses intérêts de famille, entra dans le détail de ses affaires, parla de ses enfans, excepté de Fidelia ; et ce fut d'après le conseil de lord Douglas, qu'il se détermina à envoyer son fils aîné sur le continent, afin qu'il pût former son esprit, acquérir des manières plus agréables et plus polies, et se rendre capable d'occuper avec distinction le rang auquel sa fortune et sa naissance devaient l'elever un jour.

M. Douglas ne lui parla de Fidelia et de la reconnaissance imprévue de cette aimable fille, qu'après son retour en Angleterre. Il combattit quelque tems encore, afin d'acquérir assez de courage pour raconter à son frère les tristes circonstances qui couvraient sa femme de honte, et montraient sa faiblesse et son injustice sous un jour si odieux. Lord Douglas n'était pas doué d'une sensibilité bien vive ; il fut plus étonné qu'attendri ; il maudit l'orgueil et la cruelle conduite de sa belle-sœur, blâma

durement son frère de se laisser aveuglément conduire par une femme, et plaignit la pauvre fille qui avait couru le risque de passer sa vie dans la solitude d'un cloître, et livrée à la société de quelques béguines. Cette manière de prendre les événemens était dans son caractère; après avoir déploré le sort de sa pauvre nièce, il l'invita à venir avec son père, passer quelques jours à Roseval, afin de connaître quelle était la tournure d'une fille élevée au couvent.

La mauvaise humeur, la cruelle jalousie de Madame Douglas ne permirent pas à Fidelia d'accepter cette invitation. La mort de cette dame, qui arriva peu de tems après l'introduction d'Eléonore dans la maison, empêcha M. Douglas de s'occuper de la promesse qu'il avait faite à son frère. Ses réflexions le ramenèrent à lui, lorsque la trahison de cette femme artificieuse, et son départ de sa maison, eurent rempli son ame d'amertume. Il comprit qu'il avait eu tort de négliger pour elle les devoirs et les attachemens de la nature.

Lord Douglas, en apprenant le retour de son

neveu, et le mauvais état de sa santé, en fut plus affecté qu'on n'aurait dû le penser d'après la connaissance de son caractère. La nouvelle de sa mort l'affligea vivement. Il écrivit à son frère, pour le presser de venir le voir. Il n'espérait pas vivre long-tems, et il voulait l'embrasser avant sa mort. Les deux frères s'abordèrent avec une douleur profonde, et avec plus de sensibilité et d'affection qu'aucun d'eux n'en avait éprouvées de sa vie.

Lorsque Fidelia entra, milord la regarda avec étonnement et plaisir, et l'embrassa tendrement. « Comment, s'écria-t-il, cette charmante fille était destinée à passer sa vie dans un cloître? J'aimerais mieux que toutes les vieilles religieuses de la terre fussent envoyées au diable. C'est un ange véritable, digne de s'asseoir sur un trône. Je veux lui donner une fortune digne d'elle. Elle aura tout ce que je possède, je veux le lui assurer dès ce moment. » Il commençait à s'exprimer très-durement sur le comte de Madame Douglas, lorsque Fidelia l'interrompit en parlant du triste sort de Frédéric. Ce triste sujet devint la conversation générale; et pendant quelque tems, on ne

parla que des regrets que sa mort laissait à sa famille.

« Hélas! dit Milord, soumettons-nous aux décrets de la Providence. En perdant un fils bien-aimé, vous avez retrouvé une fille charmante. Je ne veux point par-là atténuer vos regrets. Le malheur que vous venez d'éprouver, m'affecte mille fois plus que n'a pu le faire la mort de ma femme. Mais grâces à Dieu, il vous reste un autre fils, et nous devons supporter cette perte comme des hommes et des chrétiens. Fidelia, ma très-chère, votre nom me paraît charmant. Vous allez dès aujourd'hui présider à ma table. Elle deviendra bientôt la vôtre. Je ne vivrai pas bien long-tems; je pense que je puis vous donner cette petite maison que j'ai achetée depuis quelques années. Je vous le laisserai après moi. » Fidelia allait répondre, lorsque le médecin entra. Il trouva le malade beaucoup mieux que les jours précédens. « Vous avez raison, docteur, lui répondit-il, je suis ranimé par la joie de voir mon frère et ma nièce. »

« Je crois, reprit le docteur, qu'un voyage dans le midi de la France avec

des parens si chers, pourrait rétablir votre santé. »

« Hélas ! pourrait-on rendre le mouvement à mes membres perclus, et la force à une constitution épuisée. »

« Je ne puis le promettre d'une manière positive ; mais un climat doux et tempéré peut être un très-grand remède à vos maux. »

« Très-bien, docteur, je vois que vous êtes fatigué de me voir toujours souffrant ; mais je vais tenter d'essayer de votre remède. Cependant dans l'état où je suis, je ne puis voyager seul avec des domestiques ; que dites-vous, mon frère, de cette proposition ? qu'en pense ma nièce ? » « Mon frère, répondit M. Douglas, il ne faut pas balancer à suivre l'avis du docteur, et j'ose assurer que Fidelia s'estimera aussi heureuse que moi, si notre societé peut vous être agréable. »

Fidelia répéta cette assurance avec une sensibilité qui arracha des larmes au vieux lord. Dans l'état où je suis, demanda-t-il, comment pourrai-je être transporté jusqu'au vaisseau ? » « Cette difficulté sera bientôt levée, repondit le médecin : on emploiera

pour vous les mêmes moyens dont on se sert pour transporter les blessés qu'il faut faire voyager. Je connais une Dame qui arriva dernièrement de Montpellier, parfaitement guérie d'une paralysie qui, à son départ de Londres, la rendait aussi impotente que vous pouvez l'être. »

« Cela peut être, mon cher docteur; mais j'ai tant abusé de mes forces et de ma santé, qu'il me reste peu d'espoir de les retrouver. La compagnie qui s'offre à m'accompagner m'est si agréable, que je me détermine à partir le plutôt possible; ainsi, mes chers amis, mettez ordre à vos petites affaires, afin de commencer bientôt notre voyage. Si je n'en retire aucun avantage, le changement d'air, la varieté des objets ne peut qu'être utile à mon frère et à sa fille : partons pour le midi de la France. »

Les préparatifs du voyage furent bientôt faits. M. Douglas alla passer trois jours à Londres, afin de donner ses ordres. Pendant ce tems, il fit de nouvelles informations sur la destinée de Louis, sans obtenir rien de nouveau; et il acheva de se persuader que ce

jeune homme était coupable de la plus basse ingratitude, et qu'une fois séduit par les artifices de la plus vile des femmes, il avait abandonné ses premiers principes pour tomber dans la dépravation.

Fidelia, malgré les apparences, ne pouvait forcer son cœur à le condamner, quoique sa raison la fit pencher vers l'opinion de son pére. Elle s'affligeait sur le sort de Louis, et ne pouvait le haïr ; elle espérait, contre toute probabilité, de le trouver innocent, et elle se disait à elle-même : « Il est impossible que cette phisionomie noble et ouverte, que cette aimable candeur, que cette sensibilité qui s'est montrée d'une manière si touchante, dans sa conduite envers Hermine et Frédéric, aient été le fruit de l'hypocrisie ; et un cœur si noble et si bon n'a pu se pervertir en un jour Non, cela est impossible. Un mystère impénétrable nous cache la vérité ; mais je ne puis le croire coupable. »

Tels étaient les sentimens généreux de Fidelia, et ce qu'elle avait pu connaître de Louis devait lui parler en sa faveur. La douceur et la noblesse de son regard, la franchise et la

bonté qui semblaient s'exprimer dans ses traits, avaient fait une si profonde impression sur l'esprit de cette jeune personne, que les apparences défavorables qui s'étaient présentées depuis, n'avaient pu la détruire.

Elle sentait un secret chagrin de s'éloigner de l'Angleterre sans avoir aucune certitude sur son sort; mais elle était encore plus affligée de quitter Londres au moment où sa chère Hermine allait y arriver. Toutes ces considérations, qui lui étaient absolument personnelles, cédaient cependant au plaisir de remplir un devoir, en soulageant et consolant, par sa présence, les peines et les souffrances d'un parent aussi cher que devait lui être lord Douglas.

Il quitta l'Angleterre, accompagné de sa famille, le jour même où Louis fut délivré de sa prison par l'heureuse arrivée de lord E***; et la semaine qui suivit, lady Sommerset et son aimable niéce arrivèrent à Londres. Nous parlerons bientôt de cet événement; mais, dans ce moment, il faut aller retrouver Louis, que nous avons laissé racontant son histoire à lord E***, et parlant de lui avec la même hu-

milité que ses ennemis auraient pu le faire. Son libérateur fut charmé de la simplicité naïve de son récit ; et prenant à lui un nouvel intérêt, il crut devoir l'instruire de la mort du pauvre Frédéric. Malgré les précautions et les ménagemens qu'il mit en parlant de ce malheur, il éprouva un véritable chagrin en voyant à quel point Louis en était affecté : ses forces ne pouvaient pas encore supporter un choc aussi cruel ; il tomba sans connaissance, et fut reporté sur son lit, où il resta très-souffrant.

Louis n'avait point exagéré, dans son récit, les crimes d'Eléonore : il n'avait pas cherché à les pallier ; mais en racontant simplement les faits, il avait pleinement convaincu lord E*** de la bassesse et de la dépravation de cette créature ; et que, quels que fussent ses maux, elle ne méritait ni pitié ni égard. Lorsque la douleur de Louis fut un peu calmée ; son nouvel ami lui offrit d'aller chez M. Douglas pour justifier sa conduite, et lui rendre compte de la situation de celui qu'il croyait coupable. Il prit aussi ce moment pour lui parler de l'état d'Eléonore, et du testament qu'elle avait fait en sa faveur. « Je suis prêt, s'écria Louis avec

violence, à retourner dans mes bois, à reprendre mon humble métier, à devoir ma nourriture au travail de mes mains; mais jamais je n'accepterai la fortune qui m'est offerte par cette exécrable créature, soit pendant sa vie, soit après sa mort. Elle a tué mon malheureux ami aussi réellement que si elle eût employé le fer ou le poison. Par ses cruels artifices, il est mort convaincu de mon ingratitude, et en m'accusant du plus vil abandon! Et j'accepterais des richesses acquises par une suite de crimes, par le vol et les plus infâmes moyens. Non, Milord, je suis né pour le travail; et quand il plaira au ciel de me rendre mes forces, je puis me procurer, par une honnête industrie, une heureuse indépendance. Jamais, jamais mes mains ne toucheront une seule pièce de monnaie de ces trésors mal acquis! »

« J'estime votre délicatesse, et j'admire la noblesse et l'indépendance de votre ame, répondit lord E*** ; un caractère comme le vôtre est supérieur à la fortune, et j'ai la confiance que vous n'aurez pas besoin de celle d'Eléonore pour vous procurer une existence heureuse, sans retourner à un travail indigne de

vous. Nous causerons de cela dans un autre moment. Je veux dévouer cette journée à faire les recherches qui peuvent vous être agréables : je cours chez M. Douglas ; n'est-il aucune autre personne dont vous desiriez réclamer l'amitié et regagner la bonne opinion? »

Louis n'avait rien dit de lady Sommerset ni d'Hermine ; il avait pensé que la délicatesse ne lui permettait pas de découvrir les secrets des autres, lorsqu'ils n'avaient dailleurs aucun rapport avec les siens. Il répondit à cette question. «Connaissez-vous, Milord, lady Sommerset ? » « J'ai eu l'honneur de la rencontrer, et elle m'a donné la permission de me présenter chez elle aussitôt son retour à Londres. » « Je suis bien aise de l'apprendre, dit lord E*** Le dernier lord Sommerset était très-proche parent de mon père, et celui qui porte actuellement ce titre, est un très-aimable jeune homme. Je le connais peu personnellement ; on m'a dit qu'aussitôt sa sortie du collège, il était allé voyager dans toute l'Angleterre, le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande, afin de bien connaître son propre pays avant de parcourir les pays étrangers.

J'ai été très-rarement dans cette maison, et je suis honteux d'avouer que j'ai négligé de cultiver l'estime de parens si respectables, parce qu'ils n'étaient pas répandus dans le cercle élégant, auquel je me suis livré dès ma première jeunesse. Si je n'ai pas recherché leur société, je respecte au moins leur vertu, et je loue très-fort le genre d'éducation qui a été donné au jeune lord Sommerset. Mais comment avez-vous connu sa mère, je ne me rappelle pas de vous l'avoir entendu nommer ? »

« Ce fut par hasard, répondit Louis, que je rencontrai cette respectable Dame, et je ne me crois pas en liberté de raconter les particularités qui me procurèrent l'honneur de la connaître, d'autant qu'elles me sont tout-à-fait étrangères. » « Votre discrétion me charme, répondit lord E*** ; vous pouvez compter que je vais, dès cet instant, m'informer de tout ce qui vous intéresse. Passerai-je chez Éléonore pour lui faire part du refus que vous faites d'accepter sa fortune ? Y êtes-vous absolument décidé ? » « Oui, Milord, je le suis, et je préfère la misère à une for-

tune bassement acquise. » « Je vous admire ; gardez toujours cet esprit de modération, et ne vous plaignez jamais des sages décrets de la Providence. Ceux qui meurent jeunes, meurent heureux. Les années semblent multiplier les erreurs. Les sottises, les folies s'accroissent. J'en suis un triste exemple. J'ai dissipé la moitié de ma fortune en paris ; les veilles et les débauches ont altéré ma santé ; mon bonheur et ma réputation ont été sacrifiés à une femme indigne ; mes yeux n'étaient cependant pas fermés ; l'ignorance ne m'a point perdu ; je n'en suis que plus coupable, mais je ne veux pas moraliser plus long-tems. Adieu, faites que je vous trouve encore mieux portant à mon retour. »

Quand lord E*** fut arrivé chez M. Douglas, il eut le chagrin d'apprendre qu'il avait quitté l'Angleterre sans avoir eu la satisfaction de rien découvrir sur Louis. Le moment de son retour n'était pas déterminé, et les lettres devaient être envoyées chez son banquier, dans *Pall-Mall*. Il passa ensuite chez lady Sommerset, où il apprit qu'on l'attendait tous les jours. Sa dernière visite, et la plus

pénible, fut faite à Éléonore. Il fut surpris, lorsqu'on lui dit qu'elle était à la dernière extrémité. Son médecin était près d'elle ; il le fit demander. « Je suis bien aise de votre arrivée, Milord, lui dit-il : la malade a toute sa présence d'esprit, mais elle est agitée et affligée du retard que vous et votre ami avez mis à vous rendre à son invitation. » « Je n'ai reçu aucune invitation. » « Comment, reprit le docteur, il y a plus de trois heures qu'elle a envoyé chez vous pour vous conjurer de venir au plutôt. On a répondu que vous aviez du monde, et que vous ne pouviez vous rendre ici qu'il ne fût parti. » « Sur mon honneur, je n'ai ni reçu de message, ni fait aucune réponse. Je vais m'instruire de tout cela, montons. » Il suivit le docteur, et vit Éléonore qui paraissait véritablement mourante. Il aurait voulu pouvoir retourner sur ses pas ; mais cela n'était plus possible. « Vous êtes venu bien tard, dit-elle ; mais où est Bertier ? N'a-t-il pas voulu vous accompagner ? » « Il ne peut pas encore sortir, répondit lord E*** ; il m'a chargé de vous dire qu'il est très-sensible à

vos bontés, et qu'il vous remercie très-fort de la donation que vous avez l'intention de lui faire, qu'il ne peut pas en jouir ayant fait le vœu solennel de ne jamais accepter aucun legs. » « Monstre vindicatif, cruel et ingrat, s'écria-t-elle, son ame est encore plus vile que sa naissance ! il est incapable de reconnaissance, de tendresse et de pitié. Je le hais, je veux le haïr, le détester et le punir. » « Ménagez-vous, dit le médecin, vous épuisez vos forces. » « Tout est perdu, s'écria-t-elle avec force ; et à l'extrême surprise de tous les assistans, elle se leva vivement de dessus son oreiller, en disant : « Tout est perdu ; je n'ai besoin d'aucun de vous : tous mes plans, tout mon espoir est renversé : ce cœur insensible a fait échoir tous mes desseins : je veux vivre pour la vengeance : j'ai eu le plaisir de me moquer d'un habile médecin, et de la faible condescendance d'un grave sénateur Anglais. Mais cet insolent bûcheron a bravé ma puissance ; dites-lui de redouter la rage de celle qu'il a voulu mépriser : sortez tous, et que je ne revoie jamais aucun de vous ! » Sans en entendre davantage, lord E*** et le

médecin quittèrent cette furie ; leurs regards exprimaient l'étonnement et l'horreur. « Montez, je vous prie, dans mon carosse, Milord, dit le médecin, en voyant qu'il n'y en avait pas d'autre à la porte. » Il accepta cette offre, et dit en s'éloignant de la maison : « Remercions le ciel, mon cher docteur, d'avoir échappé à cette mégère. » « Je ne puis revenir de ma surprise, répondit-il. « Par quel art a-t-elle pu donner à son pouls des mouvemens convulsifs, et paraître agitée des douleurs les plus insupportables ? Je ne puis le concevoir ; et même après ce que je viens d'entendre, je doute encore si elle ne s'abuse pas elle-même, et si cette colère n'est pas un dernier effort de la nature ? Elle était certainement très-malade la première fois qu'elle me fit appeler, lorsqu'elle eût refusé les soins du médecin que vous lui aviez envoyé. » « Elle était assurément en danger alors, dit lord E*** ; mais j'avoue que j'ai douté hier qu'elle fût aussi violemment attaquée qu'elle le prétendait ; et sa conduite me prouve que le testament et les sentimens de générosité qu'elle a déployés pour mon jeune ami, étaient des

pièges imaginés pour l'attendrir, et le déterminer à venir la voir. Elle connaît son empire, et c'est une nouvelle Circé, près de laquelle on ne doit répondre d'aucun courage, d'aucune résolution. »

« Vous la connaissez très-bien, reprit le médecin, et je crois devoir souscrire à votre jugement ; mais quelqu'aient été ses vues, je suis convaincu que ses domestiques les ignoraient aussi bien que nous ; ils la croyaient vraiment mourante ; et la preuve que j'en ai, c'est qu'ils ont cherché à la tromper en ne s'acquittant pas de l'ordre qu'elle avait donné d'aller supplier M. Bertier de venir lui dire un dernier adieu. » « Il n'y a pas de doute, dit lord E*** ; ils n'auraient pas osé risquer de lui désobéir, s'ils se fussent attendus à la voir revivre. Je crois qu'actuellement qu'elle nous est bien connue, il faut veiller sur sa conduite ; une de ses servantes est connue de mes gens ; je puis acquérir par elle la connaissance de ce qui se passera dans cette maison. C'est une créature diabolique ; je ne veux point lui donner le nom de femme, dans la crainte d'injurier tout son

sexe : je ne doute pas que nous n'ayons tout à craindre de sa fureur. » « Si elle guérit de cette maladie, je conseille à Milord de quitter Londres. » « C'est mon intention : dès que la santé de Bertier nous permettra de voyager, nous partirons pour la campagne. »

Ils arrivèrent d'abord à *Cavendish-Square* : le médecin continua ses visites, en promettant de revenir dans la soirée. Lord E*** demanda quelle était la personne de sa maison qui connaissait une servante d'Eléonore ; on nomma une de celles qui travaillaient avec la femme de charge ; elle fut envoyée chez son amie pour tâcher de s'informer de l'état véritable de la santé de sa maîtresse, et de ce qu'elle avait fait depuis sa subite guérison.

Tous les domestiques de lord E*** haïssaient Eléonore, et s'intéressaient, en conséquence, au jeune homme qu'elle avait persécuté. Ce fut dans cette disposition qu'Hannah courut chez son amie. Celle-ci n'était pas dans les secrets de sa maîtresse ; et ne partageant pas les profits de Sébastien et d'Anna, elle les voyait avec jalousie. Charmée d'être comptée pour quelque chose, et d'entrer dans des mystères

qu'elle aurait le plaisir de raconter, elle promit de dire tout ce qu'elle pourrait découvrir. « Elle avait ce matin même recueilli bien des choses intéressantes, et la visite d'Hanuah ne pouvait pas se faire dans un moment plus opportun. » « Elle fut donc très-bien reçue? » « Oh! lui dit-elle, quelles singulières histoires! Dieu me bénisse, que de méchancetés! Mais venez, venez dans ma chambre, et je vous dirai des choses qui vous feront dresser les cheveux. »

Hanuah qui aimait les secrets, trouvait un grand plaisir en obéissant à son maître. Elle suivit doucement son amie qui, fermant avec soin la porte de sa chambre, lui raconta en détail la prétendue maladie d'E'éonore, toutes les circonstances de son testament, de sa guérison soudaine, etc. « Mais ajouta-t-elle, ce qui est pire que tout cela, Sébastien, son domestique italien a pensé à lui. Vous saurez que j'étais occupée à ranger le cabinet de ma maîtresse, lorsque j'entendis marcher à petits pas. Je me cachai sous le lit; je distinguai que la personne qui s'avançait, tirait la clef de la porte, et mettait les verroux en dedans. Tous

les tiroirs étaient ouverts ; entendant compter de l'argent, je regardai sans faire le moindre mouvement, et j'apperçus Sébastien prenant l'argent et les papiers dont il remplit ses poches; puis il sortit. Je m'étonnai qu'il n'eût pas visité les armoires qui sont remplies de linge et de dentelles ; mais je crois que c'est la partie que mademoiselle Anna s'est réservée. »

« Comment se porte actuellement votre maîtresse, demanda Hanuah? » « Ayez patience, je vais vous en instruire. Je vous assure qu'il s'est passé ici des choses incroyables. Jusqu'à ce matin, nous avons tous cru Madame à la mort, et le médecin le pensait aussi. Sébastien avait un orgueil qui annonçait qu'il allait devenir un seigneur important. Votre maître vint, et peu d'instans après, tout fut ici dans le tumulte. La voix de ma maîtresse s'éleva comme celle d'une furie ; je me glissai dans la chambre à côté de celle où elle proférait un torrent d'injures contre Milord et le pauvre médecin, qui sortirent dans un grand étonnement. Sébastien accourut aussi pâle que la mort. Il prit Anna à part, c'est la confidente de tous ses secrets, et j'entendis

qu'il maudissait et envoyait Madame à tous les diables de l'enfer, c'est tout ce que je pus comprendre de son jargon. Anna lui répondit : Ma maîtresse est certainement le plus rusé de tous les démons ; je suis sûre que tout ce qui nous surprend, a été causé par une poudre qu'elle m'a envoyé hier prendre dans son secrétaire, et qu'elle a avalée devant moi. A peine avait-elle dit ces mots, que la sonnette vint les avertir de se séparer. Chacun retourna à son emploi ; et depuis un moment, je viens d'apprendre que Madame ne paraît pas avoir été malade, et qu'elle est levée et habillée. »

« Voilà, dit Hanuah, un beau stratagême : sa maladie était absolument feinte. » « Oh ! reprit son amie, je crois que dans le premier moment de son retour, elle était vraiment malade. Cette douleur de côté, ces spasmes étaient véritables ; mais elle fut beaucoup mieux ensuite, et sa subite maladie d'hier et d'aujourd'hui était certainement jouée. Elle ne pourrait pas crier aussi haut, et courir toute sa maison, si elle avait été réellement aussi souffrante. »

Hanuah eut la même opinion, et elle invita

son amie à venir la voir le lendemain. « Je desire beaucoup, dit-elle, connaître la suite de ces événemens.» «Vous en serez instruite, dit l'autre, soyez assurée que j'ai l'œil à tout ce qui se passe. Malheureusement ce coquin de Sébastien est plus fin qu'un démon. Je m'étonne qu'il ne soit pas parti avec tout ce qu'il a volé. Il est bien certain qu'il n'était pas dans le secret de la guérison imprévue de sa maîtresse. » Hanuah prit congé de son amie, espérant la revoir le lendemain, et fut faire son rapport à la femme de charge, qui le rendit à Milord.

Pendant cette visite, lord E*** avait rendu compte à Louis de ses démarches de la matinée : il lui parla de l'absence de la famille Douglas, de l'arrivée prochaine de lady Sommerset, et enfin de la scène étrange qui s'était passée chez Eléonore.

Le jeune Bertier fut très-affligé d'apprendre que ses amis, ses protecteurs s'étaient éloignés de l'Angleterre en emportant l'idée de son ingratitude et de son hypocrisie. L'espérance, la joie que lui causa le retour prochain d'Hermine, furent affaiblies par ce chagrin et

par celui qu'il ressentit en apprenant les nouvelles menaces d'Eleonore : il savait combien ses artifices et sa vengeance étaient redoutables.

Lord E*** craignait aussi son ressentiment; l'amour qu'il avait eu pour Eléonore, le chagrin que lui avaient causé ses dernières scènes avec elle; tous ses motifs réunis, lui faisaient desirer de quitter Londres pour quelque tems. Il ne doutait pas que tous ses mouvemens ne fussent espionnés par cette femme intrigante; mais il avait l'espoir d'être moins exposé à ses complots dans sa propre habitation, et entouré de ses domestiques et de ses vassaux. Il proposa à Louis de partir le plutôt possible. « Je me sens pour vous, ajouta-t-il, une amitié véritable; je desire cultiver la vôtre, et m'employer à vous être utile. La conduite de cette femme m'a rendu sage, et je profiterai de la leçon qu'elle m'a donnée. Je n'ose cependant répondre de son entier succès; ce n'est pas d'aujourd'hui que je forme de bonnes résolutions, qui s'évanouissent à la première tentation, ou par l'influence de l'exemple : je veux essayer l'effet de la retraite avec un compagnon aussi aimable que vertueux. »

Louis fut extrêmement sensible à cette marque d'estime et d'amitié; mais, quitter Londres au moment de l'arrivée d'Hermine, quel sacrifice! Cependant, en refusant l'offre de lord E***, il s'exposait de nouveau aux complots d'Eléonore, et à devenir à charge à lady Sommerset, après avoir rejeté la bonté du seul ami qui lui restait : son orgueil se révoltait contre cette idée. Si le mot d'orgueil blesse nos lecteurs, et qu'ils ne croient pas pouvoir trouver cette fierté dans l'ame d'un bûcheron, on peut y substituer celui de délicatesse. Quel que soit le nom que l'on donnera à ce noble sentiment, Louis crut devoir accepter l'offre de Mylord, et lui dit, avec toute la reconnaissance dont son cœur était capable, qu'il était prêt à le suivre. Le lendemain une voiture commode fut préparée; lord E***, Louis et une grande suite de domestiques, quittèrent Londres pour aller en *Dorset-Shire.*

CHAPITRE XXVI.

Il y a déjà long-tems que nous nous sommes séparés de lady Sommerset et de sa belle nièce, que nous avons laissées à Bruxelles, attendant lord Sommerset. Son voyage avait été retardé par un accident qu'il avait éprouvé en descendant de voiture. Sa mère eut enfin le bonheur de le revoir ; elle le présenta à son aimable cousine, qu'il aborda avec autant de tendresse que d'admiration. Ils s'arrêtèrent encore une semaine à Bruxelles, afin de donner à Milord le tems de visiter la ville et les environs. Le desir extrême qu'il avait de retourner en Angleterre, ne lui permit pas d'y employer plus de tems.

Sans nous arrêter davantage sur leur séjour en Flandres, ni sur leur voyage, nous les transporterons tout d'un coup à *Portland-Place*. L'admiration de lord Sommerset pour sa charmante cousine, se changea bientôt dans l'amour le plus sincère ; il ne chercha point à cacher ses sentimens, et ils ne purent long-

tems échapper à la pénétration d'Hermine et de sa mère.

Cette dernière fut charmée de découvrir un amour qui remplissait le vœu le plus doux de son cœur ; il avait été formé dès qu'elle avait vu Hermine. Elle avait toujours pensé que le bonheur de son fils dépendait du choix d'une compagne ; et l'inquiétude de ne pas rencontrer un objet digne de lui, avait souvent agité son cœur maternel et troublé son repos. Quand elle vit naître son attachement pour la fille de sa sœur bien-aimée, pour la plus aimable personne qu'elle eût jamais connue, pour une nièce qui venait remplir la place de la fille qu'elle avait perdue ; son ame s'abandonna aux plus doux transports, à la plus flatteuse espérance. Elle n'appercevait aucun obstacle qui pût la renverser ; Hermine n'avait jamais vécu dans le monde, et ne pouvait être prévenue en faveur de personne ; et il ne lui paraissait pas possible qu'elle pût être indifférente à la passion d'un homme semblable à lord Sommerset.

Cette tendre mère avait de très-bonnes raisons pour soutenir sa prévention en faveur de

son fils ; il existait peu de jeunes gens à comparer à lord Sommerset. Il était d'une figure agréable, ses manières étaient nobles et élégantes ; son caractère gai et ouvert, sa conversation instructive et aimable, le faisoient aimer et estimer de tous ceux qui le connaissaient. Tant de mérite n'échappa point aux yeux d'Hermine ; elle était orgueilleuse de son parent, elle se plaisait dans sa société, et l'aimait véritablement avec une affection qu'elle ne cherchait point à cacher. C'était l'amitié d'une sœur pour un frère réellement aimable.

Cette amitié franche et sincère, qui charmait lady Sommerset, ne produisait pas le même effet sur son fils. Il savait que dans une ame délicate, l'amour est timide ; qu'il fait naître chez les jeunes personnes une sensibilité douce et modeste, qui s'arme de sévérité, et craint sur-tout de paraître aux yeux de l'amant préféré. Hermine avait une certaine noblesse dans l'esprit et le caractère, qui lui persuadèrent qu'elle ne se permettrait pas les marques d'attachement qu'elle lui accordait, si son cœur était touché. Il ne les

attribuait qu'à leur proche parenté. D'après ses observations, lord Sommerset était loin de s'abandonner aux mêmes espérances que sa mère; il était au contraire tout prêt à s'affliger des marques d'estime qu'il recevait de sa cousine, et desirait sans cesse que ses manières fussent moins affectueuses, et son cœur plus tendre. Il aurait voulu qu'au lieu d'écouter avec plaisir les paroles qu'il lui adressait, et de recevoir avec empressement les attentions qu'il avait pour elle, elle eût rougi, baissé les yeux; qu'une délicate confusion se fût emparée de son ame, et eût fait paraître l'amour sous le voile de la pudeur. « Non, disait-il, un soir après de longues réflexions, Hermine ne partage pas ma tendresse; ce n'est point avec cette froideur qu'elle pourrait regarder un amant, et c'est cependant avec toute la vivacité qu'un parent, un ami peut le souhaiter. Ce sentiment ne peut satisfaire mon cœur; il faut que je sois aimé, ou que je renonce au bonheur. Pourquoi désespérer de l'obtenir un jour? pourquoi ne pas me livrer à la flatteuse espérance que le tems et ma persévérance feront naître l'amour dans son

amé. Son esprit est délicat et raisonnable, une passion violente ne peut s'y former en un jour; mais l'estime, les soins et la tendresse, peuvent enfin attendrir son cœur. Je veux m'efforcer à mériter cet amour si nécessaire à ma vie, et peut-être l'obtiendrai-je? » Pendant que son fils s'affligeait ainsi, lady Sommerset se livrait au bonheur de voir exécuter le plus ardent et le plus sincère de ses vœux.

Le lendemain de leur arrivée à Londres, lady Sommerset envoya un domestique à l'hôtel Douglas avec une lettre pour M. Bertier; et Milord ayant trouvé la carte de lord E***, fut surpris d'une visite si prompte et sur-tout si inattendue; il s'empressa d'aller à *Cavendish-Square*, pour s'informer du motif qui la lui avait attirée. Il y apprit que lord E*** était parti pour le *Dorset-shire*. En traversant le *Square*, il rencontra le duc de Belfort, qu'il avait souvent trouvé dans le monde. Après un léger compliment sur son retour en Angleterre, celui-ci lui dit : « Vous sortez de chez lord E***; » « Oui reprit Sommerset, j'ai été pour le voir; mais il est à la campagne. » « Le

malheureux ! savez-vous toutes ses disgrâces? il a perdu des sommes énormes à *New-Market ;* et j'ai appris qu'il avait été cruellement joué par une certaine italienne. »

« J'ignore tout cela, quoique nous soyons proches parens ; nos familles n'ont jamais été liées. A mon retour, j'ai trouvé une carte qu'il avait laissée depuis quelques jours chez ma mère, et j'ai été pour lui rendre sa visite. Je suis fâché d'apprendre qu'il aime encore le jeu et les paris ; il a déjà été cruellement puni de ce goût dangereux. » « Il sera toujours la dupe des prétendus connaisseurs de chevaux, reprit le Duc ; il est trop homme du monde et trop léger pour pouvoir lutter contre eux. » « Je le trouve encore plus déraisonnable de perdre son tems et sa fortune sans plaisir ni avantage, de la manière du monde la plus méprisable, à ce qu'il me semble. Je vous avoue que cela m'étonne de la part de lord E***, dont j'ai toujours entendu parler comme d'un homme spirituel, raisonnable, et estimable, à d'autres égards. »

« Il est très-instruit, reprit le Duc ; mais il a bien fallu qu'il se laissât entraîner à ces petites

faiblesses, indispensables pour un homme du monde. »

« Je ne pensais pas que, pour devenir un des membres de la société, il fallût absolument être de tous les paris, et traîner à sa suite une belle italienne. Si cela est indispensable pour être regardé comme uu citoyen du grand monde, je dois me condamner à vivre dans la retraite et la solitude, ne me sentant aucun goût pour ces aimables frivolités. »

« Vous aurez votre tems comme un autre, Milord, dit le Duc en riant; nous verrons cela lorsque vous serez répandu dans la société. Je pense que vous ne resterez pas long-tems à Londres; pour moi, je pars pour *Brighton;* je déteste cette ville, mais on s'y porte en foule dans cette saison; et je vais tâcher d'y trouver du plaisir pendant une semaine ou deux. »

Sommerset lui souhaita froidement un agréable voyage, et le laissa avec un sentiment de mépris pour la légèreté de ses principes.

A son retour à *Portland-Place*, il trouva sa mère et sa cousine dans la tristesse, et parlant des regrets que leur causait l'absence de la famille Douglas. Un voyage si soudain, si inat-

tendu, leur paraissait si extraordinaire, qu'elles se persuadaient que la mauvaise santé de Monsieur Douglas et de Fidelia l'avait seule fait entreprendre. Elles ne doutèrent point que Louis n'eût accompagné ses protecteurs, et elles regrettèrent son absence par des motifs différens. Il avait inspiré à lady Sommerset une véritable estime ; elle croyait lui devoir une grande reconnaissance des services qu'il avait rendus à sa nièce, et desirait vivement de le présenter à son fils comme un jeune homme honnête et intéressant, que son mérite élevait fort au-dessus de sa naissance ; elle éprouvait une vraie peine de ce qu'il avait quitté l'Angleterre au moment même de son arrivée. Mais si sa tante éprouvait des regrets, ceux d'Hermine étaient bien plus vifs. Elle avouait que Louis y avait quelque part, qu'elle eût été bien aise de le revoir et d'admirer ses progrès ; mais c'était Fidelia qu'elle gémissait de ne pas retrouver ; c'était Fidelia seule qui faisait couler ses larmes, et les soupirs qui lui échappaient, ne pouvaient avoir d'autres motifs que la sincérité de son amitié pour elle. Son amie devait être moins malheureuse ; la so-

ciété de son père, celle de l'aimable Louis, rendaient son voyage moins triste. Par quelle ingratitude Hermine ne trouvait-elle pas les mêmes consolations dans la tendresse de sa tante, et dans les attentions de son cousin? « Non, se disait-elle ensuite, Fidelia reviendra mieux portante ; Louis jouira du plaisir de faire un voyage agréable. Je ne dois pas m'affliger, par personnalité, de ce qui peut être utile et heureux pour des personnes que j'aime et que j'estime. »

Elle soupirait profondément au milieu de ces réflexions, lorsqu'on vint l'avertir que lady Sommerset l'attendait dans son cabinet pour la présenter à deux dames de ses amies. Hermine obéit à l'instant; elle y trouva lady *Meynel* et miss *Suarler*, sa tante. La première était une aimable fille de trente-cinq ans, et l'autre une vieille femme de cinquante-trois, fort riche et fort laide ; elles étaient accompagnées de sir *Godfrey-Kennedy*.

Lady Meynel avait épousé, au sortir de l'enfance, un jeune dissipateur qui avait abandonné sa fortune aux usuriers, long-tems avant la mort de son père. Au moment où il prit pos-

session de son titre et de ses terres, il ne lui restait plus rien pour soutenir le premier; et les dernières étaient si chargées de substitutions, d'hypothèques et d'engagemens de rente, qu'il lui parût indispensable de ne pas rechercher l'alliance d'une riche héritière, qui par sa fortune pût payer ses dettes, et le mettre en état de tenir le rang que son titre lui imposait. Il ne chercha ni la naissance, ni la beauté; l'argent fut le seul objet de ses desirs. Un ami lui fit connaître M. Suarler; il vit sa fille qu'il trouva beaucoup plus agréable qu'il ne l'avait osé espérer. Mais sans s'arrêter à la considérer, il mit toute son attention à compter et recompter les sommes énormes qu'elle lui apportait.

Le père de M. Suarler avait fait le commerce de bled, où il avait acquis des biens immenses : il laissait vingt mille livres à sa fille Suzanne, le reste à son fils Richard. Celui-ci placé dans une maison de banque, accrut considérablement sa fortune; celle de sa sœur, fut aussi placée de manière à l'augmenter; de sorte qu'à l'instant où Élisa Suarler épousa lord Meynel, son père lui donna sept mille livres de dot, avec l'assurance de

cinq mille à la naissance de chaque enfant, et d'une somme beaucoup plus considérable à sa mort.

Miss Suarler avait aussi donné à sa nièce, trois mille livres de bijoux, au moment de son mariage, et elle comptait lui laisser tout ce qu'elle possédait. Une économie et une administration prudente avaient doublé son patrimoine. Il paraissait extraordinaire qu'avec cette fortune, elle n'eût pas trouvé d'époux. Cette circonstance n'avait pas contribué à adoucir son humeur naturellement aigre et désagréable; et elle était devenue avec l'âge, véritablement méchante. Elle se plaisait à détracter le mérite, à mortifier la jeunesse et la beauté; et c'était par elle, que toutes les histoires scandaleuses se répandaient dans la société.

Depuis la mort de son frère elle avait été invitée par le lord Meynel à venir demeurer avec lui : un double motif l'avait décidée à lui en faire la proposition; il négligeait beaucoup sa femme, malgré son mérite, et sa beauté; l'abandon total où il la condamnait, pouvait la rendre sensible au mérite de

quelqu'autre qui profiterait de son absence pour lui plaire. Il était très-peu attaché à lady Meynel, et l'amour n'excitait pas ses craintes ; mais son orgueil était extrême. Il s'était abaissé jusqu'à laisser à la fille d'un marchand, l'honneur de payer ses dettes, et de relever sa maison. Après s'être dégradé par une pareille alliance, il voulait que la vertu de sa femme le mît à l'abri d'un autre déshonneur. Miss Suarler avait pour sa nièce toute l'amitié dont elle était capable. Ce sentiment cependant n'avait pas assez de force pour éteindre sa jalousie et sa défiance, et Milord n'avait pu choisir une meilleure surveillante. Il était d'ailleurs enchanté de ne point perdre de vue la fortune de cette tante, de connaître toutes ses affaires, de présider à tous ses arrangemens, et d'empêcher cette riche succession de tomber dans d'autres mains que les siennes. Miss Suarler, sans pénétrer ces différens motifs, fut flatté de demeurer avec lord et lady Meynel ; leur dignité semblait rejaillir sur elle. Son importance augmenta beaucoup, et sa malignité eut de nouveaux moyens pour s'exercer.

Lady Meynel que sa douceur, sa patience et sa vertu rendaient chère à tous ceux qui l'approchaient, se joignit sincèrement au desir que son mari avait montré de retirer chez lui une parente qui l'avait elevé et qu'elle s'était accoutumée à aimer et à respecter. Elle lui pardonnait ses défauts comme ordinaires à toutes les vieilles filles ; et se plaisant dans sa societé, elle ne la quittait presque jamais.

Sir Godfrey-Kennedy, parent éloigné de lord Meynel, était un de ces vieux célibataires qui, après une jeunesse très-dissipée, une vie passée dans les plaisirs, ont perdu leur santé, leur réputation, leur fortune, sans que l'expérience les ait rendus plus sages, et qui ne cherchent pas à faire oublier les folies de leur jeunesse par une conduite prudente. Sir Godfrey s'efforçait de paraître encore agréable, et il aimait la societé des personnes jeunes et belles, et n'avait pas oublié les complimens remplis de lieux communs, les tendres regards, et les louanges exagérées qui avaient fait l'étude principale de sa jeunesse. Il professait une grande admiration pour lady Mey-

nel, et elle s'amusait de ses folies et de ses sottises, de sa vanité et de son importance, à peu-près comme elle l'aurait fait des grimaces d'un petit singe.

Telles étaient les trois personnes qui furent présentées à Hermine. Le peu d'anglais qu'elle avait appris de Fidelia avait été perfectionné par sa tante et par lord Sommerset qui trouvaient un grand plaisir à lui en donner des leçons; mais elle n'osait encore s'exprimer dans cette langue, et demanda la permission de répondre en français à leur conversation. Lady Meynel, et sir Godfrey le parlaient parfaitement; pour miss Suarler, cette langue n'avait point fait partie de son éducation. Lire sa bible, épeler la croix de par Dieu, et marquer sur du cannevas, étaient tout ce que ses bons parens avaient jugé à propos de lui apprendre; et elle disait souvent que les filles elevées comme elle, étaient de meilleures mères, des femmes plus sages, des maîtresses plus attentives que celles qu'on élevait aujourd'hui avec tant de recherches et de soins : ce qui n'était qu'une perte de tems et d'argent.

Pendant que lady Meynel et son admirateur donnaient toute leur attention à la beauté et aux grâces de l'aimable étrangère, miss Suarler la voyait avec un œil d'envie : elle détestait les Françaises; les belles personnes lui paraissaient toutes vaines et orgueilleuses, et les jeunes demoiselles étaient l'objet de son aversion. Le titre de Madame, que lady Sommerset donnait à Hermine, ne la réconciliait pas avec sa jeunesse et sa beauté; ces deux grandes fautes ne pouvaient lui être pardonnées.

Lorsqu'Hermine eût appris que miss Suarler ne parlait que l'anglais, sa politesse naturelle l'obligea à faire un effort pour tâcher de se faire entendre dans cette langue. Elle essaya de lui parler avec une timidité si aimable, un air si obligeant, qu'il aurait désarmé la plus sévère critique, et donné de la grâce aux fautes les plus grossières. Mais ce charme ne fut point senti par miss Suarler, dont l'envie et la personnalité étouffaient tous les sentimens. Une inclination de tête, qui annonçait qu'elle ne comprenait pas le discours d'Hermine, fut sa seule réponse à l'aimable attention de cette jeune personne, qui rougit timidement, en

considérant le regard moqueur de la vieille fille. Lady Meynel, à qui il n'échappa pas davantage, en fut véritablement peinée, et redoubla d'égards et de politesse.

Sir Godfrey, qui était enthousiaste de la beauté, se répandit en louanges exagérées, en complimens, en protestations, et jura que, depuis les célestes figures rassemblées à *Hamptoncourt*, il n'avait rien paru en Angleterre qui pût approcher de ce qu'il avait le bonheur d'admirer.

« Réellement, interrompit miss Suarler, vous devriez prouver votre goût par des flatteries moins grossières. » « Ma chère tante, répondit lady Meynel, excusez aujourd'hui sir Godfrey : il n'a jamais rencontré une occasion plus heureuse de dire des choses agréables, sans que la vérité puisse le condamner; mais, respectons l'aimable modestie de Madame, et changeons de conversation. »

« Volontiers. Avez-vous entendu parler, Milady, de lord E***, et du joli roman dont il vient d'être le héros? » « Je connais peu lord E***, » répondit lady Sommerset. » « Je pensais, au contraire, reprit miss Suarler, que

vous étiez proches parens : ne l'êtes-vous pas? »
« Il est vrai ; mais ce titre ne me donne pas le droit de censurer sa conduite, et je n'en ai, d'ailleurs, jamais entendu dire que du bien. »
«Sans doute, il est agréable, honnête, même accompli en toutes choses ; mais cela ne l'a pas empêché de suivre l'exemple des autres mauvais sujets, et de s'attacher à une belle étrangère, qui s'est moquée de lui, et qui, comme quelqu'un me l'a assuré, n'a ménagé ni sa fortune, ni sa réputation. »

« Oh ! ma chère tante, interrompit lady Meynel, comment pouvez-vous répéter de semblables histoires, d'après celui qui vous l'a appris? » « Pourquoi? C'est qu'elle est vraie. Vous pouvez vous rappeler, lady Sommerset ; mais je me ressouviens que vous étiez alors absente. Il faut donc commencer par vous parler d'un baron Allemand qui arriva dans cette ville, il y a quelques mois, avec une très-belle personne, qui passait pour sa femme, qu'il renvoya bientôt, et que tout le monde reconnut pour une fameuse Italienne. Le Baron s'attacha à madame A**, de l'opéra, et quitta l'Angleterre avec elle. »

« Mais en quoi tout cela peut-il intéresser lord E***, demanda lady Sommerset avec impatience ? » « Ah ! vous allez le savoir tout-à-l'heure. L'aimable barone, délaissée par un perfide, implora la protection de lord E***, qui lui donna une maison élégante, un établissement magnifique, et parut avec elle dans tous les lieux publics, de la manière la plus brillante. Milord la quitta pendant quelques jours, pour les courses de *New-Market*. Il y perdit plusieurs mille livres, et pendant qu'il s'oubliait ainsi, sa belle Italienne fit connaissance avec un jeune Français nouvellement ammené en Angleterre par le fils de M. Douglas. » Hermine tressaillait, et lady Sommerset, qui avait été très-inattentive, entendant ces derniers mots, interrompit la narration, en lui disant : « Je vous demande pardon, miss Suarler, mais je n'ai pas bien entendu ce que vous venez de dire. » Elle le répéta sans prendre garde à l'effet qu'elle produisait, et poursuivit son récit avec volubilité. « Cette femme occupait une petite maison dans les environs de Londres, avec son nouvel amant. Lord E*** découvrit leur

retraite, se battit contre le jeune Français, et le blessa dangereusement. » « Il l'a blessé, s'écria Hermine, avec un sentiment de terreur, trop visible pour échapper aux remarques de miss Suarler. »

« Oui, Miss, il le blessa; mais dites-moi, je vous prie, ce jeune homme serait-il de vos parens? Qui peut vous causer cet effroi? » « Non, Mademoiselle, répondit lady Sommerset; mais ma nièce a un ami sur le continent, qui a recommandé un jeune Français à M. Douglas, pour voyager avec son fils; elle y prend intérêt, et elle craint que ce ne soit le même. » « Je crois cependant, ma chère, ajouta-t-elle en se tournant vers Hermine, que vous pouvez être tranquille sur le sort de M. Bertier; il a certainement accompagné, dans leur voyage, son jeune ami et sa famille. »

« Son jeune ami, répondit miss Suarler, avez-vous donc ignoré la mort du fils de M. Douglas? » « Son fils, s'écria Hermine. Quoi! le jeune Frédéric Douglas est mort? » « Oui, Miss, et M. Douglas avec sa fille nouvellement retrouvée; oh! c'est encore là une

histoire curieuse que je vous raconterai ; M. Douglas, dis-je, et sa fille, ont accompagné lord Douglas dans le midi de la France. »
« Louis n'est-il pas avec eux, demanda Hermine, qui, toute occupée de lui, pensait peu au triste sort de Frédéric ? » « Je ne sais point du tout ce qui compose leur suite, répondit miss Suarler, examinant avec malice l'extrême pâleur d'Hermine. Quant au Français dont je parlais, à l'heureux amant de la belle Italienne, ajouta-t-elle avec un sourire, il a préféré le service des Dames à la fatigue d'un voyage ; mais écoutez, je n'en suis pas encore à la moitié de mon récit. Continuez, je vous prie, dit lady Sommerset, j'y prends beaucoup d'intérêt.

« Le Français fut donc grièvement blessé ; la sensible Italienne eut des convulsions, et lord E***, de retour chez lui, lui envoya ses adieux. Mais on assure qu'elle l'a horriblement volé ; qu'elle a tiré de lui des dons et des billets, et qu'il est endetté vis-à-vis de tous les marchands. Le paris de *New-Market* et les folies de cette femme, l'ont absolument ruiné. Il a été obligé de fuir à la campagne ; elle est

encore à Londres. On ignore si le jeune Français habite chez elle, à la ville, ou s'il est retiré dans sa maison de campagne. Je n'en sais rien, mais cela ne vaut pas la peine de l'information. La ruine de lord E*** est la seule chose qui intéresse ; et en vérité je souhaite le même sort à tous nos élégans qui s'attachent à des étrangères, enrichissent de pareilles créatures, et les enhardissent à prendre le rang et les manières des femmes de qualité. Ils méritent bien d'être ruinés pour leur prodigalité et leurs excès. »

« Sur mon honneur, dit sir Godfrey, vous nous avez raconté, Mademoiselle, une triste histoire, et votre conclusion me paraît trop sévère. Les étrangères ont tant de charmes et de beauté qu'il nous est difficile d'y résister ; et sans vouloir faire tort à mes compatriotes, qui me paraissent très-agréables, je ne puis pas m'empêcher d'assurer que les Françaises et les Italiennes les surpassent pour les grâces et l'élégance des manières. » « Je suis très-choquée de vous entendre parler ainsi, répondit aigrement miss Suarler ; à votre âge, et lorsque la raison doit avoir repris son empire sur les sens,

comment osez-vous encore, sir Godfrey, préférer la coquetterie et l'affectation des femmes que vous citez, à la décente dignité des Anglaises? » « Mademoiselle, répondit-il d'un air piqué, un homme peut, à tout âge, professer son respect et son admiration pour le beau sexe, et lorsque je rends justice aux charmes des Françaises et des Italiennes, je parle en général, et je défie tous les Anglais de m'égaler dans le respect que je ressens pour mes belles compatriotes, et dans les louanges que je donne sans cesse à leur modestie. » « Modestie! s'écria miss Suarler; parler de modestie! Il pouvait en exister autrefois, du tems de votre jeunesse; mais je suis tous les jours surprise et affligée de l'effronterie et du peu de délicatesse des femmes de ce siècle. Je ne m'étonne point que les hommes mettent si peu d'empressement à se marier, quand les manières des femmes sont aussi extraordinaires et aussi libres. »

« Ma chère tante, lui dit en souriant lady Meynel, votre vivacité vous trompe; oubliez-vous que vous étiez, dans le moment même, le champion des Anglaises? » « Non, je m'en

souviens fort bien; et parmi elles je déteste au moins les deux tiers, tandis que je hais absolument toutes les femmes étrangères. » « Ma chère miss Suarler, dit doucement lady Sommerset, votre préjugé vous égare, et vous le portez trop loin. N'existe-t-il pas des femmes aimables dans tous les pays? Les qualités du cœur, aussi bien que les charmes extérieurs, ne sont pas exclusivement accordés à une seule nation. »

« Je vous demande pardon, milady, j'oubliais que vous êtes étrangère. Je crois que les femmes transplantées ici acquièrent toutes nos vertus, et je me sens une grande bienveillance pour elles. Il y a si peu de vos compatriotes qui suivent des exemples semblables à ceux que vous nous offrez, que je ne crois pas qu'elles puissent faire exception à la règle que je me suis faite. »

« Je ne puis pas vous remercier d'un compliment que je mérite si peu, répondit lady Sommerset, et vous me pardonnerez si je prends la liberté de vous observer que ces préjugés, qui tombent sur tout un sexe ou sur tous les individus d'une nation, ne répondent point à cette

générosité si renommée parmi les Anglais, et pourraient faire croire que les idées de la personne qui les nourrit, sont renfermées dans un cercle très-étroit. Ces opinions defavorables peuvent faire briller le raisonnement, mais c'est aux dépens du cœur; et elles doivent rencontrer peu d'approbateurs parmi les caractères nobles et généreux. »

« Milady est vive, répondit miss Suarler; je puis cependant lui protester que je n'ai pas eu la plus petite intention de l'offenser, encore moins de l'inculper dans une observation générale. » « Votre vivacité, Mademoiselle, répondit Milady, vous a probablement emportée beaucoup plus loin que vous ne le souhaitiez. Je puis vous assurer que j'aurais laissé tomber toutes vos réflexions avec la plus parfaite indifférence, sans la présence de ma nièce. Mais cette jeune Dame ne connaît ni les mœurs ni les opinions de cette nation; elle entend assez bien l'anglais, pour sentir l'impolitesse de vos discours. Elle peut supposer que vous avez beaucoup de compatriotes *qui suivent votre exemple;* et je serais affligée qu'elle prît une idée défavo-

rable d'un peuple qu'elle est habituée à respecter. »

« Très-bien, très-bien, Milady, je vous demande pardon ainsi qu'à Madame; je suis sûre qu'elle méritera de trouver parmi nous, les égards et le respect que son rang doit lui attirer. Mais ce que je disais, regarde lord E***; qu'il porte donc la peine de sa folie! il pourra s'en repentir amérement. Pour l'étrangère et son amant, ils iront jouir sur le continent des guinées qu'ils emportent. »

« Laissons ce sujet, ma chère tante, répétait lady Meynel, véritablement peinée. J'espère que lady Sommerset me permettra de cultiver la société de l'aimable Hermine; et que, lorsque j'aurai le plaisir de la revoir, nous pourrons trouver des sujets de conversation plus agréables et plus heureux. Lady Sommerset et sa nièce répondirent avec grâces à ce compliment; et sir Godfrey leur dit en faisant une profonde révérence : « J'emporte avec moi la vive impression des charmes de Madame; et je lui demande instamment de se ressouvenir que je suis son premier captif, lorsqu'après avoir paru aux yeux du monde,

elle comptera autant d'admirateurs que de personnes. »

Hermine ne répondit à ce beau discours que par un sourire et une révérence pleine de grâces, pendant que miss Suarler murmurait en regardant sir Godfrey. « Ridicule, vaine créature ! » Elle se tourna ensuite vers Hermine, et essaya de lui dire quelque chose de poli ; mais sa dignité froide et imposante la réduisit au silence. Elle n'obtint de lady Sommerset qu'une légère salutation, et elle sortit de la chambre, pouvant à peine surmonter sa colère, et étant sur le point de sortir des bornes que la prudence et un reste de politesse lui imposaient encore.

CHAPITRE XXVII.

Lorsque lady Sommerset et sa nièce furent tête à tête, elles restèrent toutes deux dans le silence, chacune d'elles attendant que l'autre le rompît. La confusion et le trouble d'Hermine étaient visibles. « Que l'esprit de cette miss Suarler est borné! qu'il est rempli de sottises et de préjugés! » Elle ne serait reçue chez personne sans sa proche parente, lady Meynel, qui est réellement aimable et mérite des égards, observa lady Sommerset. « La tante m'a paru, répondit Hermine, extrêmement désagréable; si elle avait reçu quelqu'éducation, elle montrerait plus de politesse pour les personnes avec lesquelles elle se trouve. » « L'histoire qu'elle nous a racontée, et que je crois très-exagérée par l'envie, reprit Milady, me donne cependant de l'inquiétude; je desire de la voir éclaircie. Lord E*** est, à tous égards, un homme aimable et intéressant. J'ai entendu très-souvent ses amis s'affliger de sa passion pour les paris et les courses; mais un jeune

homme qui n'a pas encore trente ans, peut se laisser entraîner au torrent de la mode ; il est cependant à craindre que le fruit de l'exemple, ou d'une éducation négligée, ne devienne ensuite une habitude, qui prenne tant de force, qu'elle ne puisse plus être déracinée sans des combats pénibles ; celui qui l'a contractée, n'a souvent pas assez de courage pour la détruire, en renonçant à la dissipation, et résistant aux persuasions de ses amis. »

« Ne trouvez-vous pas, demanda Hermine en hésitant, que la partie de ce récit qui regarde la belle italienne et le jeune français, n'a pas beaucoup de vraisemblance. J'espère, je crois même être sûre que ce ne peut être Louis Bertier. Pauvre Frédéric Douglas, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux ! je le connaissais très-peu ; cependant, quand je considère sa jeunesse, sa vivacité, l'espoir que sa famille mettait en lui, je ne puis m'empêcher de pleurer cette mort prématurée, et de partager la douleur qui doit accabler ses parens. Comment Louis aurait-il pu les quitter dans un moment aussi cruel ? Cela me paraît impossible ; et s'ils ont desiré son éloignement, que

pouvons-nous penser de sa conduite? Pauvre Agnès! serait-il possible que ce fils si soumis, si vertueux, eût été déjà corrompu par la contagion du monde?»

De nouvelles larmes l'empêchèrent de poursuivre. Lady Sommerset la regarda avec étonnement. «Cette chère fille, se disait-elle, a une sensibilité trop vive. Sa reconnaissance pour la pauvre Agnès et pour son fils, attendrit son cœur et va troubler son repos. Après un moment de silence, elle lui dit: «Remettez-vous, ma chère nièce, il est tout simple d'éprouver un véritable regret en apprenant que des personnes que nous sommes accoutumées à estimer et à chérir, se sont par leurs fautes rendues indignes de nos égards et de nos bontés. J'espère encore que M. Bertier ne nous fera pas éprouver ce chagrin. S'il nous a trompées, je n'oserai jamais juger de personne: sa physionomie douce et ouverte, son maintien décent et noble, annoncent une ame vertueuse; et je crois encore qu'il n'a point mérité de perdre l'estime de ses amis.»

«Ah! Madame, repondit Hermine, le pauvre Frédéric Douglas était une societé

bien dangereuse pour un jeune homme débutant sur la scène du monde. Il n'est hélas! que trop possible que son exemple ait séduit le malheureux Louis, et qu'il se soit plongé dans l'erreur, sans avoir eu un seul ami dont les bons conseils aient pu lui montrer le danger, et le lui faire éviter. »

« Conservons notre charité en dépit de miss Suarler, interrompit lady Sommerset; j'espère que ce jeune homme viendra bientôt détruire ces soupçons, en nous prouvant qu'il est digne de notre estime et de notre protection. Je chargerai mon fils de prendre des renseignemens sur toute cette histoire. » Cette promesse parut satisfaire et tranquilliser Hermine. La conversation fut plus gaie; elle parla de l'amabilité de lady Maynel, et ne put s'empêcher de rire en se rappelant les complimens de sir Godfrey.

« C'est un élégant du siècle dernier, dit lady Sommerset; son profond respect et son admiration pour les jolies femmes sont souvent portés à un point qui le rend le jouet des jeunes gens à la mode, qui sont tombés dans l'excès contraire : votre délicatesse sera peut-

être blessée de l'extrême liberté qui existe aujourd'hui : vous serez étonnée d'entendre ceux que nous rencontrerons, exprimer très-haut leur sentiment sur votre figure, sans aucun égard pour la décence qu'on doit au public, ni pour le respect qu'on doit aux femmes. Vous l'éprouverez lorsque vous paraîtrez dans le monde.

« Oh ! Madame, répondit Hermine, est-il possible que des manières qui annoncent une mauvaise éducation, et qui offensent la décence, puissent être à la mode ? Cette idée me confirme dans la répugnance que j'éprouve à paraître en public ; mais au moins mon cousin à échappé à cette contagion générale. Il est poli, aimable, et ses agrémens sont si éloignés de toute affectation, qu'on les attribuerait plutôt à la nature qu'à l'éducation. »

Lady Sommerset charmée d'entendre faire l'éloge de son fils, crut ne pouvoir pas saisir une occasion plus favorable pour exprimer le premier vœu de son cœur.

« Je suis enchantée, ma chère, répondit-elle, qu'il ait mérité votre approbation : vous pardonnerez à l'amour propre de la plus ten-

dre des mères, si je vous avoue que je ne connais aucun homme qui puisse le surpasser en mérite aussi bien qu'en esprit et en agrémens. Il n'est pas l'unique personne qui possède ces perfections ; mais pour me servir de l'expression de miss Suarler, très-peu suivent son exemple. Je conviens que je suis vaine de ses vertus. Il a été, dès son enfance, le meilleur des fils, le plus tendre des frères. Il est actuellement le maître le plus aimé de tous ceux qui l'approchent ; et celui qui remplit aussi bien ses devoirs, est sûrement doué d'un bon cœur. Où trouver la perfection? Il a sans doute des défauts il peut être sujet à l'erreur ; mais un cœur sensible ne peut jamais commettre volontairement le mal, ou persister dans une faute, si par imprudence il l'a commise. »

Celui qui l'a accompagné dans ses voyages parle de son caractère et de sa conduite, de la manière la plus flatteuse ; et le bonheur d'un tel fils occupe toutes mes pensées, et devient l'objet du plus ardent de mes vœux. Sa félicité future dépend absolument du choix d'une épouse. Nous dédaignons l'un et l'autre de nous

arrêter seulement aux avantages de la fortune ou aux charmes de la beauté. Des femmes intéressées lui ont déjà tendu des pièges adroits, auxquels il a heureusement échappé; parce que son jugement n'a jamais été entraîné par son imagination. Il est revenu à moi avec un cœur parfaitement libre et dégagé de toute affection. Cet état n'a pas duré long-tems, ajouta-t-elle en souriant. Son sort l'avait destiné à n'être touché que par une beauté supérieure à toutes celles qu'il avait pu rencontrer, mais que son imagination lui avait représenté, lorsqu'il avait cherché à se faire une idée de la perfection. Il avait vu des personnes qui réunissaient la régularité à l'éclat; mais il n'avait jamais vu des trais semblables, animés par l'esprit, embellis par la vertu. Il ne s'était pas préparé à résister à tant d'attraits: il ne fallut que quelques instans pour que sa défaite fût complette. Son cœur est engagé à jamais, et le sort de cet attachement doit pour toujours assurer ou détruire son bonheur et le mien.

Lady Sommerset s'arrêta; la tendresse vraiment maternelle qui l'agitait, ne lui permit plus de continuer. Pendant qu'elle s'exprimait,

ses yeux étaient fixés sur ceux d'Hermine, pour tâcher de pénétrer dans son cœur, et de connaître ses sentimens. Lorsqu'elle avait parlé du retour de son fils *avec un cœur parfaitement libre, mais qui ne le fut pas long-tems*, elle avait été aussi surprise que fâchée, en observant qu'Hermine prenait en rougissant un air de tristesse qui ne pouvait être attribué ni à un excès de délicatesse, ni à un secret sentiment de joie. La suite de son discours etait trop claire, pour que sa nièce, malgré son inexpérience, pût paraître douter qu'elle ne fût l'objet des attentions de son cousin, dont elle avait déjà remarqué les regards attendris. Cette connaissance l'affligea, et l'expression de sa physionomie fit connaître à lady Sommerset la situation de son cœur.

Cette Dame ne pouvait se tromper sur la subite rougeur d'Hermine. Elle vit qu'elle ne provenait pas d'une modestie satisfaite, ni d'un plaisir qu'on cherche à dissimuler. Elle comprit que l'expression de ses vœux n'était pas reçue avec toute la joie qu'elle s'était promise, et elle finit sa phrase d'un ton de voix si triste, et avec un sentiment de chagrin si vi-

sible, qu'Hermine en fut affectée. Elle se leva et prenant une de ses mains entre les siennes: « Ma chère tante, lui dit-elle, mon cousin est l'homme le plus aimable que j'aie encore rencontré, et ceux qu'il honore de son amitié, ne peuvent être insensibles à son mérite. Que tout ce qui peut vous rendre heureux l'un et l'autre, arrive au gré de vos desirs! j'y prendrai toujours un intérêt extrême, puisque vous êtes les seules personnes vraiment chères à mon cœur. Le devoir et l'inclination m'attachent à jamais à vous et... » « Je vous remercie, ma chère nièce, répondit milady, en appuyant emphatiquement sur le mot *nièce*, et affligée de l'entendre répondre si froidement, je vous remercie de vos vœux obligeans; mais nos plus douces espérances s'évanouissent trop souvent; nos plans de bonheur se dissipent en fumée; et notre félicité imaginaire, semblable à une vision aërienne, se réduit au néant.

Hermine n'était pas revenue à elle-même, et sa confusion paraissait encore sur sa physionomie, lorsque lord Sommerset entra dans le cabinet. Il avait à peine salué sa mère, qu'il s'arrêta en disant: « Je crois devoir me reti-

rer, Mesdames, je trouve dans votre maintien quelque chose de si sérieux, que je crains d'avoir interrompu des affaires importantes. »
« Non dit lady Sommerset, un tiers est souvent agréable ; » et sans lui donner le tems de faire d'autres remarques, elle se hâta de lui parler des personnes dont elle avait reçu la visite, et qui venaient de sortir.

« Oh ! répondit-il en riant, je ne suis plus surpris de la tristesse que j'ai remarquée dans votre contenance, puisque vous avez eu la visite de cette jalouse et médisante miss Suarler. Il y a plus de trois ans que je n'ai vu cette vieille Demoiselle ; elle était autrefois l'objet de mon aversion. Elle se plaisait singulièrement à raconter toutes les histoires scandaleuses, qu'elle embellissait encore par ses remarques malignes ; et sur mon honneur, je ne l'ai jamais entendu dire du bien de personne. Son plus grand plaisir a toujous été de troubler l'innocente gaîté de toutes les parties, par ses récits, sur lesquels elle s'étendait avec une nouvelle satisfaction, lorsqu'ils pouvaient inculper ou chagriner quelques-unes des personnes présentes, ou leurs parens. »

« Vous la connaissez à merveille, mon cher enfant, répondit Milady, et nous avons éprouvé la vérité de cette dernière remarque. J'espère même que vous m'aiderez à développer le fonds d'une histoire qu'elle nous a racontée. Elle intéresse particulièrement ma nièce et moi, parce qu'elle compromet notre bon-ami Bertier et votre cousin lord E***. Elle raconta alors tout ce que miss Suarler leur avait dit. « J'ai bien des motifs, répondit lord Sommerset, pour employer mon zèle à votre service, puisqu'en obligeant ma mère et ma charmante cousine, je pourrai peut-être confondre la malice de cette vieille Miss, que je déteste. »

Dans ce moment un domestique vint avertir lady Sommerset qu'un marchand qu'elle avait fait demander l'attendait. Bi n éloignée de cette hauteur qui croit honorer les ouvriers en leur faisant perdre un tems précieux, et en fatiguant leur patience, elle se leva aussitôt pour aller lui parler. Lord Sommerset resta seul avec Hermine; il remarqua son embarras, sa rougeur, ses yeux baissés, et une douce espérance se glissa dans son cœur. Il ne l'avait

jamais vue aussi agitée. Troublé lui-même par la plus vive des passions, il ne put s'empêcher de lui prendre la main, qu'il pressa tendrement. Il oublia la prudence qu'il s'était promise, et avec une ardeur que rien ne put réprimer, il dévoila en peu de mots le secret renfermé dans son cœur, la supplia d'être favorable à son amour, et d'assurer le bonheur de sa vie, en consentant à lui donner sa main.

Les sentimens d'Hermine étaient inexplicables : elle n'éprouvait aucun amour, mais elle estimait sincèrement celui qui l'adorait. Un langage si nouveau la remplissait de confusion. Elle sentait plus de peine que de satisfaction ; elle était si peu préparée à entendre une pareille déclaration, qu'elle cherchait quelle serait sa réponse, sans pouvoir prononcer un seul mot. Lord Sommerset était trop délicat et trop tendre pour la presser de lui parler. « Votre silence m'est-il favorable, chère Hermine, lui disait-il, en baisant sa main? pardonnez à la violence de ma tendresse, et soyez assurée que mon respect égale mon amour. Soyez favorable à l'un et

à l'autre ; laissez-moi conserver la douce espérance qui remplit mon cœur, que la plus tendre des mères, que le plus sincère des amans vous doivent le bonheur de leur vie ! » Après ces paroles, il quitta respectueusement Hermine, qui, incapable d'articuler un mot, se contenta de le saluer, sans savoir si son silence avait anéanti ou fortifié les espérances de son cousin.

Elle resta immobile dans la place où elle était, cherchant à développer les sentimens de son cœur, et perdue dans le labyrinthe de ses pensées, sans que rien pût la guider dans la connaissance de ses propres desirs. Elle estimait véritablement lord Sommerset ; elle aimait et respectait sa tante, comme si elle eût été sa mère. Le premier vœu de son cœur devait être de contribuer à son bonheur ; cependant l'idée d'épouser lord Sommerset la faisait trembler : cette idée était si nouvelle pour elle, qu'elle ne pouvait la supporter.

Pendant qu'elle était encore dans cet état de perplexité, sa tante rentra dans son cabinet, et la prenant tendrement dans ses bras, s'écria, avec l'accent du bonheur : « N'ai-je

pas été trompée ! Est-il bien vrai que j'embrasse ma fille dans la personne de ma nièce ? Oh ! ma chère Hermine, tous mes vœux sont remplis ! »

Que pouvait répondre la pauvre Hermine au milieu de ses irrésolutions ? Elle était dans l'embarras le plus cruel : ces transports, cette tendresse, pénétraient son cœur. Elle embrassa sa tante, et, cachant sa tête dans son sein, elle lui dit, d'une voix faible : « Disposez de moi suivant vos desirs ; je sens que mon bonheur ne peut jamais être séparé du vôtre. »

On est naturellement porté à croire ce que l'ont souhaite, lorsqu'un seul rayon d'espérance vient briller à nos yeux. Lady Sommerset ne vit, dans cette réponse, qu'une délicate confirmation du récit que son fils venait de lui faire, et sa joie fut proportionnée au chagrin que le doute dont elle sortait lui avait fait ressentir.

Elle prodigua à son aimable nièce les plus douces caresses, félicitant son fils, se félicitant elle-même sur le bonheur qu'une aussi heureuse union allait apporter à leur famille. Elle remerciait sans cesse Hermine de lui rendre la

fille qu'elle ne cessait de pleurer, et qui méritait tous ses regrets. « Oh! ma chère enfant! s'écriait-elle, ne doutez pas que l'esprit de votre mère ne suive toutes vos démarches, du céleste séjour, et qu'il ne se réjouisse du bonheur de sa fille, du seul objet de sa tendresse et de ses soins, qu'elle a confié, en mourant, à la protection de sa sœur. »

Hermine, inondée de larmes, fut frappée du nom de sa mère; elle se rappela que le vœu de son père était sans doute exprimé dans les papiers confiés à ses soins. Etonnée d'une réflexion qui ne s'était jamais présentée à son esprit, elle craignit d'avoir manqué à son devoir et aux ordres sacrés de son père, en quittant la retraite qu'il avait choisie avant d'avoir atteint sa vingt-unième année. Trop sincère pour déguiser sa pensée, elle expliqua à lady Sommerset le reproche qu'elle se faisait à elle-même, et la crainte qu'elle éprouvait d'avoir commis une désobéissance coupable. Sa tante tâcha de calmer ses esprits et de lui rendre le repos.

Elle lui représenta que l'intention de son père n'aurait point été de la soustraire au

monde, s'il avait pu prévoir que sa vie finirait aussi promptement; que son projet de s'établir à l'abbaye de Saint-Hubert avait fait naître le desir de la voir au couvent de Sainte-Ursule, qui en était proche. « Nous ignorons, l'une et l'autre, les motifs qui ont pu l'engager à choisir cette solitude ; et, en vérité, j'ai eu souvent l'idée de vous engager à ouvrir les papiers qu'il vous a laissés. Votre destinée est fixée par notre heureuse rencontre. Le testament de votre grand-père vous remet à mes soins, si malheureusement votre mère n'existe plus et que vous ne soyez pas encore mariée son desir était que vous fussiez élevée dans un couvent, et votre père s'est conformé à ce que ce testament ordonnait.

» Le même acte portait, qu'à l'âge de vingt-un ans vous pourriez disposer de vous-même. Nous avons plusieurs raisons de penser que toutes vos propriétés en France sont dissipées, et comme votre père ne connaissait pas la sage précaution qui vous a assuré quinze cents livres sterlings de revenu en Angleterre, qui font à-peu-près deux mille livres aujourd'hui, il me semble naturel de penser qu'il avait fixé

ce moment pour vous rendre aux soins des parens de votre mère. Nous trouverons sans doute, dans ces papiers, le motif qui lui a fait reculer cette époque jusqu'à l'âge de vingt-un ans. »

« Je n'ose pas décider moi-même, répondit Hermine, sur une chose aussi importante, ni juger jusqu'à quel point les circonstances dans lesquelles je me suis trouvée, peuvent justifier ma négligence à remplir un devoir qui devait m'être sacré. Je me rappelle que pendant notre séjour dans ce vieux château, il dit un jour : Oh ! que ne puis-je vivre assez long-tems pour placer ma pauvre Hermine sous la protection de ***. Il s'arrêta ici comme s'il eût été frappé d'un souvenir pénible, puis il ajouta : Je puis reprendre mes forces, et jouir encore quelque tems du bonheur de vivre avec mon enfant. Oh ! si je pouvais espérer de gagner le couvent ! serai-je assez malheureux pour mourir ici, près du terme de mes vœux, et si loin de tout secours humain.

« Je lui offris de visiser la forêt, mais le danger d'une semblable course l'effrayait. Nous pouvons, disait-il, vivre encore un jour avec

ce qui nous reste de provisions, je serai peut-être mieux demain. Si au contraire je suis plus faible, oh ! ma chère Hermine, que deviendrez-vous ? Il me tenait ces discours dans la soirée qui précéda le jour où le ciel envoya Louis Bertier à notre secours ; après cette nuit orageuse pendant laquelle nous croyons à tout instant être engloutis sous les ruines du château, une nouvelle altération parut sur le visage de mon père. Je voyais qu'il était moins bien que la veille ; mais je ne le croyais pas aussi mal qu'il était en effet. J'avais peu d'espoir de le voir reprendre ses forces. La pluie avait pénétré dans la chapelle, dont le vent avait enlevé la couverture. Il se plaignait du froid, je sortis pour aller chercher quelques feuilles mortes et quelques morceaux de bois secs, pour allumer du feu. Le ciel me découvrit aux yeux de Louis : il vint à notre secours. Hélas ! je crains que la joie que mon père éprouva, n'ait hâté le moment de sa mort, en lui causant une impression trop vive et trop subite. Hermine ne put prononcer ces derniers mots sans verser des larmes ; sa tante s'empressa de les tarir par ses tendres caresses,

N'obscurcissons pas, lui dit-elle, le plus heureux jour de ma vie par de penibles souvenirs. Lisez dans l'avenir, ma chère fille, et vous y verrez des jours et des années de bonheur; une mère et son fils veulent employer tous les instans de leur existence à vous faire oublier vos malheurs par une félicité parfaite. Hermine baisa la main de sa tante; mais cette action fut accompagnée d'un profond soupir, que Milady interpréta favorablement. Elle termina cette conversation, en conseillant à sa nièce de ne point ouvrir le testament de son père, avant d'avoir consulté sur cet objet son digne et honnête chapelain, personne n'étant plus capable de la diriger dans une démarche aussi importante. Hermine y consentit avec empressement, et elle se retira dans son appartement, comblée des remercîmens et des caresses de sa tante. Après avoir réfléchi quelque tems à ce qui venait de se passer, et en méditant les paroles de sa tante, il lui parut que sa destinée était fixée, sans qu'elle eût cependant prononcé un seul mot. Elle ne pouvait douter que son silence n'eût été pris pour un consentement, et qu'elle ne fût considérée par lord

Sommerset et par sa mère, comme son épouse future. Que lui restait-il à opposer à leur desir? Rien, à moins que le testament de son père ne lui défendît cette union. Elle desirait presque que le devoir et l'obéissance vinssent lui offrir des raisons de refus ; puis s'accusant d'ingratitude envers sa tante et son aimable cousin, elle était prête à se rendre à leurs vœux. Nous la laisserons dans cet état d'incertitude, pour aller retrouver lord E*** et Louis, qui après un voyage agréable, étaient arrivés en bonne santé à *Elworth-Hall*. C'était la première fois que lord E*** visitoit ses terres depuis la mort de son père ; il avait envoyé un courier pour annoncer son arrivée, et préparer les appartemens. Ce château avait servi pendant longtems d'habitation au dernier lord E***, et tout y était dans un ordre si agréable et si parfait, que sept années qui s'étaient écoulées depuis sa mort, n'avaient fait éprouver aucuns dommages aux bâtimens ni aux meubles.

CHAPITRE XXVIII.

Pendant la première semaine du séjour de lord E*** à *Elworth-Hall*, le changement de vie, la beauté de la campagne, et les promenades qu'il faisait avec Louis dans l'étendue de son domaine, firent passer à l'un et à l'autre des momens très-agréables ; mais lorsqu'ils se retiraient le soir dans leurs appartemens, la nuit et la solitude ramenaient la réflexion et l'inquiétude.

A mesure que Louis reprenait des forces, son ame reprenait une nouvelle énergie, et le sentiment de sa situation lui devenait extrêmement pénible. Il ne pouvait supporter l'idée de dépendre des bontés d'une personne, à qui il était totalement étranger. Si la générosité de lord E*** lui faisait oublier l'énorme distance que la naissance et la fortune avaient mis entre eux ; il sentait qu'il n'avait aucunes raisons qui pussent le justifier de recevoir tant de bontés, et de laisser couler ses jours dans les plaisirs, en s'abandonnant à une oisiveté

qui ne s'accordait ni avec sa position, ni avec ses projets. Il se blâmait de n'avoir pas assez de fermeté pour parler ouvertement à lord E***, et lui expliquer ses vues, ses desirs; et il était principalement retenu par la difficulté de convenir avec lui-même de l'état qu'il devait embrasser.

Le bon père François avait plutôt consulté son amitié que les talens de son élève, en cherchant à lui être utile. La modestie de Louis lui faisait penser que ses connaissances dans les langues Allemandes et Italiennes, n'étaient pas assez profondes pour lui offrir la ressource de les enseigner. D'après ce qu'il avait vu, l'expérience que ses voyages lui avait acquise, et ses propres réflexions, il s'était convaincu que ses connaissances étaient trop superficielles, pour espérer de remplir la place d'instituteur, à laquelle la partialité de son vieil ami l'avait destiné. Que ferai-je? s'écriait-il, je ne puis me soumettre à vivre dans une honteuse inactivité, et à dépendre éternellement d'une générosité à laquelle je n'ai nul droit. Ce n'était pas mon intention de rester auprès de mon pauvre Frédéric; et je n'ai jamais eu

l'idée de devenir un fardeau pour les autres, tant que ma jeunesse et ma santé me donneront les moyens de travailler. Je veux, je dois quitter lord E***. Cette réflexion en amena beaucoup d'autres ; et Louis passa la nuit sans goûter la douceur du sommeil, et sans cesse occupé à former des plans, sans cependant s'arrêter à aucune idée fixe.

L'esprit de lord E*** n'était pas plus satisfait que celui de son jeune ami. Lorsqu'il s'était attaché à Eléonore, il avait été séduit par sa rare beauté, et le desir de la montrer publiquement comme sa maîtresse. L'amour avait eu peu de part à cet engagement ; mais c'était le sort de cette femme d'enchaîner tous ceux qui l'approchaient : personne ne pouvait voir cette Circé avec indifférence : Louis était le seul qui eût conservé sa raison près d'elle ; et tous ceux qui jusqu'à lui étaient tombés dans ses pièges, étaient restés les esclaves de ses charmes.

Lord E*** n'avait pas senti son extrême dépendance jusqu'au moment où il fut convaincu de son infidélité et de tous ses crimes. L'orgueil, le ressentiment, le mépris et la

haine même triomphèrent de l'amour, et tous les liens qui l'attachaient à Eléonore, lui parurent rompus, lorsqu'elle lui dit qu'elle n'avait jamais éprouvé le moindre sentiment pour lui. L'idée de son propre mérite et des sacrifices qu'il avait faits pour elle, lui firent éprouver un véritable ressentiment : son amour propre se souleva, et l'ingratitude de cette femme le remplit d'horreur pour sa bassesse et la dépravation de ses principes. Lorsqu'il apprit les circonstances de l'enlèvement de Louis, qu'il le vit près d'expirer, son ressentiment se changea dans la plus forte aversion : il ne vit plus d'autre parti à prendre que de fuir cette femme fausse et cruelle, et la tranquillité de la campagne lui parut le seul abri où il pût encore jouir de la paix de son cœur.

Les premiers jours se passèrent agréablement ; il forma des plans d'embellissemens. Il avait déjà vendu deux belles terres, pour payer les dettes du jeu, et *Elworth - Hall* était le seul bien qui restait libre ; il ne pouvait pas être aliené : et lord E*** résolut de rétablir les fermes, d'améliorer les terres,

et d'embellir le vieux château. La conversation de Louis, la pureté de son cœur, les grâces de son esprit, lui offrirent aussi un genre de plaisir bien nouveau pour un homme du monde. Tout cela l'occupa agréablement les premiers jours ; mais il commença à trouver trop d'uniformité dans cette vie ; il devint plus triste, la morale fatiguait ses esprits, les journées lui paraissaient trop longues ; il lui semblait qu'il ne pourrait en remplir le vide, que lorsqu'il aurait retrouvé ses compagnons de plaisir.

Son imagination était souvent occupée de la belle Eléonore, qui venait avec tous ses charmes s'offrir à sa pensée : ses crimes n'excitaient plus la même horreur ; il les attribuait à son pays, à son éducation, à son amour pour Louis, qui avait commencé long-tems avant qu'elle vînt en Angleterre, et qu'elle l'eût connu. Peut - être en la quittant pour voler à *New - Market* avait - il blessé également son orgueil et son amour ; et comme femme, comme italienne, elle avait voulu tirer uue vengeance exemplaire de cette désertion. Les rapports de ses

domestiques étaient contre elle ; mais en promettant de l'argent à ces créatures mercenaires, de quelle calomnie ne sont-elles pas capables ? Enfin malgré ses vices, le cœur de lord E*** sentait encore son empire, et soupirait de son éloignement : ses sens étaient enchantés au souvenir de ses attraits ; si elle avait des torts affreux, ils étaient compensés par tant de charmes. Dans sa societé, les heures s'écoulaient avec rapidité. Que ce souvenir lui faisait paraître les journées passées à *Etworth-Hall* longues et ennuyeuses ! rien n'occupait plus son cœur, rien ne charmait plus ses sens : l'habitation de la campagne n'était pas supportable ; et cette solitude qui n'était animée que par la societé du grave et raisonnable Louis devenait d'un ennui mortel.

La curiosité venait encore agiter lord E***. Qu'est devenue Éléonore ? Comment supporte-t-elle notre absence ? A-t-elle trouvé un nouvel amant ? Cette dernière idée le chagrinait ; il voulait retourner à Londres, et envoyer un agent secret pour s'informer de toutes les circonstances de sa conduite, qui intéressait

si fort son cœur. Telles étaient les idées qui troublaient le bonheur de lord E*** , pendant que l'imagination de Louis, agitée par d'autres motifs , n'était pas plus calme.

Il n'y avait que huit jours qu'ils étaient à la campagne, et ni l'un ni l'autre n'en pouvaient supporter l'oisiveté et l'ennui. Les plaisirs de la chasse, de la promenade, qui charmaient leurs voisins , leur paraissaient insipides. Ils les partageaient sans y trouver aucune jouissance ; et leur contrainte, leur tristesse, redoublaient à tout instant.

Louis s'était promptement apperçu du dégoût que la campagne inspirait à lord E*** ; il avait aussi remarqué qu'il parlait sans cesse d'Éléonore, cherchant à pallier ses vices , et à exalter sa beauté. Il lui était même échappé de dire que des charmes aussi séduisans faisaient oublier la corruption de son cœur. Il lui paraissait que Milord le regardait quelquefois avec froideur. Un matin, qu'il était rempli de ses idées, il alla s'asseoir au pied d'un arbre dans la partie la plus épaisse du bois , et il ne put s'empêcher de s'écrier : Il est tems de partir ; mais où aller ? Je n'en sais rien ; je

n'ai point d'amis; je suis jetté sur une terre étrangère, sans fortune, sans pouvoir réclamer la protection de personne ; à peine puis-je en parler la langue, et où trouverai-je un asile? Comment puis-je espérer qu'une respectable famille me reçoive comme instituteur, lorsque je ne possède ni l'instruction ni le mérite qui pouvait me procurer un emploi aussi important.

Il achevait tristement ces mots, lorsqu'entendant du bruit sous le feuillage, il tourna la tête pour connaître d'où le bruit provenait. Qui peut exprimer son étonnement, lorsqu'il vit Éléonore simplement vêtue, et sortant du plus épais du bois? Sa confusion et sa surprise ne lui permirent que de s'écrier: «Éléonore!»

«Oui, c'est la malheureuse Éléonore que vous avez méprisée, abandonnée, et qui ne ne peut trouver le bonheur, le repos, lorsqu'elle est éloignée de vous. En vain, Bertier, essayerez-vous de me fuir, je vous suivrai jusqu'aux extrémités de la terre. Un amour semblable au mien, n'est arrêté ni par le danger, ni par la distance. Vous pouvez me dédaigner, me haïr, rejetter des offres que tant d'autres rechercheraient avec empres-

sement ; mais je jure, par tout ce qui existe de plus sacré, que vous ne m'échapperez pas. Je vous suivrai la nuit et le jour. Enfin je serai votre épouse, ou aucune femme, dans le monde, ne peut se flatter d'occuper une place qui ne peut l'être que par moi. Voilà ma dernière, mon irrévocable résolution ; et votre froideur ne servira qu'à animer ma passion et à exciter ma vengeance. »

« Oh ! Madame, s'écria Louis, ne poursuivez pas ainsi un malheureux étranger, et ne vous dégradez pas par des sentimens indignes de vous et de votre sexe. »

« Allez-vous encore me débiter vos maximes religieuses et votre ridicule morale. Que veut dire l'orgueil de mon sexe ? Je ne connais pas d'autres lois que celles de mes penchans. Accordez-moi le bonheur de vous rendre heureux, d'établir votre fortune ; et cette Eléonore, si violente, si vindicative, deviendra la plus douce, la plus soumise des créatures. Vous seul pouvez changer mon caractère : venez, mon cher Bertier, venez. Depuis trois jours je parcours cette enceinte, que je déteste, puisqu'elle vous dérobait à ma vue. Si je n'avais

pas eu le bonheur de vous rencontrer, j'aurais succombé à mon désespoir. Que votre refus ne me porte pas aux dernières extrémités! Fuyez avec moi, nous gagnerons l'heureuse Italie : des plaisirs sans nombre nous y attendent ; toute ma fortune est entre vos mains. Je serai glorieuse de devoir mon existence à votre générosité. Oh! Bertier, où trouverez-vous jamais un cœur semblable au mien? »

« Je vous conjure, je vous supplie, Madame, de ne pas me presser davantage ; oubliez un malheureux.... » « Arrêtez, s'écria-t-elle, quel est l'obstacle qui me ferme votre cœur. Répondez à ma question ; aimez-vous Fidelia Douglas? » « Je n'ai point pour elle ce que vous appelez de la passion ; je l'estime et l'admire comme une très-aimable personne, et je desire qu'elle soit heureuse avec un homme capable de l'apprécier et de la mériter..... » « C'est assez, je vois que l'amour n'a point de part à vos sentimens pour elle ; mais je sais qu'une autre.... » « Une autre, répéta Louis étonné. » « Oui, une autre, dit Eléonore, en fixant sur lui ses yeux scrutateurs, ce n'est pas de cette simple Caroline dont je veux vous

parler.... Hermine.... qui est cette Hermine ? »

Louis pâlit, répéta deux fois le nom d'Hermine avec une émotion trop visible, et fut incapable de dire une seule parole de plus. « A présent, s'écria Eléonore, j'ai découvert votre secret ; je lis dans vos yeux, dans votre cœur ; j'ai une rivale, une rivale détestée. Dites-moi où elle est ? qui elle est ? Je jure par ce qu'il y a de plus sacré, que je la découvrirai, qu'elle ne pense pas m'échapper... Elle me dédommagera de tout ce que j'ai souffert. Je fais serment de la sacrifier à ma vengeance, si vous refusez de m'accompagner dans ce moment même. » « Son nom et le lieu de sa résidence ne sortiront jamais de ma bouche. Mais sachez, Madame, que j'aime sans espoir ; une barrière insurmontable s'élève entr'elle et moi ; et quoique je l'adore, et que je sois prêt à sacrifier ma vie pour elle, je ne nourris point l'audacieux projet de l'abaisser jusqu'à moi. Elle ne connaîtra jamais cette passion, sans espérance, que vous avez découverte. »

« Que tous les malheurs qui sont nés de l'amour et de la vengeange retombent sur sa tête ! elle n'est point innocente à mes yeux,

dès qu'elle m'arrache votre cœur. Elle deviendra ma victime, comme je suis devenue la vôtre. Je répète encore une fois mes offres, insensée que je suis! Si vous les acceptez, l'amour, la fortune, la splendeur, le bonheur, vous attendent; si vous les rejettez, préparez-vous à être poursuivi, ainsi que l'objet de votre tendresse, par tout ce que la haine, la vengeance, et le courroux d'une femme ont de plus violent. Quand elle ne compte pour rien sa propre vie, celle des autres lui est soumise. Prononcez maintenant votre arrêt et le mien. »

Dans ce malheureux instant où Louis, rempli d'indignation, allait répondre à ses menaces, on entendit du bruit dans les broussailles. « Comment, s'écria Eléonore, suis-je trahie, suis-je perdue, mais je ne la serai pas seule... Meurs ingrat, insensible! » et tirant un pistolet caché sous sa robe, elle le tira, et s'enfuit. La balle passa près du bras gauche de Louis et pénétra dans le bois. Un cri perçant frappa aussitôt l'oreille de Bertier, qui resta immobile à sa place. Cette action avait été si soudaine, et l'effet si prompt, qu'il fallût

un second cri pour le rappeler à lui-même. Il courut dans l'intérieur du bois, et trouva lord E*** étendu par terre, et baigné dans le sang qui sortait de son côté.

Etonné et désespéré de ce malheureux événement, il ouvrit sa veste, et banda la plaie avec son mouchoir ; puis il courut au château pour avoir du secours. Il appela les domestiques, qui en pleurant conduisirent leur maître dans son appartement, où la femme de charge essaya d'arrêter le sang qui sortait de sa blessure, et de le rappeler à la vie qui semblait prête à s'échapper. Jusqu'au moment où le chirurgien arriva, Louis fut dans un état affreux. Tous les domestiques lui demandaient à la fois, comment cet accident était arrivé ; et il restait dans le silence. Un d'eux en cherchant sous les arbres trouva le pistolet, et questionnant le jardinier, celui-ci répondit « que toutes les portes étaient fermées, qu'il n'avait vu aucun étranger, et que personne n'était entré de la journée dans le parc. Il avait entendu le bruit du pistolet ; mais n'ayant pas cru possible qu'il fût parti de l'intérieur du jardin, il avait continué son ouvrage ; en pensant que

personne ne pouvait entrer ou sortir sans sa connaissance. »

Ce récit du jardinier fit naître dans la maison quelques soupçons défavorables à Louis; les gens sans éducation ont généralement une grande prévention contre les étrangers. Leurs soupçons se changèrent bientôt en certitude; et lorsque le chirurgien arriva, ils étaient tous persuadés que ce français qui devait sa vie à la générosité de leur maître, venait de l'assassiner. Il s'arrêtèrent peu à l'invraisemblance qu'il y avait, qu'un homme pût se rendre coupable d'un tel crime, sans y être porté par un intérêt particulier. C'était un étranger inconnu à tout le monde : donc il était coupable. Louis avait attendu l'arrivée des secours, dans un état d'anxiété qui ne peut être exprimé. Les soins assidus de la femme de charge, avaient pour un moment, rappelé lord E*** à la vie. Il avait respiré, ouvert les yeux, et porté ses regards sur Louis qui était à genoux, au pied de son lit. Il avait essayé de parler ; mais succombant sous cet effort, il était retombé dans l'état de faiblesse et d'insensibilité dont il venait de sortir. Le chirurgien ayant sondé la

plaie; la douleur qu'en ressentit le malade, parut encore une fois lui rendre le mouvement. Louis qui l'examinait avec soin, fut saisi de crainte, et conserva peu d'espoir de le rappeler à la vie. Il sentit que ses forces l'abandonnaient à son tour; et se hâtant de passer dans l'autre chambre, il tomba évanoui.

Le chirurgien ayant fini le pansement, et donné les instructions nécessaires à la femme de charge, il quitta la chambre du malade pour entrer dans celle où Louis était étendu sur un sopha sans apparence de sentiment. Il le secourut, et en peu d'instans, il le fit revenir à lui. Il demanda d'une voix basse au domestique de Milord : « Quel est ce jeune homme, qui prend tant de part aux souffrances de votre maître. » « C'est un français que Milord a été chercher à la campagne pour l'amener dans son hôtel de Londres. Il était très-malade, il l'a soigné avec autant d'attention que s'il eût été son frère; c'est tout ce que je sais de lui. Quand à son chagrin, il a des raisons pour en avoir ; car .... Dans ce moment Louis ouvrit les yeux, et essayant de lever la tête, le domestique sortit, et le chirurgien assista Louis.

Les paroles, et sur-tout l'air mystérieux du valet de chambre de milord, avaient encore augmenté la curiosité qu'il avait déjà de connaître de quelle main lord E*** avait reçu cette dangereuse blessure. Il attendit que Louis pût parler, et les premières paroles qu'il articula, furent celles-ci.... « Ah Dieu ! dites-moi si la blessure de milord est.... » « Elle paroît extrêmement dangereuse, répondit le chirurgien; mais je ne puis rien prononcer jusqu'à la levée du premier appareil: j'amènerai avec moi deux personnes très-habiles, et nous l'examinerons ensemble. » « Oh! ciel, s'écria Louis, j'aurai causé la mort d'un ami, d'un bienfaiteur! » « La vie de milord, dit le chirurgien, est entre les mains de Dieu, quelques heures décideront de son sort, et j'espère très-fort que cette manière de vous accuser vous-même, ne sera pas une prévention défavorable contre vous. » « Malheureux que je suis, s'écriait Louis, pourquoi le ciel n'a-t-il pas permis que je mourusse avant que ce crime affreux ait été commis ! Oh ! cher lord E***, quelle fatale, quelle cruelle récompense pour tant de bontés! Il mit un mouchoir sur ses

yeux, et s'abandonna à un désespoir qui émut vivement le chirurgien. Il ne douta plus que ce jeune homme n'eût attenté à la vie de lord E***, d'après les informations des domestiques et le trouble où il le voyait.

Sur ces cruels soupçons, il se crut autorisé à dire aux gens de la maison de ne pas permettre au jeune Français d'en sortir : ils étaient tous très-disposés à obéir à ce commandement. Le valet-de-chambre de Milord, enchanté de pouvoir marquer son importance dans cette occasion, prit deux hommes d'écurie ; et accompagné par eux, monta chez lord E***, et dit à Louis de se retirer dans sa chambre, où deux hommes allaient le garder jusqu'à ce que les parens de Milord fussent arrivés.

« Garder ! répéta Louis étonné ; comment, garder ! Que prétendez-vous ? » « Ce que je prétends n'est que trop juste, répondit l'insolent valet : Milord a été blessé dangereusement, vous étiez seul avec lui, on a trouvé un seul pistolet. Qui pourrait avoir commis ce crime, si ce n'est vous ? » « Quoi ! vous pourriez supposer que j'ai été l'assassin ? » « Qui l'aurait été, si ce n'est vous ? Mais il est inu-

tile de parler plus long-tems; toutes les preuves vous condamnent, et jusqu'à ce que les parens de Milord soient ici, il est de mon devoir de vous garder : ainsi montez sans résistance. »

« Je n'en ferai aucune, répondit Louis, reprenant sa fermeté et la dignité que donne l'innocence. J'aurais été heureux qu'il me fût permis de prodiguer mes soins à Milord, dont le danger me désespère; mais si vous avez reçu l'autorité de me retenir chez moi, je m'y soumets. Je demande seulement qu'il me soit permis de parler au chirurgien qui vient de me quitter, lorsqu'il reviendra avec les médecins. »

« Ce sera comme il lui plaira, » répondit Jervis, en le pressant de monter dans sa chambre. Louis le suivit, et trouva les deux autres domestiques en faction dans son appartement, s'acquittant de leur emploi avec toute l'insolence qu'on pouvait attendre de la satisfaction qu'ils éprouvaient à mortifier un étranger. Louis ne put retenir la violence de son émotion : le souvenir de tous ses malheurs, les soupçons auxquels il était en but depuis quel-

que tems, la vengeance de la cruelle Eléonore; qui ne lui laissait pas un moment de repos, et qui, très-probablement, avait assassiné lord E***; l'amer regret qui déchirait son ame, en pensant que son bienfaiteur allait périr du coup qui lui était destiné; la fuite d'Eléonore, la perte d'Hermine, qu'elle avait jurée; la possibilité qu'elle pût découvrir la demeure de cet objet adoré; tous ces souvenirs, toutes ces craintes accablèrent son esprit, et le rendirent presque frénétique. Sans s'inquiéter de ce que pourraient penser ceux qui l'observaient avec soin, il marchait précipitamment dans la chambre, frappant ses mains l'une contre l'autre, et s'écriant : « Ah! père François, ah! ma mère bien-aimée! considérez le malheur dont votre tendresse m'a accablé! Je suis le meurtrier involontaire de tous ceux qui daignent me protéger! Que vais-je devenir? »

« Si Milord vient à mourir, dit un des gardiens, votre sort sera bientôt décidé, vous serez pendu, comme son meurtrier; soyez-en sûr monsieur le français : il est impossible que vous y échappiez. » Louis, absorbé dans ses réflexions, entendit à peine ce discours cruel

et insolent. Il continua à parcourir la chambre, jusqu'à ce qu'accablé par la douleur, il retomba sur une chaise ; il se tordit les bras avec l'air de la démence. Ses gardiens le regardaient en haussant les épaules ; et ne doutant plus qu'il ne fût coupable, ils se disaient l'un à l'autre : « Quel terrible poids que celui d'une conscience criminelle. »

Cependant lord E*** avait repris ses sens, mais il ne pouvait pas articuler un seul mot. Il portait ses yeux tout autour de lui, et semblait chercher et desirer quelqu'un qu'il ne voyait pas. Jervis et la femme de charge qui l'avaient prévenu des mêmes soupçons que le reste de la maison, se dirent l'un à l'autre, que sans doute Milord cherchait à connaître si on s'était assuré de la personne de son meurtrier. Dans cette persuasion, le valet-de-chambre lui dit doucement : « Oui, Milord, soyez tranquille, le traître est arrêté, il est sous bonne garde ; et si Milord périt, il n'échappera pas à notre vengeance. Si, comme je l'espère, Milord guérit, ce malheureux étranger sera pendu pour avoir attenté sur sa vie. N'est-ce pas la

même chose de tuer ou de blesser quelqu'un. »
« Sans doute, répondit la femme de charge: d'une manière ou de l'autre, il faut qu'il meure. »

Ils remarquèrent que les yeux de lord E*** étaient extrêmement agités, et ils ne doutèrent pas que ce ne fût l'effet de sa colère contre son assassin; et comme il parut ensuite dans un profond sommeil, ils s'entretinrent d'un autre sujet; et après avoir tiré les rideaux, ils partagèrent en silence quelques restaurans, que la bonne Dame avait été chercher dans l'office, pour rétablir les esprits de son bon maître.

Quelques heures après, M. Paulet, le chirurgien, dont nous avons parlé, revint avec deux de ses confrères. La blessure fut examinée, et ils la jugèrent extrêmement dangereuse. Les balles étaient retirées, et cependant il n'y avait encore aucun symptôme favorable qui pût donner l'espoir de sa guérison. M. Paulet, dans le doute de ce qui pouvait arriver, desira avertir les amis et les parens du malade. Il avait déjà écrit des lettres auxquelles il ajouta le rapport des deux autres chirurgiens, et qu'il

envoya par des exprès. Il demanda aux domestiques à qui il fallait les adresser? La femme de charge qui habitait la campagne, ne connaissait aucune des relations de son maître. Jervis avait entendu dire que lord Sommerset et lady sa mère étaient parens de lord E*** ; mais il ne savait pas s'ils étaient en Angleterre. Le duc de Belfort était son intime ami, et il le croyait à Londres. D'après cette vague instruction, M. Paulet envoya ses couriers à lord Sommerset et au duc de Belfort. La seconde inspection de la blessure avait épuisé les forces du pauvre malade ; il était presque sans vie, et paraissait n'y être rappelé que par des accès de convulsion, que ses douleurs excitaient.

M. Paulet demanda à voir le français qu'il croyait criminel : on le conduisit dans sa chambre. Il trouva Louis appuyé sur une table, et couvrant son visage de ses deux mains. Il avait frappé à la porte, qui avait été ouverte par un des gardiens ; et Louis, perdu dans ses réflexions, accablé de son malheur, ne l'avait pas entendu. Une voix plus douce et plus polie que celles qui lui parlaient depuis le matin, le

tira de sa rêverie ; il leva ses yeux, remplis d'une douleur si profonde, que le cœur sensible de l'honnête chirurgien éprouva quelqu'intérêt pour un malheureux étranger, que toutes les circonstances semblaient accabler. « Je suis bien aise, lui dit-il d'une voix attendrie, de vous trouver mieux qu'au moment de mon départ. » « Ah ! Monsieur, s'écria Louis, dites-moi comment se porte lord E***, et s'il reste quelqu'espoir ? »

« Il y aurait de la folie à nourrir de vaines espérances, répondit M. Paulet ; il est dans l'état le plus dangereux. » « Oh mon Dieu ! à quel malheur suis-je réservé, dit Louis? et se levant précipitamment, le généreux, l'excellent lord E*** doit-il donc perdre la vie ? C'était la mienne qui devait succomber, j'ai la mort de mon bienfaiteur à me reprocher. » « Arrêtez, reprit M. Paulet, en remarquant les regards réciproques et le sourire amer de ses gardiens : Arrêtez et ne cherchez pas vous-même à paraître criminel ; je ne puis croire que vous soyez la cause du malheur que vous déplorez. » « Oui, reprit Louis, oui, Monsieur, j'en suis la cause

infortunée : s'il périt, il est la victime d'un infâme assassin, et le coup qui a pénétré dans son cœur, devait percer le mien. »

« Ne dites rien de plus, je vous en supplie, vous ignorez nos coutumes et nos lois, vous ignorez que vous pouvez vous faire un tort irréparable. Tout accusé est regardé comme innocent, jusqu'à ce que la loi l'ait condamné, et personne n'est écouté dans sa propre accusation. Lorsque vous serez interrogé, la vérité et l'honneur doivent être vos défenseurs ; mais ne donnez pas vous-même des armes à vos ennemis : je ne puis pas, je ne veux pas vous juger coupable, à moins qu'une preuve matérielle et irrévocable.... Mais jusqu'à ce moment, regardez-moi comme votre ami ; vous êtes étranger, je crains que vous ne soyez inconnu, et votre malheur vous donne des droits sur un cœur sensible. »

« Quelque soit le sort qui m'est réservé ; que le Ciel récompense la charité qui vous anime, dit Louis, avec véhémence et en pressant les mains de M. Paulet. Je ne puis pas dire actuellement qui je suis, ni quels évé-

nemens m'ont conduit en ces lieux; mais ordonnez qu'on me donne une plume et de l'encre, et j'écrirai le récit de mes malheurs. Je prends le Ciel à témoin de la vérité de ce que je vous apprendrai. » « Votre confiance m'honore, répondit M. Paulet, vous avez de grands droits à mon intérêt, je dirais presque à mon estime : je me trompe fort, ou vous êtes plus malheureux que coupable; l'erreur a pu vous égarer, je vous crois incapable de commettre un crime. » « Je suis véritablement le plus infortuné des êtres, dit Louis avec un profond soupir; mais je ne suis pas aussi coupable que les apparences peuvent le faire croire. Je suis disposé à le penser, répondit M. Paulet, je vais vous envoyer une potion calmante, et tout ce qu'il faut pour écrire. J'espère ajouta-t-il, en s'adressant aux gardiens, que vous traitez ce malheureux étranger avec égard : votre devoir est de croire à l'innocence tant que le crime n'est pas démontré; et quand la conviction est prononcée par la loi, nous devons encore plaindre le criminel, comme hommes et comme chrétiens. »

Ces domestiques qui avaient été attachés au dernier lord E***, avaient été habitués à respecter le docteur Paulet, qui jouissait de l'estime et de la confiance de toute la province ; ils écoutèrent ses avis, et promirent de les suivre comme des ordres.

Nous laisserons un moment les habitans d'*Elworth-Hall*, pour nous occuper d'autres personnes, qui ne sont pas moins intéressantes.

CHAPITRE XXIX.

Nous avons laissé lord Douglas, son frère et l'aimable Fidelia voyageant vers le midi de la France. Milord avait le desir de ne s'arrêter que quelques jours à Paris; mais malgré la douceur de sa voiture, et les précautions sans nombre qu'on avait prises pour lui épargner toute fatigue, lorsqu'il y fut arrivé, sa faiblesse ne lui permit pas d'aller plus loin; et M. Douglas fut obligé de consulter pour lui, les plus habiles médecins de cette ville. Pendant quatre ou cinq jours il parut mieux, mais le sixième il fut saisi d'une violente attaque de goutte dans la tête et l'estomac, qui le conduisit au tombeau en seize heures de tems. La surprise et le chagrin de son frère et de la sensible Fidelia ne doivent pas être comparés à cette douleur affectée, qui est la seule que ressentent ordinairement les héritiers d'un beau titre et d'une grande fortune. La réconciliation des deux frères avait été sincère; ils s'étaient véritablement attachés l'un à l'autre.

Le cœur de Fidelia et celui de son père avaient été si profondément touchés de la mort de Frédéric, que ce nouvel événement, qui rouvrait leur blessure, leur parût cent fois plus difficile à supporter, qu'il ne l'eût été sans le malheur qu'il rappelait.

Ils se préparèrent à retourner dans leur patrie, afin d'y reporter le corps de lord Douglas, et de le déposer dans le même caveau que celui de ses pères; il fut embaumé et mis dans un cercueil avec toute la pompe et toutes les cérémonies usitées dans une circonstance pareille; et six semaines après leur départ d'Angleterre, lord Douglas et Fidelia retournèrent à *Rosevalt* avec les restes inanimés du dernier possesseur de cette terre. Lord Douglas y laissa sa fille avec la femme de charge, et continua sa triste route jusqu'à *Nutwell-Parc* en *Worcestershire*, principale terre de la famille et lieu de sa sépulture.

Fidelia, livrée à la solitude et à la réflexion, saisit ce moment pour écrire une lettre détaillée à sa chère Hermine; et ne doutant pas qu'elle ne fût en Angleterre, elle la lui adressa dans *Portland-Place*. Elle lui racontait le triste

événement de la mort de son frère, l'étrange disparition de Louis, sans oublier les lettres écrites par Eléonore, qui ne permettaient pas de douter qu'elle n'eût joué un grand rôle dans toute cette affaire. « Toutes ces circonstances, ajoutait-elle, semblent accuser Bertier de la plus noire ingratitude; et cependant mon cœur le défend encore, quand ma raison est presque convaincue. Son silence est aux yeux de mon père une nouvelle preuve de son crime; et il ne veut plus entendre prononcer son nom; et il le regarde comme le plus infâme hypocrite et l'homme le plus vil et le plus ingrat qui ait jamais existé.

» Eh bien, ma chère amie! au milieu de cette conviction, il y a des momens où il me paraît impossible que M. Bertier, qui s'était rendu digne de l'estime d'Hermine et de la protection du père François, qui, d'après l'opinion du pauvre Frédéric, était l'honneur et la vertu personnifiés, ait pu si rapidement tomber dans l'excès du vice, prendre plaisir à porter le désespoir dans l'ame de mon frère, et détruire le bonheur et la paix d'une famille, au sein de laquelle il avait trouvé tendresse

et protection. Non, ma chère Hermine, il ne peut avoir pris en un jour des sentimens aussi éloignés de ceux qu'il avait montrés jusques-là. S'il n'a pas toujours été l'hypocrite le plus faux et le plus adroit, tout cela renferme un grand mystère, que le tems doit éclaircir. Ah! combien je desire de voir sa conduite justifiée! et malgré la folie qu'il peut y avoir à l'espérer, je ne puis y renoncer. »

Cette lettre finissait par le récit de son voyage, celui de la mort de lord Douglas, et d'autres événemens moins importans. Elle priait son amie de lui répondre, aussitôt sa lettre reçue.

Elle parvint à Hermine deux jours après celui où elle avait laissé naître l'espérance dans le cœur de lord Sommerset, et où le résultat de ses réflexions avait été de ne point dédaigner l'offre de sa main, et de partager l'admiration que ses aimables qualités faisaient naître chez tous ceux qui le connaissaient. Elle éprouva un mouvement de joie, en reconnaissant l'écriture de sa chère fidelia; mais le contenu de cette lettre l'affecta d'une manière bien différente. L'étrange conduite de Louis paraissait

justifier le récit de miss Suarler ; il n'était plus permis de douter que l'amant inconnu d'Eléonore ne fût Bertier. Ses larmes coulèrent avec abondance. Ah, dit-elle, en soupirant profondément, le monde et ses séductions ont corrompu le cœur le plus pur et le plus sincère? L'hypocrisie n'a jamais souillé son ame ; mais jetté dans une société sans principes, la facilité de son caractère a contribué à sa ruine, et pour ne pas déplaire aux autres, il s'est perdu. Pauvre Louis ! Heureuse Agnès, vous n'avez pas assez vécu pour connaître ses torts ; je demande au ciel que sa carrière soit longue, afin qu'il ait le tems de les réparer. »

Hermine fut quelque tems avant d'avoir repris assez de courage pour entrer dans le cabinet de sa tante ; elle lui montra la lettre de Fidelia ; nous ne répéterons pas l'entretien qui suivit ce moment, ni tout ce que Milady dit à sa nièce sur les erreurs de Louis. Elle chercha un motif de consolation dans la prochaine arrivée de son amie. Cet événement devait seul occuper ses pensées, et lui faire oublier les fautes d'un jeune homme qui avait cessé de mériter son estime et sa protection. Hermine

essaya de le bannir de sa mémoire; mais elle ne put s'empêcher de s'écrier. « Oh! pauvre Louis, que n'avez-vous pu connaître lord Sommerset, au lieu de Frédéric! Vous auriez suivi ses traces, et vous ne vous seriez jamais écarté du sentier de la vertu. »

Lady Sommerset embrassa tendrement sa nièce. « Je vous remercie, ma chère, lui dit-elle, de la bonne opinion que vous avez de mon fils, et je regrette aussi sincèrement que vous pouvez le faire, que Bertier ne m'ait pas accompagné de Florence ici. Je suis sûre que s'il avait été arraché à la dangereuse société de ce pays et aux beautés sans principes qu'il y a rencontrées, il aurait conservé parmi nous la pureté de son cœur, et serait devenu une personne très-intéressante pour la société. Quels que soient ses torts, mon fils travaille à se procurer quelqu'éclaircissement à son égard; et s'il n'a pas quitté l'Angleterre avec cette dangereuse Circé, il sera peut-être possible de détruire l'enchantement où il est, et de le rappeler à la vertu. » Hermine soupira. « Je crois dit-elle, qu'on aurait tort de former cette espérance. Il n'y a pas de doute qu'Eléonore qui a

eu l'adresse de l'attirer danr ses pièges, ne l'ait ramené à Florence. »

Lord Sommerset qui avait en vain cherché de nouvelles lumières relativement à l'histoire racontée par miss Suarler, vit avec chagrin que tout le monde la répétait. Il savait que le seul moyen de savoir la vérité de cet événement, était de le demander à lord E***. Il n'était pas à la ville, et il avait trop de délicatesse pour interroger des domestiques sur les affaires particulières de leur maître. Il était resté dans l'indécision, ne voulant s'en rapporter ni aux bruits publics, ni au récit de miss Suarler, jusqu'au moment où la lettre de Fidelia était venue confirmer ses doutes.

Si quelque chose avait pu augmenter la bonne opinion qu'Hermine avait conçue de lord Sommerset, c'eût été l'indulgence et la bonté qu'il fit paraître dans son jugement sur Louis, quand il eût achevé la lecture de cette lettre. Je ne doute point, dit-il, que ce jeune homme ne soit beaucoup plus malheureux que coupable, malgré les apparences qui le condamnent. Il s'est trouvé jetté dans un monde tout nouveau, sans aucune connaissance des

hommes, n'ayant jamais vécu parmi les femmes, et sans aucune défiance de la perfidie des Italiennes. Ce cœur que le vice n'avait point corrompu, qui ne connaissait pas la fausseté, a dû devenir très-aisément la proie de la plus séduisante des femmes. Ah ! Mesdames, que de choses je pourrais dire pour vous porter à la compassion en faveur de ce pauvre coupable? » « Oui, dit lady Sommerset avec vivacité; mais comment excuserez-vous son ingratitude envers Frédéric Douglas; et ce silence impardonnable, cet oubli absolu d'une famille qui l'a si généreusement protégé? » « Les circonstances dont vous parlez, reprit lord Sommerset, et qui semblent aggraver ses torts, sont à mes yeux des preuves de son innocence. Je ne puis pas imaginer qu'une semblable ingratitude existe dans un cœur jusques-là sensible et honnête, et je crois que quelqu'événement extraordinaire et difficile à pénétrer, lui a ôté la liberté d'agir suivant sa volonté; je parierais qu'il n'est pas maître de ses actions. Cette histoire renferme sans doute un mystère qu'il n'a pas encore pu révéler. Qui peut déterminer les bornes de la passion d'Eléo-

nore? Qui sait de quoi cette femme artificieuse est capable? et quels moyens elle peut employer pour parvenir à satisfaire ses desirs. En un mot, quoique toutes les apparences soient contre ce jeune homme, je ne puis le considérer comme absolument perdu, et je ne veux point m'en rapporter à la méchanceté et à la légèreté du public. » « Que Louis soit innocent ou coupable, s'écria Hermine, en levant sur lord Sommerset des yeux où brillait le sentiment le plus doux, vous êtes le plus généreux de tous les hommes. Cette indulgente bonté qui vous fait juger favorablement un malheureux jeune homme que toutes les circonstances semblent accuser, annonce un cœur noble et vertueux. Je demande au ciel que cette confiance soit justifiée par l'événement. » Lord Sommerset enchanté baisa tendrement la main de sa cousine, sans pouvoir la remercier. Lady Sommerset sentit de douces larmes inonder ses yeux; tous trois occupés des sentimens les plus tendres, gardèrent le silence pendant quelques minutes. Hermine rougit en voyant l'effet de l'enthousiasme qui l'avait animée; et retirant la main que lord

Sommerset tenait dans les siennes, elle se leva avec une aimable confusion. « Je vais me retirer, dit-elle, pour répondre à Fidelia. » Elle sortit aussitôt du cabinet, charmée de la générosité de son cousin, mais affligée d'avoir trahi sa pensée en exprimant son admiration. Il lui semblait que malgré les progrès que lord Sommerset faisait chaque jour dans son estime, elle n'avait pas encore pour lui ce sentiment de préférence qu'une femme doit éprouver avant de donner sa main. Elevée dans un couvent, elle s'était formée, comme presque toutes les jeunes personnes, une idée romanesque des liens du mariage, et elle croyait fermement qu'une passion violente était nécessaire pour le rendre heureux. Elle avouait que celui qui lui offrait son cœur, était l'homme le plus aimable qu'elle eût jamais rencontré ; mais le sentiment qu'il lui inspirait, n'était pas de l'amour. Elle cherchait à découvrir de quelle nature était l'attachement que Louis lui avait fait éprouver. Pourquoi avait-elle été si sensible à la bonne opinion que son cousin avait eue de lui ? « Certainement, se disait-elle, j'ai eu pour Louis un sentiment de recon-

naissance et d'amitié ; il m'a paru honnête et vertueux ; mais je ne connaissais que lui, et je dois avouer que lord Sommerset le surpasse en mérite. Si Louis fût né dans le même rang, que son éducation eût été veillée avec le même soin, et qu'un digne instituteur eût formé son cœur et éclairé son esprit, il n'aurait pas été inférieur à Milord dans les qualités admirables qui le distinguent. Louis dans la forêt des Ardennes, s'élevait au-dessus de ses compagnons, autant que lord Sommerset s'élève au-dessus de Louis sur le vaste théâtre du monde; et cependant ses seuls maîtres avaient été la nature et ses vieux parens. Les vertus de Louis lui appartiennent d'une manière plus directe, et méritent plus d'estime. Hélas! s'il est tombé dans de coupables erreurs, ne devons-nous pas excuser l'enfant de la nature, d'être devenu si facilement la victime des artifices des méchans? Généreux lord Sommerset, je veux vous imiter, en ne soumettant point mon jugement aux apparences, et j'espère que l'événement honorera votre pénétration comme votre bonté. »

L'idée qu'Hermine s'était faite du mérite de Milord, prit dès ce moment de nouvelles forces; et tout en se plaignant de ne point sentir d'amour pour l'homme qu'elle devait irrévocablement épouser, elle s'y attachait chaque jour davantage. Il avait achevé de lui plaire, en défendant un objet qui ne lui avait pas été indifférent, malgré l'orgueil de la naissance. Elle avait réellement éprouvé un sentiment de préférence pour le pauvre Louis; mais il était caché à ses yeux même sous le nom de reconnaissance. Pendant qu'elle écrivait à Fidelia, lady Sommerset félicitait son fils sur l'heureuse perspective que son mariage ouvrait devant eux.

Ce matin, lui dit-elle, mon chapelain doit nous donner son avis sur le dépôt sacré que ma nièce n'a pas encore osé ouvrir. Je connais son profond respect pour la dernière volonté de son père; ainsi, n'espérez pas que rien puisse l'engager à vous épouser, jusqu'à ce que ces papiers importans et sacrés pour elle, n'aient été ouverts, et que son cœur ne soit satisfait, en connaissant le plan de conduite qui lui est tracé.

Oh ! dit lord Sommerset, je dois craindre ce moment, d'après le caractère du comte de M***, et son injuste aversion pour ma famille. Il me semble très-probable que son testament interdira toute relation avec nous. Ne vous affligez pas, par une semblable idée, lui répondit sa mère ; le changement de sa conduite, ses remords lorsqu'il a quitté Paris, et les sentimens qu'il a hautement exprimés dans ses derniers momens, me donnent une meilleure espérance.

Comme elle finissait ces mots, le chapelain entra. Lord Sommerset avait été élevé dans la religion protestante ; il était rarement présent à ses visites, quoiqu'il eût le plus grand respect pour sa vertu. Lady Sommerset était pieuse, mais sa dévotion n'avait rien de sévère ni d'intolérant ; et le respectable chapelain qui était estimé de tous ceux qui le connaissaient, avait toujours rempli, avec la plus sévère exactitude, la promesse faite au dernier lord Sommerset, de ne jamais prendre connaissance d'aucun des intérêts de sa famille ou de sa maison. D'après cet engagement, il avait évité tout commerce avec le jeune lord,

quoiqu'il prît le plus grand intérêt à sa personne, et qu'il eût la plus haute idée de son mérite. Une mutuelle bienveillance existait entre eux ; cependant ils ne se voyaient qu'aux heures du repas ; dans cette occasion, Milord voulut assister à la conférence, et il ne se retira point, comme il faisait ordinairement, lorsqu'il entra dans la chambre. Il fut très-content de lui entendre dire, qu'après y avoir long-tems pensé, il était d'avis que mademoiselle de M*** ouvrît le paquet que son père lui avait confié ; parce que sa mort soudaine ayant changé ses plans, cette jeune personne pouvait agir d'une manière contraire à sa volonté, tant qu'elle ne la connaîtrait pas. Que le comte de M*** ne pouvait pas prévoir la rencontre extraordinaire de la tante et de la nièce ; que, d'ailleurs, ses dernières paroles et son amer repentir autorisaient à croire qu'il avait renoncé à ses préjugés ; qu'il ne pensait pas non plus que mademoiselle M*** eût à se reprocher d'avoir quitté un couvent où elle n'avait été placée uniquement que parce que son père devait habiter le voisinage ; que la mort ayant rompu tous ses projets, elle ne

pouvait être condamnée de s'être mise sous la protection de la sœur de sa mère ; qu'il était d'avis, d'après cela, que le testament fût ouvert le plutôt possible, afin que toutes les actions d'Hermine pussent se conformer à la volonté de son père.

Lord Sommerset quitta sa mère, extrêmement inquiet de ce que son bonheur dépendait des dispositions d'un testament. Lady Sommerset presqu'aussi agitée que lui, écrivit l'opinion du bon prêtre, et l'envoya à Hermine. Elle tremblait comme son fils, que l'aversion du comte ne l'eût suivi dans la tombe. Elle espérait dans ses remords, dans son desir de réparer ses injustices envers la plus infortunée des femmes. Elle craignait et desirait l'ouverture de ce papier qui allait décider de la destinée d'un fils, d'un fils dont le bonheur était le premier vœu de son cœur, et la tendresse, le seul lien qui l'attachât encore à la vie.

Hermine n'avait pas achevé sa lettre à Fidelia, lorsqu'elle reçut le message de sa tante. Elle lut avec plaisir l'avis du bon chapelain, et sentit son cœur déchargé d'un pesant fardeau.

Elle tremblait et n'osait briser le cachet d'un testament qui allait fixer son sort. Elle cacheta et mit l'adresse à la lettre qu'elle avait écrite à son amie ; et saisissant le testament : « Je suis, dit-elle en soupirant, absolument incapable de rompre ce sceau, et d'y lire mon devoir dicté par mon père. »

Tenant le mystérieux paquet dans sa main, elle descendit chez sa tante. Le trouble de son ame se lisait dans ses yeux. Lady Sommerset la reçut dans ses bras. « Ma chère fille, lui dit-elle, reprenez le courage qui vous est naturel, souvenez-vous que vous avez des parens qui vous aiment et vous protègent. Rappelez-vous aussi que vous avez une fortune indépendante, et qui était inconnue à votre père, et que cette circonstance peut apporter quelque changement dans votre destinée. Remettez vous, je vais faire fermer ma porte, afin que personne ne vienne nous troubler. » Le chapelain se leva pour sortir, « Non, dit Hermine, tous les secrets d ma famille vous sont connus ; je vous supplie de rester avec nous, votre présence me donnera du courage, et je vous prie de lire vous-même le testament de

mon père. Hélas ! ajouta-t-elle en se tournant vers sa tante, quelqu'aient été ses erreurs, quelque cruel, quelqu'injuste qu'il ait été envers ma malheureuse mère ; et quoique je ne puisse, en aucune manière, justifier sa conduite envers ma respectable famille, je dois reconnaître que, depuis le moment où je fus arrachée des bras de ma mère jusqu'à sa mort, son unique desir parut être de me rendre heureuse, et d'effacer, par la plus tendre affection, l'acte cruel qu'il avait fait en m'enlevant à l'amour maternel. » Lady Sommerset la regarda avec un signe d'approbation, et le sceau étant rompu, le chapelain lut ce qui suit :

« Si la volonté du ciel épargne une vie
» souillée de crimes, et que je puisse vivre
» encore pour les attenuer par mon repentir,
» je retiendrai près de moi ma fille bien-ai-
» mée, ma fille si cruellement traitée, jusqu'à
» ce qu'elle ait atteint l'âge de vingt-un ans :
» alors nous nous séparerons pour toujours.
» Ce papier sera sûrement ouvert en présence
» de lord et de lady Sommerset, au soin des-

» quels, d'après le testament de son grand'père,
» elle aurait dû être confiée, au moment
» de la mort de sa malheureuse mère. Loin
» d'obéir à ce desir, je m'engageai par un
» testament affreux, à ne jamais leur re-
» mettre mon enfant jusqu'au jour où elle
» aurait atteint ce même âge. Je jurai d'in-
» terdire jusques-là toute communication
» entre ma femme et sa famille ; je fus plus
» cruel encore, j'obligeai ma femme à pro-
» noncer le même serment, sous peine de
» lui enlever sa fille, si elle refusait de s'y
» soumettre. Elle promit en tremblant de
» ne jamais correspondre avec aucune per-
» sonne de la famille, ou des amis de son
» père, de ne jamais apprendre à son enfant,
» ni leur nom, ni leur résidence, et de lui
» laisser ignorer jusqu'à l'âge de son indé-
» pendance qu'elle eût aucun parent ma-
» ternel.

» Ma femme fut forcée de prononcer de-
» vant moi le serment dicté par la haine la
» plus déraisonnable et la moins fondée. Elle
» obéit avec la douceur d'un ange ; et mal-
» gré mes mauvais traitemens, malgré la

» barbarie de l'homme affreux auquel j'avais » livré cette innocente victime, malgré la » cruauté avec laquelle je lui donnai le coup » mortel en arrachant son enfant de ses bras; » elle n'a jamais violé cette parole extorquée » par la force; et ce secret a été conservé » jusqu'à cet horrible moment. Ma malheu- » reuse Hermine ignore encore qu'elle a des » parens, et quel était le père de sa mère. » Les mêmes sermens et les mêmes impré- » cations me lient et m'empêchent de lui » découvrir qu'elle a un oncle et une tante » en Angleterre, qui sont les protecteurs » légitimes de sa personne et de ses pro- » priétés. Par un mémoire plein d'artifice et » de fausseté, j'en ai imposé à la justice de » mon souverain. J'ai obtenu un ordre pour » annuller cette partie du testament de son » grand'père, et je me suis fait nommer seul » tuteur de ma fille, jusqu'à ce qu'elle ait » atteint l'âge de vingt-un ans. Oh! combien » j'ai été coupable en me chargeant moi-même » de ce devoir! Toute la fortune de mon en- » fant a été dissipée et sacrifiée aux caprices » d'une femme abandonnée et d'un monstre

» qui n'ont cessé de me tromper, et dans
» les mains desquels je suis devenu l'instru-
» ment des plus noires atrocités.

» Je suis justement puni ; mais hélas ! je
» ne puis réparer mon crime : l'ange que j'ai
» immolé par mes cruautés, m'accuse devant
» le trône de l'Eternel. Mon enfant, ma chère
» fille ne possède plus rien ; j'ai anéanti ma
» fortune, j'ai soustrait à des parens plus dignes
» le soin de sa personne qui leur était con-
» fié ; son regard si doux, ses paroles si ten-
» dres qu'elle m'adresse sans-cesse, sont
» autant de reproches pour mon cœur. Cepen-
» dant ma langue est liée par un serment
» affreux, et je n'ai pas le courage de me
» démasquer entièrement aux yeux de ma
» fille : elle aurait horreur de tant de crimes,
» et ne pourrait envisager qu'avec effroi son
» trop coupable père.

» Eveillé trop tard de cet horrible délire
» dans lequel le plaisir avait plongé mes sens,
» éffrayé par la conviction de mes crimes,
» accablé de remords, poursuivi par mes
» créanciers, menacé par les poursuites de
» la justice, sans amis que je puisse réclamer,

» sans fortune, sans réputation, je fuis à
» jamais le monde pour m'ensévelir dans
» une retraite : c'est là que je puis espérer
» par ma pénitence et mon repentir d'obte-
» nir la miséricorde du ciel, et de satisfaire
» à la vengeance divine par une sincère
» contrition. Près du lieu que j'ai choisi pour
» ma résidence, est un couvent qui a pour
» Abbesse une de mes parentes.

» Je ne la connais pas particulièrement,
» mais j'ai souvent entendu parler de son
» véritable mérite. C'est à ses soins que je
» veux confier ma chère Hermine. La proxi-
« mité de nos habitations me donnera la con-
» solation de jouir quelquefois de la société de
» mon enfant, jusqu'à ce que le moment
» arrive où, délié de mes sermens, je pourrai
» la rendre à ses dignes parens, que leurs
» vertus seules m'ont fait haïr.

» Si le ciel m'appelle à lui avant qu'elle ait
» atteint l'âge de vingt - un ans, ma fille
» alors sera libre. Au moment de ma mort,
» Je lui remettrai ces papiers qui renfermeront
» le secret de sa destinée ; du naufrage de sa
» fortune, j'ai sauvé une somme capable de

» la faire subsister, soit que je vive, soit que » je meure, jusqu'au tems où elle sera sous » la protection de sa tante.

» Lorsque vous lirez ces feuilles, ma chère » Hermine, la mort aura glacé la main qui » les a écrites, et le cœur qui les a dictées, » aura depuis long-tems cessé de battre. Ne » détestez point ma mémoire, vous tressaillirez » sans doute d'horreur, en considérant les » crimes du plus indigne des pères, du plus » cruel des époux, du plus infidèle des dé- » positaires. Mes fautes ont été bien grandes, » ma punition les surpasse. Le remord l'a » commencée; je tremble devant les jugemens » rigoureux du Seigneur, et je sens que je ne » mérite aucun pardon. Priez pour mon ame, » — et invoquez la miséricorde divine pour » le plus repentant, le plus coupable et le » plus tendre des pères.

MOUTAUBERT. »

Pendant la lecture de cet écrit, la pauvre Hermine fondait en larmes, et lady Sommerset ne pouvait s'empêcher de montrer aussi, par les siennes, combien les remords du mal-

heureux comte touchaient son cœur. Alarmée par les soupirs convulsifs de sa nièce, elle lui conseilla de différer la lecture des autres papiers contenus sous la même enveloppe, jusqu'à ce qu'elle fût un peu calmée. Vous devez être satisfaite, « ma chère enfant, vous n'avez aucun reproche à vous faire de vous être mise sous ma protection. Il est évident que l'intention de votre père était de vous remettre ce papier pour être ouvert immédiatement après sa mort, que le trouble qui a accompagné ce dernier moment, et la promptitude de cet événement, l'en ont seuls empêché. » « Je vais suivre votre conseil, répondit Hermine, je suis incapable de poursuivre, pour le moment, le triste inventaire des papiers de mon père. » Le chapelain lui rendit le paquet, et sortit après avoir dit à Hermine quelques paroles pieuses et consolantes.

A peine eût-il quitté la maison, que l'exprès de *Elworth-Hall* arriva avec des lettres pour lord et lady Sommerset : cette dernière fut extrêmement surprise; et après avoir lu les premières lignes, elle changea de couleur, et s'écria : « Grand Dieu ! lord E*** assassiné

par un Français, nommé Bertier — que l'on garde prisonnier à *Elwort-Hall* ! » « Quoi ! Bertier, Bertier prisonnier ! Est-il possible ? dit Hermine effrayée ! » « Ma chère nièce, je suis affligée de n'avoir pu retenir mon premier effroi, et de vous avoir causé tant d'alarmes. Vous pouvez tout lire, je n'ai plus rien à vous cacher. Mais je ne conçois pas comment Bertier pouvait être à *Elworth-Hall*, et il me semble incompréhensible qu'il se soit dégradé au point de devenir un infâme assassin. » Hermine parcourut la lettre avec un visage décoloré, et pouvant à peine se soutenir sur ses jambes. Aucune expression ne peut rendre les angoisses de son cœur ; elle retombait sur sa chaise, lorsque lord Sommerset entra et la soutint dans ses bras. Il avait dans sa main sa lettre toute ouverte. Effrayé par la situation de sa cousine, les plus sinistres craintes le saisirent ; et oubliant pour un moment la lettre qu'il venait de recevoir, il crut que ce désordre était la conséquence des pénibles défenses qu'elle avait trouvées dans le testament de son père.

Cependant Hermine n'avait pas entièrement perdu ses sens, et les soins de sa tante la ranimèrent bientôt. « Ah! s'écria lord Sommerset, qu'ai-je à redouter, et que m'annonce cet état? » Hermine ne put répondre. « Nous avons été cruellement surprises, dit Milady, et il n'est pas étonnant que la pauvre Hermine, si justement émue par la lecture du testament de son père, n'ait pu soutenir la nouvelle douleur que cette lettre vient de nous donner. » « Cette lettre, oh Dieu! j'avais oublié et l'exprès et la lettre, en voyant le triste état de ma cousine; je venais cependant pour vous préparer à cette triste nouvelle, ignorant que vous en fussiez déjà instruite. » « Vous devez partir à l'instant, mon fils; le peu de liaison qui a existé entre nous et lord E*** ne doit pas vous empêcher de penser que nous sommes ses plus proches parens; et ne fussiez-vous pas uni par les liens du sang, l'humanité réclame vos soins. » « Assurément, répondit Sommerset, et je pars à l'instant pour *Elworth-Hall.* Pardonnez-moi si dans ce moment, un peu de personnalité me fait demander si ce testament, tant re-

douté, contient quelqu'obstacle à mes ardens desirs ? »

Hermine, accablée par sa douleur, ne répondait rien. Milady prit la parole : « Je crois être autorisée, mon cher fils, à vous assurer, d'après le peu que nous avons lu, que vous pouvez vous livrer au plus doux espoir, puisque le malheureux comte a senti combien son inimitié était injuste, et qu'il a recommandé sa chère fille à mes soins. » « Je suis satisfait, s'écria lord Sommerset avec transport, et serrant tendrement la main d'Hermine : je cours chez lord E***, je veux éclaircir ce singulier événement. » « Vous voyez, mon fils, que Bertier y est encore impliqué. » « Je ne veux, répondit-il, établir aucun jugement, me permettre aucune conjecture, que je ne sois arrivé. Prenez soin de votre santé, ma charmante cousine, votre sensibilité augmente ma tendresse ; mais réprimez-la, de grâce : elle nuirait à votre bonheur. » « Votre bonté me touche, dit faiblement Hermine, et je tâcherai de me vaincre. » Lord Sommerset fut bientôt après sur la route d'*Elworth-Hall.*

Nous allons laisser lady sommerset, consolant son aimable nièce, pour nous occuper de lord E***, dont la situation avait éprouvé un changement très-heureux.

CHAPITRE XXX.

Nous avons quitté *Elworth-Hall* avec la crainte d'y voir bientôt lord E*** terminer sa carrière. Sur le soir du même jour, on entrevit quelques simptômes favorables, qui firent penser qu'aucune partie noble n'ayant été attaquée, la guérison était possible. Mais la fièvre était encore ardente; et ce rayon d'espérance n'était pas assez prononcé pour que les chirurgiens osassent s'y livrer. Ils suspendirent leur jugement jusqu'au lendemain matin.

Cependant Louis succombait sous le poids de son malheur ; sa santé était affectée par les angoisses qui déchiraient son ame, et le désordre de son esprit ne lui permettait pas d'achever d'écrire le récit qu'il s'était engagé à donner au chirurgien.

Le charitable M. Paulet desirant rétablir un peu de calme dans cette ame agitée, ne put résister au desir de lui parler des heureuses espérances qu'il commençait à prendre sur l'état

de lord E***, sans lui cacher cependant à quel point elles étaient encore douteuses. Cette légère consolation produisit le plus heureux effet sur le pauvre Louis; la joie brilla dans ses yeux, l'espoir anima tous ses traits, et M. Paulet, en voyant la vivacité de son attachement, sortit convaincu qu'il pouvait être malheureux; mais qu'il n'était pas coupable.

L'espérance, le doute, la crainte et la joie agitèrent toute la nuit le pauvre prisonnier, et au point du jour, il supplia un de ses gardiens d'aller savoir des nouvelles de Milord. Le domestique devenu plus civil, obéit promptement, et le chirurgien qui avait passé la nuit, répondit que le mieux se soutenait, et qu'il allait lui-même en porter des nouvelles à Louis, se flattant de le trouver aussi plus tranquille.

A la grande satisfaction des chirurgiens qui levèrent l'appareil, la blessure offrit l'aspect le plus favorable; Milord commença à parler, et les premiers mots qu'il articula, furent pour demander, « Bertier.... où est Bertier? » M. Paulet le pria de garder le silence, il se soumit; mais lorsque la femme de charge ap-

procha de son lit, il réitéra la même question, « où est Bertier? est-il dans cette maison? » « Oh! oui, Milord, soyez tranquille, il est bien enfermé. » « Je veux le voir. » La femme de charge fut très-étonnée de ce desir, et lord E*** répéta: « Je veux le voir, allez, allez le lui dire. » Elle sortit, et fut chercher M. Paulet, pour lui faire part de l'ordre qu'elle avait reçu.

Il était avec Louis qui avait encore la fièvre, et il reçut cette nouvelle avec autant de plaisir que d'étonnement. Il eut besoin de retenir les transports du prisonnier qui voulait voler à l'instant chez son ami; il lui promit de le laisser sortir dans la soirée, si l'état de Milord permettait cette entrevue. En attendant ce moment, il s'engagea à servir d'interprête d'une chambre à l'autre. Louis se soumit avec peine; l'excès de sa joie, en apprenant que lord E*** le demandait avec instance, avait été inexprimable. M. Paulet s'efforça de lui rendre un peu de calme, et prit sur lui de renvoyer ses gardiens. « Je suis caution, leur dit-il, qu'il ne sortira pas de cette maison, et vous, M. Bertier promettez-moi de ne point quitter

votre appartement, que je ne sois venu vous chercher. » Cet engagement pris de part et d'autre, ils se séparèrent, et nous ajouterons seulement que cinq jours après celui où lord E*** avait été blessé, les chirurgiens prononcèrent qu'il n'y avait plus aucun danger, et permirent aux amis de se revoir.

Leur joie mutuelle fut bien grande. Louis incapable de maîtriser la vivacité de son émotion, tomba à genoux en s'écriant: « Ah! Milord, combien vous avez souffert pour moi, me le pardonnerez-vous? » « Grâces au ciel, je n'ai rien à pardonner; mon cher Bertier, vous n'avez commis aucune faute; le hasard a dirigé cette balle d'une manière plus juste que la volonté: ma curiosité a été punie. J'écoutais une conversation à laquelle je ne devais avoir aucune part. — C'est à vous que je dois demander d'excuser ma ridicule et coupable curiosité. » Louis baisa tendrement la main de son ami. « Le ciel est témoin, lui dit-il, des regrets que j'ai eus de ce que cette balle qui m'était destinée, ne m'a pas frappé: avec quelle joie j'aurais souffert pour vous épargner tant de maux. » « En voilà assez sur ce sujet, dit

M. Paulet, votre entrevue sera très-courte, si vous voulez la passer à vous occuper de si tristes souvenirs. » « Permettez-moi de rester ici, répondit Louis, et je vous obéirai en toute chose. » « En ce cas, reprit le chirurgien, ne parlez plus du passé, ou je vous exile de ce lieu. »

Le soir de ce même jour arriva lord Sommerset. M. Paulet qui le reçut d'abord, lui apprit les raisons qu'il avait eues de lui envoyer un exprès, et le changement aussi heureux que surprenant qui s'était opéré depuis ce moment dans la santé de lord E***. Lord Sommerset, après avoir exprimé le plaisir que ces nouvelles lui causaient, demanda si l'on avait quelques soupçons sur la personne qui avait commis cette horrible action. « Je n'en ai point, répondit le chirurgien; mais je crois que l'assassin est connu de Milord et de M. Bertier? » — « Ce Bertier n'est donc point coupable, malgré les raisons que vous aviez eues d'abord de le soupçonner » — « Les apparences semblaient l'accuser ; mais son innocence est pleinement reconnue ; sa santé et son cœur ont bien souffert. » « Je suis en-

chanté qu'il soit justifié d'une action si basse, répondit lord Sommerset ; quoique je ne le connaisse pas personnellement, je m'intéresse fort à lui ; voulez-vous avoir la bonté de me conduire auprès de lord E***, s'il n'y a point d'inconvénient ; je serai bien aise de le voir. » M. Paulet fut l'annoncer, et revint le chercher pour le mener près du malade.

Dès que Louis entendit le nom de lord Sommerset, il éprouva une agitation difficile à décrire, et se leva pour sortir. « Ne me quittez pas, Bertier, dit lord E***, n'attendiez-vous pas avec empressement l'arrivée de sa famille en Angleterre. Comme vous ne connaissez pas lord Sommerset, voilà une heureuse circonstance pour lui être présenté. » — « Excusez-moi, Milord, répondit Louis ; mais je vous demande pour ce moment, la permission de sortir » — « Comme il vous plaira, dit lord E***, et dans cet instant, un soupçon peu favorable à Louis s'éleva dans son cœur. Il ne connaissait ce jeune homme que par sa propre histoire ; mais en levant les yeux sur lui, ce doute s'évanouit et disparut. La candeur de sa physionomie, la noble modestie de son main-

tien détruisaient les soupçons, et inspiraient la confiance.

Les deux lords furent satisfaits de se revoir ; le caractère de lord Sommerset était si bien connu, que malgré sa jeunesse, il était généralement respecté. Lord E***, plus âgé de quelques années, n'avait pas été assez heureux pour naître comme lui de parens sensés et vertueux, dont le premier soin avait été de lui choisir un digne instituteur qui pût cultiver son esprit, et faire germer dans son ame les vertus héréditaires à sa famille. L'éducation de lord E*** avait été bien différente ; on lui avait appris à n'évaluer que les avantages de la naissance, à ne se distinguer que par sa politesse et ses grâces extérieures ; et si la nature ne lui avait pas donné un esprit juste, des sentimens élevés et un bon cœur, que l'exemple du vice pouvait altérer, mais non corrompre, ce jeune homme eût été perdu sans ressource. La maladie, le danger, avaient fait renaître dans son cœur les réflexions plus profondes que celles qu'il avait souvent faites en santé ; et ses résolutions de changer de vie, étaient extrêmement sincères.

Il reçut lord Sommerset avec un véritable plaisir : après quelques instans de conversation celui-ci lui demanda si son meurtrier lui était connu. Lord E*** lui répondit : « Je ne puis répondre pour ce moment à votre question : elle m'engagerait dans un long et honteux détail. Lorsque je me porterai mieux, j'entreprendrai ce récit. » — « Comme vous le desirerez, Milord, soyez assuré que ma question n'a pas été faite par une impertinente curiosité ; n'avez-vous pas près de vous un jeune Français nommé Bertier ? » — « Oui, dit lord E***, et je le crois un honnête et digne homme, » — « Je l'espère aussi, les Dames de ma famille prennent à lui un grand intérêt. » — « Les Dames ? » — « Oui, cela vous étonne, je vous dirai dans un autre moment par quel heureux hasard ma mère a retrouvé une nièce charmante, la fille d'une sœur bien chérie, dont les parens sont morts en France ; cette jeune personne et ma mère elle-même, ont connu M. Bertier sur le continent. Depuis notre arrivée en Angleterre, quelques rapports défavorables nous ont été faits sur son compte, et j'apprends avec grand plaisir qu'il n'a pas mé

rité de perdre l'amitié de ma famille. » « Ce jeune homme est très-compromis dans ma triste avanture, répondit lord E***, je l'ai entendu parler de lady Sommerset avec le plus profond respect, et ce fut dans le dessein de l'obliger que j'eus l'honneur de passer chez vous. »

« Ne parlez pas davantage, dit lord Sommerset, je vois que vous êtes fatigué ; laissez-moi vous quitter pour quelques instans. Me sera-t-il permis, pendant cet intervalle, de demander M. Bertier ? » « assurément ; » « je vais prier M. Paulet de nous présenter l'un à l'autre : quelques heures de repas vous feront grand bien. »

Lord Sommerset fut conduit dans la bibliothèque, et M. Paulet l'y laissa pour aller chercher Louis : il le trouva enseveli dans de profondes réflexions ; il tressaillit d'étonnement, en apprenant qu'il était demandé ; mais se remettant ensuite, il promit d'être dans dix minutes aux ordres de Milord.

Quand il fut seul, il essaya de réprimer le trouble qui l'agitait et de s'expliquer la répugnance qu'il éprouvait à se présenter

devant lord Sommerset, après avoir si long-tems desiré le retour de sa famille. J'espère apprendre des nouvelles de mademoiselle Hermine ; peut-être que répandue dans le grand monde, elle a oublié le pauvre bûcheron ; mais non, je lui fais injure : elle est trop bonne pour être orgueilleuse, et je ne doute pas qu'elle ne prenne encore quelqu'intérêt à mon sort. Hélas ! j'ai bien peu justifié ses jugemens favorables. Des circonstances que je n'ai pu changer, ont réglé ma destinée ; mais je ne suis pas heureusement aussi coupable que je le parais. Un peu ranimé par la confiance que les réflexions lui inspiraient, il descendit dans la bibliothèque ; mais tout son courage s'évanouit en appercevant lord Sommerset. Il fut frappé de la noblesse de sa physionomie, de la grâce de son maintien, si semblable à celui d'Hermine : Ah ! pensa-t-il, trouverai-je aussi son cœur ?

Lord Sommerset s'avança vers Louis avec l'air le plus aimable, et lui demanda pardon de l'avoir interrompu, s'excusant sur l'extrême desir qu'il avait de le connaître. Louis répondit avec grâce et modestie, et Sommer-

set lui parla de l'inqniétude qu'il avait donnée à sa mère et à sa cousine, en quittant la ville au moment de leur retour. Il avait trop de délicatesse pour parler des bruits injurieux qui leur avait donné encore plus de chagrin; mais Louis voulait se justifier. Il répondit que des événemens très-contraires à ses desirs et à ses projets, l'avaient forcé d'agir d'une manière qui avait dû le faire paraître le plus ingrat des hommes, aux deux familles qu'il honorait le plus au monde, et auxquelles même il avait des obligations que son cœur sentait profondément; « mais, ajouta-t-il, ces événemens sont si extraordinaires et si romanesques, que si le ciel n'avait pas rendu la santé à lord E***, je n'aurais jamais osé les raconter dans la crainte de ne rencontrer aucune confiance. »

Lord Sommerset qui connaissait la naissance et les premières occupations de Louis, fut extrêmement surpris en considérant son maintien, et en entendant son langage; il tomba dans l'erreur commune à tous ceux qui rencontraient Louis, et qui croyaient impossible que la nature eut pû faire tant

d'efforts pour un simple bûcheron ; comme si cette bonne mère faisait quelques distinctions entre ses enfans, et qu'elle n'accordât les qualités de l'esprit et du cœur qu'aux personnes distinguées par leur rang et leur fortune.

Lord Sommerset, avec un cœur noble et généreux, avait un peu de l'orgueil de sa famille : il avait l'esprit trop juste et l'ame trop sensible pour mépriser ceux que la fortune avait placés au-dessous de lui ; mais le sentiment des avantages que sa naissance, son mérite, sa figure, lui donnaient dans le monde, avait fait contracter à sa physionomie un air de hauteur qui n'était pas dans son caractère. Il croyait qu'une personne née dans la pauvreté, et qui avait manqué d'éducation, ne pouvait jamais avoir la même propriété d'expressions, la même facilité de maintien, que celles dont les dispositions avaient été cultivées dès l'enfance.

D'après ces idées, il considéra Louis avec étonnement ; il ne pouvait pas imaginer qu'un séjour de quelques mois dans un monastère, et la société du jeune Douglas, eussent pu

produire un pareil effet. Louis observa sa surprise, et attendit avec modestie le moment où Milord romprait le silence qu'elle occasionnait. Il le fit cesser en parlant de l'heureuse convalescence de lord E***, et il ajouta : « Me permettrez-vous de vous demander ce qui occasionna ce soudain départ de chez M. Douglas, et qui causa un si grand chagrin à vos amis. »

Louis fut extrêmement ambarrassé de se trouver le héros d'une histoire qu'il ne pouvait pas raconter, sans se donner un air de vanité ; mais l'intérêt qu'il avait à se justifier, lui fit oublier tous les autres, et il entra dans le détail de ce qui lui était arrivé depuis le moment où Eléonore l'avait trompé par un faux billet, jusqu'à celui où elle parut soudainement dans le parc, et où, voulant attenter à sa vie, elle frappa malheureusement lord E***, qui était derrière lui, et que les arbres cachaient. Il y eût une seule chose dont Louis n'osa parler, ce fut les menaces qu'Éléonore avait prononcées contre Hermine.

Lord Sommerset écoutait avec surprise et indignation, non qu'il s'étonna des excès aux-

quels l'amour avait porté une italienne; ces exemples ne sont que trop communs dans leur patrie. Mais il ne pouvait concevoir qu'elle eût osé le commmettre en Angleterre. « Je vous félicite fort d'avoir échappé à cette horrible femme; mais n'a-t-on point fait quelqu'enquête sur son compte? »

« Je ne le crois pas. L'étonnement, la douleur, s'étaient tellement emparé de moi, que je n'ai pas même remarqué de quel côté elle a fui. Le dangereux état de lord E*** m'a si cruellement alarmé, que je n'ai pris aucun soin de ma vie. Hélas! je fus soupçonné de ce crime. Jurer que j'étais innocent, accuser de cette atrocité une femme qui avait disparu; à quoi tout cela m'eût-il servi parmi des domestiques, à qui le jardinier répétait sans cesse que personne ne pouvait entrer ou sortir du jardin, sans qu'il en eût connaissance. » « Je suis très-fâché qu'elle ait échappé, dit lord Sommerset. Une créature aussi désespérée et aussi vindicative est à redouter, et je crois que lord E*** doit être consulté sur les mesures à prendre. » « Il ne m'a pas encore été permis, répondit Louis, de lui parler sur ce sujet dans la crainte

de l'agiter ; j'ai seulement osé lui exprimer ma douleur, de ce que ma vie n'a été sauvée, qu'en mettant la sienne en danger. »

« L'horrible femme, s'écria lord Sommerset! je crains qu'elle ne fasse de nouvelles entreprises ; et jusqu'à ce qu'elle soit enfermée, on ne peut être tranquille. Je suis enchanté de votre justification ; et il m'est impossible de conserver le moindre doute sur la manière dont vous avez quitté vos amis. Il n'est pas aisé de vous croire coupable après vous avoir vu ou entendu. » Louis répondit respectueusement : « Milord me comble de bontés, et l'étude constante de ma vie sera de mériter la bonne opinion de mes amis. »

« Je n'en doute pas, et le desir de vos amis sera de vous être utile. Il lui dit ensuite la mort de lord Douglas, et la situation de la famille. Louis, qui ne pouvait regretter un homme qu'il n'avait pas connu, fut satisfait d'apprendre que la fortune mettait M. Douglas et l'aimable Fidelia en état d'accroître le bien qu'ils aimaient tant à faire. »

Quand ils se séparèrent, lord Sommerset se retira pour écrire à sa mère. Il sentait une

douce satisfaction à annoncer à sa charmante cousine, que Louis méritait encore ses bontés. Jamais l'idée d'un attachement plus tendre que celui de la protection d'un côté, et de la reconnaissance de l'autre, n'entra dans son esprit : la grande distance que la nature avait placée entre Hermine et un bûcheron, ne lui permettait pas d'en avoir la pensée ; et il desirait lui-même obliger un jeune homme, à qui il croyait devoir de la reconnaissance pour l'abri et les soins qu'il avait donnés à sa cousine et à son malheureux père.

Louis, éloigné de lord Sommerset, se retraçait sa personne, l'agrément de sa figure, la grâce de son langage ; et il pensait qu'il était impossible qu'Hermine eût pu le voir tous les jours, sans s'être attachée à lui, sans l'aimer ; il lui semblait qu'il n'avait jamais rencontré d'homme aussi séduisant. « Oui, sans doute, elle l'aime, ajoutait-il avec un profond soupir. N'est-il pas digne d'Hermine ? ils sont faits l'un pour l'autre ; il ne me reste à moi que d'adresser au ciel mes ferventes prières pour leur bonheur mutuel. Les menaces d'Eléonore se retracèrent à son souvenir. Grand Dieu !

s'écria-t-il, elle peut découvrir que la nièce de lady Sommerset, et cette Hermine dont elle a osé jurer la mort, sont la même personne. Cette femme est capable de tout, elle la sacrifiera à sa vengeance ; et moi malheureux, je serai aussi la cause de sa perte ! Quel sort est le mien. Tous ceux qui se sont intéressés à moi, ont été victimes de leur bonté ; et malgré mon innocence, j'ai appelé la mort sur leur tête ! Cette idée fait taire la répugnance que j'ai toujours eue à faire arrêter cette malheureuse, et à me porter pour son accusateur. Je vais trouver lord E***, et le consulter. Peut-on compromettre la destinée d'Hermine pour sauver Eléonore? Oh ! que toute ma présomption soit connue de lord E***, qu'elle le soit même de lord Sommerset, et que ma délicatesse se taise, lorsqu'il s'agit de son adorable cousine ! »

Ne pouvant plus supporter cette idée, il se rendit chez lord E*** qui venait de s'éveiller, et lui répéta avec effroi les paroles et les menaces d'Eléonore. Quoi, s'écria Milord ! cette Hermine, dont je lui ai entendu jurer la perte, est la nièce de lady Sommerset. La rougeur et

les regards confus de Louis l'étonnèrent. « Ah! monsieur Bertier, vous n'avez pas été sincère avec moi; mais je n'ai pas le droit de vous interroger sur vos secrets. » « Milord, répondit Louis, que ces mots avaient pénétrés jusqu'au fond du cœur, Milord, je n'ai point de secrets, et je vais vous faire un aveu naïf de tout ce qui se passe dans mon ame. Vous êtes trop généreux pour condamner des sentimens involontaires, vous êtes la seule personne à qui je les ai jamais fait connaître; ils ont toujours été soigneusement renfermé dans mon cœur. »

« Par ce peu de mots, vous voilà justifié, mon cher Louis, répondit lord E*** en riant. Pardonnez-moi ma remarque; mais apprenez-moi, je vous supplie, comment Eléonore a pu connaître cette aimable personne. » « Je n'en sais en vérité rien, à moins que dans mon délire, son nom ne soit sorti de ma bouche. « Peut-être, en effet, est-ce de cette manière que vous le lui avez appris. Je vais parler à lord Sommerset du danger que ses menaces font courir à sa cousine; ne craignez rien de mon indiscrétion, votre secret sera sacré pour moi. Je parlerai de ses sinistres projets contre

Hermine, en les attribuant à la protection qu'elle vous accorde. » Louis exprimait sa reconnaissance, lorsque lord Sommerset entra; il se retira avec un air de préoccupation et d'inquiétude, qui n'échappa pas à ce dernier.

« Je vais, se disait Louis à lui-même, je vais perdre l'intérêt de cet aimable jeune homme; quand il apprendra qu'un être aussi obscur a pu compromettre sa cousine, il me haïra autant que je me déteste moi-même. Mais pourquoi n'irais-je pas à Londres, suivre les traces de cette furie? » D'après cette idée, il écrivit quelques lignes à lord E*** pour lui demander la permission de s'absenter, et lui en expliquer le motif. Cette proposition fut approuvée, et lord Sommerset qui était fort alarmé, se détermina à partir le lendemain, et offrit à Louis de le conduire à Londres. Lord E*** encouragea cette résolution; son état ne donnait plus aucune inquiétude, et il ne voulut pas les retenir un seul instant.

Pendant cette journée, M. Paulet s'était informé parmi les paysans du voisinage, si

une femme semblable à Eléonore avait paru dans les environs. Louis avait remarqué que ses habits étaient très-simples, et qu'un grand chapeau de paille couvrait ses cheveux ; mais aucun déguisement ne pouvait cacher ses beaux yeux noirs et l'élégance de sa taille. *Elworth-Hall* était situé sur le bord de la mer, à un mille et demi de la ville de *Pool.* Un grand nombre de cabanes de pêcheurs étaient répandues le long du rivage : il n'y avait aucune maison considérable entre le château et la ville, quoiqu'un peu plus loin la campagne fût couverte de jolies habitations.

M. Paulet apprit qu'un pêcheur avait vu trois ou quatre jours auparavant une femme, telle qu'on la dépeignait, prendre un petit bateau à *Pool*, et se faire descendre très-près *d'Elworth-Hall* ; qu'il ignorait qui elle était, où elle allait, et si elle était revenue dans la même barque. Celui qui l'avait vue, avait imaginé qu'elle était amie ou parente de quelque servante du château, et il n'avait fait aucune remarque particulière sur son compte. Il n'y avait aucun doute que cette

femme ne fût Eléonore, et qu'elle ne se fût cachée parmi les arbrisseaux qui étaient plantés au bas de la terrasse, et qui s'étendaient jusqu'à la mer. Il fut résolu que l'on continuerait les recherches à *Pool* et aux environs, pendant que lord Sommerset et Louis en feraient à Londres.

L'assassinat de lord E***, dans ses propres jardins, par une personne inconnue, avait fait beaucoup de bruit, et chacun avait tiré de cet événement des conjectures différentes. Le premier rapport des domestiques s'était répandu ; ils avaient dit par-tout qu'un Français que Milord avait mis sous sa protection, avait commis ce crime ; deux ou trois jours, M. Paulet rendit ce bruit douteux, et mille autres soupçons également faux s'élevèrent de tous côtés. A la fin tout le voisinage conclut que cette affaire n'était connue que de M. Paulet.

Le jour était à peine levé que lord Sommerset et Louis se mirent en route pour Londres ; ce dernier sentait une grande répugnance à quitter lord E***, avant qu'il fût absolument rétabli ; mais les motifs qui

l'y obligeaient étaient si impérieux, et M. Paulet l'avait tellement rassuré sur l'état du malade, qu'il partit après lui avoir exprimé son attachement et sa reconnaissance, et suivit lord Sommerset avec autant d'impatience de revoir Hermine, que son compagnon pouvait en éprouver. Afin qu'un si prompt retour n'alarmât point sa mère, lord Sommerset descendit chez lord E***, dans *Cavendish Square*; et après avoir envoyé un billet pour l'avertir de leur arrivée à la ville, ils se proposèrent ensuite de faire toutes les recherches possibles relativement à Eléonore, et de questionner Hanuah, la seule des domestiques de lord E***, qui eût des relations dans sa maison. Nous allons les laisser s'occuper de cette enquête, pour parler de lord Douglas, de l'intéressante Fidelia et de sa charmante amie, la belle Hermine.

Lord Douglas, après avoir déposé les tristes restes de son frère dans le caveau de sa famille, revint à *Roseval* pour reprendre sa fille, et la conduire à Londres où ses affaires l'appelaient. A l'une des auberges de la route, pendant qu'on changeait de chevaux,

il prit un journal pour s'occuper un instant, et il lut avec une extrême surprise le paragraphe suivant. « Lord E*** a été dangereusement blessé dans son propre jardin par un assassin inconnu. On n'a trouvé dans le parc ni dans les environs qu'un français nommé Bertier. Le plus profond mistère enveloppe ce crime, et il est à craindre que Milord ne vive pas assez pour l'éclaircir ; il ne prononce encore aucune parole, et il est dans le plus grand danger. » Ce rapport avait été envoyé aux papiers publics, par les domestiques, dans les premiers momens qui suivirent l'événement.

Cette lecture désespéra lord Douglas autant qu'elle le surprit. Bertier chez lord E***! Bertier assez abandonné pour qu'on puisse le soupçonner d'un assassinat! Grand Dieu! Les progrès du vice sont-ils donc si rapides, qu'un jeune homme une fois livré à ses passions, ne puisse être retenu par aucun crime, et devienne en si peu de tems nn vil meurtrier! Lord Douglas imagina que l'amour d'Eléonore pour lord E***, ou la jalousie de Louis, l'avaient porté à cette action criminelle.

Lorsqu'il fut de retour à *Roseval*, après avoir donné quelques instans au plaisir de revoir sa fille, et aux affaires de sa famille, il rapporta à Fidelia ce qu'il avait lu dans les papiers publics. Rien ne peut exprimer l'effet de cette nouvelle, sur cette aimable et sensible fille. Sa douleur surprit son père; mais avant qu'il eût pu chercher à la distraire, il la vit tomber sans connaissance dans son fauteuil. Fort effrayé, il sonna pour appeler du secours, et la soutint dans ses bras. Après de longs efforts, il la rappela à la vie, et elle ouvrit les yeux; mais rencontrant ceux de son père qui était muet d'étonnement, elle rougit, se cacha le visage, et répandit un torrent de larmes.

« Ma très-chère Fidelia, lui dit-il, je suis très-affligé de vous avoir appris, sans aucun ménagement, une nouvelle qui vous affecte autant. En vérité je m'en veux beaucoup de n'avoir pas mieux connu votre extrême sensibilité; mais, ma chère, tout en plaignant ce malheureux, il ne mérite pas que son intérêt vous rende malade; l'excès de ses fautes doit vous le faire mépriser. »

« S'il est capable d'une action aussi horrible, répondit-elle avec timidité, s'il a perdu tout sentiment de vertu, il est vraiment indigne de notre souvenir et de nos regrets ; mais je vous avoue qu'en pensant à toute sa conduite jusqu'à ce qu'il soit arrivé en Angleterre, je ne puis ajouter de foi à ce rapport calomnieux. » « C'est-à-dire, ma chère, qu'il s'est bien conduit, tant qu'aucune tentation n'est venue s'offrir à lui. Ah ! qu'il est aisé de conserver sa vertu, tant qu'on n'a rien rencontré qui ait pu l'ébranler ! Hélas ! au milieu de ses bois, tous les vices étaient peut-être renfermés dans son cœur, ils attendaient seulement l'occasion de se montrer. »

« Si l'ame de Louis était depuis long-tems corrompue, et que toutes les vertus qui en ont imposé à mon frère n'ayent été que de l'hypocrisie, nous devons cesser de regretter la perte de ce jeune homme, dit tristement Eidelia ; mais ajouta-t-elle quelques momens après avec un profond soupir, combien ma chère Hermine aura de douleur, elle qui croyait si fermement à son honneur et à la pureté de son ame ! » De nouvelles larmes coulèrent de ses yeux :

elles furent attribuées à la part qu'elle prenait aux chagrins de son amie ; elle se leva pour aller cacher dans son appartement un trouble qu'elle ne pouvait vaincre. « Non, dit son père, en l'arrêtant, restez ici, ma chère fille, tâchez de prendre un peu de courage, je vais passer une heure ou deux dans la bibliothèque avec mon intendant ; je reviendrai ensuite vous retrouver. Il se leva après avoir dit ces paroles, et sortit en pensant avec chagrin que l'extrême sensibilité de Fidelia était excitée par un sentiment qu'elle ne connaissait pas elle-même, et qui pourrait devenir fatal à son repos. Lorsqu'il pensait à la naissance, aux premières occupations de ce paysan, il fallait appeler à son secours toute la bonté de son cœur pour l'empêcher de se réjouir de ce que la mauvaise conduite de Louis mettait entre sa fille et lui, un obstacle plus invincible que tous les autres. « Si ce jeune homme, pensait-il, eût continué à se montrer aussi vertueux qu'aimable ; l'orgueil de mon rang, l'honneur de ma famille, auraient livré des combats perpétuels à mon attachement pour ma Fdelia, et mon caractère n'est pas assez ferme pour

que je puisse répondre de l'issue de cette dispute.

Fidelia était beaucoup moins inquiète de l'intérêt qu'elle avait montré, que du rapport que son père lui avait fait; il lui semblait tout simple d'être affectée du malheur d'un jeune homme entraîné dans le crime, par les artifices d'une odieuse femme; elle n'imaginait pas que sa douleur eût d'autre cause, qu'une compassion bien naturelle pour une personne qu'elle ne pouvait pas encore croire coupable; son cœur n'était point intéressé : elle n'éprouvait, pensait-elle, qu'une pitié bien juste.

Elle se rappelait, avec étonnement, les regards de son père; ils semblaient lire dans son ame, et annonçaient les reproches qu'elle ne croyait pas mériter. Ses discours et ses soins avaient été moins tendres, moins affectueux, que dans les autres occasions où il l'avait vu triste ou malade.

Elle tâcha de ne plus lui montrer un chagrin qui paraissait lui déplaire. Cet effort était cruel, mais elle avait l'espoir de revoir bientôt sa chère Hermine, et la vérité de toute cette

histoire allait être connue. Le lendemain de ce triste jour, elle partit pour Londres avec son père ; et tous deux évitèrent, avec le même soin, de prononcer le nom de Louis, comme si le même sentiment les avait animés.

CHAPITRE XXXI.

Nous avons laissé Hermine essayant de fortifier son courage, et de supporter patiemment les combats que sa sensibilité venait d'éprouver; la lettre de son père l'avait profondément affectée, et celle qu'un exprès avait apporté d'*Elworth-Hall*, l'avait remplie d'horreur et de chagrin. Ce digne Louis, qu'elle regardait comme son ami, à qui elle s'était attachée par les liens de l'estime et de la reconnaissance; ce Louis, dont le bonheur avait été un de ses premiers souhaits, dont elle n'avait jamais entendu le nom sans émotion, le protégé du respectable père François, était devenu le plus vil des assassins. « Hélas! disait-elle, je n'ose croire qu'il puisse se justifier; et quels vœux puis-je former pour lui? » Un torrent de larmes vint soulager son cœur oppressé par la douleur.

Elle pensait aussi à lord Sommerset, au transport de sa joie, lorsque sa mère avait ranimé ses espérances, et à la promptitude

avec laquelle il avait semblé oublier son bonheur pour voler au secours de lord E***, d'un parent éloigné, qu'il connaissait à peine, — qui n'avait aucun droit à son amitié. Ah! sans doute, pensait-elle, son cœur est le plus sensible qui soit au monde, — comme sa personne est la plus accomplie. — Toutes ses actions sont accompagnées d'une grâce charmante, — et son esprit supérieur à celui de tous les hommes que j'aie jamais connus. — Comment ne peut-il pas m'inspirer ce tendre sentiment dont on m'a toujours parlé, comme d'un bonheur inséparable des liens du mariage? Aurais-je donc préféré Louis à lord Sommerset s'il eût conservé ses vertus, et que la fortune m'eût donné le pouvoir de le placer dans une situation digne du mérite que je lui supposais.

Entraînée par cette idée, elle s'y arrêta long-tems; elle accorda à Louis et à son cousin tous les avantages qu'ils possédaient véritablement; et après avoir balancé leur mérite, sans compter pour rien la différence des rangs et des fortunes, elle convint que la nature avait été aussi libérale envers le bû-

cheron qu'envers lord Sommerset; et que si le premier avait eu comme lui l'avantage d'une bonne éducation, il serait devenu l'ornement de la société. Mais dans l'état des choses, ajouta-t-elle, lord Sommerset l'emporte, sans aucun doute; et si mon cœur n'est pas susceptible d'une véritable passion, la raison qui le dirige, prononce en faveur de Milord. Les premiers sentimens que Louis m'avait inspirés, ne peuvent m'alarmer en rien sur la préférence que je donne à mon cousin, dont les vertus paraissent s'accroître chaque jour. — Pauvre Louis, il me semble que j'ai deux cœurs; — je m'intéressais si fort à votre sort, lorsque vous étiez vertueux, que je ne pourrai jamais m'empêcher de vous plaindre, et de regretter que vous soyez sorti de votre forêt, pour être jeté dans un monde vicieux et corrompu, sans avoir assez de force pour résister à sa séduction. Après ces réflexions, Hermine fut plus tranquille; elle n'avait pas toujours été assez courageuse pour examiner scrupuleusement son cœur; et il e t probable que si lord Sommerset, orné de toutes ses vertus, n'était pas venu s'offrir à ses vœux, elle aurait

innocemment nourri une passion, que le tems ne pouvait que fortifier dans son ame, et qui aurait fini par détruire son bonheur.

Je crains que mes jeunes lecteurs, et sur-tout les partisans des passions romanesques, ne me pardonnent pas le changement d'Hermine. L'obstination et la folie ont consacré les mots de violente passion, d'inaltérable constance, d'amour sans espoir, et de persévérance éternelle. La modestie, la délicatesse, qui sont les premiers charmes de la jeunesse et de la beauté, leur sont trop souvent sacrifiés par une fille romanesque, qui se croit inviolablement attachée. Elle regarde la résistance aux desirs, aux tendres prières de ses parens, comme une marque de caractère, et l'amour et la constance sont mis à la place du bon sens et de la raison. Ce mot d'amour semble tout excuser, et trop souvent ces intéressantes *Délies* et ces charmantes *Clarinde*, plongent la mort dans le cœur du plus respectable père, pour fuir à l'autel avec celui qui s'est emparé de toutes leurs affections, et leur a fait fouler aux pieds le premier de leurs devoirs. Elles oublient qu'elles donnent à leur amant même,

une triste preuve de leur vertu en blessant le cœur d'une mère, et en violant tous les devoirs qui les attachent à leur famille, pour se jetter dans les bras d'un étranger.

Hermine, trompée par sa reconnaissance, avait certainement laissé naître dans son cœur un sentiment trop tendre; mais elle connaissait ce qu'elle se devait à elle-même, et n'avait jamais oublié un seul instant que sa destinée future dépendait de la volonté d'un père; elle la considérait comme si sacrée, que rien n'aurait pu l'engager à décider elle-même de son sort. Elle ne permit jamais à cet attachement de devenir une passion; et lorsque dans la suite lord Sommerset lui parut mériter la préférence, l'habitude de le voir et la connaissance de ses vertus l'engagèrent à lui donner son cœur. Ce sentiment solide et dicté par la raison, n'avait pas la violence de la passion, et ne pouvait être comparé à celui qu'elle inspirait à son cousin. Si elle s'en inquiétait quelquefois en se rappelant les conversations de ses compagnes de couvent, la réflexion la rassurait. Mais tout en aimant lord Sommerset, elle conservait pour Louis une amitié très-

tendre, et ne pouvait pas s'empêcher, malgré les apparences, de s'écrier avec la douce Fidelia : « Il peut encore se justifier, et je ne le regarderai comme coupable, que lorsqu'une conviction absolue l'aura condamné. »

Le soir même du jour où Sommerset était parti, Milady, voyant sa nièce plus calme, lui proposa de lire le mémoire de son père, qui suivait la lettre qu'elle avait lue le matin. Comme la plus grande partie de ce qu'il contenait est déjà connu de nos lecteurs, nous ne parlerons que de quelques particularités ignorées de lady Sommerset.

Le comte de Montaubert commençait son récit par la confession des erreurs de sa jeunesse ; son attachement pour une femme sans principes, est le premier de ses malheurs, et le plonge dans le vice : l'opprobre et la ruine, le jeu et l'intrigue entraînent la perte de tous ses biens, et par l'avis de son infâme maîtresse et d'un ami plus infâme encore, il recherche l'alliance d'une riche héritière pour rétablir sa fortune et contenter leur cupidité. Il rencontre mademoiselle de Mélian et devient sensible à ses charmes, sans penser à

l'épouser ; mais sa maîtresse apprenant qu'elle sera l'héritière d'une fortune immense, et que la mort de sa mère la rend déja un parti fort considérable, l'engage à ne rien négliger pour obtenir sa main.

« Je ne crains pas à présent, continue le comte, d'être accusé de vanité, lorsque je dirai que dans le tems où j'offris mes vœux à la plus malheureuse des femmes, ma figure et mes agrémens personnels me donnaient la confiance de plaire et de séduire une jeune personne sans expérience ; mais mon caractère était connu de son digne père, et ma demande fut rejettée avec des expressions qui devaient m'empêcher de la renouveler jamais. Mon orgueil fut blessé, ma cupidité était enflammée par l'espoir des grands biens d'Hermine, et ses charmes avaient fait une vive impression sur mon cœur. Je me déterminai à vaincre tous les obstacles, j'affectai le plus sincère repentir, et par une suite d'artifices et de séduction, je parvins à obtenir la main de cette innocente victime, qui oublia pour moi tout ce qu'elle devait à son père. Son amour pour son enfant amena une prompte

réconciliation ; mais je n'avais oublié, ni pardonné la manière méprisante dont il avait reçu mes premiers vœux. J'étais résolu de m'en venger, et l'intérêt seul me faisait prendre le masque du respect et de l'affection : l'amour passager que j'avais eu pour ma femme s'éteignit bientôt, et je retournais à mes premiers engagemens avec plus de violence que jamais. Mes dissipations furent sans bornes, malgré mon attention à les cacher pour en imposer à mon beau père ; et me livrant absolument aux conseils des deux monstres qui me conduisaient, ils parvinrent, à force de mensonges et d'artifices, à me faire haïr l'innocente comtesse, comme un obstacle à mes plaisirs et à mes dépenses. Je lui défendis tous les amusemens, je lui interdis toutes les societés : des motifs de prudence m'empêchèrent de la condamner à ne plus jouir de la vue de son père ; mais je l'engageai, par un serment solennel, à l'assurer que la retraite dans laquelle elle passait sa vie, était de son propre choix, qu'elle était parfaitement heureuse, et qu'elle n'avait aucune plainte à former contre moi. »

« Elle se conforma à mes ordres sans la moindre difficulté ; et lorsque je lui défendis de correspondre en aucune manière avec la famille Sommerset, elle me dit avec douceur : « Je ne vous demande que de me permettre d'écrire à ma sœur quelques lignes sur des sujets indifférens ; ne craignez pas que je découvre jamais à personne vos torts et mes malheurs : non, je suis punie de mon erreur, je n'ai point soumis mon jugement au leur, et je dois souffrir avec patience et résignation la peine que j'ai méritée. » Depuis ce moment nous vécûmes dans la même maison comme étrangers l'un à l'autre, excepté lorsque je recevais du monde, alors cet ange de de douceur paraissait avec un air serein, pendant que son cœur était déchiré par ma cruelle fausseté. »

Le Comte racontait ensuite sa retraite dans un vieux château, le séjour qu'elle y fit, et les affreuses persécutions qu'elle eût à souffrir de sa part et de celle du chevalier de Soissons. — La mort du comte de Mélian. — La rage et la fureur qu'il conçut en apprenant ce que contenait le testament. — Son res-

sentiment contre lord Sommerset qui fut la suite de cet événement. « N'ayant plus, continuait-il ensuite, aucune mesure à garder avec ma femme, la haïssant plus que jamais, d'après les torts que je croyais devoir reprocher à son père ; les deux scélérats me conseillèrent de m'en venger sur elle, et j'y consentis malgré l'intime conviction où j'étais qu'elle n'avait pas influencé ses dernières dispositions. Le chevalier de Soissons était la seule personne que je lui eusse permis de recevoir ; il me persuada qu'elle avait conçu pour lui une passion violente, et essayé de le séduire dans l'espoir de le détacher de mes intérêts. »

« J'eus la simplicité d'ajouter foi à cet indigne mensonge. Mon extrême confiance en lui, mes mauvais traitemens pour elle, me firent penser que sa patience était enfin lassée, et qu'un desir de vengeance l'avait portée à cette extrémité. Je voulais la mettre au couvent pour le reste de ses jours ; mais il me persuada que sa retraite actuelle était plus rigoureuse et plus dure que tous les couvens ; d'ailleurs je retenais la moitié de la pension que son

père lui avait laissée ; et si elle était une fois hors de ma puissance, elle pourrait, disait-il, me forcer à la lui remettre toute entière. D'après ses avis, je me livrai absolument à la dissipation, et je lui remis tout mon pouvoir sur ma malheureuse épouse, ne pensant pas même à son existence. Ma vie s'écoulait dans les plaisirs, lorsque je fus réveillé de cette léthargie par le chevalier qui vint m'annoncer qu'elle avait pris la fuite au milieu de la nuit, et que sa fille était partie avec elle. J'accusai le marquis de Bressol de cet enlèvement, et je volai chez lui accompagné de celui qui était venu me l'apprendre. La surprise du vieillard, ses assurances réitérées nous convainquirent de son innocence ; mes soupçons se portèrent sur les Sommerset : des émissaires furent dispersés dans la forêt, pour chercher les traces de cette fuite extraordinaire. Ils ne purent rien découvrir. Le chevalier paraissait dans une agitation, un désespoir, qui m'étonnèrent souvent moi-même. Je lui parlai un jour de la violence qu'il montrait, et il eut l'adresse de me persuader qu'elle n'avait pas d'autre cause que son amitié pour moi : cette fuite me pri-

vait d'une portion de revenu, qui m'était très-nécessaire dans la position de mes affaires.

« Toutes nos recherches furent sans effet, et quatre années se passèrent dans l'ignorance la plus absolue sur le sort de la comtesse et de sa fille ; pendant ce tems-là je vendis ou j'engageai toutes mes propriétés. Enfin, un soir le chevalier de Soissons vient me dire avec transport qu'il avait découvert mon épouse dans le couvent de Sainte-Claire en Bretagne. Il me conseillait de m'adresser au roi, pour redemander mon enfant et la conduite de ses biens, son éducation ne devant pas être confiée à une mère coupable, et sa tutelle à un étranger et à un protestant.

« Nous travaillâmes secrètement d'après ce plan ; le chevalier obtint la protection de monsieur de P***, dont l'influence était sans bornes ; et avant que le marquis de Bressol connût nos démarches, j'obtins un ordre pour que ma fille fût remise entre les mains de celui que j'enverrais la chercher, et qui m'assurait la tutelle de ses biens jusqu'a ce qu'elle eût atteint vingt-un ans. Le chevalier se chargea d'aller chercher ma fille, et de donner le

coup mortel à la plus malheureuse, la plus outragée des femmes. Hélas! en lui arrachant sa seule consolation, j'ai plongé un poignard dans son sein. Je l'ai assassinée, Oh! Dieu de miséricorde et de bonté! entendez mes regrets, jugez mes sentimens présens avec compassion, et toi, angélique Hermine, pardonne au malheureux qui termine sa vie dans des angoisses et des remords qui lui survivront et n'auront jamais de terme? et vous, ma chère fille, priez pour votre coupable père, demandez au ciel que son supplice ne s'étende pas par-delà cette vie.

« Lorsque mon enfant me fut amené, je sentis des émotions aussi vives que nouvelles pour moi; elle était belle comme un ange, et sa ressemblance avec sa mère était parfaite. Mon cœur s'ouvrit pour la recevoir; et depuis ce moment, ma tendresse pour elle n'a pas eu de bornes. Je la mis dans un couvent, et c'est à elle-même que je demande si mes soins pour son bonheur se sont ralentis un instant. Pourra-t-on croire qu'avec cette affection pour ma fille, j'ai continué à être l'esclave de la plus infâme des créatures, et la

dupe d'un homme artificieux, qui m'engagèrent à contenter leur avidité aux dépens des biens de mon enfant, et enfin à dissiper tout ce que son grand-père lui avait assuré, et que j'avais obtenu qu'il me fût confié? Toute ma vie n'est qu'une suite de crimes, et ma conduite a également offensé la nature et les loix.

» Le testament du comte de Mélian défendait d'instruire Hermine de la fortune qui l'attendait, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de vingt-un ans; et le serment que j'avais arraché à sa mère, l'avait tenue dans la plus parfaite ignorance sur sa famille. Dans le premier moment de ma colère, en voyant mes vœux trompés par les sages précautions de mon digne beau-père, j'avais moi-même prononcé le même serment, et je l'avais accompagné des plus fortes malédictions que j'appelais sur ma tête, si jamais je découvrais à ma fille, avant l'âge de vingt-un ans, qu'elle avait une tante et un oncle dont elle pouvait réclamer la protection. Cette ignorance me laissait plus de liberté sur ses biens; bas et méprisables motifs! Je ne puis m'étendre davantage

sur toutes ces horreurs, et je dois terminer cet affreux récit, en disant que le monstre qui m'avait si long-tems abusée, fit une chûte de cheval qui paraissait mortelle. Sur le point de perdre la vie, tous ses crimes s'offrirent à sa mémoire, et le plongèrent dans la rage et le désespoir : il demanda un confesseur; il me fit appeler. Grand Dieu! quelle fut mon horreur, en entendant l'aveu de ses attentats.

» La femme à laquelle j'avais été attaché tant d'années, était sa maîtresse. Ils avaient partagé ma fortune; après mon mariage, le chevalier devint passionnément amoureux de ma femme, et il employa tout son art pour m'en détacher. Il obtint mon consentement pour la reléguer dans ce triste château, où il n'y avait que lui qui pût la voir. Là il employa tous les artifices pour la séduire : je ne puis pas entrer dans le détail des moyens qu'il mit en œuvre; ses persécutions ne produisirent jamais que le plus profond mépris de la part de cette femme angélique. Elle ne pouvait écrire à personne, tous les domestiques étaient à lui. Depuis la mort de son père, elle était absolument en son pouvoir; jusques-là ses

assiduités n'avaient pas été accompagnées de mauvais traitemens ; mais alors, provoqué par la résistance et plus enflammé que jamais, il ne ménagea plus rien ; il lui jurait, à genoux, que si elle voulait répondre à sa passion, il fuirait avec elle en Angleterre, la rendrait à sa sœur, et obtiendrait un ordre du roi, pour me mettre à la Bastille le reste de mes jours. Elle rejetta ces offres avec un ferme dédain. Enflammé de colère, il saisit la petite Hermine, l'emporta dans le jardin, et jura qu'elle ne la reverrait jamais. Cette mère, au désespoir, le suivit en implorant sa pitié. Une scène affreuse suivit cette action brutale ; il ne lui rendit son enfant, qu'à condition qu'elle promettrait, avec serment, de ne jamais révéler ce qui venait de se passer, et de recevoir ses visites, quand il lui plairait.

» La comtesse me permit alors, continua le Chevalier, de la reconduire dans la maison, presque mourante de terreur. Il fallut la porter dans sa chambre ; je la quittai, maudissant ma faiblesse, et jurant de ne me laisser vaincre par aucune supplication dans la visite que je comptais lui faire le lendemain. A quoi

m'auraient servi tant de mensonges, d'intrigues, d'artifices et de peine, si au moment de vaincre, je n'en avais pas le courage. D'après cette résolution, qu'on juge de mon chagrin, lorsque j'appris que la nuit qui suivit cette scène, ma victime avait pris la fuite avec son enfant, emportant tout l'argent et les bijoux qu'elle possédait. A présent, continua le scélérat, je dois remercier le ciel qui a conduit ses pas, et je reconnais que j'ai été son assassin; quand j'arrachai son enfant de ses bras, je plongeai la mort dans son cœur. Tous mes crimes se présentent devant moi, sous l'aspect le plus hideux. Faible et crédule époux, j'implore votre pardon, que mon sort vous serve d'exemple; apprenez à connaître l'horreur du remords, les supplices de la conscience; respectez-vous, vivez pour expier vos fautes. Et que ne donnerais-je pas pour avoir le tems de fléchir la colère de Dieu, et pour éloigner une juste vengeance! A ces mots il tomba dans d'affreuses convulsions, et je le laissai dans une agonie que rien ne peut exprimer.

» Je volai à la maison de cette odieuse femme, je l'accablai de reproches; la mal-

heureuse y répondit par des insultes et des railleries, sur la simplicité qui m'avait rendu si long-tems la dupe de deux personnes qui me méprisaient. Ma colère s'échauffa, ma tête se perdit, et je plongeai mon épée dans le sein de cette malheureuse, qui tomba à mes pieds, sans pousser un seul cri. Troublé, hors de moi, je n'entrai dans mon appartement que pour prendre quelques effets et ce qui me restait d'argent, et je me hâtai d'aller au couvent où j'avais placé ma chère Hermine. Elle sait tout ce que nous avons éprouvé; depuis ce moment, elle a été témoin de mes souffrances et de mon affreux délire. Puissent mes pénibles remords; puisse l'agonie que je souffre, me mériter du ciel quelque miséricorde!

» Je me suis vu sur le bord du tombeau; il a plu au ciel de me rendre la vie. J'écris ces tristes pages pour que mes crimes et mes malheurs soient connus de mon enfant. Elle les lira sans doute dans la présence de son oncle et de sa tante. Sans mon serment insensé, je pourrais, tandis que je respire encore, placer ma confiance dans ma chère Hermine,

Si je vis assez pour lui voir atteindre l'âge de vingt-un ans, je lui remettrai cette sincère confession, en la confiant aux soins des parens de sa mère; ils la chériront, comme ils ont chéri leur malheureuse sœur.

» Si je puis gagner l'abbaye Saint-Hubert, mon dessein est de placer Hermine au couvent des Urselines, où j'ai une parente respectable. Si, comme je le crains, je succombe à mes maux avant que ma fille ait atteint l'âge de son indépendance, je lui remettrai ces papiers au moment de fermer les yeux; ils lui apprendront que je desire qu'aussitôt que mon corps sera déposé dans la tombe, elle aille en Angleterre retrouver ses nobles parens; qu'elle obtienne pour moi leur pardon; qu'ils daignent avoir pitié du persécuteur de leur sœur, et oublier une prévention injuste. Plein de confiance dans leur mérite, dans leur vertu, je dépose entre leurs mains le seul bien qui me reste, ma chère et malheureuse Hermine. Hélas! je n'ai plus rien à lui laisser; mais à ma mort, elle peut rentrer dans quelques-unes de mes propriétés qui n'ont été qu'engagées.

» Si le vieux marquis de Bressol vit encore à cette époque, mon enfant trouvera en lui un ami qui pourra s'occuper de ses intérêts en France. Voilà, ma chère fille, l'aveu de mes crimes, de mes attentats envers la plus aimable, la plus vertueuse des femmes; sa malheureuse fille que j'ai ruinée; ses respectables parens que j'ai offensés; et la société que mon exemple a pu corrompre. Si le plus profond repentir, si les remords les plus douloureux peuvent me donner quelque droit à la pitié et au pardon, priez Dieu pour qu'il se laisse fléchir, et qu'il étende sa miséricorde sur l'infortuné.

MOUTAUBERT. »

Tels étaient les papiers contenus dans le mistérieux paquet; il ne paraît pas que le comte ait jamais reçu la lettre écrite par sa femme peu d'instans avant sa mort: elle fut sans doute interceptée par le chevalier de Soissons: ce malheureux ne mourut point de sa blessure; il se retira dans un ordre monastique, pour y finir ses jours dans la pénitence.

La pauvre Hermine, après cette lecture, resta dans l'accablement; son cœur était rempli de tristesse et d'horreur, ses larmes et celles de sa tante avaient sans cesse interrompu cette affreuse confession. Lady Sommerset s'efforçait en vain de la consoler en lui remettant sous les yeux la vérité des remords de son père, et la grandeur des miséricordes divines. « Ne voyons, ma chère Hermine, que la bonté de Dieu, oublions tout le reste; vous êtes dans le sein d'une véritable mère, qui mettra tous ses soins à assurer votre bonheur et à vous prouver sa tendresse. » « Je sais, ma chère tante, répondait l'aimable Hermine, qu'une félicité parfaite n'est point le partage de l'humanité; je remercie le ciel des biens dont il me comble aujourd'hui, mais je ne perdrai jamais de vue les souffrances de ma mère et les tourmens affreux que les remords ont fait éprouver au plus malheureux de tous les hommes. »

L'arrivée du bon père la Casse interrompit cette conversation; ses discours où régnait la plus douce pitié, sa confiance en Dieu et sa charité, offrirent aux deux Dames affligées,

les seules consolations qu'elles pussent goûter dans un semblable moment.

Lord Sommerset avait appris par Hanuah que depuis plusieurs jours, Eléonore avait quitté sa maison, après avoir vendu tous ses meubles, et renvoyé tous ses domestiques anglais ; personne dans le voisinage ne savait ce qu'elle était devenue: on croyait généralement qu'elle était partie pour le continent. Un domestique envoyé par lord Sommerset à la maison de campagne qui avait servi de prison à Louis, rapporta la même réponse : on avait vendu les meubles, et abandonné la maison. Je vois, dit Milord à son compagnon, que si cette femme eût réussi dans ses projets sur vous, elle aurait aussi-tòt quitté l'Angleterre : l'amour et la vengeance sont les passions de son ame ; il n'y a pas d'excès où elles ne puissent l'entraîner. J'avoue que je ne puis être tranquille tant que je n'aurai pas la certitude de son départ. »

« Et moi, Milord, répondit Louis, je serai le plus malheureux de tous les hommes : mon imagination me suggère mille sujets de trembler, et je donnerais ma vie pour être

sûr qu'elle a repassé les mers : ce n'est plus pour moi que je crains sa vengeance, c'est pour mademoiselle Hermine. — Que Dieu l'en préserve, dit lord Sommerset avec effroi : allons la voir, allons à *Portland-Place*; ces Dames sont préparées à nous recevoir. — Oh ! mon Hermine, le ciel protégera votre innocence et votre vertu. Bertier hâtons-nous de partir.

Le cœur de Louis fut cruellement blessé de ces mots *mon Hermine* ; mais reprenant bientôt son courage, il ne desira pas moins vivement que Milord, de voler près de cette charmante personne, afin de l'avertir et de la préserver du danger qui la menaçait : cependant un sentiment profondément gravé dans son cœur, lui faisait craindre de revoir celle qui l'avait fait naître; et cette inquiétude donnait à sa physionomie un caractère de tristesse qui aurait été remarqué de lord Sommerset, s'il eût été moins occupé lui-même des redoutables menaces d'Eléonore, et du bonheur de revoir Hermine. Il prit Louis par le bras, et il traversa toutes les rues qui le conduisaient à *Portland-Place*,

sans prononcer une seule parole : ce qui donna à Louis le tems de s'affermir dans la résolution d'arracher de son cœur une passion présomptueuse que sa raison condamnait depuis long-tems.

Une heure auparavant celle où ils arrivèrent, la tendre Fidelia conduite par l'amitié, était venue embrasser son amie ; leurs transports mutuels ne peuvent s'exprimer. Lady Sommerset fut enchantée de la grâce et de la beauté de cette jeune personne ; et après avoir laissé les deux amies se féliciter sur une si heureuse réunion, elle lui apprit qu'elle attendait à tout moment son fils, et monsieur Bertier. « Comment, s'écria Fidelia, M. Bertier avec lord Sommerset. Grand Dieu ! Il n'est donc pas coupable comme on a voulu le faire croire ? » « J'espère ; je suis même sûre qu'il est justifié, interrompit Hermine, puisque lord Sommerset nous l'amène ; et j'ai beaucoup d'impatience de le revoir. »

« Peut-être, dit Fidelia, en hésitant, ma visite est-elle déplacée dans ce moment, je vais vous quitter. — Pardonnez-moi de vous retenir, ma chère amie, s'écria vivement

Hermine, votre présence nous sera toujours agréable ; mais elle est nécessaire dans ce moment. Je sais que l'intérêt que vous prenez à Louis, est presque aussi vif que le mien. » Fidelia rougit sans le vouloir, et répondit modestement. « Je ne serai assurément pas fachée de l'entendre se justifier des crimes dont il a été noirci. »

« Vous êtes aimable et franche, dit lady Sommerset ; et comme j'ai la prétention de me connaître très-bien en physionomie, je vous assure que je desire beaucoup que l'innocence de ce jeune homme soit connue ; car il m'a plu dès la première fois que je l'ai vu. » « Je ne l'ai jamais condamné, dit vivement Fidelia ; et tant qu'il m'a été possible d'espérer..... » — « Et moi, interrompit Hermine, je craignais d'autant plus de le trouver coupable, que c'est moi qui l'ai déterminé à changer sa situation, et à paraître dans le monde. Mais lorsque j'étais prête à le juger d'après des apparences presque convaincantes, j'ai été ramenée à l'indulgence par les argumens généreux de lord Sommerset. »

La conversation se tourna ensuite sur les

différens malheurs arrivés dans la famille Douglas, et sur les événemens auxquels ils avaient donné lieu; enfin, lord Sommerset et M. Bertier furent annoncés; et les trois Dames les attendirent avec une agitation qu'ils ressentaient aussi en s'approchant. Milord, dont le cœur volait vers Hermine, eut cependant assez de présence d'esprit pour leur présenter le pauvre Louis, qui était tout tremblant. — « Je vous amène, Mesdames, dit-il, un ancien ami, qui n'a pas cessé de mériter votre estime et votre intérêt. Il a été enlevé par une belle Princesse, il est sorti miraculeusement de son château enchanté, où son cruel mépris pour la terrible Dame lui avait déjà fait courir le risque de la vie. — Et après les plus périlleuses aventures et les dangers les plus grands, il a l'honneur de se présenter à vous, comme le héros d'un petit roman. »

Milord avait imaginé d'éloigner, par cette plaisanterie, la cérémonie d'une présentation dans les formes, de rappeler la gaîté, et de diminuer l'embarras de son jeune protégé? « Vous nous dites tant de choses à-la-fois, répondit Milady, en présentant la main à

Louis, que vous excitez une curiosité qu'il faut plus de tems pour satisfaire. Je puis cependant vous assurer, M. Bertier, que nous sommes toutes extrêmement heureuses de vous revoir. » « Oh ! oui, dit vivement Hermine en retirant sa main, que lord Sommerset avait saisie pour la donner à Louis, et vous pouvez juger de la peine que votre absence a causée, par le plaisir que votre retour fait éprouver : mon aimable amie, miss Douglas, a éprouvé les mêmes chagrins que moi ; elle vous a toujours jugé favorablement, d'après le mérite qu'elle vous connaissait. Je puis vous assurer aussi que mon généreux cousin a été votre plus zélé défenseur, en dépit des apparences. » Ce discours rassura le pauvre Louis, qui répondit modestement : « Je sais trop bien, Madame, que ma conduite a dû paraître odieuse, et mon cœur ingrat et corrompu ; et je n'osais pas me flatter qu'il y eût des esprits assez généreux, pour se permettre quelque doute en ma faveur, sur des crimes aussi affreux. Mais je ne puis plus supporter la vie, à moins que je ne me justifie de toute imputation d'ingratitude envers les personnes que j'honore et respecte. »

« Je vous crois, répondit lady Sommerset, et pour ce moment, je ne veux point d'autre preuve que votre présence ici; ce soir, si votre roman n'est pas d'un genre trop terrible, vous serez condamné à nous le raconter, et rappelez-vous qu'il nous le faut tout entier, sans réserve et sans observation. »

Louis la salua respectueusement, et fut se placer près de Fidelia; et pendant qu'Hermine la présentait à lord Sommerset, il ne put s'empêcher de remarquer sa grâce, sa beauté, et son extrême ressemblance avec le pauvre Frédéric. Ce ressouvenir attendrit son cœur déjà doucement ému par la réception qu'il venait d'éprouver, et des larmes s'échappaient de ses yeux. Fidelia, dans ce moment, tourna ses regards vers lui. Elle vit sa sensibilité, et en devina le motif, en considérant que sa vue était attachée sur ses vêtemens de deuil; et par une douce sympathie, elle s'écria en pleurant : « Ah! M. Bertier, mon pauvre frère, mon cher Frédéric, a été bien à plaindre en vous perdant; mais il n'a jamais eu mauvaise opinion de vous. Il ne put ajouter foi aux rapports qu'on lui fit, et sur son lit de mort,

il vous bénit encore, nous chargea de ses adieux et de ses remercîmens pour vos premières bontés. Ses larmes lui coupèrent la voix. » Louis, incapable de répondre, se leva, et se retira un moment dans une fenêtre pour cacher son émotion, pendant qu'Hermine et lord Sommerset essayaient de consoler Fidelia.

Quand Bertier eût repris un peu d'empire sur son cœur, il se rapprocha des aimables amies, et regarda Fidelia avec une tendre inquiétude. Il considérait aussi Hermine ; son cousin était proche d'elle, et la joie, l'espérance, qui semblaient animer les traits de ce dernier, faisaient éprouver à Louis un sentiment très-pénible. Les yeux d'Hermine n'exprimaient pas le bonheur ; mais ils prenaient une impression si douce, en se tournant sur Milord, que celui qui l'observait, pouvait aisément se convaincre qu'elle ne voyait pas son amour avec indifférence. « Hélas ! pensait-il, le ciel les a destinés l'un à l'autre. La naissance, la fortune, les vertus les unissent, et il ne me reste plus qu'à me réjouir de leur bonheur. » Il tâcha de détourner ses yeux qui se portaient involontairement sur

Hermine, pour les arrêter sur la douce et charmante Fidelia, dont la beauté ne pouvait être surpassée que par celle de son amie. L'air de mélancolie et de sensibilité répandu sur toute sa personne, avait un charme nouveau pour Louis, et répondait à l'état de son ame. Il était entraîné vers elle, et parut bientôt s'en occuper uniquement.

Lord Sommerset était au comble de ses vœux; Hermine était près de lui, elle semblait approuver son amour; il venait de rendre à un jeune homme qu'il estimait, la place qui lui était due dans le cœur de ses amis. Une seule idée le troublait encore, c'était le souvenir des menaces d'Éléonore. S'il pouvait apprendre qu'elle eût quitté l'Angleterre, il n'avait plus qu'un vœu à former, celui de se voir irrévocablement uni à sa charmante cousine.

L'émotion de Fidelia était extrême; elle avait été habituée, lorsque Louis lui avait été présenté pour la première fois, a le regarder comme un jeune homme extraordinaire; sa conduite avec son frère avait augmenté son estime. Son soudain départ l'avait étonnée, mais elle était tellement prévenue en sa faveur,

qu'elle ne pût jamais le croire coupable. Sa joie fut extrême, lorsqu'Hermine le lui présenta justifié de toutes les imputations qui lui avaient causé tant d'inquiétude. Elle attribuait au souvenir de son frère, à sa sensibilité, les larmes qui coulaient de ses yeux, et les sentimens qui agitaient son cœur; pendant qu'elle causait avec son ami, ils paraissaient enchantés l'un et l'autre de cette heureuse rencontre; et Louis, sans connaître le secret motif de son indulgence, était extrêmement reconnaissant de la bonne opinion qu'elle lui avait conservée, malgré les affreuses accusations dont on l'avait noirci.

Après quelques momens, Fidelià se leva pour sortir. « Non, dit lady Sommerset, j'ai pris la liberté de vous retenir ici, en envoyant prier M. Douglas de vouloir bien nous faire l'honneur de passer la journée avec nous. J'espère que l'amitié qui doit s'établir entre nos deux familles, me permet de bannir la cérémonie d'un commerce si doux. » Fidelia remercia Milady, et reprit sa place avec un grand plaisir.

« J'ai le plus grand desir de présenter mon

respect à lord Douglas, dit Louis à sa fille ; à peine avait-il prononcé ces paroles, qu'on entendit frapper violemment à la porte de la rue. « J'espère, répondit lord Sommerset, que voilà Milord. La porte fut ouverte, un domestique parut pour annoncer, mais il n'eût pas le tems de parler : une femme le devançant, se précipita dans la chambre ; cette femme était Éléonore. Le même sentiment de terreur saisit Louis et lord Sommerset. « Eléonore ! s'écrièrent-ils à-la-fois, en courant à Hermine ; qu'on la saisisse, s'écria lord Sommerset ! qu'on la saisisse ! Dans le moment, le domestique qui était encore à la porte, s'avançant, elle lui présenta un pistolet, en disant : Si tu m'approches, malheureux, tu es mort. Lord Sommerset la saisit par derrière, et lui retint le bras. Fidelia tomba sans connaissance ; lady Sommerset et sa nièce, aussi surpris l'un que l'autre, voulurent aller à son secours ; Louis arrêta Hermine avec force, « Ah ! pour le ciel, restez derrière moi, laissez-moi recevoir le coup qui vous menace. » Deux ou trois domestiques montèrent au bruit, et aidèrent leur maître à désarmer la terrible Éléonore,

à qui la colère donnait des forces surnaturelles ; enfin, on lui arracha son pistolet, et pendant qu'elle se débattait contre plusieurs hommes en prononçant d'affreuses imprécations, lord Sommerset lui dit : Femme sans honte, opprobre de votre sexe, il ne faut conserver aucune délicatesse avec vous. En cherchant dans ses poches, il y trouva un autre pistolet. Votre dessein est grâces au ciel découvert ; et donnant les pistolets à un domestique, il ordonna qu'on les déchargeât dans la cour.

Toute cette scène se passa avec une telle promptitude, que lady Sommerset et Hermine restèrent frappées d'étonnement et de terreur, tandis que Louis souffrait un tourment inexprimable, en voyant la vie d'Hermine menacée par cette furie, et Fidelia sans connaissance.

Lorsqu'Eléonore fut désarmée, et qu'il ne craignit plus pour l'une, il vola au secours de l'autre, et laissa à la cruelle Italienne, la facilité de voir Hermine qu'elle n'avait pas pu considérer. « Oh ! s'écria-t-elle, voilà donc cette enchanteresse, et je puis contempler cette Hermine que j'abhorre, et qui possède le cœur de Louis ! Ah ! que ne puis-je l'anéantir de

mes seuls regards, et l'immoler à ma juste vengeance! « Qu'on la conduise dans une autre chambre, dit lord Sommerset. » « Je n'irai pas, s'écria-t-elle, avant d'avoir maudit les charmes de cette Circé qui m'a rendue la plus malheureuse des créatures. Voilà donc celle que Bertier m'a préférée, voilà celle dont le nom était sans cesse invoqué dans son délire! Je ne venais ici que dans l'espoir de la tuer, et de me tuer moi-même après elle. »

« La malheureuse se condamne elle-même, dit Sommerset. » « Qui êtes-vous? lui répondit-elle avec fureur, pour juger ma conduite. Laissez vos lois me punir, je ne compte la vie pour rien, et je me haïs moi-même, depuis que j'idolâtre le plus insensible des hommes. Si j'avais pu contenter ma vengeance, je serais morte dans un transport de joie. Que mes émissaires ont été stupides de ne pas m'avertir qu'ils étaient tous ici pour la garder! Hélas! je croyais la trouver seule, l'assassiner et triompher de Louis. Que puis-je à présent? Des malédictions, des injures peuvent-elles satisfaire ma vengeance! » Louis s'écria, emmenez-la; et des domestiques l'arra-

chèrent de la présence des Dames, malgré ses imprécations.

Lord Sommerset les suivit, afin de donner des ordres pour qu'elle fût gardée soigneusement, puis il retourna dans le salon où tout était dans l'étonnement, la terreur et la confusion. Il n'était pas lui-même moins agité. L'attentat sur les jours d'Hermine, l'avait frappé d'horreur; l'idée que ce coup était la suite d'une violente jalousie, et que Louis avait osé exprimer son amour pour sa cousine, le remplissait de chagrin et de surprise.

Louis était au désespoir; il allait perdre l'estime de lord Sommerset, d'Hermine, de Fidelia; ce présomptueux sentiment qu'il n'avait presque osé s'avouer à lui-même, était connu; cet amour était le motif qui l'avait exposé aux insultes de la plus abandonnée des femmes; c'était lui qui avait appelé tant de maux sur une personne qu'il aurait voulu préserver du plus petit danger, au péril de sa vie. Rien ne peut exprimer ce qu'il souffrait. Il avait tâché de cacher sa confusion en s'occupant de Fidelia. La même idée attira près d'elle Milord et Hermine. Ils paraissaient éga-

lement troublés ; personne ne pouvait rompre le silence ; Fidelia revint enfin à la vie, en s'écriant : « Est-elle partie ? Oh ! Dieu, Bertier est-il sauvé ? Oh ! Bertier, êtes-vous sauvé ? »

Il répondit en rougissant : « Personne, Madame, n'est blessée. Grâces au ciel, tous vos amis vous entourent. » Elle tourna la tête, et vit Hermine et lady Sommerset qui lui prodiguaient des secours. Elle parut revenir à elle une seconde fois. « J'ai été bien effrayée, ma tête me semble troublée. Cette affreuse femme est donc partie ? » « Oui, ma chère Fidelia, répondit Hermine, on la garde dans une autre chambre. »

« Ah ! ne lui permettez pas de rester dans la maison, sa vue porte la terreur dans mon ame ; cette malheureuse se plait dans les assassinats. Elle a tué mon pauvre Frédéric. » « Remettez-vous, Madame, dit lord Sommerset ; on veille sur tous ses mouvemens. » Au même moment lord Douglas fut annoncé, et avant que lord Sommerset pût aller au devant de lui pour le recevoir, il apperçut Fidelia pâle et tremblante, à moitié couchée sur un canapé, et entourée de ses amis. Oubliant ce qu'il de-

vait à la politesse, il vola vers sa fille, et se trouva vis-à-vis de Louis qui, au comble de l'embarras, ne savait s'il devait se retirer ou rester. Fidelia se leva, et tendant la main à son père : « Ne soyez point alarmé, Monsieur, cet état est dû à l'extrême frayeur que m'a causée cette horrible Italienne, cette Eléonore. » « Comment? s'écria lord Douglas, en jettant un regard soupçonneux sur Louis, Eléonore! Et c'est M. Bertier que je vois ici? »

« Oui, Monsieur, répondit Louis en le saluant respectueusement, et après avoir repris la dignité qui convient à l'innocence ; oui, Monsieur, j'ai eu l'honneur d'y accompagner lord Sommerset qui m'a amené ce matin d'*Elworth-Hall*, et j'aurais eu celui de passer chez vous, si Milady ne m'avait pas dit qu'elle vous attendait ici. » « Tout cela me paraît très-extraordinaire, répondit lord Douglas d'un ton sec et réservé ; mais vous devez penser, monsieur Bertier, que je suis fort aise de vous trouver dans une pareille compagnie. Puis se retournant vers Fidelia : Que m'avez-vous dit, ma chère? comment avez-vous pu être alarmée par Eléonore? »

« Il faut, Milord, que vous sachiez tout ce qui s'est passé, dit Sommerset. Miss Douglas est beaucoup mieux, et nous allons vous demander vos conseils sur notre conduite future. Auparavant, permettez-moi de vous présenter à ma mère et à ma cousine que vous avez déjà connue sous le nom d'Hermine. Elle a de grands droits à mon admiration et à ma reconnaissance, dit lord Douglas, après avoir salué lady Sommerset, et en s'approchant de son aimable nièce. « Il est impossible d'avoir vu Madame une seule fois, et que son souvenir s'échappe de la mémoire. Je lui ai d'ailleurs tant d'obligations de ses bontés pour Fidelia : elles sont pour jamais gravées dans mon cœur. »

Hermine sensible à une louange si bien méritée, y répondit en rougissant, puis elle ajouta : « Permettez-moi de vous présenter M. Bertier, qui est heureusement et honorablement rendu à ses amis, dont il n'a point cessé de mériter l'estime. Nous devons son retour à l'amitié de lord E*** pour lui. »

« Je suis fort aise de ce que j'entends, dit lord Douglas d'un air froid et contraint,

qui n'échappa pas à la pénétration de Louis. Notre intimité, M. Bertier, a été bien soudainement rompue : il en est résulté de fatales conséquences pour mon bonheur; mais je n'ai pas de doute que vous ne puissiez rendre un compte honorable. . . . . » « Je le puis et je le desire vivement, et j'attends de la générosité de lord Sommerset la permission de commencer ma justification. Ma disparution subite et les événemens qui l'ont suivie, m'ont plongé dans un abîme de maux que je n'ai pas cessé de déplorer jusqu'à présent. »

Lord Douglas allait répondre d'un air plus satisfait, lorsqu'un bruit affreux alarma toute la societé. On entendait crier au secours dans la chambre voisine; un domestique entra, et dit d'une voix troublée, « Milord, cette Dame confiée à nos soins, vient de se poignarder elle-même. » Tous les hommes coururent près d'elle, les Dames frappées d'un nouvel effroi, restèrent dans le salon sans pouvoir prononcer une seule parole. L'étonnement de lady Sommerset et d'Hermine, surpassait encore la frayeur de Fidelia. Elles ne connaissaient pas même le nom d'Eléonore; elles

commençaient seulement à deviner que ce devait être l'italienne dont miss Suarler leur avait parlé.

Lord Sommerset rentra ; et voyant l'alarme générale, il prit la main d'Hermine, en lui disant : « Calmez-vous, ma chère cousine, remettez-vous, Mesdames ; cette méchante femme n'est pas, il me semble, dangereusement blessée ; sa colère et sa rage ont égaré sa main, et ce coup n'a pas frappé où elle le desirait. J'ai envoyé chercher un chirurgien ; et lorsqu'il aura visité sa blessure, j'espère qu'on pourra la conduire hors de cette maison. »

Lord Douglas parut alors, il était beaucoup plus agité que lord Sommerset : celui-ci l'engagea à rester près des Dames, et sortit aussi-tôt. Fidelia rassurée par la présence de son père, exprima l'horreur qu'Eléonore lui inspirait. « Je crois, ajouta-t-elle, que je puis souhaiter, sans être accusée d'inhumanité, que la mort vienne arrêter le cours de ses crimes, je prie en même tems le ciel d'étendre jusqu'à elle sa miséricorde. » « Je voudrais ne l'avoir pas revue, dit lord Douglas : elle m'a rap-

pelé les cruels événemens qu'elle a causés dans ma famille, et cependant je ne puis la regarder, sans que ma haine ne s'affaiblisse pour faire place à l'intérêt. » « Mais, répondit Fidelia, où est M. Bertier? a-t-elle encore le pouvoir de lui nuire ? Que pense-t-il de cette femme? » « En vérité j'ignore ses pensées, dit lord Douglas, en fixant sa fille qui rougissait. Il me semble qu'il y a de grands mystères dans toute cette affaire. M. Bertier seul peut les éclaircir. » « Il le fera, n'en doutez pas, s'écria Hermine, et ce sera de la manière la plus satisfaisante pour son honneur. » « Je l'espère aussi, dit froidement lady Sommerset. » « J'en suis assurée, ajouta Hermine, lord Sommerset ne l'aurait pas présenté chez vous, s'il avait conservé le moindre doute sur son innocence. La générosité de mon cousin peut le porter à plaindre et à secourir tout ce qui est malheureux; mais sa justice et son honneur ne lui permettront jamais d'admettre en votre présence un coupable qui ne serait pas parfaitement justifié à ses yeux. » « Vous êtes éloquente en faveur de Bertier, reprit sèchement Milady. » « Oui, ma chère tante, je

m'en rapporte entièrement à l'honneur aussi bien qu'à la générosité de votre fils ; c'est sur son jugement que je règle à jamais le mien. »

La chaleur qu'Hermine fit paraître en défendant le malheureux Louis, n'était due qu'à la franchise et à la sincérité d'une amitié qu'elle ne cherchait pas à cacher. Les discours d'Éléonore avaient jetté pour un moment le trouble dans son ame. Sa vengeance l'avait effrayée, mais elle avait bientôt rappelé son courage ; et en examinant plus froidement l'action et les paroles d'une femme furieuse, elle avait pensé que les plus simples expressions du respect et de l'amitié avaient été prises par la jalouse Italienne, pour celles de la passion. Elle trouvait tout simple de défendre avec vivacité celui que la reconnaissance lui faisait un devoir d'aimer, et elle n'imaginait pas qu'on pût donner une mauvaise interprétation à ses paroles. Lady Sommerset, qui connaissait la candeur et la franchise de son aimable nièce, se laissa pénétrer des mêmes sentimens, et son cœur rejetta les soupçons qui s'y étaient glissés un instant,

Pour lord Douglas, il éprouvait une véritable peine en voyant tout le monde disposé à écouter favorablement la justification de Louis. Ses yeux étaient attachés sur sa fille ; il cherchait, avec un mélange d'orgueil et de tendresse, à pénétrer ses sentimens. Il aurait desiré que son ancien protégé fût véritablement prêt à suivre l'Italienne, et qu'il eût mérité l'abandon de la noble famille qui s'obstinait à le regarder comme innocent. Il aurait volontiers consacré une somme considérable à la subsistance du pauvre Louis ; mais il ne pouvait s'accoutumer à penser qu'un bûcheron arraché aux plus viles occupations, se trouvât placé au milieu de personnes illustres par leur naissance, et qui peut-être avait même porté ses yeux sur sa fille. Cette dernière idée le révoltait, et elle avait répandu sur son maintien et sur ses manières, cette froideur extrême qui n'avait point échappé aux yeux de celui qui en était l'objet.

Cependant Éléonore avait été entraînée dans la chambre voisine du salon ; après s'être livrée à l'excès de sa colère, elle s'adoucit, et chercha à employer l'adresse pour se sous-

traire à la vigilance de ses gardes. Elle avait entendu annoncer lord Douglas ; et en pensant que tous ceux qu'elle avait offensés, se trouvaient actuellement réunis, elle sentit renaître sa colère. « Me voila donc, disait-elle en elle-même, exposée au supplice de voir ceux dont j'ai fait le malheur, jouir de mes souffrances, et se glorifier de mon humiliation. La mort. . . . la mort est mille fois préférable à ce tourment. Pourrai-je soutenir le triomphe de cette enchanteresse qui m'a ravi le seul être que j'aye jamais aimé. J'entends déjà l'expression de leur bonheur. Mon audacieuse conduite me soumet aux lois de leur pays. Tout est fini pour moi. Je n'ai plus l'espoir de me venger. Toutes mes espérances sont détruites ; je ne veux pas supporter la vie, et me voir l'objet de leur pitié.

Pendant qu'elle était occupée à réfléchir, elle paraissait plus calme, et un des domestiques qui la gardait, quitta un instant sa main qu'il tenait fortement dans les deux siennes ; en moins d'un clin d'œil, elle dégagea son bras, tira un poignard caché dans son sein, et se frappa au cœur ; on saisit sa main comme elle

allait se porter un second coup. Furieuse, et épuisée par la quantité de sang qu'elle perdait, elle tomba sans connaissance sur le plancher. Ses gardiens effrayés appelèrent au secours. On a vu quel fut l'effet de leurs cris; ils attirèrent toutes les personnes qui étaient dans la maison, et ce spectacle saisit d'horreur tous ceux qui le contemplaient. Louis qui la crut morte, en fut particulièrement affecté. Les efforts que l'on fit pour arrêter le sang, et les soins de la femme de charge rappelèrent enfin cette malheureuse à la vie. Ses premiers mots furent des imprécations contre ceux dont les secours avaient empêché sa mort, et contre la main qui avait si mal servi sa vengeance. Sa faiblesse arrêta les expressions de sa rage; mais la présence de Louis sembla lui redonner de la force. « Cessez vos soins lui cria-t-elle, vous êtes mon meurtrier. Que tout mon sang retombe sur votre tête! » Il fut fort troublé de cette exclamation. L'humanité seule pouvait l'engager à continuer ses soins à cette cruelle femme que la faiblesse empêcha d'en dire davantage.

Un chirurgien vint enfin, il trouva la bles-

sure légère et sans danger ; mais l'effusion du sang, l'état de violence de la malade, demandaient de grands soins. « Peut-elle être transportée sans danger, demanda lord Sommerset? » « Je crois qu'il n'y en a aucun, si on ne la mène pas loin. » On lui demanda où elle demeurait, elle ne voulut ou ne put pas répondre. On questionna alors les domestiques pour savoir si elle n'était accompagnée de personne, si aucune voiture ne l'attendait. Le portier répondit qu'elle était venue seule et à pied, et qu'à peine avait-il entrouvert la porte, qu'elle s'était élancée sur l'escalier en s'écriant, je vais chez mademoiselle Hermine. « Je n'étais pas revenu de ma surprise, ajouta-t-il, quand j'ai entendu la maison retentir de cris et de tumulte. »

« Que devons-nous faire? demanda Milord, je crains que nous ne soyons obligés de lui faire préparer un appartement ici. » « Il n'y a pas de tems à perdre, dit le chirurgien ; ordonnez à l'instant même, qu'on dispose une chambre où nous la transporterons. Elle mérite peu de considération ; mais l'humanité nous défend de hasarder sa vie. Etablissez-la

dans la partie de la maison la plus éloignée de celle que ces Dames habitent, et ne souffrez pas qu'on la laisse seule un moment. »

Lord Sommerset sortit, et Louis qui n'avait pas encore prononcé une parole, aurait voulu le suivre. Mais Eléonore avait saisi sa main, et le tenait avec tant de force qu'il ne pût se dégager. Il fit un effort pour s'en arracher, elle le retint en fixant sur lui un regard où tous ses sentimens étaient exprimés. Il ne put se refuser à aider au chirurgien à la transporter dans la chambre qu'on lui avait préparée. Puis dégageant enfin sa main, il la laissa aux soins des femmes de la maison, et sortit. Mais il n'osa pas entrer dans le salon, et il s'arrêta dans la bibliothèque pour réfléchir sur sa situation.

La froideur de lord Douglas, la hauteur et la réserve qu'il lui montrait, l'accablaient. Il ne se dissimulait pas combien les apparences le rendaient coupable; mais il lui semblait qu'on devait plus de confiance à l'opinion de lord Sommerset, qui s'était si généreusement annoncé pour son protecteur. Si cette cruelle réserve l'avait affligé, combien l'était-

il plus profondément encore, en pensant à la dernière scène d'Éléonore, et à la déclaration publique qu'elle avait faite de son amour pour Hermine, comme la justification du dessein qu'elle avait formé de la sacrifier à sa jalousie et à sa vengeance. L'amitié de lord E*** pour lui, avait pensé lui coûter la vie, et Hermine était à peine échappée au même danger pour lui avoir accordé son amitié et sa protection. Personne n'était en sûreté tant que cette furie subsisterait, ou jouirait de sa liberté ; et lui, privé de naissance, de fortune, né pour la dépendance et le travail, par quelles affreuses circonstances était-il devenu l'instrument du malheur et même de la perte de ceux qui avaient jetté sur lui un regard de bonté, et à qui il devait sa subsistance ? Horrible pensée ! comment oserait-il porter ses regards sur Hermine qui devait le haïr et mépriser l'orgueilleux sentiment qui l'avait exposé à tant de dangers ?

Louis occupé de ses tristes pensées, était appuyé contre un des piliers de la bibliothèque, lorsque lord Sommerset y entra. « Je vous cherchais, lui dit-il, M. Bertier ;

remettez-vous : cette addition à votre roman rend tout le monde plus empressé à en connaître le commencement. Grâces au ciel, les indignes projets de cette méchante femme ne sont plus à redouter : je tremble en pensant aux conséquences que son dessein aurait eues sans notre heureuse arrivée. » « Milord, répondit Louis, ce que je sens, ne peut s'exprimer, non plus que tout ce que je vous dois. Vous devez me haïr ! »

« Vous haïr ! et pourquoi, mon cher Bertier ? Me croyez-vous capable de vous accuser d'un sentiment involontaire, qui vous a fait articuler, dans un accès de délire, quelques paroles incohérentes, ou parce que la rage d'une femme jalouse vous poursuit ? » « Non Milord ; mais je suis la cause, innocente à la vérité, d'une suite d'événemens si affreux » !.....

« A présent, interrompit Sommerset, venez trouver vos amis : ils sont très-disposés à vous juger favorablement, et à s'en rapporter absolument à votre honneur pour vous justifier. » « Ah ! Milord, vous connaissez déjà tous mes malheurs, tous mes sentimens, un seul vous

avait été caché. Mon cœur en le formant, ne s'est point dissimulé sa présomption, et ce secret y serait toujours resté enseveli, sans l'affreux délire qui m'a privé de ma raison. »

« Ne parlons plus de tout cela, je vous le pardonne de toute mon ame ; venez, et racontez votre singulière histoire. Je suis enchanté de voir que vous êtes digne de l'estime de vos amis. Je réclame ce titre, je serai heureux de l'obtenir ; mais allons, sans perdre plus de tems. »

Louis vivement ému par la plus tendre reconnaissance, suivit lord Sommerset sans pouvoir le remercier. Il parut devant le tribunal qui devait juger sa conduite. Après les complimens mutuels sur la manière dont les dernières scènes venaient de se passer, Louis s'assit, et se prépara à faire le récit de ses malheurs, depuis le moment où il avait été tiré si adroitement de la maison de lord Douglas. Il aurait voulu ne point s'étendre sur ses entretiens avec Eléonore ; mais lord Sommerset, dans l'idée d'amuser les Dames, ne lui permit pas de passer la plus petite particularité. « Je vous ai annoncé, lui dit-il, comme un héros

de roman. Donnez-nous la relation complète de vos persécutions, de vos tentations, et de l'ingratitude avec laquelle vous avez, discourtois Chevalier, rejetté la Dame du château enchanté. » Louis tâcha de sourire, mais son cœur ne pouvait s'y prêter; et avec toute la simplicité et la modestie de son caractère, il continua son récit jusqu'à l'arrivée de lord Sommerset à *Elworth-Hall.*

Tous ceux qui l'écoutaient, furent enchantés de l'explication de Louis, excepté lord Douglas. Il ne pouvait pas s'empêcher de l'absoudre dans son cœur; mais il aurait desiré lui voir moins de droits à l'estime, parce qu'il craignait la partialité de Fidelia, dont la joie était trop sensible à ses yeux. Hermine montrait ouvertement, combien elle était enchantée de voir son ancien ami justifié. Un autre possédait son cœur; mais ses vœux pour le bonheur de Louis n'en étaient pas moins sincères. Lorsque son récit fut fini, tous ses amis se réunirent pour le féliciter et le plaindre. Fidelia parla moins que les autres, mais elle sentit davantage. Bertier porta les yeux sur elle; il jouit de sa rougeur et de la douce confusion de ses

regards, et les plus tendres émotions vinrent agiter son cœur.

« Quelle conduite tenir avec Eléonore, fut la question générale ? On connaissait trop bien le danger de lui laisser sa liberté ; quel affreux usage n'eût-elle pas été capable d'en faire pour venger ses dernières injures ? »

« Je pense, dit lady Sommerset, que nous devons la garder quelques jours, jusqu'à ce qu'elle soit en état de nous déclarer le lieu de sa résidence, et où sont ses domestiques. Dites-moi cependant quelle est votre opinion. »

« Hélas ! dit lord Douglas, elle est suffisamment convaincue par son dernier attentat et par son propre aveu, pour que sa punition publique soit inévitable, si vous la livrez à la justice. Les lois..... mais je vous avoue que je sentirais une extrême répugnance à voir tous nos noms compromis dans une procédure criminelle. » « Nous pensons tous de même, reprit lord Sommerset, et cette idée ne s'est point présentée à mon esprit. J'aimerais mieux la faire enfermer comme insensée. » « Il faudra réfléchir mûrement sur ce point, avant que de nous déterminer, dit lady Sommerset :

peut-être tirerons-nous quelques lumières de la connaissance de sa demeure, et des questions faites à ses gens. »

Hermine allait ajouter quelque chose, lorsqu'un domestique vint annoncer qu'Eléonore était dans d'affreuses convulsions. Lord et lady Sommerset se hâtèrent d'aller à son appartement ; ils apprirent qu'elle était tombée dans cet état aussitôt qu'ils l'avaient quittée. Mais qu'elle avait refusé tous les secours tant qu'elle avait conservé sa connaissance. Le chirurgien revint, et Milord sortit. Elle fut long-tems sans reprendre ses esprits ; et après les avoir recouverts, elle fut fort agitée de spasmes si violens, que le chirurgien en tira les plus graves conséquences. On appela un médecin qui ne put parvenir à calmer cet état, qu'à force d'opium. Elle fut bientôt dans le plus grand danger. Ses yeux se fixaient tour-à-tour sur les personnes qui étaient près d'elle. « A la fin, elle dit d'une voix faible : Je crois que la mort approche véritablement ; je l'ai défiée trop souvent : elle glace actuellemens mon cœur. »

Lady Sommerset la pria de ne point parler ;

et l'assura qu'elle serait soignée avec tous les égards possibles. Elle regarda Milady, puis ferma les yeux, en disant : « O mort ! sois la bien venue, Bertier ! Bertier ! . . . » Elle resta ensuite dans une espèce d'assoupissement. Lady Sommerset la quitta et fut informer ses amis, que le médecin avait peu d'espérance pour sa vie, que si les convulsions revenaient, elle n'aurait pas la force de les supporter. Chacun attendait avec plus d'impatience que d'intérêt, quel serait le sort de cette malheureuse ; et Louis qui sentait qu'il était la cause première de tant d'événemens singuliers, sentait une inquiétude encore plus vive.

Lord Douglas et sa fille se retirèrent. Le premier avec plus de dignité que de tendresse assura Louis de son desir de le servir utilement. L'aimable Fidelia exprima par son regard tout ce qu'elle n'osait pas dire : ses adieux furent polis ; mais elle les prononça d'un ton de voix si tendre, qu'elle excita dans l'ame de celui à qui ils s'adressaient, une émotion qu'il put à peine cacher.

Lady Sommerset quoique bonne et géné-

reuse, paraissait avoir perdu cette aimable bienveillance qu'elle avait d'abord montrée à Louis. Elle ne pouvait pas lui pardonner d'avoir osé aimer Hermine. Il lui semblait que cette présomption annonçait une tête plus vive que sensée : elle oubliait que cette affection avait été involontaire, qu'il l'avait soigneusemont renfermée dans son cœur, et qu'elle n'avait pu inquiéter qu'une femme jalouse jusqu'à la frénésie. Elle voyait qu'Hermine ne partageait pas ce sentiment, et cependant tout son desir était d'établir Louis, à quelque distance de Londres, au moins jusqu'après le mariage de son fils.

Lord Sommerset tremblait encore pour la vie d'Hermine, si Eléonore survivait à sa blessure. Il était trop généreux pour condamner Louis d'un sentiment involontaire, et son cœur n'avait été vraiment agité dans toute cette journée, que par la crainte de voir s'accomplir la vengeance de cette italienne.

Hermine avait partagé cette inquiétude : elle avait éte vraiment éffrayée des menaces et des fureurs d'Eléonore. Elle croyait que

sa jalousie seule avait pu attribuer à l'amour les sentimens de respect et de reconnaissance que Louis avait montrés pour elle. Les tendres regards de Fidelia, l'émotion de Louis en la regardant, ne lui étaient pas échappés, et l'avaient confirmée dans cette idée.

Pour Fidelia, elle venait de faire une découverte alarmante : elle ne pouvait plus se dissimuler la nature du sentiment qui l'attachait à Louis. Le transport de joie qu'elle n'avait pu cacher en voyant sa conduite éclaircie, le désespoir où elle était tombée en croyant sa vie menacée par Éléonore, avaient porté la lumière dans son ame. Elle se rappelait, avec délices, la tendresse de ses regards, la douceur de sa voix, lorsqu'elle s'adressait à lui. L'affection mutuelle de sa charmante amie la rassurait absolument sur les paroles échappées dans le délire, et elle croyait qu'Éléonore seule était capable d'en concevoir de la jalousie.

D'après ces réflexions, Fidelia se flattait de la douce idée d'avoir touché le cœur de Louis ; mais elle ne s'aveuglait point sur les obstacles qui pourraient traverser cette passion.

Elle voyait, dans la conduite de son père, une grande froideur pour lui, une grande réserve pour elle. Son père était devenu lord Douglas; mais il lui restait encore un fils pour hériter de ses titres et de sa fortune. Cet enfant, élevé dans une université, jouissait d'une excellente santé, et donnait les plus grandes espérances, son éducation et ses principes ne ressemblant en rien à ceux qu'avait reçu le pauvre Frédéric. Malgré le mariage de sa mère, elle ne pouvait être regardée que comme une fille naturelle; rien ne pouvait réparer ce malheur; son père voulait qu'elle portât son nom; mais elle n'y avait aucun droit aux yeux de la loi, et en se mariant, elle ne pouvait le prendre à l'autel. La distance qui existait entre elle et Louis, était-elle donc si grande? Elle était certainement maîtresse de disposer de sa fortune, et son oncle, lord Douglas, s'était si fortement attaché à elle, qu'il lui avait laissé, en mourant, sa terre de Roseval, qui valait six cents livres sterlings de rente, et dix mille livres sterlings dans les fonds publics.

« J'ai plus de bien qu'il ne m'en faut;

pensait Fidelia, pour vivre heureuse avec un homme honnête. La grandeur, la magnificence des titres, sont à mes yeux des liens embarrassans. La retraite au milieu d'un petit cercle d'amis, le bonheur intérieur et les douceurs d'une vie privée, m'offrent des charmes mille fois préférables à la dissipation du grand monde. Je desire l'approbation de mon père, je ne me marierai point sans son consentement, et j'espère qu'il me l'accordera, lorsqu'il aura considéré ma situation actuelle et mon bonheur futur. » Occupée de cette heureuse idée, surmontant tous les obstacles qui s'opposaient à ses desirs, Fidelia passa la nuit sans dormir, ne rêvant qu'à son heureux avenir; pendant que lord Douglas, tourmenté des mêmes pensées, ne dormait pas davantage. Il était faible et bon, son ame n'était pas sans générosité, et il rendait justice au mérite de Louis. Il avouait que sa personne était agréable, ses manières distinguées, son caractère estimable; mais un paysan, un simple bûcheron, sans fortune, sans famille. Il était impossible de consentir jamais à donner sa fille à un tel homme. Il fallait éloigner Fidelia de Londres, et lui

faire éviter l'occasion de le voir. Il voulait repartir pour le continent; l'absence, la dissipation, effaceraient bientôt un sentiment si nouveau, et l'habitude du monde lui donnerait une plus juste idée de ce qu'elle était. Quoique déterminé à ne jamais appeler Bertier du nom de fils, il était trop généreux pour ne pas s'occuper de lui être utile, et il se proposait de lui donner une somme considérable pour s'établir dans quelque place où il pût faire un chemin prompt et heureux. Dans cette vue, il sortit dès le matin pour aller faire part de ses idées à lord Sommerset.

Louis n'était pas moins agité que toutes les personnes dont nous venons de parler : il ne pouvait s'habituer, qu'avec une extrême peine, à voir celle qui avait été si long-tems l'objet de son respectueux amour, passer dans les bras de lord Sommerset; il se disait que sa passion avait toujours été sans espérance, qu'Hermine et Milord étaient dignes l'un de l'autre; que le premier objet de ses vœux était de les voir heureux, et qu'il fallait imposer silence à son cœur, et voir leur bonheur sans murmurer. La sensible Fidelia venait ensuite

s'offrir à sa pensée. Il avait lu dans ses tendres regards l'aveu de son secret amour : et comment n'en être pas touché? Mais Fidelia n'était-elle pas aussi la fille d'un lord? Osait-il quitter une erreur pour tomber dans une autre? lui malheureux bûcheron, dont l'existence dépendait encore de la générosité de ses amis!

« Ah ! s'écria-t-il, je suis la créature la plus présomptueuse et la plus vaine. Il ne me reste plus que la fuite pour éviter de pareils écueils, et mériter encore ma propre estime. »

CHAPITRE XXXII.

Le jour qui suivit celui qui avait été si fertile en événemens, tous les habitans de l'hôtel Sommerset se rassemblèrent, dès le matin, dans le cabinet de Milady : Lord Sommerset y était depuis cinq minutes, lorsqu'Hermine y entra. Elle interrompit les complimens passionnés qu'il commençait à lui adresser, en lui demandant des nouvelles d'Eléonore. « Elle est très-mal, répondit-il, et elle a demandé à voir ma mère après déjeûner, desirant de ne la pas déranger. J'ai vu le chirurgien, qui craint que l'état de son sang ne rende dangereuse une blessure, qui ne l'aurait pas été, sans l'inflammation que sa violence a produite. Elle a passé la nuit dans d'affreuses convulsions; elle est plus calme à présent, et paraît plus résignée, mais le médecin craint que ces signes n'annoncent une mort très-prochaine. »

Lady Sommerset se rendit au desir qu'Eléonore avait témoigné de la voir. Elle fut frappée du changement de sa figure et de son langage. « Je dois, Madame, lui dit-elle en la voyant,

vous demander pardon du trouble que j'ai causé dans votre famille, je sens que la mort a étendu sa froide main sur mon cœur ; je desire qu'elle se hâte de mettre fin à mon existence ; je ne puis plus supporter le supplice de vivre sans Bertier. Insensible, cruel Bertier ! s'écria-t-elle avec toute l'énergie dont elle fut capable ; et après un grand effort pour reprendre sa respiration : « Je veux lui pardonner, ajouta-t-elle, n'ai-je pas éprouvé que l'amour est involontaire. Je l'aurais poursuivi jusqu'au dernier moment de mon existence ; car jamais, jamais, je n'aurais pu le voir occupé d'une autre femme. Cette horrible crainte a influencé toutes mes actions. J'aurais vu sa mort avec plus de plaisir, quoique je n'eusse pu lui survivre une heure. »

Tout est fini pour moi, qu'il triomphe en paix ; je suis la victime de la plus violente passion qui ait jamais été éprouvée pour un objet aussi insensible !

Accablée de fatigue, elle s'arrêta après ses paroles. Lady Sommerset renouvela ses questions sur sa demeure et sur ses gens, offrant de les envoyer chercher. « C'est là, Madame,

le motif qui m'a fait souhaiter de vous voir.
Elle indiqua alors un petit appartement dans *Paddington-Street* ; elle ajouta qu'on y trouverait seulement deux domestiques, un homme et une femme, l'un italien et l'autre anglaise. Mon secrétaire contient mes bijoux avec une caisse d'argenterie ; le reste de ma fortune et mes billets sont chez M. Child, banquier dans *Temple-Bar*. Mon testament est dans mon secrétaire. Il y a déjà quelque tems qu'il est fait ; j'y donne tout ce que je possède à l'ingrat Bertier. Je m'étais proposée d'en faire un autre, mais à présent j'aime mieux confirmer le premier. Je vous prie, Madame, de réclamer tout ce qui est chez M. Child, et je vais essayer d'écrire l'ordre de vous le remettre. »

Pendant qu'elle parlait encore, le médecin entra. « Parlez sans détour, Monsieur, lui dit-elle, je n'estime pas assez la vie pour que vous deviez essayer de me tromper. Mes espérances seront-elles bientôt réalisées ? Suis-je près du terme qui doit finir mes peines ? » Le médecin hésita, et finit par avouer que si les simptômes continuaient à être les mêmes, il

conservait peu d'espoir ; qu'il était loin cependant d'affirmer qu'elle ne pût pas guérir ; mais que si son état ne changeait pas, deux ou trois jours pourraient décider son sort. » « Je suis satisfaite, répondit-elle froidement ; elle demanda une plume et de l'encre, mais ses efforts furent inutiles ; elle ne put pas écrire. « Oui, dit-elle, je vois que tout est fini. Je desire voir un confesseur ; car, malgré l'endurcissement de mon cœur, je suis persuadée que je dois m'attendre à de sévères châtimens. »

Lady Sommerset lui proposa le digne père la Chaise ; elle consentit à le voir, et on le fit avertir ; elle se tourna ensuite du côté du médecin, en disant : « C'est en votre présence, Monsieur, que je donne à lady Sommerset le pouvoir de retirer de chez moi et de chez M. Child tout ce qui m'appartient en argent, en vaisselle, billets, et que je lui demande de vouloir bien veiller à l'exécution de mes dernières volontés. Je desirerais que l'on fît venir mes domestiques. » On lui promit de faire tout ce qu'elle souhaitait. Lady Sommerset lui parla avec bonté de l'espérance que

tout pécheur doit avoir dans la miséricorde de Dieu, et tâcha de consoler ses derniers momens par l'espoir du pardon. « Je sais tout ce que vous pouvez me dire sur ce sujet, Madame, dit cette femme extraordinaire ; je suis née de parens vertueux et distingués ; j'ai été élevée dans un couvent ; mais j'ai perdu mes parens de bonne heure. Je suis née à Vienne ; je n'y avais conservé personne qui pût s'intéresser à moi ; sans guide, sans amis, je me suis égarée dès les premiers pas de ma carrière. Un bûcheron, un paysan est le seul homme qui ait jamais touché mon cœur. Il sera mon héritier, et le bien que je lui laisse, est la seule réparation qui soit en mon pouvoir de lui offrir pour tous les maux que je lui ai faits. Mais ce cœur, aussi froid qu'orgueilleux, a déjà refusé mes dons. L'heure est cependant arrivée, où l'humanité exige cette complaisance de sa part. »

Le père la Chaise fut annoncé, et lady Sommerset se leva pour sortir avec le médecin. Éléonore répéta devant le chapelin le desir qu'elle avait que Milady s'emparât sans délai de toutes ses propriétés, pour en dis-

poser ensuite suivant la volonté exprimée dans son testament. Le médecin offrit d'accompagner Milady; elle l'accepta, et promit d'être bientôt de retour.

Après que le confesseur eût été seul quelque tems avec elle, il envoya chercher Louis. Il sentit une grande répugnance; mais apprenant que son état ne laissait plus d'espérances, un sentiment d'humanité l'emporta sur l'éloignement qu'il éprouvait pour elle. En approchant de son lit, il fut étonné de son changement. Elle lui tendit la main, il la prit, et tressaillit en sentant qu'elle était glacée par la mort. « Voilà donc, dit-elle, celui qui a été l'idole de mon cœur, je l'aime encore en dépit de ma faiblesse, en dépit de la mort. Mais tout est fini. Bertier, je vais mourir, mon amour et ma vengeance ne te poursuivront plus. Pardonne-moi mes desseins contre ta vie, cette vie mille fois plus chère que la mienne, pour cette fatale beauté, cette Hermine! » « Arrêtez, Madame, dit Louis en tremblant, arrêtez, vous avez été, vous êtes encore dans l'erreur, mademoiselle Hermine sera l'épouse de lord Sommerset; je la respecte et je l'admire comme

ma protectrice et mon amie ; mais je n'ai jamais formé pour elle les vœux présomptueux dont vous m'accusez. »

« Si ce que tu me dis est vrai, je remercie la Sainte-Vierge qu'elle ait échappé à ma vengeance. Combien de tems je l'ai méditée ! Que de peines j'ai prises pour la satisfaire ! Je n'ai pas la force de vous raconter comment je vous ai fait suivre et épier ? par quelles recherches infatigables je suis parvenue à découvrir que la nièce de lady Sommerset était cette Hermine, l'objet de ma haine ? Respectable père la Chaise, c'est vous que je supplie ; adoucissez son cœur, engagez-le à répondre à mes desirs ; qu'au moment de mourir, je puisse enfin trouver la paix ! » Le bon père la Chaise pria Louis de pardonner au repentir sincère qu'elle témoignait ; et pour prouver, mon fils, que votre cœur ne conserve aucun sentiment de haine, elle vous demande de lui accorder une grâce qu'elle regarde comme la preuve de votre pardon. »

Louis fut extrêmement surpris. Quelle pouvait être cette grâce? Il se rappela la manière dont elle avait trompé lord E***. N'est-il pas

possible que ceste femme artificieuse et si fertile en inventions, ait quelque complot nouveau dans la tête ? Il hésita et ne fit aucune réponse. »

« Honnête jeune homme, lui dit le chapelain, reposez-vous sur moi ; la complaisance que vous demande cette pénitente, ne peut nuire à votre honneur, à votre fortune, ni à votre bonheur. Elle n'exige de vous aucune action, aucun sentiment qui puisse troubler votre conscience, ou nuire à vos intérêts? »
« Mon père, répondit Louis avec émotion, je mets ma confiance en vous ; le ciel qui connaît le fond des cœurs, sait que je pardonne à cette malheureuse Éléonore tout ce qu'elle a pu entreprendre contre moi, et que je prie le Tout-Puissant d'avoir pitié de son repentir, et de lui accorder la grâce d'une mort paisible. Je promets solennellement de lui accorder ce qu'elle me demande, si les intérêts d'aucune personne ne peuvent en souffrir. » « C'est assez, s'écria-t-elle, je suis contente, ne vous rétractez jamais. Bertier, vous êtes mon héritier! Le testament que j'ai fait, il y a quelque tems, subsistera tout entier ; et lady Sommerset se

charge de son exécution. Je mourrai au moins avec la satisfaction de penser que je vous laisse dans l'indépendance. Elle peut vous conduire au bonheur ; mais vous ne trouverez jamais aucune femme qui vous aime avec la passion qui trouble encore mon cœur. Laissez-moi, laissez-moi mourir, s'écria-t-elle avec une agitation, et en roulant précipitamment des yeux qui semblaient sortir de leur orbite. Ressouvenez-vous de votre vœu, et ne haïssez pas la mémoire de la malheureuse Éléonore. Ah! Bertier, recevez mes vœux les plus tendres pour votre bonheur, et laissez-moi mourir. » Louis étonné fondait en larmes, sans pouvoir prononcer une seule parole. Il baisa sa main glacée, la posa sur son cœur, et s'arracha précipitamment de la chambre. Elle s'évanouit et fut quelque tems sans connaissance : elle revint encore à la vie. Un domestique vint l'avertir que les deux siens avaient quitté son appartement le matin même, et avaient emportés avec eux tous les effets qui lui appartenaient.

Éléonore eut un mouvement d'indignation. « Ingrat, s'écria-t-elle, ton heure arrivera

aussi. » On pensa qu'elle adressait ses paroles à Sébastien. Il est presque inutile de dire qu'aidé par Anna, ils avaient pris le tems de son absence pour voler tout ce qu'elle avait laissé dans sa maison, excepté les meubles.

Lady Sommerset et le médecin arrivèrent dans *Paddington ;* et ayant rapporté au propriétaire de la maison l'ordre qu'ils avaient reçu d'Éléonore, ils envoyèrent chercher un notaire pour le faire valoir devant des témoins, et suivant les formes de la loi. Ils payèrent le loyer de l'appartement, et firent l'ouverture du secrétaire pour emporter les papiers et les autres propriétés d'Éléonore. A peine étaient-ils partis, que Sébastien arriva pour faire emporter le secrétaire de sa maîtresse, qu'elle envoyait, dit-il, chercher. On lui dit que lady Sommerset venait de quitter la maison, emportant tout ce qui restait à Éléonore. L'Italien ne se donna pas le tems de faire d'autres questions ; mais s'écria : « C'est absolument la même chose, » puis il disparut à l'instant.

Le retour de lady Sommerset fit grand plaisir à Éléonore. « J'ai réussi dans mon desir le plus ardent, lui dit-elle ; j'ai forcé l'insen-

sible et l'orgueilleux Louis à ne plus se rappeler Éléonore qu'avec reconnaissance. C'est une idée consolante pour moi, que de penser qu'il donnera à mon souvenir un sentiment de gratitude et d'affection. Il m'aimera en dépit de lui-même, voilà mon triomphe : à présent je meurs contente. » Le père la Chaise la regardait avec étonnement. « Mon père, lui dit-elle, vous êtes un digne et saint homme ; il y a fort long-tems que je n'ai connu d'homme respectable et saint. J'ai été la plus vile, la plus abandonnée de mon sexe ; le cruel séducteur qui, le premier, détruisit ma vertu, ne doit-il pas partager ma punition? Que mes crimes retombent sur sa tête ! je n'ai plus de raison pour desirer la vie ; j'espère que la mort ne tardera pas. Je demande qu'on me laisse avec les femmes qui me soignent ; je recommande à Bertier de récompenser ces personnes, à l'humanité desquelles je suis redevable des soins les plus attentifs. » Elle demanda de nouveau qu'on la laissât seule, et lady Sommerset obéit.

« Malheureuse femme, dit-elle en sortant, elle n'a plus qu'un instant à exister ; le mé-

decin m'assure que ce jour sera le dernier qu'elle verra luire. » « Que le ciel lui accorde sa paix et sa miséricorde, répondit le bon père ! elle m'a confié son rang, sa naissance et ses erreurs. Que le Dieu de bonté lui pardonne ! M. Bertier peut jouir sans scrupule de la fortune qu'elle lui laisse ; elle ne se connaît aucun héritier, et son nom est un secret qui ne sera point révélé. »

Eléonore expira la nuit suivante. L'inflammation de son sang agité par la colère, fut la cause de sa mort plutôt que sa blessure, qui, par elle-même, n'avait rien de dangereux. Pendant la journée, lord Douglas fit une visite à lord Sommerset, dans laquelle il lui exprima le desir d'être utile à Louis, et d'employer sa fortune et son crédit à le rendre heureux et indépendant. Lord Sommerset lui répondit que lord E*** lui avait témoigné la même intention, et qu'il desirait aussi d'y concourir. Comme sa religion lui interdisait tous les emplois, ils se proposèrent de lui acheter une annuité dans les fonds publics.

Pendant cette consultation, lady Sommerset et le père la Chaise entrèrent dans le salon.

La première rendit compte des motifs de son absence, et le dernier leur apprit que Louis allait devenir possesseur d'une fortune de vingt mille livres sterlings : « Vingt mille livres sterlings, s'écria lord Douglas ! combien cette malheureuse a dû ruiner d'amans pour amasser une pareille somme malgré son excessive profusion ! » « Elle est sur le lit de mort, et tout ses crimes doivent être ensevelis avec elle, dit le père la Chaise. La seule réparation qui soit en son pouvoir, est de laisser cette fortune à une personne honnête et vertueuse, qui puisse en faire un digne usage. Le caractère que M. Bertier nous a déja montré, lui donnait des droits à votre estime ; son choix ne pouvait tomber sur une personne qui en fût plus digne. Ce que je sais de sa conduite, me le fait respecter malgré son extrême jeunesse. »

« Respecter..... » Répéta lord Douglas : « Oui Milord, la vertu attire mon respect, quelque part que je la rencontre. La richesse, la naissance, n'y ont point à mes yeux le même droit que la bonté, la vérité, et cette droiture de principes dont M. Bertier ne

s'est point écarté. » Lord Sommerset fut étonné de la chaleur que le bon père mit à défendre son opinion. Il estimait véritablement Louis, et il apprit avec un grand plaisir les intentions d'Eléonore en sa faveur; mais lorsque le père la Chaise eût raconté son premier refus d'une fortune mal acquise, toutes les précautions et les peines qu'il avait prises pour obtenir de lui de promettre qu'il ne rejetterait pas un bonheur, que tant d'autres auraient été empressés de recevoir, il partagea l'admiration du digne chapelain, et lord Douglas lui-même ne put refuser son tribut de louanges à Louis. « J'avoue, dit-il, que ce jeune homme a une grandeur d'ame qui me fait regretter que sa naissance soit si obscure. »

« Je souhaiterais bien davantage, que toutes les personnes nées dans un rang élevé pussent posséder la véritable noblesse dont ce simple bûcheron nous donne l'exemple. Son ame est faite pour honorer l'état, quel qu'il soit, auquel il est appelé, tandis que tant d'autres dégradent le leur et déshonorent leurs noms et leurs familles, par leur conduite

et leurs sentimens. » Lord Douglas garda le silence, il n'avait rien à opposer à ces réflexions ; et comme son caractère ne s'était jamais distingué par une grande fermeté, il était toujours prêt à se laisser entraîner aux sentimens de ceux qu'il estimait. Louis d'ailleurs possesseur de vingt mille livres, Louis admiré par tout le monde, gagnait beaucoup dans son esprit : il se rappelait ses soins pour son fils, et revenait aux premières idées qu'il s'était formées de son mérite.

Pendant sa visite à *Portland-Place*, la pauvre Fidelia fatiguée d'avoir passé la nuit sans dormir, affligée de ce que son père ne lui avait pas offert de sortir avec lui, de ce qu'il ne lui avait pas même demandé de ses nouvelles malgré sa pâleur et son air souffrant; Fidelia était tristement assise dans le salon, la tête appuyée sur ses mains, et occupée de ses inquiétudes, lorsqu'on lui annonça M. Bertier. Cette visite inattendue l'étonna : elle voulut se lever pour le recevoir ; mais elle retomba sur son siège en versant un torrent de larmes qu'il lui fut impossible de retenir.

Louis ne savait s'il devait approcher

ou se retirer. « Grand Dieu que vois-je ? Madame . . . . . Miss Douglas . . . . . Seriez-vous malade ? Lord Douglas . . . . . pardonnez-moi . . . . Je ne sais ce que je dois faire. » Fidelia confuse et tremblante, lui montra une chaise, en l'invitant à s'asseoir. « Je suis honteuse, Monsieur, de l'état où vous me trouvez : de cruels souvenirs . . . . . Pardonnez-moi, Monsieur, je commence à me remettre. »

Louis la salua respectueusement, et tandis qu'elle se couvrait les yeux de son mouchoir pour essuyer ses larmes et tâcher de reprendre ses esprits, son cœur lui offrit le souvenir du pauvre Frédéric ; la tendresse et le chagrin s'emparèrent de son ame, et ses pleurs se mêlèrent à ceux de Fidelia.

Que ce moment était dangereux pour deux personnes aussi sensibles. Jamais Fidelia ne s'était offerte à Louis d'une manière si charmante : elle lui avait toujours paru agréable ; mais la sensibilité de son ame, la douceur de son regard, lui donnaient de nouveaux charmes. Il la contemplait avec délice, il se rappelait ses inquiétudes pour lui, les jugemens

favorables qu'elle avait portés de sa conduite ; et son cœur était vivement ému. Son amour pour Hermine avait été accompagné d'un respect qui en altérait la vivacité. Il ressemblait au culte qu'on rend à la Divinité. Fidèlia était moins imposante, ses traits annonçaient la tendresse, et attiraient l'amour. Après un silence réciproque qui dura quelques momens, Fidelia demanda des nouvelles de la malheureuse Eléonore.

Il lui raconta tous les événemens qui venaient de se passer, et avoua franchement la répugnance qu'il avait à accepter le legs qui lui était fait. Fidelia, loin d'approuver ce sentiment de délicatesse, éprouva un véritable plaisir, en apprenant que Bertier pouvait se soustraire à la dépendance où il avait vécu jusque-là ; et d'après la conduite d'Eléonore, elle commença à penser à elle, sans l'effroi qu'elle lui avait toujours inspiré. « Je lui pardonne, dit-elle, tous les chagrins qu'elle m'a causés en faveur de cette action. Oui, M. Bertier, alle a rendu justice à votre mérite ; et je suis sûre que sa fortune entre vos mains, deviendra la source du bonheur d'un grand

nombre d'infortunés : que le ciel étende sa miséricorde sur la pauvre Eléonore! » Louis, enchanté de cette marque de bonté, ne put résister à la vivacité du sentiment qui l'entraînait; et saisissant la main de Fidelia, il la baisa avec transport. Elle ne fit aucun effort pour la retirer; tous deux rougirent ensuite de l'impulsion involontaire qui les avait entraînés l'un et l'autre, et Louis s'étonnait encore de sa hardiesse, lorsque lord Douglas entra. Sa voix arracha Fidelia aux douces idées auxquelles elle se livrait. Bertier essaya de maîtriser ses sentimens, et se leva en voyant entrer Milord; mais la dissimulation ne leur était pas familière. Lord Douglas fut frappé de leur confusion : elle lui déplut. Les dispositions favorables où il était pour Louis s'évanouirent. Il ne douta plus qu'il ne fût attaché à sa fille, et fut offensé de cette présomption. Il salua Louis avec une extrême froideur, en lui disant : « Je vous félicite, Monsieur, sur l'heureux événement qui change votre fortune. J'imagine que vous avez beaucoup d'empressement à en faire part à miss Douglas. » Louis, étonné de ce discours et du

regard sévère qui l'accompagnait, répondit avec un peu de dépit : « Milord, en venant dans *Berkley*, je n'avais d'autre intention que celle de vous présenter mon respect. Ayant appris que vous étiez sorti, et que miss Douglas pouvait me recevoir, je n'ai pas cru commettre une faute en venant m'informer des nouvelles de sa santé. Je tire très-peu de gloire de l'événement qui m'enrichit, et je n'en aurais pas même parlé à miss Douglas, si ses questions ne m'y avaient naturellement conduit. »

Milord fut faché de sa vivacité ; il cherchait des paroles plus polies pour l'atténuer, lorsque Louis, prenant son chapeau, le salua respectueusement, en disant : « Puisque l'objet de ma visite est rempli, je serais coupable de vous importuner plus long-tems. » Il était déjà hors de la maison avant que lord Douglas eût répondu. Il fut un peu piqué. « Voyez, dit-il, quel effet l'argent a déjà produit sur ce jeune homme, et ce petit air de dépit qu'il a pris. Ceci est peut-être un peu prématuré. La malheureuse Éléonore n'est pas encore morte, quoiqu'on assure qu'elle ne peut vivre

long-tems. » « Je suis sûre, répondit Fidelia d'un ton sec, que M. Bertier ne prendra jamais un ton déplacé, et que son cœur ne sera pas corrompu par la fortune. » « Vous en êtes sûre, dites-moi je vous prie, ma fille, comment vous connaissez si parfaitement ce cœur, dont vous faites un si grand éloge. »

Elle rougit, et fut pendant quelques minutes dans le silence. Son père la regardait attentivement, puis il ajouta : « Fidelia, je me suis toujours reposé sur votre raison et votre modestie, n'abusez pas de ma confiance ! »

« Je ne mériterai jamais de la perdre, répondit-elle. » « Je veux le croire, mais peut-être jugez-vous sur ce point autrement que je ne le fais. Souvenez-vous seulement de ce que vous êtes. » « Hélas ! Milord, dit-elle en soupirant, je ne m'en souviens que trop bien ; je sais que je suis un être malheureux, sans nom, sans état, qui n'a d'existence que par vos bontés, sans aucun droit sur votre fortune, et qui ne porte votre nom que par un excès d'indulgence de votre part. »

Étonné de ses paroles et des larmes qui les

accompagnaient, lord Douglas s'assit près de sa fille, et réfléchit profondément en regardant la triste Fidelia. « Je crains, lui dit-il, que vous ne vous abaissiez pour vous rapprocher de Louis, plutôt que par un sentiment d'humilité. Les droits que je vous ai donnés, la fortune que mon frère vous a laissée, vous placent dans une situation fort supérieure à celle de Bertier. Vous ne devez pas perdre de vue que je suis votre père. » « Ah ! Monsieur, pardonnez-moi, interrompit Fidelia, je sais tout ce que je dois à votre affection paternelle, et je ne serai jamais capable de vous désobéir ou de vous déplaire. » « Les professions de respect sont faciles, mais vous pouvez disposer de votre fortune, et vous croyez pouvoir le faire aussi de votre personne. » « Non, mon père, quelque soit le penchant de mon cœur, je ne m'écarterai jamais de l'obéissance que je vous dois. Vous pouvez disposer de ma personne et de ma fortune ; la pauvre Fidelia n'a des droits ni à l'une ni à l'autre. »

« Ma chère fille, dit lord Douglas en versant un torrent de larmes, ma chère Fidelia,

venez dans mes bras. Vous avez souffert bien des années de la cruauté de vos parens, il est tems que vous soyez l'arbitre de votre propre bonheur. Que votre cœur choisisse ! Bertier vous a-t-il déclaré ses sentimens ? » « Non, répondit-elle en tremblant, et en cachant sa tête dans le sein de son père ; il a toujours été respectueux, mais je crois que la crainte de m'offenser le retient, et ses regards m'annoncent sa tendresse. Allons, mon enfant, votre douceur et votre obéissance ont triomphé de mon orgueil et de mes préjugés. Bertier, possesseur d'une grande fortune, estimé et soutenu par de puissans amis, jouira bientôt de toute la considération que donne la naissance ; et personne ne pensera à l'obscurité de son origine. Il faut faire quelques sacrifices au bonheur, et celui de l'orgueil est peut-être le plus léger qu'on puisse faire au mérite. »

Il est impossible d'exprimer les transports de Fidelia, en voyant disparaître le seul obstacle qui pût s'opposer à son bonheur. Elle avait lu dans les regards de Louis une tendresse plus expressive que tout ce qu'il eût

pu dire. Quel bonheur que de lui apprendre que sa naissance n'était plus un obstacle à une heureuse union. L'aimable, la tendre Fidelia, occupée de son sort futur, avait déjà formé mille projets, sans penser que Louis ignorait tout ce qui s'était passé, et qu'elle disposait de son sort sans qu'il lui eût jamais dit un mot de son amour. Elle avait eu peu d'occasions de le voir; elle ne lui avait parlé que rarement, et cependant elle ne doutait pas de ses sentimens, en jugeant d'après son propre cœur. Elle ne se trompait pas, la dernière entrevue avait achevé de rendre Louis sensible à ses charmes; et il lui était pour jamais attaché.

Sur la fin de cette journée, Éléonore expira, nous jetterons un voile sur ses crimes et sur sa déplorable fin.

Lord Douglas et sa fille, devinrent les amis inséparables de la famille Sommerset. Bertier y avait l'existence flatteuse que donne le mérite. Lord Sommerset le regarda bientôt comme son plus intime ami. Sa mère le vit avec plaisir, et l'attira toujours chez elle. Pour Hermine, elle lui témoignait ouvertement la

tendresse d'une sœur. Lord Douglas ne pouvait plus lui refuser son estime, ni Fidelia lui cacher son attachement. Encouragé par tant de bontés, Louis osa solliciter le cœur de Fidelia, qu'il ne croyait pas posséder depuis si long-tems.

Pendant ces heureux jours remplis par des sentimens si doux, Louis reçut des lettres de lord E***, du père François et de son frère le père Saint-Pierre. Milord parfaitement rétabli était pressé d'arriver à Londres, pour jouir du bonheur de Louis. Le père François félicitait Hermine sur les heureux événemens qui l'avaient réunie dans les bras de sa tante, et exprimait son inquiétude sur le long silence de Louis. Pour les lettres du père Saint-Pierre, elles annonçaient que de Preux et ses deux associés ayant été convaincus d'avoir commis à Bologne un crime énorme, le premier avait été mis à mort, et les deux autres condamnés à une prison perpétuelle.

La succession d'Eléonore ne paraissait pas à Bertier un événement aussi heureux qu'à ses amis. C'était avec peine qu'il pouvait se résoudre à jouir d'un bien si mal acquis. L'es-

prit délicat d'Hermine sentait parfaitement sa répugnance: elle avait d'ailleurs un desir très-vif de lui prouver son estime et sa reconnaissance.

Les quinze mille livres sterlings remis à lord Sommerset, par son grand-père, lorsqu'elle était encore enfant, étaient presque doublés par les intérêts. Elle avait aussi appris par le bon marquis de Bressol qu'elle pouvait parvenir à recueillir les débris de la fortune de son père. Il l'avait rassurée sur un point encore plus intéressant pour elle, en lui mandant que la femme, que son père croyait avoir tuée; était revenue de ses blessures, et qu'elle s'était retirée dans un couvent. Elle vit avec la joie la plus pure, que son père n'aurait point à répondre de la mort de cette malheureuse devant le tribunal suprême.

L'augmentation de sa fortune la détermina à consulter lord et lady Sommerset sur les plans qu'elle avait formés à l'égard de Louis. La passion mutuelle de miss Douglas et de ce jeune homme n'avait point échappé à sa pénétration. Elle savait que lord Douglas instruit de leur attachement, ne mettrait pas d'obstacle à leur bonheur.

« Que pourrai-je faire pour Louis, demanda Hermine. » « Voulez-vous me permettre de décider cette question, dit lord Sommerset? « Avec plaisir, et je m'en rapporterai absolument à votre avis. » « Ressouvenez-vous de cette parole, répondit Milord. Mon intendant m'a écrit qu'il me conseillait d'acheter une jolie petite terre de quatre cents livres sterlings de rentes, qui est contiguë à ma terre de *Bersk-Skire*, afin de la revendre à qui je voudrais, et par là de pouvoir choisir mon plus proche voisin. Ne pensez-vous pas qu'en l'offrant à Bertier, nous pourrions le fixer près de nous. »

« Nous et toujours nous, répondit Hermine en riant, je vous parlais seulement du présent que je veux faire à Louis. » « Ah! Hermine, pourquoi voulez-vous séparer nos intérêts, laissez-moi partager le plaisir que vous trouvez à récompenser celui qui m'a conservé mon aimable cousine. Ce que je propose est une bagatelle; mais je connais la délicatesse de Bertier, et je ne veux pas lui donner à supporter le poids d'une obligation. » « Hé bien! je vois qu'il faut toujours céder à

vos desirs, et je vous abandonne la conduite de cette affaire. »

Après cette consultation, lord Sommerset osa presser sa belle cousine de nommer le jour qui devait commencer le bonheur de sa vie. Lady Sommerset seconda les instances de son fils. Hermine hésita long-tems, et choisit enfin le jour de la naissance de sa tante pour celui qui l'unirait à jamais à lord Sommerset.

Dans cet intervalle, lord E*** arriva à Londres : malgré son extrême faiblesse, il voyagea sans aucun accident. Dès que Louis le sut à *Cavendish - Square*, il y vola. Milord le félicita sur l'heureux changement de son sort, en lui avouant cependant que la mort d'Eléonore l'avait vivement affecté, malgré l'horreur qu'il avait conçu pour son caractère. Après s'être entretenu d'elle, pendant quelques tems, ils parlèrent de la famille Douglas et de Fidelia. Lord E*** sourit en disant à Bertier : « Vous vous exprimez sur son compte avec une vivacité qui me ferait presque penser que votre cœur a changé d'objet. « Non, Milord, répondit Louis en rougissant, j'admire et je respecte toujours made-

moiselle de Montaubert, qui sera bientôt unie à lord Sommerset ; mais j'avoue que miss Douglas m'inspire un sentiment plus tendre : elle n'a point cette imposante réserve qui a toujours arrêté la présomption de mon amour. Pour son amie . . . . . » « Très-bien, répondit lord E***, je suis impatient de voir ces deux aimables personnes. » Lord Sommerset fut annoncé, et il invita son parent à dîner le lendemain chez lui avec sa famille.

Avant l'heure du dîner, lord Sommerset eut une longue conversation avec lord Douglas, dans laquelle il lui demanda la permission de présenter Louis à Fidelia, comme aspirant à sa main. Il l'obtint de l'indulgence de ce tendre père ; et étant rentré dans le salon, il saisit le moment où Fidelia était près de son amie pour lui demander de prononcer le bonheur de Louis. La présence d'Hermine, ses félicitations, diminuèrent l'embarras des deux amans ; et la joie qui brillait dans leurs yeux, fut partagée par tous leurs amis. Lord E*** fut enchanté d'Hermine et de Fidelia : il les trouvait également agréables, et ne savait à laquelle accorder la préférence.

« Je vous prie, mes chers amis, dit-il, de me chercher parmi les personnes de votre connaissance une compagne aussi aimable, afin que je puisse être admis avec elle dans votre heureuse société. L'expérience m'a appris à ne plus chercher le bonheur dans la poursuite des plaisirs. La joie qui brille dans vos yeux me prouve qu'aucune félicité ne peut égaler celle de trouver une compagne aimable et vertueuse, qui vous fasse couler d'heureux jours dans la paix et le bonheur. » Lord Douglas applaudit à cette sage résolution, assurant lord E*** que la bonne compagnie lui offrirait bientôt un genre de plaisir plus délicat, et mille fois préférable à ceux qu'il avait goûtés.

Lorsque le mariage de Louis et de Fidelia fut arrêté, Hermine présenta au premier, l'acte qui le rendait propriétaire d'une jolie terre dans le voisinage de celle de lord Sommerset. Il refusa d'abord un présent si considérable; mais il finit par l'accepter, ne pouvant résister aux instances d'Hermine. « Nous avons voulu que vous fussiez nos plus proches voisins, lui dit-elle: cette bagatelle est une faible marque de ma reconnaissance. Quel eût été sans vous

le sort de la pauvre Hermine? Vous avez adouci les derniers momens du père ; vous avez arraché sa fille à la mort. O ! monsieur Bertier, le souvenir de ce que je vous dois, est pour jamais gravé dans mon cœur ; ne me refusez pas le plaisir d'ajouter à votre aisance ; ce serait me forcer à paraître ingrate, pour contenter un orgueil qui ne peut exister avec moi. » Le cœur de Louis était rempli de respect et d'admiration. « Ah ! Madame, lui dit-il, je suis l'ouvrage de vos mains, je vous dois tout, je ne puis que vous obéir, rien ne peut ajouter au respect, à la gratitude qui m'animent ; je veux m'efforcer de mériter jusqu'au dernier jour de ma vie, des bontés aussi inouies. » « A présent, dit-elle, je suis contente, et c'est à moi à vous remercier d'avoir ajouté à mon bonheur. Lord Sommerset m'a dit qu'il voulait causer avec vous pour régler le contrat, et les différentes affaires qui regardent notre mariage. » « Ah ! Madame, j'ignore absolument les coutumes, les lois ; permettez-moi de prier Milord de vouloir bien décider ce qui doit être fait en pareil cas. Je lui demande seulement de se rappeler ce que j'ai été, ce

que je suis, de ne pas oublier que je dois tout à la générosité, à la protection de mes amis, et que la place que j'occupe est au-dessus de ma naissance, et supérieure à toutes les espérances que j'étais en droit de former. Que tout soit réglé pour le bonheur de votre aimable amie. » Lord Sommerset accepta la marque de confiance que lui donnait Bertier, et les articles furent rédigés par lui.

Le jour, si long-tems attendu par lord Sommerset et par Louis, parut enfin. Ils furent unis aux deux aimables personnes que leurs cœurs avaient choisies. Notre heureux bûcheron n'oublia jamais sa première obscurité, et la reconnaissance qu'il devait au prêtre respectable qui l'en avait le premier fait sortir. Il conserva toujours une dignité modeste qui désarma la méchanceté et l'envie, et qui lui procura l'amitié et l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Aucune expression ne peut peindre la satisfaction du bon père François, en apprenant que son jeune pupille avait justifié ses espérances, et qu'il était aussi heureux que digne de l'être.

Hermine et Fidelia qui conservaient pour

ce saint homme un sentiment d'amitié et de reconnaissance, proposèrent, le printems suivant, de faire une visite à l'abbaye St.-Hubert. Louis éprouva un véritable plaisir à revoir l'humble chaumière de ses respectables parens, les paisibles ombrages de la forêt des Ardennes et les ruines du vieux château; mais son plus grand bonheur fut de se retrouver dans les bras de celui qui lui avait tenu lieu de père, et à qui il devait ses principes, sa vertu, et la félicité de sa vie.

Fin du Tome quatrième et dernier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome quatrième.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

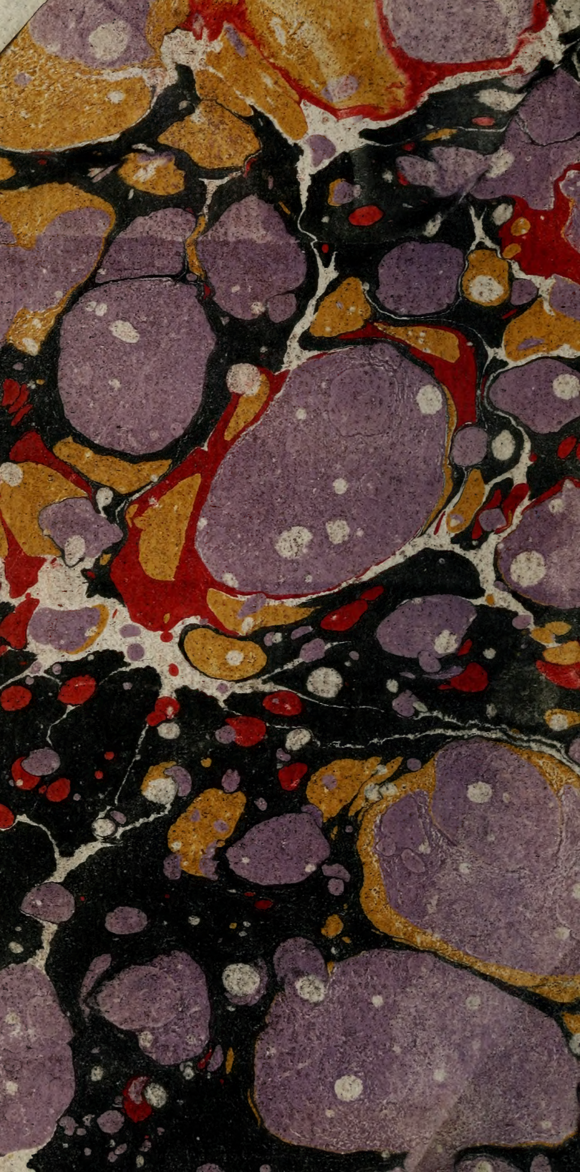
CHAPITRE XXVIII.

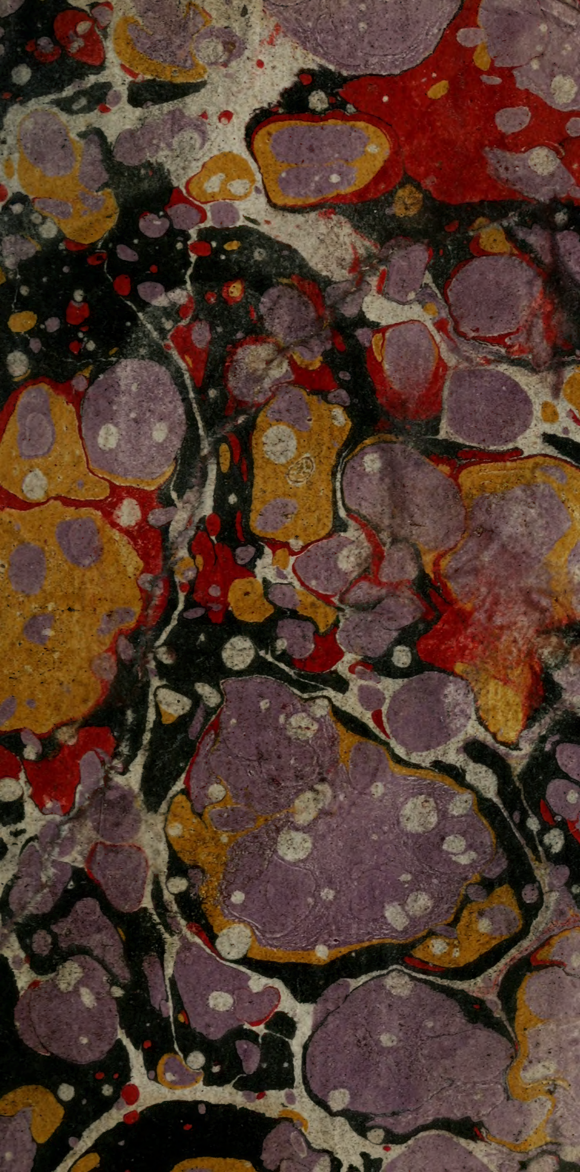
..

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

Fin de la Table du Tome quatrième.







UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 060920672